BnF Gallica

Mercure étranger, ou Annales de la littérature étrangère

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure étranger, ou Annales de la littérature étrangère. 1813.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Z

Q. 705.
B. 46. A. 1.

Ce Journal a été arrêté je crois au n° XLIX (1er au t. IV)

G

55041

MERCURE ÉTRANGER,

OU

ANNALES

DE LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

PAR

MM. LANGLÈS, GINGUENÉ, AMAURY-DUVAL, Membres de l'Institut Impérial de France; VANDERBOURG, SEVELINGES, DURDENT, CATTEAU-CALLEVILLE, et autres Hommes de Lettres, tant français qu'étrangers.

Poma que non notis legit ab arboribus.
TIB.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS.



A PARIS,

CHEZ { ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, N° 23;
D. COLAS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue du Vieux-Colombier, N° 26;

Et chez les principaux LIBRAIRES de l'Europe.

1813.

Z 55041



PRÉFACE.

ÉTABLIR entre les nations qui cultivent les lettres des relations plus faciles, une correspondance continue et plus active; fixer un centre, un foyer commun où les lumières, éparses en Europe, seront réunies, conservées pour l'avantage général : tel a été notre principal but lorsque nous avons entrepris de publier un journal de *littérature étrangère*.

En littérature, comme en religion, comme en politique, les opinions des peuples ne diffèrent souvent que par des nuances; souvent aussi le contraste est plus marqué, il est quelquefois extrême. Ces systèmes littéraires plus ou moins différens, leurs causes, leurs résultats méritent d'être observés, médités : ils pourront, sans peine, être comparés les uns aux autres, à l'aide des exemples que nous citerons, des renseignemens que nous aurons recueillis, enfin des productions de tout genre que nous mettrons sous les yeux des lecteurs.

Le plus grand obstacle à la communication des lumières entre les peuples, provient de la différence des idiômes. Cet obstacle disparaîtra, pour ainsi dire, lorsqu'un journal écrit dans une lan-

gue remarquable par sa clarté, et dont de grands évènemens politiques, des conquêtes, des relations diplomatiques multipliées, ont assuré plus que jamais *l'universalité*, transportera d'un pays à l'autre, et à des époques déterminées, les nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, proclamera les productions du génie, et les noms des hommes qui ont de justes titres à la célébrité. Partout on verra se développer et s'accroître une noble émulation, si la gloire, ce fruit si pur de longs travaux et de quelques progrès marquans dans la carrière des sciences et des lettres, ne demeure plus circonscrite dans les bornes étroites d'un seul territoire; si l'Homère, par exemple, qui chante les dieux et les héros dans les heureux climats du midi, sous l'influence d'un soleil inspirateur, peut se flatter d'être entendu jusque dans les régions glacées du nord, sans que le bruit des armes vienne interrompre ou troubler ses accens. Aujourd'hui les Muses sont respectées daus les contrées mêmes que la guerre arrose de sang : elles passent au milieu des armées, une branche d'olivier à la main; consolatrices de la terre, leurs voix promettent des jours plus sereins, et procurent au moins quelques instans de calme et d'espoir. Il est si doux, si consolant de penser que tous les liens ne sont pas rompus entre les nations obligées de se combattre, et que peut-être elles s'estimeront plus en se connaissant mieux!

Dès le milieu du dernier siècle on sentit le

besoin de ces relations littéraires, de ces communications scientifiques entre tous les pays civilisés. Alors parut un *Journal étranger*, dont un des principaux rédacteurs vit encore parmi nous, et remplit dignement la place de secrétaire perpétuelle de l'une des quatre académies qui composent l'Institut impérial de France (1). Ce journal, il est vrai, n'eut pas huit années d'existence, quoiqu'il eût acquis l'estime des gens de lettres. Mais, à cette époque, où une excessive frivolité et la plus ridicule vanité semblaient caractériser la nation française, il était bien difficile qu'elle pût prendre goût à des productions littéraires qui n'avaient rien de léger ni de futile, apprécier des talens auxquels elle trouvait une teinte de barbarie, puisqu'ils avaient l'air étranger. Revenus à des idées plus justes, plus raisonnables, les Français aujourd'hui rendent justice au mérite, dans quelque pays, sous quelque costume qu'il s'offre à leurs yeux, et n'ont plus la sottise de croire qu'au-delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, il n'y a qu'ennui, médiocrité, mauvais goût; ils savent mettre à profit les travaux et les talens des étrangers; ils veulent mériter et non usurper la prééminence littéraire qui fait toujours leur ambition. Nous recommençons donc sous de meilleurs auspices et avec plus d'espoir de succès, une entreprise abandonnée depuis plus d'un demi-siècle.

---

(1) Le *Journal Etranger* commença en novembre 1754, et finit en septembre 1762; ses principaux Rédacteurs étaient MM. Toussaint, Arnaud, Suard, etc.

Les rédacteurs du *Journal étranger* disaient alors :

« Que de travaux inutilement répétés par le » défaut de communication entre ceux qui cou- » rent la même carrière en différentes contrées ! » Que de fatigues et de veilles, que de tems et » de progrès perdus pour l'esprit humain, seraient » épargnés ou mis à profit, si, au lieu de partir » du même point et de marcher parallèlement sur » la même route, chaque homme de lettres, » mieux instruit du progrès de tous ses collègues » et commençant sa carrière du terme où ils ont » fini la leur, gagnait en avant tous les pas qui se » perdent à revenir toujours inutilement dans les » mêmes sentiers ! »

C'est encore là une de ces considérations importantes qu'il convient d'ajouter à celles que nous avons présentées pour faire ressortir les avantages qui doivent résulter de notre entreprise.

Nous ne devons pas dissimuler qu'il existe en France deux journaux qui donnent au moins quelques notions sur l'état de la littérature des pays étrangers à l'Empire.

L'un, intitulé *Journal de la littérature étrangère*, contient la liste des ouvrages qui paraissent en Europe. L'objet de quelques-uns de ces ouvrages est indiqué dans une courte notice qui en suit le titre.

L'autre, *la Bibliothèque britannique*, contient des extraits fort étendus, et souvent bien rédigés,

de quelques-uns des principaux livres qui paraissent en Angleterre, dans la littérature et dans les sciences.

Chacun, dans son genre, mérite l'attention des hommes studieux : mais le premier n'est, pour ainsi dire, qu'un journal *bibliographique ;* l'autre, par son titre même, ne doit avoir pour objet que la littérature d'un seul pays : l'Angleterre forme son empire et ses limites (1).

---

(1) A l'instant même où nous corrigions les épreuves de cette préface, nous voyons, par un article inséré dans *le Journal de l'Empire* (n° du 26 janvier 1813) que *la littérature étrangère* occupera, dans cette feuille, une place importante. Sous la rubrique de *Spectateur de l'Europe savante et littéraire*, M. *Malte-Brun* donnera des notices sur la littérature de l'Europe. Le mérite de ce rédacteur est connu, et nous ne doutons point de l'intérêt que présenteront ses articles. Déjà, dans le premier n° du *Spectateur*, il a très-éloquemment discuté cette question : *Jusqu'à quel point est-il utile à une nation d'étudier les productions littéraires des autres peuples ?* Dès l'abord, il répond à ceux qui semblent craindre que la connaissance, l'étude des littératures étrangères, corrompe la littérature nationale d'un peuple quelconque, ne lui ôte son caractère d'originalité. « Sans » doute il est bon, dit-il, que la culture intellectuelle d'un » peuple soit son propre ouvrage ; que sa fécondité littéraire soit, » comme le fruit de l'arbre, nourri d'une sève indigène; mais » quand une nation possède véritablement le génie littéraire, et » quand elle est placée dans des circonstances qui lui permettent de » le développer librement, la connaissance des ouvrages étrangers, » l'étude bien dirigée de ces ouvrages, ne sauraient ôter à sa littéra» rature ce caractère d'originalité, d'indépendance, de vie intérieure sans lequel il n'y a point de chefs-d'œuvre. Deux exemples » le feront sentir. Les Romains, peuple éminemment historique, » ont surpassé leurs maîtres, les Grecs, dans toutes les parties de » l'art historique, quoique dans tous les autres genres ils leur soient » restés inférieurs. Les Français, nation éminemment sociale, ont, » en imitant les anciens, créé un théâtre original et un théâtre dont » la supériorité, du moins pour la comédie, est généralement re» connue. Dira-t-on que Tite-Live et Molière auraient gagné à ne » pas étudier, l'un Hérodote et l'autre Plaute ? Cessons donc de » craindre l'étude des littératures étrangères ; elle n'étouffera aucun » germe d'esprit indigène, si le germe est d'ailleurs doué de force » vitale. Est-ce un malheur que les Idylles de Gessner aient fait » mieux ressortir le faux goût que montre Fontenelle dans ses pas-

Le *Mercure étranger* différera essentiellement de ces deux journaux. Nous allons en retracer ici le plan, tel que nous l'avons précédemment indiqué dans le *Mercure de France*.

Chaque numéro du *Mercure étranger* contiendra :

1°. Des *Mélanges* ou morceaux de poésies et de prose, traduits soit des langues *espagnole*, *portugaise*, *italienne*, *russe*, *suédoise*, *hollandaise*, *anglaise*, soit même de l'*arabe*, du *persan*, du *grec moderne*, enfin des langues orientales.

Nous donnerons, parfois, le texte même de quelques morceaux écrits dans l'une ou l'autre des langues étrangères de l'Europe, avec la traduction en regard.

Nous aurons soin d'insérer fréquemment, peut-

» torales de boudoir ? D'ailleurs, pour éveiller, pour animer l'ima-
» gination, il faut des contrastes, des impressions nouvelles, des
» scènes inattendues. Le voyageur les cherche au bout du monde ;
» nous pouvons, grâce à l'imprimerie, sans tant de fatigue, nous
» rendre citoyens de tous les pays, assister aux concerts des Trou-
» badours et à ceux des Scaldes, entendre la harpe de Sion et le
» *telyn* du Barde. »

Nous avons cité ce passage parcequ'il réfute très-bien une objection que nous n'avions pas prévue, mais qui peut être faite contre les avantages de l'étude des littératures étrangères.

Il faut que l'utilité de notre entreprise ait été bien reconnue, puisque déjà se montrent les rivaux... Mais nous prions d'observer que le plan du *Spectateur de l'Europe* n'est pas celui du *Mercure étranger*, quoique leur objet soit le même. Le *Spectateur* ne pourra contenir des analyses aussi étendues des ouvrages importans, en citer des fragmens traduits, y joindre quelquefois le texte même ; etc.

Au reste, les articles du *Spectateur de l'Europe* nous seront très-utiles, surtout pour notre *Gazette littéraire*, où nous insérerons (en citant la source) tout ce qu'ils contiendront de plus substantiel.

C'est donc sans jalousie, et même avec plaisir, que nous voyons le projet de M. *Malte-Brun* ; et nous souhaitons qu'il obtienne autant de succès qu'il a droit d'en attendre.

être même dans tous les numéros du *Mercure étranger*, la traduction de quelque *Conte* ou *Nouvelle*. On sait que les Allemands et les Anglais cultivent avec succès ce genre de littérature.

2°. Des *Analyses* des principaux ouvrages qui paraissent dans les pays étrangers, et que nous aurons pu nous procurer; une simple *revue* des ouvrages peu importans, ou de ceux qui ne nous seront point encore parvenus, et que nous ne ferons connaître que d'après les journaux étrangers qui en auront rendu compte.

Des *Dissertations* sur des questions relatives aux sciences et aux arts, extraites des recueils académiques; des *Notices* littéraires sur le goût des peuples, leur histoire, leurs hommes célèbres dans tous les genres, etc., etc.

3°. Une *Gazette littéraire* ou *Extrait des Journaux étrangers*, contenant des Notices biographiques, des Anecdotes, des Nouvelles dramatiques, les Séances des Académies, les Programmes des prix proposés, etc., etc.

Lorsque nous emprunterons quelque notice ou article, des matériaux enfin, à une feuille périodique, soit étrangère, soit française, et spécialement aux deux journaux que nous avons précédemment indiqués, nous aurons toujours soin d'en prévenir nos lecteurs. Nous demandons même justice à notre égard. C'est un abus et non un droit que l'usage où sont aujourd'hui la plupart des journalistes de s'approprier impunément les articles les uns des autres.

Toute entreprise ne se perfectionne qu'avec le tems. Nous prions nos lecteurs de ne pas juger sur les premiers numéros du *Mercure étranger*, de ce qu'il sera par la suite. Sans doute nous ferons tous nos efforts pour que ces premiers essais mêmes ne soient point indignes de l'attention du public, et que surtout ils répondent à la confiance des abonnés qui ont bien voulu souscrire sur la seule annonce qui a été faite de notre projet dans quelques journaux; mais il n'en est pas moins vrai que le tems nous a manqué pour coordonner les matériaux que nous avons rassemblés. Ces matériaux d'ailleurs ne sont point encore aussi nombreux qu'ils le deviendront, d'après les mesures que nous avons prises; et enfin plusieurs hommes de lettres étrangers qui se sont proposés pour être nos correspondans dans leur pays, ont à peine pu recevoir notre acceptation de leurs offres bienveillantes.

Amis des lettres de tous les pays, qui voyez le but de notre entreprise, daignez la seconder. Nous recevrons avec reconnaissance vos renseignemens et vos avis. Nous ferons connaître les ouvrages qui nous seront adressés, en quelque langue qu'ils soient écrits; ils seront analysés et jugés avec décence et impartialité. Y aurait-il trop d'orgueil à ajouter ici que les noms qu'on lit en tête de notre ouvrage, sont garans de ces promesses?...

AMAURY-DUVAL.

MERCURE ÉTRANGER.

N° Ier.

LANGUES ORIENTALES.

NOTICE de quelques Ouvrages de Littérature Indienne, publiés au Bengale.

Des vues politiques et commerciales, autant que le désir d'acquérir des connaissances littéraires absolument neuves, dirigent les Anglais vers l'étude des langues de l'Inde. L'impulsion que M. Hastings, secondé de MM. Jones et Wilkins, a donnée à cette étude, ne se ralentit pas. Les agens civils et militaires de la Compagnie; les savans s'y livrent avec une ardeur qui prouve assez combien ils sont convaincus de l'importance politique, commerciale et littéraire des langues indiennes. En effet, on conçoit aisément combien l'usage familier du bengali, du mahratte, du malabar, du talinga, du canari, etc., etc., leur est utile pour négocier, trafiquer avec les nations qui parlent ces langues, nous avons presque dit pour les gouverner. Car depuis l'extrémité du cap Comorin jusqu'aux montagnes de Sirinagar, l'Hindoustan entier, si l'on excepte les montagnes des Ghattes, asile inexpugnable des indomtables Mahrattes, est soumis au joug britannique. On ne doit donc pas être étonné de la protection particulière accordée par les gouverneurs généraux du Bengale, aux orientalistes anglais, particulièrement aux deux savans que nous venons de nommer, et qui peuvent être

regardés comme les fondateurs de la *société asiatique de Calcutta*, comme les pères des études indiennes parmi leurs compatriotes.

Ajoutons que M. Wilkins est le premier Européen connu qui ait su le samskrit (1) assez parfaitement pour traduire un ouvrage de cette antique langue des Brâhmanes. Les succès obtenus par ces estimables savans, l'importance des ouvrages qu'ils ont publiés, à la sollicitation et sous les auspices de leur illustre protecteur, ont déterminé la Compagnie Anglaise des Indes Orientales à établir d'abord au fort William de Calcutta un collége des langues orientales, puis un autre, semblable au premier, à Hertford, près de Londres. La même Compagnie commerçante et souveraine a déterminé, par des réglemens très-précis, les langues indiennes que doivent parler et écrire les agens civils et militaires, suivant les différens postes qu'ils occupent. Outre les principales langues vivantes de l'Asie, on enseigne dans ces colléges le samskrit, qui est regardé, avec raison, comme la langue mère de tous les idiômes de l'Hindoustan, et même du persan ancien et moderne, abstraction faite des mots chaldéens et arabes qui s'y sont introduits. Ainsi la langue sacrée des jaloux Brâhmanes, dont elle formait la propriété exclusive, est maintenant enseignée et étudiée publiquement dans l'Inde et en Angleterre par les agens de la Compagnie, par les savans, et enfin par les missionnaires; car ces derniers rendent journellement les plus importans services à la littérature orientale, comme on en pourra juger par la notice que je vais donner des principaux

(1) Nous sommes très-éloignés de vouloir contester ici les connaissances et le mérite du P. Hanux-Ledeu, mais comme nous ne connaissons ses travaux et ses ouvrages que d'après les extraits informes et mutilés donnés par le P. Paulin de Saint-Barthelemy, il est impossible de nous en former une juste idée.

ouvrages sortis de leur imprimerie établie à Sérampour, de celles de Calcutta et de Londres.

C'est à l'un de ces savans missionnaires, M. Carey, que nous devons la première édition d'un ouvrage samskrit publié en caractères originaux, l'*Hitôpadêsha, Or salutary Instruction, etc.* (c'est-à-dire, Instruction salutaire, en original samskrit) imprimée à Serampour, au Bengale, en 1804, avec une préface par M. H.-T. Colebrooke, 111 pag., in-4°.

L'Hitôpadêsha paraît être l'original des fables attribuées à Pidpay, et qui ont été traduites ou imitées dans presque toutes les langues savantes de l'Asie et de l'Europe.

C'est une suite d'apologues enchaînés les uns aux autres, et parsemés d'une multitude d'adages, de préceptes tirés du Pantcha-Tantra et autres ouvrages samskrits, relatifs à la politique et à la morale.

L'auteur de cette ingénieuse compilation se nommait Vichnou-Sarman; il travailla pour l'instruction des fils d'un célèbre *radjnh*, ou monarque indien, qui étaient ses élèves. M. H.-T. Colebrooke, académicien de Calcutta, profondément versé dans le samskrit, indique, dans l'excellente préface placée à la tête de l'édition que nous indiquons ici, les principales traductions ou imitations de l'Hitôpadêsha; on trouvera aussi quelques détails relatifs à ce point de critique, dans le *Discours préliminaire sur la religion et les mœurs des Hindoux*, que j'ai placé à la tête de mes *Fables et Contes indiens*. Ce recueil, publié en 1790, renferme le premier chapitre de l'Hitôpadêsha, que j'ai traduit d'après la version anglaise que M. Wilkins fit imprimer en 1787, in-8°. Il en existe aussi une autre traduction anglaise, par sir William Jones, et insérée dans le tom. VIe du recueil de ses ouvrages, édit. in-4°. La facilité que ces deux

versions peuvent procurer aux personnes qui veulent étudier le samskrit, a déterminé les professeurs du collége du fort William à placer cet ouvrage à la tête de leur collection de classiques indiens.

M. Carey a inséré à la suite de l'Hitôpadêsha l'abrégé en prose d'un petit poëme samskrit, intitulé *Desa Caumara Tcharita*, Histoire des dix jeunes gens. Ce volume est terminé par trois *Sataca* ou Centuries de proverbes indiens de Bhartri Heri, frère d'un de ces souverains, nommé Vicra-Maditya, qui florissait à la fin du dixième et au commencement du onzième siècles de notre ère. Ces proverbes ont été traduits du samskrit en tamoul, du tamoul en hollandais, puis en français, et insérés à la fin du *Paganisme dévoilé*, par Abraham Roger. Il est digne de remarque que l'Hitôpadêsha, l'un des plus anciens ouvrages samskrits, soit aussi le premier de cette langue imprimé avec des caractères originaux (Dêva-nâgari) dans l'Inde, en 1804, et en Europe, Londres, 1810, 119 pag., in-4°. Cette réimpression a été conférée sur deux manuscrits; elle présente quelques augmentations et quelques variantes, et, en même tems, des fautes assez graves qui sont, pour la plupart, rectifiées dans un long *errata*. On pourrait même regarder comme une erreur typographique le millésime du titre, qui porte en chiffres indiens, 1866, si l'on ne présumait que l'éditeur, qui, sans se nommer, se désigne comme professeur de samskrit au collége de Hailey-Bury, a daté du *Sambat*, c'est-à-dire, de l'ère de Vikramaditya Ier., qui commença l'an 56 avant l'ère chrétienne.

MOOGHDABODHA, *Sirampour*.... in-8°., 311 pag.

M. Carey a eu d'autant plus raison de choisir le Mougdabodha, qu'on peut regarder cet ouvrage comme le

modèle ou au moins comme un échantillon des autres grammaires samskrites. L'auteur, nommé Bôpa-Dêva, a réuni onze cents règles grammaticales, nommées *Soutra*, exprimées avec tout le laconisme imaginable. Le plus grand nombre de ces règles ne contient qu'une ligne, les autres quatre ou cinq syllabes. Elles sont suivies d'un commentaire, nommé *Vrith*. Ces onze cents *Soutra* ou règles, sont distribuées en cinq chapitres. Le 1er. est intitulé *Sandhi*, union des lettres; le 2e. *Chabda*, sons, renferme les substantifs, adjectifs, pronoms et participes mêlés ensemble et n'ayant d'autre ordre que celui des voyelles caractéristiques de leur déclinaison. Ceux qui ont une consonne ne forment qu'une classe. Ce chapitre commence par la définition des termes grammaticaux. Le 3e. est intitulé *Dathou*, racines ou verbes; il commence par une définition des tems, présente dix conjugaisons différentes, traite des vers optatifs, causals et fréquentatifs, qui sont regardés comme des *Dathou*, racines, ou verbes particuliers, quoiqu'ils ne soient réellement que des dérivés. Quelques observations sur l'usage des tems et des conjonctions terminent ce troisième chapitre. Le suivant, *Kritou*, est consacré à traiter de la formation des substantifs, adjectifs et participes d'après les verbes. On a réuni dans le 5e. chapitre, qui pourtant se trouve placé avant celui des *Dhatou*, les *Stritia*, ou règles pour le genre féminin, les *Samaça*, règles pour les mots composés, et les *Karaka*, règles pour la syntaxe des noms, et le *Tadhita*, ou formation des noms patronymiques nationaux, concrets et abstraits.

Cette grammaire est principalement en vogue dans le Bengale, où les copies soignées se vendent deux roupies et demie, tandis que l'édition imprimée à Sirampour en coûte quatre, c'est-à-dire dix francs

Quoique M. Carey n'ait été que l'éditeur des deux ouvrages que nous venons de citer, on conçoit aisément quelles connaissances approfondies de la langue samskrite exigeait l'honorable et pénible tâche qu'il s'était imposée. Convenons aussi qu'il a trouvé un ample dédommagement dans les précieuses observations que leur a procurées l'étude toute particulière qu'il a dû faire des textes de l'*Hitôpadêsha* et du *Moughdubodha*. Ces observations ainsi que la lecture des nombreuses grammaires écrites en samskrit, et de leurs commentaires, encore plus nombreux, ont fourni à notre missionnaire les matériaux nécessaires pour composer une grammaire samskrite, la première qui ait été écrite en langue européenne et, peut-être, la plus considérable et la plus complète qui paraîtra jamais.

A Grammar of the sangskrit language, composed from the most estimed grammarians, to which are added examples, etc., Serampore, printed at the mission press, 1806, 1168 pag., gr. in-4°.

Un pareil ouvrage n'est point susceptible d'analyse; nous nous bornerons à observer que la trop courte préface renferme des remarques fort importantes sur le samskrit et sur le caractère dêva-nâgari qui sert ordinairement à écrire cette langue, quoique l'on emploie aussi le caractère bengali, mahratte, tamoul, qui sont des altérations plus ou moins fortes du dêva-nâgary.

« Le samskrit, dit M. Carey, est la langue mère de presque tous les idiômes actuels de l'Inde; l'on s'en est servi pour écrire les livres classiques les plus estimés.

Les savans modernes de l'Hindoustan l'emploient pour causer entr'eux avec la plus grande facilité. On a pourtant lieu de douter qu'il ait jamais été d'un usage vulgaire parmi le peuple qui ne devait connaître que le

prakrit. Les Brâhmanes lui assignent une origine céleste. » — En effet, tous les livres sacrés sont écrits en samskrit : car, outre les *Vêda* (qui peuvent, je crois, pour l'antiquité, entrer en paralèlle avec les plus anciens livres connus.) — « les ouvrages théologiques, philosophiques, poétiques écrits en samskrit, sont très-nombreux. »

« Les *Smriti* traitent des cérémonies religieuses, des lois civiles, et des différens devoirs de la vie. La doctrine des *Vêda* est représentée, dans les *Pourâna*, d'une manière particulière et adaptée aux manières du peuple. Les *Pourâna* ont certainement pour base des faits historiques qui sont devenus méconnaissables par les épisodes romanesques dont on les a entremêlés, de manière qu'ils offrent maintenant un bizarre mélange de sentences morales et d'anecdotes extravagantes. Les Hindoux possèdent aussi beaucoup d'ouvrages sur la logique, la grammaire, la métaphysique, l'astronomie, la médecine et autres sciences. Outre leurs poëmes sacrés, nous aurons occasion d'en citer un grand nombre d'autres qui ne manquent ni de grâces, ni d'imagination. »— Leurs pièces de théâtre, moins regulières, à la vérité, sont aussi nombreuses que celles des Grecs, des Romains, et des différens peuples d'Europe réunis.

« Les mots composés constituent la principale beauté du samskrit et des langues qui en dérivent ; ils s'y forment, au reste, avec la plus grande facilité. » — (J'ai eu occasion de remarquer ailleurs que les mots composés sont un des principaux caractères des langues d'origine septentrionale ; car, quoiqu'en disent certains savans, je persiste à placer dans cette classe le samskrit et les idiomes qui en dérivent.)

« Le système de l'alphabet dêva-nâgari l'emporte, suivant M. Carey (et nous partageons cette opinion),

sur tous les autres alphabets. Les voyelles et les consonnes ont chacune des figures particulières. Toutes les fois qu'une voyelle précède une consonne, ou qu'elle forme à elle seule une syllabe, elle conserve sa forme toute entière; mais, placée à la suite de la consonne, elle reçoit une espèce de forme symbolique. »

« Cet alphabet consiste en cinq classes de consonnes, contenant chacune cinq lettres, en outre neuf sans ordre. Les lettres de chaque classe appartiennent à un même organe; la seconde et la quatrième sont les aspirées de la première et de la troisième; la cinquième est nasale. Parmi celles qui ne forment pas de classe, les quatre premières et les deux dernières sont des demi-voyelles; les trois autres sont sifflantes. »

« Tous les autres alphabets de l'Inde sont rédigés d'après le système de celui-ci, quoique souvent les lettres en diffèrent beaucoup par la forme, etc.

On concevra aisément toute l'importance de la liste complette des *dhatou*, racines ouvertes, que M. Carey a ajoutée à la fin de sa grammaire, quand on saura que les Hindoux, au lieu de réunir, comme nous faisons, tous les mots de leur langue dans un dictionnaire, établissent des règles grammaticales pour tirer tous les dérivés des racines; il résulte de cette manière de procéder, que leurs grammaires sont d'une grande prolixité, et leur langue est d'une étude très-difficile.

Nous pourrons donner de plus amples détails sur le génie, l'importance et l'extension du samskrit, dans l'article que nous consacrerons à la grammaire de M. Wilkins, publiée en 1808. Quoique nous ayons déjà empiété sur l'espace que nos collaborateurs consacreront à des matières d'un intérêt bien plus général que celles dont nous occupons, on nous permettra d'insérer ici, en faveur des orientalistes et des bibliogra-

phes, le titre des principaux ouvrages orientaux publiés au Bengale depuis peu d'années. L'astérisque désigne ceux dont nous donnerons une courte analyse.

* *The Ramayuna*, etc. (le Ramayana de Valmiki, en original samskrit, avec une traduction en prose et des notes explicatives, par William Carey et Johni Marshman. Serampore, 1806, 2 vol. in-4°.

Nota. Je ne possède pas encore le second volume.

The New Testament, (le Nouveau-Testament traduit en samskrit.)

Nota. Je ne possède pas cet ouvrage.

* *Cosha*, etc. (Dictionnaire de la langue samskrite, par Amera Sinha) avec une interprétation anglaise et des notes; par H. T. Colebrooke. Serampore, 1808, in-4° de 422 pages, cotées en chiffres dêva-nâgarys, et 219 en chiffres arabes d'Europe, non compris la préface de onze pages.

Prabod'h Chandra daya, (la Lune de l'intelligence, drame allégorique, et *Atma bodh*, ou la Science de l'esprit, traduit du samskrit; par M. J. Taylor). Londres, 1812, 1 vol. in-8°.

Nota. Quoique ce drame métaphysique, traduit du samskrit, ne soit pas accompagné du texte original et n'ait pas été imprimé dans l'Inde, on ne me saura pas mauvais gré d'en présenter au moins ici le titre. Je crois que les estimables et laborieux rédacteurs de la Bibliothèque Britannique en donneront des extraits.

* *Account of the Writings*, etc. (Exposé des écrits, de la religion et des mœurs des Hindoux, renfermant des traductions de leurs principaux ouvrages;) par W. Ward. Serampore, à l'imprimerie de la Mission, 1811, 4 volumes in-4°.

Nota. On regrette de ne pas trouver les textes originaux des nombreuses citations répandues dans ce savant ouvrage, auquel nous consacrerons un article particulier.

OUVRAGES BENGALIS.

A Grammar of the Bengalee language, 1 vol. in-8°. Serampore, 1805.—Cette seconde édition de la Grammaire bengali de M. W. Carey est considérablement augmentée : la première édition avait paru en 1804 sous format in-4°.

On se rappelle que M. Halhed a publié une grammaire de la même langue en 1778 à Hougly au Bengale, en un vol. in-4°, elle est devenue extraordinairement rare.

Colloquies, (Dialogues familiers Bengalis et Anglais), 2° édition in-8°.

Hitopadesha, (Instruction salutaire, traduite du samskrit), 2° édit.

Batrisha Singhasana, (les trente-deux trônes figurés), 2° édit.

Tales, (Contes d'un perroquet, traduits du persan en bengali.)

The first book, etc. (le premier livre du Mahabharata, traduit du samskrit en bengali), 4 vol. in-8°.

The Ramayena, (le Ramayena, poëme samskrit, traduit en bengali), 6 vol. in-8°.

Lippi Mala, (le Bracelet de l'écrivain), in-8°.

The History, etc. (l'Histoire du radja Tchandra Raya), in-8°.

The Pentateuch, (le Pentateuque, les Psaumes, les Prophètes, traduits en bengali), 3 vol. in-8°.

The New Testament, (le Nouveau-Testament, traduit en bengali), 2° édit. in-8°.

LANGUE MAHRATTE.

Grammar of the Mahratta language, etc. Serampore, 1808, 1 vol. in-8°.

Nous indiquons encore ici la seconde édition de la Grammaire mahratte de M. Carey. Il y a ajouté des dialogues familiers, et elle a été imprimée avec des caractères mahrattes, nommés *Mourh*, lesquels diffèrent peu des caractères bengalis.

LANGLÈS.

LANGUE ITALIENNE.

SALUTO DEL MATINO (1).

Pietà mi vinse, e fui quasi smarrito.
DANT. Inf. Cant. V.

O voi lugubri viole,
Figlie vergini del sole,
Che di languida tristezza,
D' amorosa pallidezza
Vi pingete, allor che immerso
Nel mio duol gran pianto io verso;
Or, viole, da quest' occhi,
Or convien più largo umore
Amarissimo trabocchi
Poich' è morto... è morto Amore;
Ed è morto in sen di quella,
Dir non sò se donna o Dea,
Cui nel guardo poste avea
La sua face e sue quadrella.
Ma se fin dal crudo Fato
In tal dì m' è fin negato
Pianger sopra il freddo seno,
Che l' estinto serra, almeno
Non si nieghi a dolor tanto,

(1) M. *Francesco* GIANNI, auteur des deux pièces de vers que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, est un des plus célèbres poëtes modernes de l'Italie. Il se fit d'abord distinguer par son talent extraordinaire d'*improviser*, art qui n'est guère connu qu'en Italie, et qui ne peut être pratiqué que dans un pays où l'on parle une langue riche, flexible, féconde en synonymes.

M. *Giannni* habite ordinairement Paris; mais étant retourné, il y a environ deux ans, à Gênes, sa patrie, il passa quelques mois dans une maison de campagne de M. *Giuseppe Cambiaso*, très-voisine de cette ville. C'est là qu'il fêta, chaque jour, par deux pièces de vers qu'il intitulait *Salut du Matin* et *Salut du Soir*, l'aimable épouse de son hôte. De toutes ces pièces de vers réunies, on a formé un très-agréable recueil, d'où nous avons pris les deux *Saluts* que nous donnons au public.

O viole pallidette ,
Che su voi distilli il pianto ,
Amorose violette ,
Che al mio duol compagne siete
Melanconiche e segrete :
Non si nieghi al dolor mio ,
Figlie vergini del sole ,
Che con tenero desio ,
E con lenta man pietosa
Voi tra' fior scegliendo sole ,
Vi collòchi su quel petto ,
Ove estinto si riposa
Il più dolce d' ogni affetto :
Non si nieghi ad un oppresso
Che sovente in su gli albori
A lei traggasi dappresso
E d' Amor la tomba infiori.

Traduction.

LE SALUT DU MATIN.

Lugubres violettes, chastes filles du Soleil, ô vous qui, tristes, languissantes et teintes d'une amoureuse pâleur, semblez partager la douleur que je ressens ; violettes, mes yeux doivent encore verser des larmes plus amères, puisque l'Amour n'est plus. Oui, l'Amour a péri dans le sein même où il avait choisi un asile, dans le sein de celle dont les yeux recelaient ses traits et son flambeau.

Mais si un cruel destin m'interdit jusqu'au douloureux avantage de pleurer sur ce cœur glacé où l'amour s'est éteint, laissez-moi vous arroser de mes larmes, amoureuses violettes, et soyez les confidentes discrètes de ma mélancolie. Ah ! que du moins, dans ma douleur, ma main timide et pieuse vous choisisse seules parmi toutes les fleurs, pour vous placer sur un sein où le plus aimable des dieux a cessé de vivre ! Qu'il soit permis à un malheureux de s'offrir souvent, dès l'aurore, aux yeux de la cruelle, et de parer de fleurs le tombeau de l'Amour.

SALUTO DE LA SERA.

Póca favilla gran fiamma seconda.
DANT. Parad. Cant. I.

OR non più de' pianti miei
Violette inumidite ,

Non andrete impietosite
A infiorar quel niveo petto ,
Che diè funebre ricetto
Al più amabil de gli Dei :
Chè lì dove tomba avea ,
Sorger vidilo in un subito
E sorgendo sorridea
D' un tal riso , ch'io non dubito ;
Per deludermi l' accorto ,
Abbia finto d' esser morto.
E tu , bell' Amica , in vano ,
Tenti in van col tuo rigore
Di celarmi un tanto arcano ;
Chè mal può celarsi Amore.
Ben del suo risorgimento ,
Ben m' avvidi nel momento ,
Che di lagrime e di fiori
Io gli offriva il don funebre ;
Perchè allor le tue palpebre
Un soave e chiaro lume
Abbelliva di splendori ;
E le guancie a poco a poco
Rosseggiaro oltra il costume
D' una porpora di fuoco ;
E il tornito sen venusto ,
Che balzando allor più già
Lo spiraglio meno angusto
Fea del vel che lo copria :
Sin le caste violette ,
Che locate su quel seno ,
Già languenti venian meno ,
In sembianze lascivette
Arrossian sì graziose ,
Che parean cangiate in rose.
Ma nel punto che più fiso
In te gli occhi disbramava ,
Cui tra il velo già diviso
Agitato in seu balsava ;
Ecco uscir con la facella
Da quel sen tra fiore e fiore ,
Ecco uscir volando Amore ;
E col vento de le penne

Irritare così quella ,
Che più fervida divenne
E una sua scintilla ardente
Nel mio cor passò repente :
Come fosca nube tetra ,
Quando in Ciel risorge il Sole ,
Se d' un raggio la penètra ,
Arder tutta e splender suole.
Tale in esso quella immensa
Ed antica fiamma intensa
Che sembrava spenta affatto
Rallumavasi ad un tratto ;
E più viva traboccarsi
Dal mio cor con dolce pena ,
E veloce diramarsi
La sentii di vena in vena ,
E di vena in vena errando ,
Risalir più accesa al core ,
Che tremando , va mancando
Di dolcezza a tanto ardore.
Onde più de' pianti miei
Violette inumidite ,
Non andrete impietosite
A infiorar quel niveo petto ,
Che diè funebre ricetto
Al più amabil de gli Dei.

Traduction.

LE SALUT DU SOIR.

Non, violettes humides de mes pleurs, non, vous n'irez plus, sensibles et pieuses, fleurir ce sein de neige, que je croyais le funèbre asile du plus aimable des dieux. Je l'ai vu s'élancer soudain du lieu que je regardais comme sa tombe; et en même tems il a souri, d'un tel sourire que je ne doute plus que l'enfant malin ne m'ait trompé en feignant d'être mort. Et toi, belle amie, en vain tu t'efforces, par tes rigueurs, de me dérober ton secret... Il n'est pas si facile de cacher l'Amour.

Oh ! je vis bien qu'il ressuscitait au moment même où je lui offrais un don funèbre de larmes et de fleurs : un feu doux et brillant vint animer tes yeux ; peu à peu , tes joues se couvrirent d'un pourpre plus éclatant que de coutume ; ton beau sein , par ses mouvemens précipités , entrouvrait un peu plus le voile dont il était couvert , et même les chastes violettes que j'y avais placées, n'étaient plus si lan-

guissantes ; elles se relevaient amoureusement, rougissaient ; on eût dit qu'elles se changeaient en roses.

Mais tandis que mes regards attentifs, avides, contemplaient au travers du voile qui s'entrouvrait ton sein agité, voilà que l'Amour s'en échappe du milieu des fleurs, son flambeau à la main : du vent de ses aîles, il irrite la flamme qui devient plus brillante ; il en tombe une ardente étincelle qui passe aussitôt dans mon cœur. Comme on voit dans le ciel une sombre nuée s'enflammer et resplendir dès que le soleil vient à se montrer, et qu'un de ses rayons la pénètre ; ainsi l'ancienne flamme que je croyais éteinte dans mon cœur, s'y ralluma plus vive qu'autrefois, se répandit doucement, circula de veine en veine, pour revenir brûler encore plus son premier asile. Mon cœur peut à peine résister à tant de feux.

Oh ! vous n'irez plus, violettes jadis humides de mes larmes, vous n'irez plus, sensibles violettes, parer ce sein de neige, puisqu'il n'est point le tombeau de l'Amour.

A.-D.

LIADE DI OMERO, *traduzione del cav. Vincenzo* MONTI, *seconda edizione*. Milano, 1812, *etc.*

La production la plus remarquable dont les muses italiennes puissent se vanter dans ces derniers tems, est cette traduction de l'Iliade, par M. le chevalier Monti. Malgré la richesse et la souplesse de la langue italienne, c'était une entreprise difficile sans doute, puisqu'elle avait été plusieurs fois tentée sans succès par d'habiles écrivains.

Le savant *Anton. Maria Salvini* n'a fait qu'une version, bien littérale, mais bien prosaïque et bien plate, assez semblable, en italien, à ce que sont en latin ces interprétations linéaires qui accompagnent ordinairement le texte grec. Le jésuite *Bozzoli* crut peut-être que si la traduction de Salvini n'était pas poétique, c'était parce qu'elle n'était pas *in ottava rima ;* il en fit une en rimes et en octaves, mais qui ne vaut pas beaucoup mieux. Celle du *P. Ceruti* en vers libres ou *sciolti* comme la première, est froide et sans cou-

leur. *Cesarotti* était un tout autre poëte que ces trois traducteurs, mais il ne traduisit point, à bien parler, l'Iliade ; il la refit ; il l'embellit, si l'on veut ; il fit une Iliade supérieure à celle d'Homère, puisque ses admirateurs le prétendent ainsi ; mais quiconque sentira, admirera celle d'Homère et en voudra voir les beautés fidèlement rendues en italien, ne doit point lire *la mort d'Hector* de Cesarotti, il trouverait trop souvent Cesarotti à la place d'Homère. Il y trouverait de plus ce style *Ossianique* qui était aussi bien placé dans la traduction du Barde calédonien, qu'il l'est mal dans une imitation d'Homère, quelques changemens que l'imitateur ait imaginé de faire subir à son modèle.

Après tous ces essais de traduction, l'Iliade restait donc toujours à traduire en italien. Virgile avait eu dès le seizième siècle, dans Annibal Caro, un interprète digne de lui ; Homère attendait encore le sien après le dix-huitième. M. Monti s'est enfin présenté pour remplir ce vide, et le chantre d'Achille n'a plus rien à envier à celui d'Énée. C'est cette même fidélité, qui n'est pas la froide exactitude, cette même noblesse, qui n'exclut pas la simplicité, cette même élégance, cette même poésie de style, et enfin cette coupe variée, savante et harmonieuse du vers libre, dont la difficulté est prouvée par le petit nombre de poëtes qui y ont excellé.

M. Monti donna, en 1810, la première édition de son Iliade en 3 vol. in-8°. Le débit rapide qu'elle a eu, lui a permis d'en publier promptement une seconde ; elle parut à Milan dès l'an 1812, imprimée avec beaucoup de soin, à l'imprimerie royale, en 2 vol. in-8°. Il y en a aussi une petite édition en 2 vol. in-18. Il est surprenant que l'auteur ait pu en aussi

peu de tems corriger, améliorer et perfectionner à ce point son ouvrage. Il a fait comme les hommes d'un vrai talent, il a cherché, recueilli et suivi de bons conseils. Il avoue avec franchise et reconnaissance, dans son Avis au lecteur, les obligations qu'il a eues au savant chevalier Lamberti, l'un des plus profonds hellénistes de l'Italie, au jeune Corcyréen M. Mustoxidi, presque aussi familier avec le grec ancien ou littéral, qu'avec le grec moderne qui est sa langue naturelle, enfin au docte Ennio Quirino Visconti, que notre Institut impérial possède, mais qui est toujours présent à l'Italie par sa renommée et par l'autorité de son goût et de son savoir, et qui a envoyé de Paris à M. Monti, selon l'expression de M. Monti lui-même, *des observations aussi sévères qu'abondantes.*

Des notes qui lui ont été fournies d'aussi bon lieu, de sa docilité à en profiter et de la sureté de son propre goût, autant que de son extrême habileté dans sa langue et dans son art, il est résulté un véritable chef-d'œuvre, déjà mis à sa place, dans l'opinion de l'Italie savante, et dont le tems ne peut que confirmer et accroître le succès.

L'Institut royal italien, chargé par S. E. le Ministre de l'intérieur du royaume d'Italie de faire examiner cette traduction par une commission spéciale, a confié ce soin à trois savans pris dans son sein, MM. Rossi, Lamberti et Araldi. La commission, après un mûr examen, a fait, à l'Institut assemblé, un rapport motivé et circonstancié, où elle relève et fait sentir tous les genres de mérite qu'elle a reconnus dans l'ouvrage de M. Monti. Nous regrettons que l'étendue de ce rapport et les bornes qui nous sont prescrites, ne nous permettent pas de le traduire ici tout entier, tel qu'il fut imprimé dans les journaux italiens dès

le mois de juillet de l'année dernière. Voici l'un des passages qui nous ont paru les plus dignes d'attention.

« Mais ce que l'on admire le plus dans notre poëte traducteur, et ce qui lui assure la préférence sur tant d'autres qui l'ont précédé, c'est le génie et l'art qu'il a employés pour faire passer dans l'idiome italien le nerf, les grâces et le coloris du père des poëtes. Dans ses vers, nous goûtons Homère, nous sentons la force de son éloquence, nous voyons la vérité, la grandeur, ou la délicatesse de ses images, de ses descriptions des grands tableaux qu'il nous présente à chaque instant avec cette richesse et cette variété qui retrace toutes les beautés de l'univers ; nous les voyons reproduites dans un style véritablement poétique, adapté au sujet et à la circonstance, tantôt simple, tantôt sublime, tantôt négligé avec art, tantôt savamment harmonieux et sonore, sans affectation et sans effort. »

Après de savantes observations qui renferment d'excellentes vues sur l'art de traduire en vers, la commission termine ainsi son rapport : « Nous conclurons en proposant qu'un si beau travail soit répandu dans les écoles, pour l'utilité des jeunes gens qui étudient l'art poétique, afin qu'ils puissent mieux goûter la douceur de ce grand maître, de ce souverain nourrisson des muses, et en comprendre la beauté, la sublimité, la majesté, autant qu'on y peut parvenir à l'aide d'une version italienne, fidèle, élégante et vraiment poétique. »

En conséquence d'un témoignage aussi honorable, S. Exc. le ministre de l'intérieur a ordonné à la Direction générale de l'instruction publique d'acquérir un certain nombre d'exemplaires de cette traduction pour les bibliothèques départementales, et pour les distributions des prix dans les lycées, et de la recommander

comme utile à l'étude de la langue toscane et de la saine littérature. C'est ainsi que, sous un gouvernement ami des lettres, l'auteur d'un ouvrage qui fait honneur à sa patrie est encouragé et honoré.

M. Monti a désiré joindre le suffrage de l'Institut impérial de France à celui de l'Institut d'Italie. Il a donné à l'un des membres de la Classe d'histoire et de littérature ancienne la commission honorable de présenter à cette classe un exemplaire de sa traduction. La Classe, flattée de cet hommage, a chargé son confrère d'exprimer à M. Monti sa reconnaissance, et a fait déposer l'exemplaire dans la bibliothèque de l'Institut, où tous les savans instruits dans l'une et l'autre langue, et sensibles aux beautés de la poésie antique, peuvent juger du mérite de ce grand travail, et reconnaître la justice des distinctions qu'il a obtenues en Italie, et qu'il est digne d'obtenir dans toute la république des lettres.

G.

GERVASIO E ZEFFIRINA, *ossiano le Prove dell' Amore e dell' Amicizia.* Romanzo istorico, sentimentale, di *Ant. Vignozzi.*

GERVAIS ET ZÉPHIRINE, *ou les Épreuves de l'Amour et de l'Amitié.* Roman historique et sentimental, par *Ant. Vignozzi.* 2 vol. in-16: à Livourne, chez *Giuseppe Vignozzi.*

CE roman est, comme le titre le promet, *historique et sentimental:* on en jugera par l'analyse.

L'action se passe en Toscane, à l'époque où les Français, encore Républicains, étaient les maîtres peu assurés d'une grande partie de l'Italie, où l'Autriche et la Russie lui disputaient cette conquête, en 1799, pour tout dire par une seule date.

Gervais, l'ardent Gervais, a adopté avec enthousiasme tous les systèmes de liberté qu'ont apportés les vainqueurs ; il occupe même un grade dans les milices italiennes qu'avaient organisées les Français. Dès ce moment, il est en horreur au père de sa maîtresse, la sensible Zéphirine ; il lui refuse sa fille : Zéphirine est renfermée dans un couvent. Émilio, l'ami de Gervais, favorise les deux amans ; c'est par ses mains que passent les lettres qu'ils s'adressent mutuellement.

Cependant les puissances alliées contre la France obtiennent des avantages ; leurs troupes repoussent les Français de place en place, jusqu'à Gênes. Les Italiens qui s'étaient montrés attachés au parti des Français, sont partout persécutés, égorgés. Gervais est obligé de fuir ; mais il ne trouve de sûreté nulle part. Tantôt il ne peut se sauver qu'en sautant à la mer ; tantôt, renfermé dans une affreuse prison, il ne parvient à en sortir qu'à l'aide de son ami Émilio. Les désastres de l'Italie, à cette fatale époque, les vengeances qui s'y exerçaient, toutes ces scènes d'horreurs sont décrites avec vigueur et vérité, comme par un témoin oculaire.

C'est au milieu de toutes ces angoisses que Gervais apprend, par Émilio, que sa Zéphirine va être contrainte, par son père, d'épouser le comte Proust, Autrichien. L'amant, désespéré, renonce alors au monde ; il va s'établir dans une espèce de désert au pied des Alpes, sur les rives d'un fleuve.

Un jour qu'il lui prit envie d'entrer dans l'église d'un village voisin, quelle est sa surprise d'y voir sa Zéphirine ! Il apprend qu'elle habite avec son père un château du comte Proust, qu'on l'y a conduite pour tâcher d'obtenir d'elle, même par la violence, son consentement à un mariage qu'elle abhorre.

Mais le comte est bientôt informé de l'entrevue des

deux amans dans l'église; il découvre la retraite de Gervais, le fait enlever, l'enferme dans un souterrain de son château. Gervais parvient, par une espèce de miracle, à sortir de son cachot, à pénétrer, pendant la nuit, jusque dans l'appartement de Zéphirine, qui consent à fuir avec lui. Les amans rencontrent une barque sur le fleuve; ils y entrent, et se laissent aller au courant des eaux. Bientôt s'élève la plus furieuse tempête; la barque est renversée : Gervais perd son amante; il est jeté par les flots sur le rivage. Le matin, il trouve parmi les joncs un cadavre de femme tout défiguré; il ne doute point que ce ne soit celui de Zéphirine. Il la pleure, lui élève un tombeau, et jure de ne jamais quitter ces tristes lieux.

Le père de Zéphirine apprend la mort de sa fille. Il redevient plus sensible; ses ressentimens contre Gervais sont calmés; il vient pleurer avec lui sur les cendres de Zéphirine.

Mais, par un autre prodige, Zéphirine a été sauvée; elle existe dans une ville peu éloignée. Son père et son amant, désormais réconciliés, vont la retrouver... et, comme dans tous les romans, un mariage termine l'histoire.

Je me suis arrêté un peu sur cette production, pour faire mieux observer la différence des goûts qui existe entre des peuples qui sont cependant très-voisins. Un auteur français n'aurait pas accumulé tant d'aventures dans un espace si restreint; il eût mieux motivé et surtout préparé les situations; il se fût appliqué à donner plus de vraisemblance aux événemens; enfin il eût mis moins d'exaltation dans le caractère des deux amans. Dans le roman italien, Gervais et Zéphirine parlent comme des héros de mélodrames.

Au reste, il y a des peintures assez vives des troubles de l'Italie à l'époque que nous avons citée, et le roman se lit avec quelque intérêt. A.-D.

REVUE LITTÉRAIRE.

Stanze di messer Angelo Poliziano, per la giostra del magnifico Guilano di Piero de' Medici, illustrate per la prima volta con note, dall' abate Vincenzio Manucci, *del collegio Eugeniano de Firenze. Firenze,* 1812. *Nella stamperia di Giuseppe Magheri e figli,* un vol. in-8°. — Stances de Politien, pour le tournois de Julien de Médicis, enrichies pour la première fois de notes; par l'abbé Manucci.

Ce poëme, de l'un des meilleurs écrivains du quinzième siècle, est très-célèbre en Italie. L'abbé Manucci a mis en tête de la nouvelle édition qu'il en publie, une vie de l'auteur, qui nous a paru intéressante, et pour laquelle il paraît avoir fait de grandes recherches. Chaque stance lui fournit ensuite matière à plusieurs notes, dans lesquelles il cite les auteurs grecs, latins, italiens, etc., et où il explique souvent ce qui s'entendait fort bien. Telle est la manie des annotateurs en Italie; et ailleurs encore....

Le Contrazioni, poemetto in due canti, di Gioanni Agostino Florio, *gia professore di filosofia nella universita di Torino, etc. Torino,* 1812. Coi tipi di *Vincenzo Bianco* : (71 pag.)— Les Convulsions (Vapeurs), petit poëme en deux chants, de Jean-Augustin Florio, ex-professeur de philosophie dans l'université de Turin.

L'auteur nous apprend qu'il y a vingt-cinq ans que ce poëme est composé. Il en a revu le style, y a fait quelques additions, et il le livre aujourd'hui au public.

La maladie, qui en est le sujet, est très-commune en Italie. *Albergati* s'est moqué des *dames à vapeurs*, dans une comédie qui a pour titre : *le Convulsioni.*

Mais c'est bien plus sérieusement que le poëte piémontais envisage son sujet. C'est presque un ouvrage de médecine.... Au reste, nous le ferons peut-être mieux connaître de nos lecteurs dans quelque autre article.

Velleda, Episodio del poema de' Martiri, tradotto da Mad. Centurioni Spinola, *academica ligustrica delle belle arti, etc.* in-8° *piccolo, carta velina. Pisa*, 1812, *co' caratteri di Firmino Didot.* — Velleda, épisode du poëme des Martyrs, traduit par madame *Centurioni Spinola*, de l'académie ligurienne des beaux-arts, etc.

C'est une des plus élégantes éditions qui soit sortie des presses de Pise. On vante les grâces de la traduction. L'ouvrage est d'une dame génoise, qui a voulu prouver son estime pour les talens de l'auteur *des Martyrs*.

L'édition n'a été tirée qu'à cent cinquante exemplaires, et n'a pas été mise en vente; ainsi cet ospuculè deviendra extrêmement rare.

M. de Châteaubriand ne peut que se louer des Italiens, qui ont accueilli ses ouvrages avec transport, malgré les *exagérations* qui s'y trouvent, dit le *Journal de Florence* (tome 4, n° 44.) Le même journaliste ajoute : « Si une dame vénitienne a pris la défense de Venise, dont cet auteur avait parlé peu honorablement dans une de ses lettres, une dame génoise prouve qu'il ne s'est pas trompé lorsqu'il a avancé, dans une note des *Martyrs*, que les Italiens (à quelques exceptions près) critiquent avec décence, et souvent avec loyauté et bonne foi. » *Se una donna veneta rivendicò il poco onore ch' egli in una sua lettera fatto aveva a Venezia, una donna genovese gli mostra che non si è ingannato quando ha asserito nelle sue critiche osservazioni che gli Italiani cioè (meno qualche eccezione), biasimano con decenza e pregiano con buona fede e lealta.*

Collezione di classici italiani, etc.—Collection des poëtes classiques italiens, 30 vol. in-16. A Pise et à Florence.

Deux volumes de cette collection paraissent en ce moment. Ils contiennent *la Jérusalem délivrée*, du Tasse, avec le portrait du poëte. L'édition nous a paru correcte et très-propre; elle fait honneur aux presses de M. Nistri, et donne l'idée la plus favorable de l'entreprise.

Les éditeurs publieront successivement le Dante, Pétrarque, l'*Arcadie* de Sannazar, le *Morgante* de Pulci, l'*Orlando innamorato* de Berni, l'*Orlando furioso* de l'Arioste, etc., etc. Chaque poëme sera accompagné du portrait de l'auteur, et imprimé d'après les meilleures éditions, particulièrement d'après celles qu'a citées l'académie de la Crusca.

Storia prammatica della medicina, etc. — Histoire pragmatique de la médecine ; par M. le professeur Sprengel, traduite de l'allemand par R. A. A Milan.

L'objet de cette histoire est de présenter dans un nouvel ordre, et sous un vaste aspect, les diverses époques de l'histoire de la médecine, depuis son origine jusqu'à nos jours. L'ouvrage est plein d'érudition, et n'intéresse pas moins l'homme de lettres que le philosophe et le médecin.

La traduction italienne, faite sur la seconde édition de l'original, est terminée et sera publiée en dix volumes, dont trois ou quatre doivent avoir paru en ce moment.

Les Italiens ont devancé les Français eu cette occasion. Nous n'avons point encore en français l'ouvrage de Sprengel. Deux volumes d'une traduction française ont paru, il est vrai, il y a quelques années ; mais cette traduction, faite par un étranger, est très-imparfaite, et d'ailleurs n'a pas été continuée.

Ta-Tsing-leu-lee, osia leggi fondamentali del codice penal della China. — Ta-Tsing leu-lee, ou Lois fondamentales du code pénal des Chinois. A Milan, de l'imprimerie de Giov. Silvestri.

C'est le même ouvrage que M. de Sainte-Croix a traduit de l'anglais en français, et qui a été publié à Paris l'année dernière.

La traduction italienne, qui paraît par livraisons, formera deux volumes in-8°.

A. D.

LANGUE ALLEMANDE.

LA FILLEULE.

NOUVELLE IMITÉE DE L'ALLEMAND.

A Ferdinand de L—D.

Il y a long-tems, dis-tu, mon cher Ferdinand, que tu n'as reçu de mes nouvelles : tu respectais mon silence ou plutôt ma paresse, parce que tu la connais, ainsi que mon amitié ; mais tu ne peux différer plus long-tems à m'écrire, parce que tu es curieux d'apprendre par moi-même la petite aventure qui vient de se passer chez moi. Je suis bien aise, mon ami, que cette curiosité te soit venue. J'aurai du plaisir à t'amuser de ce récit, et comme, en faisant un peu de bien, je n'ai pas été exempt d'un peu de malice, je l'expierai en quelque manière en te l'avouant avec sincérité. J'aurai d'ailleurs par-là l'occasion de te mettre au fait de ma situation actuelle, ou plutôt du changement qui doit bientôt s'y opérer. Avant de commencer, je dois seulement t'engager à te souvenir que si je prends la plume difficilement, je ne la quitte pas facilement après l'avoir prise. Prépare-toi, en conséquence, à lire une lettre d'une honnête longueur.

Tu sais que j'habite ma terre de Sittersbach depuis que la réduction de l'armée prussienne m'a forcé de quitter le service. J'aimais la vie militaire, et celle de la campagne m'ennuie quelquefois; il y a huit jours me trouvant seul et ne sachant que faire de ma soirée, je sortis de mon jardin pour me promener dans le bois de hêtres qui le termine. A peine y avais-je fait un quart de lieue que j'aperçus, à un détour du chemin et à la distance d'environ trente pas, une jeune personne qui

recula de frayeur en m'apercevant, et fit mine de changer de route. Sa fuite paraissait même plus sérieuse que celle de Daphné devant Apollon, mais sans courir aussi bien que ce dieu je l'atteignis beaucoup plus vîte. Elle eut la présence d'esprit de se retourner aussitôt vers moi, et je fus presque pétrifié de me trouver en face, non d'une Méduse, mais d'une Grâce. Cependant, quel que fût l'effet de cet aspect presque magique, tu sens qu'un officier, qui a fait partie de la garnison de Berlin, ne devait pas être long-tems sans trouver quelque chose à dire à une femme, qui n'avait rien d'ailleurs de bien imposant. Sa parure était composée d'une robe de toile commune et d'un simple chapeau de paille, et elle portait un paquet sous le bras. Je l'abordai et je sus bientôt qu'elle allait à T***, car elle m'en demanda le chemin d'une voix tremblante et avec un embarras marqué.

Tu sais ou tu ne sais pas que T*** est à dix lieues de chez moi; plus d'un chemin peut y conduire. Je répondis à ma voyageuse que celui où elle se trouvait était le bon si elle voulait me prendre pour guide, mais que ce n'était pas le plus suivi. Comment vous y trouvez-vous? lui demandai-je.

La petite Grâce me regarda un moment avec l'air de la défiance. Mon uniforme, que j'avais mis par hasard, ne la rassurait pas. Je me suis égarée, me dit-elle enfin en rougissant et avec un soupir. — Oserai-je vous demander d'où vous venez? — De M***, répondit-elle à demi-voix. — Notez que le grand chemin va droit de M*** à T***, et que pour s'égarer dans le sentier où je venais de trouver ma belle, il faut être amoureux ou avoir perdu l'esprit. Cette réflexion me frappa d'abord; je conçus des soupçons sur ma jolie prisonnière malgré

sa physionomie d'Agnès, et lui demandai un peu crûment comment elle avait fait pour s'égarer.

J'ai vu venir à moi, dit-elle, une troupe de chasseurs qui paraissaient en gaîté; la peur m'a saisie, et j'ai quitté la grande route pour me jeter dans ce sentier. — Et la troupe était-elle nombreuse? — Ils étaient une vingtaine pour le moins. — Je me doutai que ma voyageuse exagérait, et que la troupe qu'elle avait vue ne pouvait être que le jeune baron de F*** mon voisin, avec ses compagnons ordinaires, tous jeunes gens, chasseurs et buveurs déterminés. Je soupçonnai aussi qu'ils venaient me rendre visite, et que, s'ils avaient observé la fausse route de ma prisonnière, je ne pouvais trop me hâter de me rendre au château pour la leur cacher.

Le sentier que nous devions suivre, pratiqué dans le bois par mon grand-père, est tellement étroit, qu'une dame de son tems aurait eu quelque peine à y passer de front avec ses paniers. Aujourd'hui que tout est étriqué dans le monde, on peut, il est vrai, y marcher deux, mais non sans se heurter quelquefois l'un l'autre. Ma jolie aventurière, qui s'était fait un peu prier pour me suivre, rougissait de nouveau dans ces momens de presse. La conversation ne parvenait point à s'établir. Je ne voulais point faire de questions directes, on me répondait par monosyllabes, et nous arrivâmes à la maison sans nous être rien appris de bien important.

Philippe qui m'attendait à la porte me dit que le baron de F*** venait d'arriver avec ses amis. Je chargeai ce serviteur intelligent de conduire la voyageuse auprès de la vieille Kœnig, ma gouvernante, par un escalier dérobé, et j'allai trouver le baron et sa compagnie. Ils n'étaient en tout que cinq ou six; on n'avait point attendu mes ordres pour leur offrir à boire avant le souper, et je les trouvai en train de bien faire. Je ne sais si tu connais

baron de F***. Il n'a jamais perdu de vue qu'à la chasse le clocher de sa paroisse; et son ignorance, son goût pour les plaisirs brutaux le rendent si différent des hommes bien nés de son pays, qu'on le prendrait pour un arriere-neveu du Western de Fielding, transporté d'Angleterre en Allemagne. Il ne songeait plus à ma fugitive, et s'était si bien enfoncé dans une conversation sur la chasse et sur les chevaux que ma présence lui devenait inutile. Mais en qualité de maître de la maison, il m'était impossible de le quitter, et quel que fût mon désir d'aller retrouver le dépôt confié à ma gouvernante, il me fallut rester à table jusqu'à onze heures du soir. Ce n'est pas tout encore. Il fallut boire avec ces Messieurs, et malgré tout le soin que je pris de me ménager, j'étais un peu plus gai que de coutume, lorsqu'ils se levèrent en m'annonçant, à ma grande joie, qu'ils repartiraient avant le jour.

Me voilà donc libre ou à-peu-près, et je prends, en chancelant tant soit peu, le chemin de l'appartement où je savais qu'on avait dû placer ma prisonnière. Ne me demande pas dans quel dessein, car je ne le savais pas moi-même, tant les idées se succédaient et se croisaient avec rapidité dans mon imagination. Je frappe doucement à la porte; on ne répond rien. Je frappe une seconde fois; même silence. J'ouvre et ne trouve point de lumière dans la chambre, mais j'en aperçois dans celle d'à côté. Je vais droit à la porte qui n'était que poussée, j'ouvre encore, et je vois... une Vénus presque nue, car elle n'avait gardé que son dernier vêtement, mais dans une attitude que les poëtes ni les peintres n'ont jamais donnée à leur Vénus païenne. La mienne était à genoux et priait. Je reste un instant immobile; je la considère; j'en vois plus qu'il n'en fallait dans un tel moment à ma tête et à mon cœur. Entraîné

par une double ivresse, je me précipite pour la serrer dans mes bras.... Epargne-moi tes reproches, mon cher Ferdinand, je m'en fais assez moi-même, et cependant je te jure sur l'honneur que mon égarement ne dura pas. A peine se fut-elle retournée en poussant un cri de terreur, que je rentrai en moi-même, que du moins (admire ma franchise) je songeai à toutes les suites fâcheuses que pourrait avoir l'alarme qu'elle allait jeter dans la maison. Je m'arrêtai. Oh! Monsieur, me dit-elle en versant un torrent de larmes, épargnez une infortunée qu'une marâtre a chassée de la maison paternelle, qui ne peut compter que sur la générosité des étrangers, et qui s'est fiée à la vôtre! Qu'elle était charmante en prononçant à genoux ce peu de mots entrecoupés de sanglots et de larmes, et sans que sa frayeur lui eût encore permis de couvrir son sein!.... Et cependant, mon cher Ferdinand, vois comme tes leçons ont prospéré chez ton prosélyte! Mes désirs se calmèrent, mon ivresse se dissipa.... Oui, l'ame exerce sur les sens une puissance divine. La mienne rassembla ses forces; la pitié et le repentir remplirent mon cœur. Levez-vous, lui dis-je; je vais passer dans la pièce voisine. Habillez-vous, puis vous m'appellerez. Vous n'avez rien à craindre; mais il faut que je vous parle, il le faut absolument... Et je me retirai sans même attendre sa réponse.

Assis dans l'obscurité, livré à une alternative de confusion et de désirs, j'attendis avec impatience. Enfin, j'entendis tousser légèrement; je crus d'abord que c'était une toux naturelle ou une larme que l'on dévorait. Quelques minutes après, le même bruit se fit entendre; mais, après une pause un peu plus longue, il recommença de manière que je ne pus plus douter que ce ne fût un signal.

Je trouvai dans ma voyageuse une Magdeleine innocente; ses yeux baissés et remplis de larmes, ses joues brûlantes, la douleur peinte dans tous ses traits m'attendrirent vivement. Je lui pris la main avec toute la réserve imaginable, et la fis asseoir auprès de moi.

J'eus beaucoup de peine à la faire parler; l'intérêt que je lui témoignai, mes excuses, mes offres de services ne purent d'abord ni lui délier la langue, ni l'engager à lever les yeux. Elle ne me répondait que par des larmes. Enfin, mes protestations réitérées la rassurèrent; elle me regarda fixement, moins avec la méfiance d'un enfant timide qu'avec l'air de vouloir s'orienter. Je lui renouvelai les assurances les plus encourageantes, et elle commença :

« Mon père qui se nomme Arzberger est pasteur du village de Keul près de M***. »

Pardon, mon cher Ferdinand, si j'interromps ici ma prisonnière, mais il faut bien que je te dise comment et pourquoi ce nom d'Arzberger m'étonna. Je le connaissais de vieille date, car c'était celui du gouverneur que m'avait donné mon père. Le sien, riche maréchal-ferrant, l'avait fait étudier par une sorte de vanité assez commune; mais comme il était fort borné, quoique fort bon diable, on n'avait pu songer à en faire qu'un pasteur. Jérémie Arzberger était entré au collége à dix-huit ans, et à l'université à vingt-quatre. Il avait cinq pieds neuf pouces, des proportions dignes d'Hercule, et une voix semblable à celle du Mars d'Homère qui eût couvert les cris de dix mille guerriers à la fois. L'étude ne l'avait point maigri, et il s'était acquis la réputation d'un ferrailleur, plutôt que celle d'un docteur en théologie. Tout cela avait plu à mon père, dont les goûts et les jugemens conservèrent toute sa vie l'empreinte du métier de houzard qu'il avait fait pendant la guerre de

sept ans. Il nous donna donc Jérémie Arzberger pour instituteur à moi et à mon frère Charles. Cette espèce de Goliath nous fit peur d'abord, mais nous reconnûmes bientôt qu'il n'unissait pas la ruse à la force; nous parvînmes à nous moquer de lui presqu'en face et à le mener par le nez. Notre instruction s'en trouva fort mal, et à notre arrivée au régiment nous étions à-peu-près aussi savans, ou, si tu l'aimes mieux, aussi ignorans que nos camarades. Mais ton obligeante amitié nous a fait réparer le tems perdu.

Juge à présent de ma surprise en apprenant que le fils du maréchal-ferrant était le père de ma voyageuse, à laquelle il ressemblait comme le patriarche de tous les maréchaux, le boîteux Vulcain, ressemblait à sa Cythérée! La petite Arzberger m'informa d'abord de l'état de sa famille; elle ne tarit point sur les louanges de la mère qu'elle avait perdue, et dont elle semblait reproduire et les grâces et les vertus. Elle caractérisa légèrement sa belle-mère, qui d'ailleurs était assez caractérisée, par cela seul qu'elle avait pu traiter une telle belle-fille avec tant de cruauté.

« Ce fut, dit-elle, lorsqu'elle devint grosse, que sa haine pour moi parut augmenter. Je ne pus l'adoucir ni par mes soins, ni par ma patience. Elle mit au monde un enfant qui mourut au bout de trois jours, comme les cinq qu'elle avait eus d'un premier mariage; et, dès ce moment, il n'y eut plus de bornes à sa fureur contre moi; elle aurait volontiers fait croire à tout le monde que j'étais cause de la perte de son enfant, et elle me traita comme si elle en eût été véritablement persuadée. »

« Ces circonstances, continua la belle affligée, furent cause, sans doute, que je prêtai l'oreille aux propositions d'un jeune homme, plus facilement que je n'au-

rais fait dans toute autre situation. Tout le monde le trouvait aimable ; on lui accordait du talent dans sa profession, ce qui, joint à l'estime générale dont il jouit, pouvait lui procurer bientôt une place. Je ne rebutai point son amour, et lui promis d'être à lui aussitôt qu'il serait placé d'une manière convenable. Cependant, j'avais toujours fait un secret à ma belle-mère de cet engagement avec un homme qu'elle ne connaissait pas ; mais un jour qu'elle me traita plus mal que jamais, en me reprochant de lui être à charge, je perdis patience, et la priai de vouloir bien me souffrir encore six mois ou un an dans la maison paternelle, l'assurant qu'alors elle serait délivrée de moi. Après cette première indiscrétion, elle n'eut pas de peine à m'arracher le reste de mon secret. Sa rage fut à son comble ; mais elle sut bientôt la concentrer : j'en souffrais peut-être davantage, et mon malheur voulut enfin que son frère vînt passer quelque tems chez nous. Elle prétendit me le faire épouser, quoiqu'il ait cinquante-huit ans ; je m'y refusai constamment, malgré ses menaces ; mais elle est enfin parvenue à irriter mon père contre moi, et aujourd'hui, grand Dieu ! aujourd'hui.... elle l'a fait enfin consentir à me chasser de la maison paternelle. »

Elle prononça ces derniers mots avec peine, et laissa ensuite un libre cours à ses pleurs. Profondément attendri, je pleurai avec elle ; je réfléchis aux moyens de la secourir, et n'en vis aucun qui me parut capable de ramener le vieil Arzberger à la fermeté d'un homme, et sa mégère à la douceur d'une femme. Pour renouer la conversation, je demandai à la belle égarée où elle voulait aller. — A T***, me répondit-elle en baissant les yeux. — Y avez-vous des parens ? — Non. — Des amis ? Elle soupira sans répondre. Je compris fort bien le soupir et le silence ; mais pour être plus sûr de mon

fait : Où demeure votre fiancé ? lui demandai-je. — A T***, répondit-elle d'une voix si basse que pour l'entendre il fallait l'avoir deviné. — Et vous voulez aller le joindre ? — Oui, murmura-t-elle encore plus bas. Cela me fit faire de nouvelles réflexions, qu'elle n'interrompit pas même par un regard. Ses yeux demeurèrent baissés, et je vis bien que pour avoir conçu un pareil projet, il fallait qu'elle fût abandonnée de toute la terre. Je n'en trouvais pas mieux le moyen de la servir. — Mais enfin, lui dis-je, quel est l'état de votre ami? — Il est avocat. —Et a-t-il du bien? — Un esprit juste et un cœur noble. Au bout d'un moment de silence, je découvris enfin, comme par inspiration, ce que je cherchais depuis si long-tems. — Si vous persistez à vous rendre à T***, lui dis-je.... Mais, d'abord, comment vous nommez-vous ? — Bernardine Arzberger, dit-elle. — Eh bien! ma chère sœur Bernardine, car je m'appelle aussi Bernard, si vous persistez à vous rendre à T***, je vous y ferai mener en voiture; mais il me semble que vous choisissez là un asile mal sûr; la protection d'un amant est souvent dangereuse : il me semble que vous feriez mieux de rester au port où la Providence vient de vous conduire.

Elle me lança un regard pénétrant. Je devins rouge au souvenir de ma faute, mais ma conscience était pure dans ce moment. — Restez ici, lui dis-je, sous la protection de ma gouvernante qui est une femme de bien. J'irai demain à T***, où je verrai votre ami; de là je me rendrai à Keul pour apaiser vos parens. J'ai des raisons de croire que je réussirai, et que dans peu de jours vous serez heureuse.

Elle me regarda encore et ne put lire dans mes yeux que l'intérêt le plus tendre et le plus pur. Ses pleurs coulèrent. Je la pris par la main et me vis au moment

de tout gâter une seconde fois, tant j'étais tenté d'essuyer par un baiser une de ses larmes ; mais je me contins, et j'eus la force, un peu pénible, de la quitter, en me bornant à lui serrer tendrement la main.

Je fus bien dédommagé de cet effort par le sentiment de m'être vaincu moi-même, par la joie de m'être chargé du rôle honorable de bienfaiteur et de médiateur. J'en jouis le reste de la nuit, car tu sens bien que je la passai sans dormir ; et dès que j'eus vu partir le baron de F. et sa compagnie, je partis moi-même pour me rendre à T***.

Je n'eus point de peine à trouver l'amant de Bernardine ; il était chez lui. Adloff (c'est son nom) est d'une taille moyenne et bien prise. Sa figure est agréable ; elle annonce de l'esprit, de la noblesse et un peu de cette fierté que nous devrions pardonner plus généralement à ces hommes qui, bien que privés des avantages de la fortune et de la naissance, se sentent supérieurs, par leurs qualités personnelles, à tant de gens que le hasard en a doués. En le voyant, loin d'être étonné que Bernardine se fût mise pour lui en pélerinage, je pensai que sa probité seule était cause que je n'avais pas rencontré en route d'autres pélerines de sa façon. Lorsque j'entrai chez lui, j'avais fait mon plan d'avance ; mais avant de t'en raconter l'exécution je dois t'informer d'une chose sur laquelle j'en fondais la réussite. Mon ancien bailli, le vénérable magistrat chargé de distribuer la justice dans ma terre, avait abandonné son poste pendant ma dernière campagne, et je n'avais point encore rencontré de sujet digne de le remplacer. Je veux qu'on garde mes paysans, mais non pas qu'on les écorche, et dans le moment où Bernardine m'avait appris la profession de son amant, un démon familier, qui, je crois, m'a été légué par Socrate, m'avait dit à l'oreille que l'ami

d'une personne aussi aimable était sûrement l'homme qu'il me fallait.

Je lui fis ma proposition sans préambule. Il me remercia poliment, et dit qu'il connaissait la situation de ma terre, l'ayant traversée quelquefois en allant à M*** — Connaîtriez-vous, lui dis-je d'un air assez indifférent, le pasteur Arzberger, qui demeure dans le voisinage? — Oh! oui, répondit-il en bégayant, et en rougissant jusqu'aux oreilles. Son embarras m'amusait, et je n'avais pas envie de l'en tirer si tôt. Sans parler de Bernardine, je lui dis qu'Arzberger avait été mon gouverneur, ce qui ne me valut qu'une révérence accompagnée d'un léger sourire sardonique.

Je revins à mon offre, et je fus aussi surpris de son refus que charmé des raisons qui le motivèrent. Sittersbach, me dit-il, est à dix bonnes lieues de T***, et il me serait impossible d'aller y remplir mes devoirs comme je le désire. — Avez-vous des raisons particulières qui vous attachent à T***? — Point d'autres que la confiance qu'on m'y a témoignée dans une pratique peu étendue, mais de préférence à un grand nombre de concurrens. — Mais seriez-vous disposé à vous transporter ailleurs si vous y trouviez de l'avantage? — Pourquoi pas? M. le baron, permettez-moi seulement de vous dire, tout en vous remerciant de votre confiance, que la place dont vous me parlez ne me dédommagerait point à M***, qui n'est qu'à trois lieues de chez vous, des connaissances et des espérances que j'abandonnerais ici.

Je ne voulus point encore l'éclairer sur sa méprise. — Combien vous faut-il donc, lui dis-je, pour vivre agréablement? — Extrêmement peu, me répondit-il avec orgueil et satisfaction, j'ai tout aussi peu de besoins que de fortune. — Avez-vous de la répugnance à vivre

à la campagne ? — Bien au contraire, et c'est à la campagne que j'ai été élevé. — Cela posé, je crois que je serais en état de vous dédommager de vos pertes à T***, si vous vouliez venir habiter ma terre et administrer la justice à mes vassaux. Il sourit malignement, mais reprenant aussitôt son sérieux, il me dit avec un peu de hauteur : Dans le tems où nous sommes, M. le baron, je n'ai pas droit d'attendre que vous fassiez en ma faveur plus que l'usage ne demande, et je ne voudrais pas vous avoir une si grande obligation. — Ce n'est pas non plus mon projet, repris-je un peu piqué, et je lui démontrai qu'en s'en tenant à l'usage, mon bailli jouissait d'un fort honnête revenu. Je vis avec plaisir son étonnement s'augmenter à mesure que je parlais, et l'air dédaigneux de ce philosophe de vingt-quatre ans, faire enfin place à l'expression de la reconnaissance et de la joie.

Vous me surprenez, vous me rendez confus, me dit-il avec attendrissement ; et le bonheur brillait sur son visage . . . Il se tut ; il ne pouvait parler ; il voulait encore se recueillir. Le riant avenir qui s'ouvrait devant lui occupait toutes ses pensées. Ainsi, lui dis-je, vous ne me refusez pas ? J'aurai en vous un ami et un aide ? — De tout mon cœur, s'écria-t-il. Je l'embrassai. Il pleurait et j'avais peine moi-même à retenir mes larmes, en pensant que l'espoir dont il se berçait se réaliserait bien plus promptement et plus complettement qu'il ne pouvait le croire.

Je remontai en voiture le plus tôt possible pour retourner à Sittersbach, où j'avais donné rendez-vous à Adloff pour le lendemain ; je trouvai ma belle prisonnière de fort bonne humeur, ce que j'attribuai aux éloges pompeux que Mme Kœnig avait pu lui faire de mes principes. Dès l'abord, cependant, ses yeux eurent l'air de me faire une question, que j'eus la malice de ne pas

vouloir entendre. Bernardine continua à me regarder, mais moins hardiment, et ses beaux yeux s'obscurcirent : elle toussa plusieurs fois comme pour se préparer à parler ; je demeurai impitoyable : enfin, rougissant, baissant les yeux et toute agitée, elle me demande timidement et bien bas : Avez-vous vu M. Adloff ?

Tu le sais, mon ami, dès l'enfance j'ai eu la faiblesse de faire acheter un peu ce que je donnais. Je sacrifiais volontiers à mon frère et à mes sœurs mes joujoux et mes friandises ; mais il fallait qu'on me les demandât long-tems. Je trouvais un double plaisir à donner une chose qu'on avait long-tems désirée, sauf à réparer mon caprice en doublant le don.

Ce n'est point un éloge que je me donne, quoique cette manie me dure encore, comme tu vas le voir. Je m'efforçai de prendre une mine embarrassée, j'affectai un air inquiet et presque alarmé. Je n'ai point eu le bonheur de rencontrer M. Adloff, dis-je à Bernardine. Elle changea de couleur ; ses yeux se remplirent de larmes, et j'en eus pitié. Je lui racontai que M. Adloff était absent pour affaires, et que moi-même j'en avais trouvé une qui m'obligeait à faire un second voyage le lendemain. A mon retour, continuai-je, tout s'arrangera. T'âchez en attendant de ne pas vous ennuyer. J'eus besoin de m'endurcir un peu pour lui souhaiter le bonsoir sans lui en dire davantage.

Le lendemain je partis pour Keul sans l'en prévenir, et j'arrivai d'assez bonne heure. Lorsque je fus près de la maison curiale, je ne vis personne, mais j'entendis une voix de femme qui glapissait une philippique, et qu'interrompaient de tems en tems quelques mots d'une voix de basse à moi bien connue. Le tout ne ressemblait pas mal à un solo de fifre enroué, dont un serpent aurait fait la basse dominante. Le *motif* n'était pas dif-

ficile à démêler. Je frappai long-tems sans être entendu, et j'avais envie de laisser les grands parens de côté dans cette affaire, lorsqu'une pause de quelques mesures, que le fifre exécuta pour reprendre haleine, m'encouragea à frapper plus fort. Entrez! cria le pasteur d'une voix de tonnerre. Non! non! dit madame avec son fausset criard. J'attendis avec patience; et lorsqu'elle eut prouvé à son mari qu'il étoit un âne de faire entrer ainsi les premiers venus, elle ouvrit la porte elle-même, et sa figure céleste m'apparut.

Oui, mon cher Ferdinand, c'était vraiment une apparition. Figure-toi un visage de maroquin jaune, de petits yeux verdâtres, des cheveux gris et buissonneux, une bouche énorme et sans dents, un front plat, un nez écrasé, sans parler des autres charmes que découvrait à la malheure le plus sale des négligés. Je crus voir une des Gorgones. Que voulez-vous? me demanda-t-elle. — Je suis, répondis-je, le capitaine baron,... Allez trouver le syndic, interrompit-elle en fureur avant que j'eusse pu me nommer. Nous avons déjà logé plus de la moitié de l'armée. S'il faut encore.... — Je suis un ancien ami.... — Allez au diable avec votre amitié; je ne vous ai vu de ma vie : allez, vous dis-je, on ne m'attrappe pas ainsi. Elle me ferma la porte au nez en finissant ces douces paroles.

Pendant la dispute j'avais aperçu mon vieux gouverneur; il me parut devoir peser quatre quintaux; et il avait fumé tranquillement sa pipe sans s'inquiéter de l'ancien ami. Je vis bien qu'il fallait changer de batterie; je revins à ma voiture, et j'envoyai un domestique annoncer qu'un ancien élève de M. le pasteur demandait à lui parler. Le drôle revint en riant au bout de quelques minutes : monsieur lui fera beaucoup d'honneur, me dit-il, mais je lui conseille de ne pas se hâter, car la

presse est grande. Je n'en courus que plus vîte, comme tu peux croire, et j'arrivai en effet à un spectacle digne de Callot. Le vénérable pasteur, en chemise, venait de mettre sa perruque de travers ; un bas de soie noir couvrait une de ses jambes, tandis que l'autre en portait encore un de laine gris. Madame passait une robe de taffetas jaune pardessus un jupon feuille-morte, et son bonnet garni en rose, laissait pendre une boucle de ses cheveux blancs ; entr'eux et moi une grosse servante venait de tracer en balayant un cercle magique, et il ne fallait pas moins qu'un sauteur déterminé pour le franchir.

J'en vins à bout en bon militaire, et je marchai droit au corps de l'armée, c'est à-dire au colossal Arzberger. Les deux époux poussèrent un cri de frayeur. La femme se réfugia dans l'alcove, et le mari se mit à me faire des excuses si longues et si basses que j'en eus pitié. Voilà donc, me disais-je, où vingt ans de fonctions curiales ont réduit ce matamore que rien n'effrayait? Cette réflexion me donna un moment de colère ; mais bientôt, par un mouvement généreux, je profitai d'une nouvelle révérence qui rapprochait sa figure de la mienne, et je l'embrassai. Un moment après, madame reparut; sa toilette était achevée, et elle ne ressemblait pas mal à une vieille Bohémienne dans tous ses atours. Elle recommença les complimens et les excuses ; mais je ne veux pas t'en ennuyer. On se montra charmé de ma visite; on me retint à dîner, et ma belle hôtesse fit de son mieux pour me prouver que les furies sont d'assez bonnes cuisinières. Quelques bouteilles de vin du Rhin, que j'avais apportées, animèrent la conversation. Je fis rire mon vieux gouverneur, en lui rappelant mes espiégleries d'enfance et ses tours de jeunesse : la chère

épouse n'osa pas le gronder devant moi, et tout se passa le mieux du monde.

Le repas fini, je les invitai à mon tour pour le lendemain. Ils acceptèrent avec reconnaissance, et je partis fort satisfait de ma journée, plus content encore de ce que je me promettais pour la suivante, et je dis à mon cocher d'aller vîte parce qu'il était déjà tard.

Il était nuit lorsque nous arrivâmes à moitié chemin. La lune n'éclairait que faiblement à cause des nuages, et nous étions au grand trot, lorsque j'aperçus de loin une figure blanche qui venait de notre côté. Nous la joignons ; je penche la tête par curiosité hors de la voiture ; les nuages se dissipent. Arrête ! criai-je au cocher, et je saute à terre, non sans quelque danger, car la voyageuse était encore Bernardine.

Elle voulait fuir ; mais je la saisis par le bras et l'accablai de questions. La pauvre enfant ne savait que répondre. — Laissez-moi, Monsieur, me dit-elle enfin, laissez-moi, je vous en conjure ! Sa frayeur était extrême ; je la priai vainement de monter en voiture avec moi. — Où voulez-vous donc aller, lui dis-je, à cette heure de la nuit ? Rassurez-vous : je vous jure, par tout ce que j'ai de plus cher au monde, que je suis votre ami, votre véritable ami. — Elle baissa la tête en pleurant. A force d'instances, je la déterminai à prendre place dans la voiture : elle accepta même mon manteau, parce qu'il faisait froid ; mais je fus long-tems avant d'en obtenir une parole. Mon éloquence la vainquit enfin, et j'appris que tout le mal venait de ma sage gouvernante. Mon silence et mon voyage avaient chagriné Bernardine ; elle avait voulu se consoler en confiant ses peines à madame Kœnig. Dans son récit, elle avait négligé bien des circonstances ; il en résultait que j'avais promis d'aller chercher son amant à T*** , de la

réconcilier avec ses parens, et n'avais encore fait ni l'un ni l'autre ; que ma conduite avait été d'ailleurs assez singulière, etc., etc. Il aurait fallu que madame Kœnig n'eût pas cinquante ans, pour se fier sans restriction à un homme de mon âge. Elle se fût mise au feu pour ma personne, mais n'eût pas risqué, dans un cas équivoque, un pari d'un florin sur ma vertu. Bernardine avait eu de plus l'imprudence de lui parler de notre scène du premier soir, et madame Kœnig qui, la veille, avait répondu de ma morale, avait conçu l'horrible soupçon que je voulais tenir Bernardine en chartre-privée, pour la séduire plus commodément. Telles étaient les consolations qu'elle donnait à la pauvre fille, lorsqu'on était venu l'appeler pour recevoir des étrangers ; et Bernardine, toute épouvantée, n'avait pas imaginé d'autre expédient pour échapper à ce grand péril, que de s'enfuir comme elle était venue, et de se replonger dans l'enfer du toit paternel.

La chose en elle-même était sans doute assez plaisante ; mais elle me parut sérieuse par l'impression qu'elle avait produite sur la pauvre enfant. Je fus au moment de me repentir de toutes mes ruses ; mais, après avoir conduit si bien ma comédie jusqu'au dernier acte, je ne voulais pas en gâter le dénouement. Je ne découvris donc point à Bernardine des secrets qui l'auraient infailliblement rassurée, et me contentai de la raisonner si franchement et si bien, qu'elle me promit enfin de s'abandonner entièrement à ma conduite. Elle était tranquille lorsque nous arrivâmes ; mais j'aperçus moi-même quelque chose qui m'inquiéta. Il y avait des lumières au premier étage ; ce qui me prouva que des étrangers y étaient établis, et je distinguai sur le perron une figure féminine qui me parut appartenir à la femme de chambre de ma mère. J'interrogeai un domestique

avant que d'entrer. — Madame votre mère, me dit-il ; est ici avec toute la famille, et il nous est venu plus tard un étranger qui arrive de T***. — Ah ! c'est mon bailli, répondis-je vivement afin de dérouter Bernardine ; puis je réfléchis un moment... J'avais pitié d'elle ; mais je ne voulais pas renoncer à mon projet. Je me fis donner une lanterne, et conduisis ma compagne à la maison du bailli. Là, je l'établis dans la chambre qui devait bientôt être la sienne ; je la recommandai à la concierge, et la quittai, après lui avoir de nouveau fait promettre d'attendre l'évènement avec confiance, sous ma protection.

Je montai lentement les marches du perron, et je fus un peu surpris de ne trouver que mon frère et Adloff dans le vestibule. Après les premiers complimens, je m'informai de ma mère et de mes sœurs. — Elles sont en haut dans le salon, répondit mon frère, de l'air d'un homme embarrassé, et qui ne veut pas tout dire. Je commençai en effet à craindre quelque chose ; je monte, et ne trouve en entrant que des mines allongées. Ma mère, cette femme excellente, dont tu connais les vertus, l'esprit et l'indulgence, semblait se contraindre pour ne pas me faire des reproches ; ma sœur Amélie, que la fermeté de son caractère nous fait souvent comparer à la Jeanne d'Arc de Schiller, ne se donnait pas la peine de cacher son mécontentement, et reçut mes embrassemens avec la politesse la plus froide. La douce Willelmine n'était pas capable de me traiter aussi mal ; mais, après avoir donné le premier moment à la tendresse fraternelle, elle fixa ses beaux yeux bleus sur une tapisserie qui représentait une chasse, et ne pouvait guère l'intéresser. Mon frère me regardait d'un air fin et compatissant tout-à-la-fois, qui semblait me dire : Te voilà pris ! et, malgré tes torts, j'en suis fâché.

Adloff seul portait dans ses yeux l'expression de la joie et de la reconnaissance.

Il n'en fallait pas davantage pour m'éclairer. Je me doutai que ces dames avaient appris quelque chose de l'aventure de Bernardine, et qu'on me regardait comme un chevalier déloyal. Tu sais en effet que j'aime depuis long-tems avec tendresse Augustine de H*** ; tu sais qu'elle est digne de toute mon affection, mais je ne t'ai point encore appris que depuis deux mois elle m'a été promise en mariage. C'est ma mère elle-même qui a été chargée de la négociation, et maintenant tu comprendras fort bien la réception qu'on venait de me faire. Cependant, fidèle à mon caractère, je fis semblant de ne rien apercevoir. On se mit à table. Je commençai à racouter les peines et les dangers auxquels j'avais été exposé pendant la dernière campagne, et j'en fis une peinture si vive, qu'on ne put s'empêcher de plaindre le mauvais sujet qui les racontait. C'était déjà beaucoup ; mais je songeais moins à attendrir ces dames qu'à me venger de leurs soupçons, et je leur demandai des nouvelles d'Augustine. Ma mère se troubla visiblement ; Jeanne d'Arc me lança un regard terrible ; Willelmine rougit, et ses yeux s'obscurcirent ; mon frère tint les siens baissés. — A notre départ, répondit enfin ma mère, elle était heureuse et en bonne santé. Ces mots, prononcés d'un ton très-significatif, excitèrent la curiosité d'Adloff. — Pourquoi donc, demandai-je, ne l'avez-vous pas amenée? Buvons du moins à sa santé ; puisse-t-elle bientôt me faire oublier toutes mes peines! Ma mère trinqua avec moi sans me regarder ; Willelmine avec plaisir, et déjà à demi-consolée ; Adloff parut enchanté ; Amélie seule ne toucha point à son verre ; elle était rouge de dépit. Je lui en fis la guerre, et voulus continuer la conversation sur le ton de la

plaisanterie, mais je ne pus y réussir. A l'exception d'Adloff, je vis que personne n'était à son aise. Je me ressouvins que j'avais bien quelque petite chose à me reprocher : je perdis tout-à-coup ma gaîté, et le reste du souper fut fort triste. J'accompagnai ma mère et mes sœurs à leur appartement ; je fis conduire Adloff à sa chambre, et revins trouver mon frère qui m'attendait impatiemment.

Notre explication fut facile. J'appris qu'aussitôt après l'évasion de Bernardine, la bonne madame Kœnig avait jasé. On avait eu quelque peine à la croire, et l'arrivée d'Adloff avait interrompu la discussion. Mais la femme de chambre m'avait vu descendre de voiture avec une femme ; elle avait averti sa maîtresse. On avait remarqué mon irrésolution et la manière mystérieuse dont j'avais conduit Bernardine à la maison du bailli. C'en était bien assez pour démontrer à ces dames la vérité des accusations de madame Kœnig. Mon frère rit de bon cœur avec moi de leur méprise, et je le fis consentir, quoiqu'avec peine, à me garder le secret. J'allai ensuite laver un peu la tête à ma vieille gouvernante ; je la menaçai de la renvoyer si elle se mêlait en rien de cette affaire ; la pauvre femme me promit tout, et je me couchai.

Le lendemain mon premier soin fut d'aller trouver Adloff; l'espérance et la joie qui brillaient sur son visage furent pour moi le premier plaisir de cette journée, qui m'en promettait tant d'autres. Je me rendis auprès de Bernardine ; elle était triste, inquiète ; je vis qu'elle avait passé la nuit à pleurer. Mes premières paroles de consolation eurent peu d'effet sur elle : mais lorsque je lui annonçai l'arrivée de ma mère et de mes sœurs, en la prévenant de se préparer à leur être présentée, son joli visage s'épanouit, et je vis briller dans ses yeux l'aurore du bonheur qui devait bientôt combler tous ses vœux.

Accompagné de mon frère et d'Adloff, je me rendis enfin auprès des dames. Leur aspect me fit éprouver quelques remords. On lisait un profond chagrin sur le visage de ma mère, l'indignation dans les yeux d'Amélie, une tristesse touchante dans tous les traits de Willelmine. Je fus tenté de les prendre à part et de leur tout découvrir. Il me restait encore Adloff, à qui je pouvais garder la plus agréable surprise. J'allais parler enfin, lorsqu'un vieux carrosse, traîné par des chevaux de ferme, parut dans la cour et vint débarquer à la porte le père Arzberger dans tout l'éclat de sa magnificence pastorale, et sa chère dame et maîtresse parée comme l'épouse d'un damné.

Je ne te peindrai, mon cher Ferdinand, ni ces deux carricatures, ni la manière dont leur voiturier les versa, ni les accidens qui en résultèrent pour leur toilette. Ils n'eurent heureusement rien de fâcheux; le pasteur en fut quitte pour sa perruque tombée dans la boue, et sa femme pour un acroc d'une demi-aune dans sa robe couleur de feu. Adloff fut celui qui contribua le plus à relever la masse énorme de son futur beau-père, que cependant il n'avait jamais vu. On réussit assez bien à réparer le désordre, et mes nouveaux hôtes vinrent joindre les anciens dans le salon.

La conversation fut d'abord très-bruyante; mais elle se calma tout à coup lorsque ma mère, profitant d'une courte pause, s'avisa de demander au vénérable couple comment se portait la filleule de son fils. Vit-elle encore? leur dit-elle; elle doit être aujourd'hui grande et gentille: pourquoi n'est-elle pas avec vous? Les deux époux se regardèrent avec un embarras marqué, que le silence et l'attention générale augmentèrent encore. Je les en tirai pour un moment. Le nom de Bernardine me fit penser que c'était moi qui étais son parrain et non

pas mon frère, ce que ma mère me confirma. Arzberger m'avait choisi de préférence, au moment où je venais d'entrer au service, parce que ma gaîté et mes espiégleries lui avaient toujours mieux convenu que le caractère sérieux de Charles. On me l'avait écrit au régiment; mais depuis j'avais entièrement oublié mon parrainage. Pendant qu'on me donnait cette explication, le père Arzberger et sa femme avaient eu un peu de répit; mais le moment était venu où j'allais livrer l'assaut à leur conscience.

Bon Dieu! m'écriai-je en les regardant, je suis père, selon l'église; j'ai une fille spirituelle chez vous, et vous ne me l'avez pas présentée! Où se cache-t-elle donc?— Elle est partie, répondit Madame Arzberger. — Partie? continuai-je, et pour quel pays? chez qui va-t-elle? comment se trouve-t-elle?... Mes questions se succédaient avec tant de rapidité que, malgré son effronterie, madame Arzberger en fut interdite et devint tremblante comme un criminel au tribunal. Je regardai le pasteur, qui ne faisait pas meilleure contenance; puis, me tournant vers Adloff: Monsieur, lui dis-je, vous voyez que j'ai une filleule; apprenez-moi quels sont les droits et les devoirs d'un parrain. —Les uns et les autres se confondent, me répondit-il avec attendrissement. De même que la lune supplée par sa lumière à l'absence du soleil, de même les soins et l'amour des parrains doivent remplacer ceux du père et de la mère. —Eh bien! m'écriai-je avec émotion, je jure devant Dieu et devant ceux qui m'écoutent, de remplir ces devoirs sacrés envers ma fille Bernardine.

Adloff se détourna pour cacher ses pleurs. Tout le monde se tut. Je proposai de passer dans le jardin, et ma proposition plut à tout le monde, parce que personne n'était à son aise dans le salon. Après quelques tours,

nous trouvant près de la maison du bailli : Voulez-vous, dis-je à Adloff, donner un coup-d'œil à votre demeure? Ces dames nous accompagneront volontiers et pourront nous donner de bons conseils pour votre emménagement. Nous nous mîmes en route; Bernardine était à la fenêtre; ma mère et mes sœurs l'aperçurent les premières, puis Adloff, puis ses parens. Je ne leur laissai pas le tems de revenir des sentimens de surprise, de joie ou de frayeur que cette vue leur inspira. J'entrai précipitamment et pénétrai dans la chambre où se tenait ma filleule, belle, pâle et immobile comme une statue de Vénus.

Quel spectacle, mon cher Ferdinand! Adloff, que tout entraînait vers son amie, se sentait retenu comme par une force surnaturelle. Arzberger et sa femme, muets de surprise, jetaient des regards effrayés tantôt sur leur fille, tantôt sur Adloff et tantôt sur moi. Ma mère et mes sœurs semblaient enfin deviner l'énigme dont elles n'osaient cependant demander le mot, et l'aimable héroïne de la journée passa tout-à-coup de la terreur la plus vive à l'excès de la joie et du bonheur.

Elle étendit les bras involontairement vers Adloff, et les retirant aussitôt, couvrit de ses deux mains les roses qui venaient d'éclore sur son visage. L'attendrissement me gagnait au point qu'il me resta à peine assez de voix pour crier à Adloff : Que tardez-vous? elle est à vous pour la vie. Je le pris par la main et le conduisis dans ses bras.

Arzberger était comme anéanti. Bénissez vos enfans, lui dis-je, et vous, continuai-je en me tournant vers la belle-mère... J'allais lui dire quelque vérité dure; mais je me contins pour que rien ne troublât la douceur d'un si beau moment.

Mon vieux gouverneur fondait en larmes, et je me sentis réconcilié avec lui. Je l'étais mieux encore avec tous les miens, qui m'entourèrent et dont les yeux m'exprimaient un redoublement d'amitié. Je succombai enfin à de si délicieuses jouissances, je reposai ma tête sur le sein de ma mère et demeurai quelque tems sans rouvrir les yeux.

O mon cher Ferdinand! ne tarde plus! Viens jouir du spectacle des heureux que j'ai faits, viens prendre part au bonheur long-tems attendu qui sera bientôt ma récompense. Mon Augustine doit être à moi dans quinze jours.

V....G.

REVUE LITTÉRAIRE.

NOTICE *raisonnée de plusieurs ouvrages publiés en Allemagne, dans le cours de l'année* 1812.

On a déjà observé que nul pays de la terre ne comptait une aussi grande multitude d'auteurs vivans que l'Allemagne, en comprenant, à la vérité, sous cette dénomination, la vaste portion de l'Europe où l'on parle les différens dialectes de la langue germanique. Les catalogues de librairie des dernières foires de Leipsick portent le nombre de ces écrivains à plus de 10,000; et il s'accroît sans cesse. L'on sent donc l'impossibilité absolue où serait le journal le mieux servi, de tenir ses lecteurs au courant des productions diverses de ces nuées de théologiens, juristes, médecins, physiologues, naturalistes, historiens, publicistes, voyageurs, dramaturges, romanciers, etc., etc. C'est assez, sans doute, pour l'ami des sciences et des lettres, d'avoir l'indication des ouvrages propres à fixer son attention ou à charmer ses loisirs. Nous tâcherons d'atteindre

ce but par une analyse succincte des livres étrangers, qui produisent quelque sensation dans les pays où ils paraissent, soit par l'importance réelle du sujet, soit uniquement par la renommée dont jouissent leurs auteurs. Tels sont, par exemple :

Beytraege zur Geschichte der Italiaenischen Poesie, von J. K. *von Orelli*, 2 *bande*. Zurich.

Matériaux pour servir à l'histoire de la poésie italienne, *par J. K. d'Orelli*, 2 vol. Zurich.

Il est assez singulier que deux littérateurs, l'un français et l'autre allemand, aient conçu presqu'en même tems l'idée de retracer l'histoire brillante des beaux siècles de l'Italie. L'on doit observer cependant que M. Ginguené travaille sur un plan beaucoup plus vaste. M. d'Orelli s'est voué particulièrement à la biographie des poëtes italiens, et se contente d'une analyse assez rapide de leurs compositions, comme l'indique la modestie de son titre, tandis que l'écrivain français embrasse indistinctement toutes les branches de l'histoire littéraire d'Italie, c'est-à-dire de la littérature la plus riche et la plus variée qui existe dans l'univers.

Le désir de rendre son ouvrage aussi complet que possible, a jeté M. d'Orelli au-delà des bornes qu'il aurait dû raisonnablement se prescrire. Il prend l'histoire de la poésie italienne avant le Dante, en la faisant remonter jusqu'aux Provençaux et aux Siciliens ; ce dont assurément l'on ne peut que lui savoir très-bon gré : mais il a mis un certain point d'honneur à la continuer jusqu'aux poëtes vivans ; et c'est à cette époque que la confiance du lecteur dans l'impartialité du critique, doit nécessairement décroître. M. d'Orelli la réclame, d'ailleurs, par des titres particuliers ; il réside

depuis long-tems en Italie, et il est encore, en ce moment, pasteur de l'église protestante de Bergame. On annonce que cet écrivain travaille à une *Histoire générale de l'éloquence italienne.*

Reisen im südlichen Afrika, in den jahren 1803, 1804, 1805 *und* 1806; *von H. Lichtenstein, vormaligen chirurgien-major beym bataillon Hottentottischer leichter infanterie in Hollændischen Diensten, am Vorgebirge der guten Hoffnung, etc., etc. Berlin,* bey Salfeld. *Erster theil.* (Voyage dans l'Afrique méridionale, pendant les années 1803, 1804, 1805 et 1806, par H. Lichtenstein, ci-devant chirurgien-major du bataillon de chasseurs hottentots au service de Hollande, au Cap de Bonne-Espérance, etc., etc.) Berlin, chez Salfeld. Première partie, avec 6 planches et une carte.

Il n'est pas indigne d'observation que ce fut précisément un siècle avant le voyageur actuel, c'est-à-dire en 1705, que Pierre Kolbe, le premier dont on ait une description complète du Cap de Bonne Espérance, débarqua dans cette fameuse colonie hollandaise. Kolbe y demeura huit ans, et Lichtenstein seulement quatre; mais que l'on compare les ouvrages de ces deux hommes! La petite caravane, dont le dernier faisait partie, avait pour chef M. de Mist, commissaire de la république batave, et, ce qui ne doit pas assurément être passé sous silence, deux jeunes personnes, mademoiselle Augusta de Mist et mademoiselle de Versveld, eurent le courage d'entreprendre et de soutenir, sans se plaindre, une incursion de mille lieues dans les brûlantes solitudes de l'Afrique.

La géographie, l'histoire naturelle et la botanique seront redevables de richesses nouvelles aux savantes

observations de M. Lichtenstein. La continuation de son ouvrage est vivement désirée par les lecteurs et les critiques les plus dignes d'en apprécier le mérite. Il relève et contredit quelquefois certaines assertions de Barrow ; mais il ne fait jamais l'honneur à Le Vaillant de le traiter autrement que comme un romancier.

Europa's Palingenesie : sammlung der wichtigsten materialien zur Geschichte des Europaeischen continents. Leipzig, bey *Richter*; 2 *band*. — Palingénésie de l'Europe : recueil des matériaux les plus importans pour l'histoire du continent européen. Leipsick, chez Richter.

L'analyse des journaux les plus estimés, une correspondance très-étendue, des mémoires particuliers, et, par-dessus tout, un esprit de critique et d'impartialité extrêmement rare, ont concouru à la rédaction de cet intéressant recueil. Les deux volumes annoncés ici concernent spécialement la guerre d'Autriche en 1809. Cet ouvrage a eu le plus brillant succès dans toute l'Allemagne. «On y reconnait à toutes les pages la main » du maître », a dit un censeur connu par sa sévérité.

Geschichte Russlands seit der gründung des Staates bis auf die gegenwaertige zeit; von C. H. Bencken, oberlehrer am Kayserlichen Gymnasio zu Riga. Riga, bey *Deubner*. 1 band. — Histoire de Russie, depuis la fondation de la monarchie jusqu'au tems présent ; par C. H. Bencken, professeur au Gymnase impérial de Riga. Riga, chez Deubner, 1 vol.

La guerre de Russie a fait éclore une multitude d'histoires de cet empire. Celle-ci, qui n'est, en quelque sorte, qu'un abrégé à l'usage de la jeunesse, mérite d'être distinguée par l'authenticité des sources où l'auteur a puisé, et par l'excellent ordre dans lequel

il a disposé ses matériaux. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, est d'avoir gardé quelques ménagemens qu'un historien impartial ne doit point connaître. En voici un exemple : La mémoire de Pierre-le-Grand est, à juste titre, sacrée pour tous les Russes ; mais peut-on avancer gravement, aujourd'hui, que son fils Alexis est mort d'une apoplexie naturelle ?

Le Danemarck a produit, dans le cours de l'année dernière, plusieurs écrits remarquables. Aucun ne l'est peut-être plus que le suivant :

Vejledning til det Islandske, eller gamle nordiske sprog; af Rasmus Kristian Rask. Kioebenhaven. Schubothe. — Introduction à l'étude de l'Islandais, ou de l'ancienne langue du Nord ; par R. C. Rask. Copenhague, chez Schubothe.

L'ancien idiome du Nord n'existait plus dans la bouche de ses habitans, et la poésie de l'*Edda* n'est plus comprise. Combien cependant la connaissance de cette langue antique répandrait de jour sur la formation de celles qui lui ont succédé, et même sur la filiation des peuples qui remontent à une origine commune ! Les profondes recherches de M. Rask l'ont conduit à des résultats du plus haut intérêt ; et les savans qui liront son ouvrage avec l'attention requise, sont assurés d'avance d'en recueillir le fruit.

L. DE S.

Gazette Littéraire.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Extraits de diverses lettres écrites d'Amérique en 1812.

« Ce pays ne ressemble à aucun de ceux que j'ai vus. J'y ai déjà beaucoup voyagé ; j'ai visité les fameuses chûtes de Niagara. Cet imposant spectacle est digne d'occuper le pinceau d'un peintre poëte. Représentez-vous un fleuve, de la largeur d'un tiers de lieue, qui, en descendant par des gradatious peu sensibles, avant d'arriver au précipice, y tombe en deux endroits, de tout son poids, de la hauteur de 140 à 170 pieds ; faites-vous une idée du bruit de cette chûte, de la poussière d'eau qui s'élève, et sur-tout des sentimens qu'un tel spectacle fait naître dans une ame qui s'émeut aisément. J'ai passé trois jours devant cette chûte d'eau, et ne l'oublierai de ma vie.

» J'ai vu aussi, avec le plus vif intérêt, ces pays nouvellement défrichés, où l'homme civilisé fait des conquêtes sur la nature sauvage, et s'établit au milieu des forêts que les rayons du soleil ne pénétraient pas, en les faisant disparaître sous les coups de la hache. Les colonisations s'étendent avec une rapidité étonnante. Dans la partie de l'Ouest, j'ai voyagé commodément, trouvant de bons gîtes et une bonne chère, où, peu d'années avant, on n'apercevait pas de traces humaines. Les états de l'Est, le Connecticut, Varmont, Massachuset, Rhode-Island, peuvent être comparés aux meilleurs pays de l'Europe. »

« ... Les hommes sont ici aussi heureux qu'il est possible de l'être dans une société politique. Ils jouissent de la plus grande liberté politique et individuelle et d'une sécurité parfaite pour leurs propriétés, sans police, sans force

armée, et je dirais presque sans gouvernement; car celui de ce pays se fait à peine voir, et ne se fait point sentir.

» Il semble que dans ce pays, on a essayé de mettre en pratique les principes les plus abstraits de la science qui conduit au but de toute société. Mais tout cela n'est encore qu'un *essai* qui, à mes yeux, est loin d'avoir la certitude de l'*expérience*. Cela a duré trente ans; mais il serait assez difficile d'assurer que cela durera long-tems encore.»

«... Le pays convient à tous les ouvriers et artisans laborieux et sobres; le grand prix du travail leur assure, non-seulement une existence aisée, mais la perspective d'une fortune rapide.

» Il n'en est pas de même pour les propriétaires de terre; dans les pays où l'esclavage n'existe point, le prix exorbitant du travail absorbe une grande partie du bénéfice et les oblige à vivre constamment sur leurs domaines. Aussi ne trouve-t-on que peu de terres affermées. Un de mes amis, chez lequel j'habite, a loué, pour douze ans, une vaste maison, admirablement située près de la mer, avec un terrain cultivable de 500 arpens, pour une rente annuelle de 300 dollars, ou à-peu-près 1600 francs.

» L'espèce de luxe est celui que peut se permettre l'homme qui a acquis sa fortune avec de grands risques et cherche encore à l'augmenter. Ce n'est pas par simplicité de mœurs. La tempérance n'est pas la vertu des Américains. Il y a ici des fortunes considérables; mais il y a peu d'individus, s'il y en a, qui dépensent au-delà de 12000 dollars, ou 60000 francs. La raison en est, que presque toutes les fortunes sont encore possédées par ceux qui les ont *acquises* et qu'il y en a très-peu d'*héritées*.

» La corruption qu'on reproche aux Américains est un effet naturel et nécessaire de l'acquisition subite de grandes richesses. Depuis les premiers tems de leur colonisation, la civilisation a suivi d'assez près chez eux les progrès qu'elle faisait en Europe. Avant son émancipation, l'Américain jouissait déjà de la liberté de la presse, du jugement par

le jury, et d'une représentation nationale. Après que les États-Unis eurent obtenu leur indépendance, plusieurs d'entre eux ne firent presqu'aucun changement dans leur constitution. Dans l'état de Connecticut, entr'autres, on ne fit que changer le président, et mettre *nous peuple*, au lieu de *nous George III.*»

«... Les indigènes du pays disparaissent insensiblement: ce ne sont pas des Incas ou des Mexicains, mais de misérables hordes de sauvages, qui se font entr'elles une guerre impitoyable et continuelle, et n'ont de l'espèce humaine que les formes extérieures. Toutes ces hordes prises ensemble, c'est-à-dire, celles qui végètent dans les États-Unis, ne vont pas au-delà de 150,000 ames. La conduite des Américains, à leur égard, est digne d'éloges sous tous les rapports. Non-seulement on ne les a pas persécutées, mais on s'est efforcé de les fixer et de les civiliser. Les Quakers de la Pensylvanie n'ont epargné ni peines ni dépenses pour les amener à cette fin; leurs efforts généreux ont eu peu de succès, et ceux des Indiens, en petit nombre, qu'ils ont réussi à fixer, cultivent leurs terres au moyen des esclaves qu'ils achètent.

» Je ne quitterai pas cet aperçu statistique sans vous dire un mot des sciences et des arts. Il me paraît démontré que dans aucun pays du monde, la première instruction, c'est-à-dire, la faculté de lire, d'écrire et de chiffrer, n'est aussi généralement répandue qu'ici. Mais aussi les sciences n'ont point de sanctuaires, les beaux-arts n'ont point de temples, le bon goût est à peine connu. Les Américains se sont trop adonnés aux spéculations commerciales et territoriales pour prendre un vif intérêt à ce qui tient aux jouissances morales. La même cause, le défaut d'une langue particulière, qui nuit, selon moi, à l'existence d'un esprit public, en est une du peu de progrès qu'ils ont faits jusqu'à présent dans les sciences et les lettres. La littérature anglaise, si riche en chefs-d'œuvre de tout genre, est là toute prête, et il semble que les Américains se croient dispensés de s'en occuper. Il serait difficile de citer

un seul ouvrage, soit en prose, soit en vers, produit du génie américain, qu'on puisse placer parmi ceux du second ordre en Europe.

» Le talent oratoire n'est pas rare. Les Américains parlent avec facilité en public, et souvent bien; mais ce talent est en quelque sorte produit par la force des circonstances : puisqu'ils se trouvent appelés à s'adresser souvent à la multitude, il faut bien que l'art de parler devienne une habitude et se perfectionne chez eux. D'ailleurs, dans les républiques, c'est un puissant moyen de parvenir au pouvoir et à la fortune.

» Le corps des avocats est très-respectable; on y compte une infinité d'hommes habiles et vertueux : c'est de ce corps que sortent les grands fonctionnaires de l'état : c'est aussi par là que commencent les jeunes gens de naissance et sans fortune.

» Quant au caractère des Américains, il serait difficile de le juger. On ne peut les regarder comme une nation qui ait pris une assiette. Ils sont dans une émigration continuelle, allant d'un état dans un autre, et tant que cela durera, comment juger de leur caractère? Je me bornerai à quelques traits saillans qui sont plus aisés à saisir.

» Les Américains sont très-actifs, très-entreprenans et personnellement très-braves. On les accuse d'aimer excessivement l'argent et de manquer de bonne foi dans les affaires commerciales; cependant les crimes sont très-rares, et la sûreté est parfaite, même dans les villes les plus populeuses, où les vagabonds de toutes les nations fourmillent. Les Américains sont hospitaliers; ils vont au-devant des étrangers qui sont sûrs d'être accueillis et protégés lorsqu'ils se conduisent avec décence. » etc. R***.

ANGLETERRE.

Anecdotes extraites de journaux littéraires anglais.(1)

Sur LUTHER. — Dans un exemplaire du premier volume de la traduction de la Bible, par Luther, imprimée à Wittenberg en 1541, en deux volumes, Paul Luther, fils du réformateur, a écrit ce qui suit :

« Mon père, d'heureuse mémoire, racontait en pré-
» sence de plusieurs convives et de nous tous, l'histoire
» d'un voyage à Rome, qu'il fut obligé d'entreprendre
» pour régler quelques affaires ; et il prenait plaisir à
» répéter que là, grâces à une inspiration de Jésus-
» Christ, il avait reconnu la vérité de l'Evangile. Voici
» comment : il allait faire ses dévotions à Saint-Jean-de-
» Latran, et se préparait à monter, comme les autres,
» le *saint escalier*, lorsque les paroles du prophète
» Habacuk, que Paul a insérées au premier chapitre de
» son Epître aux Romains, se présentèrent soudain à sa
» mémoire : *Le juste vivra par sa foi.* Il renonça aussitôt
» à faire ses dévotions, et retourna à Wittenberg. Il
» regardait ce même chapitre de saint Paul comme le fon-
» dement de sa croyance.... etc.
» Moi, Paul Luther, docteur, ai écrit ceci de ma pro-
» pre main, à Augsbourg, le 7 août 1582. »

La Bible dans laquelle Paul Luther avait écrit ce qui est rapporté ci-dessus, n'est pas à la bibliothèque d'Helmstadt ; on n'y voit qu'une copie de cet écrit faite par une main inconnue. Ce Paul Luther, docteur, était médecin de plusieurs ducs et électeurs de Saxe, et mourut en 1590.

L'anecdote est digne de remarque, en ce que l'on

---

(1) Les Anglais sont grands amateurs d'anecdotes, sur-tout de celles qui sont relatives à des hommes célèbres anciens ou modernes. Ils les entassent dans leurs feuilles périodiques, sous la rubrique : *Extrait du portefeuille d'un homme célèbre*. Nous insérerons souvent de ces anecdotes dans notre *Gazette*, sans répondre toutefois de leur exactitude.

connaissait peu de chose du voyage de Martin Luther à Rome, de son séjour dans cette ville. (Voyez sa Vie, par Walshseet, 23, 24, et Entretiens de Table, 22, pag. 2378). La déclaration donnée par son fils, nous apprend que c'est dans une cérémonie religieuse, considérée comme méritoire, et au milieu d'une pompe solennelle, qu'il paraît avoir conçu l'idée de s'éloigner du culte qu'il avait suivi jusqu'à ce jour, et qu'il ne vit plus dans certaines cérémonies de la religion romaine que des superstitions condamnables.

Altération de LA BIBLE. — Faut-il s'étonner que d'anciens ouvrages, purement littéraires, nous parviennent mutilés, corrompus, quand la Bible elle-même n'a pas été exempte de ces altérations du texte? Une Bible, traduite en français, et publiée à Paris en 1538, par ordre et sous l'autorité expresse du roi, contient deux passages très-singuliers, qui ne rendent en aucune manière le sens de l'original. Ces passages se rapportent au trente-deuxième chapitre de l'Exode où il est question du veau d'or.

Dans un de ces passages, on fait dire au texte : « Que » la cendre du veau d'or, brulé et réduit en poudre par » Moïse, fut mêlée avec de l'eau, dont les enfans d'Is- » raël firent leur boisson; que cette eau s'attacha à la » barbe de ceux qui avaient adoré l'idole, et la cou- » vrit d'une dorure qui servait à prouver, d'une manière » incontestable, leur idolâtrie. »

L'autre passage apprenait que « les enfans d'Israël cra- » chèrent avec tant d'abondance sur Hur, qui leur avait » refusé de fabriquer de faux dieux, qu'il fût étouffé sous » leurs crachats. »

Ces différens passages ne sont probablement que des traditions de quelques rêveries talmudistes; mais elles sont des preuves suffisantes des altérations qui ont été faites même au plus respectable des livres.

*Traits d'*AVARICE. — Voici deux exemples frappans d'avarice, cités par Richardson :

Larkham, apothicaire, racontait qu'un de ses malades, M. Watson, homme très-riche, et oncle du lord Rockingham, étant dans son lit de mort, le pria de lui donner une chemise qui se trouvait dans un tiroir qu'il lui désigna. — Mon Dieu! lui dit Larkham, à quoi pensez-vous, Monsieur, de changer de chemise en ce moment? — C'est que j'ai ouï-dire, répondit Watson, que ma chemise devait appartenir à ceux qui m'enseveliraient: or, celle que je vous demande est vieille et déchirée; ce sera assez bon pour eux.

Je me souviens, disait encore Richardson, de quatre vers, que M. Pope nous récita à mon père et à moi, dans sa bibliothèque, à Twickenham, et qu'il avait dessein d'insérer dans son épître sur *les Riches*. Dans ces vers, il représentait une dame mourante, qui se levait et soufflait, en rendant le dernier soupir, un bout de chandelle qui brûlait près de son lit.

N. B. Les vers, dont il est ici question, se trouvent dans les Essais de Pope, sur *les caractères des hommes*, épître première, et une note nous informe que c'était un fait qui avait été raconté au poëte sur une dame de Paris.

The frugal crone, whom praying priests attend,
Still tries to save the hallowed taper's end;
Collect's her breath, as ebbing life retires,
For one puff more, and to that puff expires.

En voici la traduction :

Au milieu d'un clergé près d'elle en oraison,
Des cierges Barbe encor veut épargner la cire :
Elle ranime donc sa respiration
Pour un souffle de plus, et dans ce souffle expire.

ITALIE.

ROME. — Pompée a obtenu pendant sa vie de grands triomphes, et il a aussi éprouvé de grands revers. Sa statue, révérée dans le palais Spada depuis plusieurs siècles, est menacée aujourd'hui de terribles disgrâces. Elle a été soumise à un nouvel examen, et quelques soupçons se sont élévés parmi les antiquaires romains sur la justesse de l'application du nom qu'elle porte. M. Alborghetti a lu, le 6 d'août, dans une séance de l'academie d'archæologie, un mémoire en faveur du nom imposé à cette statue; M. Carlo Fea a attaqué vivement cette dénomination dans la séance du 10 septembre, et il a publié ses observations. M. Philippo Aurelio Visconti lui a répondu depuis; mais cette réponse n'est pas encore imprimée. [illegible]ement de M. Ennio Quirino Visconti, énoncé dans son *Archæologie romaine*, décidera certainement la question sans appel.

(*Magasin encyclopédique.*)

NAPLES. — Les lettres ont perdu à Naples, le 14 novembre, un homme qui les cultivait avec succès. M. *Francesco Daniele*, dont la santé était depuis quelque tems languissante, est mort d'une apoplexie. Il était historiographe de sa majesté, directeur de l'imprimerie royale, et secrétaire de l'académie. On distingue dans tous ses écrits une profonde érudition, dirigée par une sage critique, et une pureté de langage extrêmement rare. On lui doit plusieurs ouvrages importans, écrits en italien ou en latin. Un des principaux est sa belle *Description des tombeaux des Rois à Palerme*. Ce livre est plein de remarques importantes et curieuses pour l'histoire du moyen âge; un *Traité des Médailles de Capoue*; différens écrits sur l'antiquité et l'histoire littéraire. Il venait de terminer une élégante édition de son ouvrage sur les *Fourches Caudines*, et il n'attendait que le retour de son roi, à qui elle est dédiée, pour la rendre publique.

— L'académie royale a fait choix, pour remplacer M. *Daniele* dans ses fonctions de secrétaire de la classe d'histoire et d'antiquités, de M. le chevalier *Arditi*, dont le nom est bien connu dans l'érudition, comme ayant partagé les utiles travaux de l'académie d'Herculanum, et par différens ouvrages. On lui doit le bel arrangement du musée royal des *Studi*, dont il est directeur.

— Les fouilles de Pompeï se continuent avec activité; on y emploie un grand nombre de travailleurs. On a trouvé le 21 novembre quelques squelettes de malheureux qui avaient cherché à se sauver, peut-être après avoir déjà tenté inutilement d'autres issues, car la cendre était déjà élevée sous leurs pas de plus de dix pieds. Quelques-uns avaient des bagues d'or, dont une e forme agréablement par les replis d'un serpent, des boucles d'oreilles à deux pendans terminés par une perle. Il y a des boucles d'oreilles semblables dans le cabinet de la Bibliothèque impériale; elles ont été trouvées dans une fouille que le général Championnet avait fait faire. Il paraît que ces squelettes sont ceux d'une famille; les os d'un enfant, si petit qu'il venait à peine de voir le jour, ou que peut-être il n'était pas encore né, font présumer que dans cette famille il y avait une mère infortunée q i fuyait avec l'enfant qu'elle portait dans son sein, ou auquel elle avait donné la vie, pour la perdre presqu'à sa naissance. Une esclave était chargée du chétif tr sor qui était renfermé dans une toile pliée plusieurs fois. La surface extérieure a été calcinée, mais les bandes intérieures sont encore entières. Il y avait dans cette toile enviro tro s cents monnaies d'argent de différens empereurs, et huit d'or.

— Pompeï est une mine qui ne sera de long-tems épuisée, et l'on y trouvera encore bien des monumens qui révéleront des faits ignorés. On travaille depuis plusieurs mois autour de son enceinte, et quand on connaîtra bien le circuit de la ville, on suivra mieux ses différentes rues et ses places, pour entrer dans toutes les maisons et tous les édifices. Les fouilles que l'on fait autour des murs

sont peu productives, ainsi qu'on le peut penser ; mais il n'en est pas de même de celles qui se font en même tems dans la Voie Consulaire qui conduisait de Naples à Pompeï. Plusieurs monumens déjà connus, tels que les tombeaux de la famille Arria, l'*hémicycle*, ou banc en demi-cercle d'une forme si élégante, que la prêtresse Mammia avait fait établir pour servir de repos aux habitans de Pompeï, auprès du lieu qu'un décret des Décurions avait assigné pour sa sépulture, ont déjà été décrits et publiés. On a découvert dernièrement quatre tombeaux: deux sont remarquables par leur forme ; ils ont leur enceinte particulière. Le premier est décoré de bas-reliefs qui représentent les jeux de gladiateurs et la chasse, qui ont été donnés au peuple dans l'amphithéâtre, pour rendre les funérailles du défunt plus magnifiques. Le bas-relief où les gladiateurs sont figurés est accompagné d'inscriptions tracées au pinceau avec une couleur noire. Le tems et l'action du feu en ont fait disparaître une partie ; mais ce qui en reste nous apprend encore des particularités à ajouter à tout ce qu'on sait déjà sur les gladiateurs. Ce tombeau est carré, et le toit est en gradins, comme devait être le tombeau de Mausole. Peut-être trouvera-t-on la statue qui terminait cette pyramide. Le second tombeau est rond, comme sont ceux de Cæcilia Metella, près de Rome, et de Munatius Plancus, à Gaëte. Les bas-reliefs qui décorent le mur d'enceinte sont des allégories mystiques relatives à l'état des ames après la mort ; ce qui annonce que celui qui était enfermé étudiait les mystères sacrés et les rites philosophiques. Le troisième tombeau est un cippe, mais d'une forme très-agréable ; il étair sur la sépulture d'une prêtresse de Cérès. On découvre à présent un quatrième tombeau, dont on ne voit que la sommité.

MERCURE ÉTRANGER.

N° II.

LANGUE ANGLAISE.

The Art of Living in London.

A Poem. — Book II (1).

Sedan and coaches rattle now around,
To Drury-Lane, or Covent-Garden bound;
From either end, from city and from court,
In thronging multitudes they here resort.
Shower'd o'er with powder, and bedaub'd with lace,
My Lord just issues from St.-James's-Place,
To murder time, or massacre the spleen,
To loll, to chatter, see or to be seen.
Here too the cit, to calm domestic strife,
Smirks in the chariot by his half-pleas'd wife;
That wife, whose soul's on public places bent,
That cit, who doats on nought but cent per cent.

(1) Le poëme dont nous donnons ici un fragment, a paru en Angleterre sans nom d'auteur. Un journal très-répandu s'est permis de dire, on ne sait sur quel fondement, *it proceeds from an anonymous, but very illustrious hand* (il part d'une main anonyme, mais très-illustre). Bientôt d'autres journaux découvrirent dans l'*Art de vivre à Londres*, le trait de Swift, la raison de Steele, la chaleur de Prior, la hardiesse de Rochester et l'élégance de Pope. Ces louanges pourraient être réduites de beaucoup, sans que le poëte, quel qu'il soit, eût à se plaindre d'être placé trop bas.

But other interest let thy mind engage,
And draw supplies of knowledge from the stage.

.....

See heaven-taught Shakespeare, in the front appears;
The brightest gem dramatic genius wears.
Adorn'd with all that nature can bestow,
He gives each heart the sympathetic glow.
Led by her clue, he walks through all her round,
And shews her secrets on theatric ground;
Laughs, where she laughs; but when to grief inclin'd,
Melts every passion of the human mind.
Oh! how shall words, immortal bard, display
The warbling sweetnes's of thy woodland lay?
Thy notes have reach'd such heights unknown before,
That praise grows giddy, when she would explore.

.....

At other times, when gloomy thoughts take birth,
Then should we chuse to sacrifice to mirth;
Push back th' intruding moment of our care,
And to some noted Porter-House repair.

.....

Here the snug cit, each night involv'd in smoke,
By turns, or tells his tale, or craks his joke.
Now on the colonies profoundly treats,
And, from the daily prints, at large repeats.
Or, with a down-cast face, and plodding eye,
He shews the cause provisions are so high;
Gives that opinions which protects his trade,
Then wonders how imperfect laws are made.
With recent seats of heroism fir'd,
A son of Mars, see from the wars retir'd.
Now he expatiates over battles won,
Of plunder'd provinces, and towns undone;
In his spill'd porter martial lines advance,
'gainst the uniter pow'rs of Spain and France.
Here such a wing the brunt of battle bore;
And here a squadron welt'ring in its gore.
Or, if his honour should a siege describe,
And all the hardships of the warring tribe,
With bread and cheese a parapet he rears,
Whilst broken pipe-stems canonnade by tiers.
What different modes the lawyer takes to please!

He fights his battles o'er, with much more ease.
His cannon's parchment, and his sword a pen,
Drawn against general property, not men.
....
But see, in yonder box, where sits apart
One, whose deportment marks an honest heart,
Whose eyes the feeling of his soul express;
Alas! 'tis MERIT, in a thread-bare Dress.

TRADUCTION.

L'art de vivre à Londres. Poëme. Chant II.

LES carosses, les calèches roulent à grand bruit vers Drury-Lane ou Covent-Garden. De la ville et de la cour à la fois, ils arrivent à flots pressés. Poudré à frimas, chamarré de broderies, mylord descend à l'instant même du palais de St.-James pour tuer le tems ou le spleen, pour se donner des airs, babiller, voir ou être vu. Là aussi, pour apaiser une querelle de ménage, le bourgeois, dans sa voiture, auprès de son épouse, à demi-contente, cherche à faire briller sa grosse joie; l'ame de la femme sans cesse est tendue vers les endroits publics; le mari ne rêve à rien qu'à cent pour cent.

Mais d'autres objets appellent ton attention: viens t'instruire au théâtre. Vois paraître au premier rang Shakespeare le disciple des cieux, Shakespeare le diamant le plus brillant dont se pare le génie dramatique. Orné de tous les dons que peut prodiguer la nature, il allume dans tous les cœurs une flamme sympathique. Dirigé par le fil qu'elle a mis dans ses mains, il parcourt son vaste labyrinthe; il vient révéler ses secrets sur la scène. Rit-elle, il rit aussi; mais est-elle livrée à la douleur, il remue toutes les passions qui habitent le sein de l'homme. O Barde immortel, des paroles pourront-elles jamais exprimer la douceur du ramage dont tu fais retentir les forêts? A la hauteur inconnue où tu t'es élevé, la louange peut-elle parvenir jusqu'à toi, avant de s'être évanouie dans les airs (2)?

D'autres fois, si de noires pensées s'élèvent dans notre esprit, nous nous empresserons de sacrifier à la gaîté; et repoussant le souci qui nous assiège, nous entrerons dans une de ces maisons joyeuses

---

(2) Le texte porte littéralement: « tes chants ont atteint des hau-
» teurs tellement inconnues jusqu'ici, qu'il prendrait des vertiges à
» la louange, si elle essayait de les reconnaître. »

où se verse le *Porter*. C'est là que l'épais citadin, chaque soir enveloppé dans la fumée de sa pipe, tour-à-tour raconte une histoire ou débite ses lourds bons mots. Tantôt il disserte profondément sur les colonies, et répète tout du long ce qu'il a lu dans les journaux. Tantôt, le visage abattu, et l'œil pensif, il fait voir pourquoi les denrées sont si chères, démontre que l'on devrait protéger son commerce, et s'étonne de l'imperfection des lois.

Ici, voyez ce fils de Mars qui a quitté ses drapeaux, mais qu'enflamme encore le souvenir de ses exploits récens. Avec quelle complaisance il décrit les batailles gagnées, les provinces saccagées, les villes détruites! Dans son *porter* répandu sur la table, il trace des lignes d'opération contre les forces combinées de la France et de l'Espagne. « C'est ici, vous dit-il, qu'une de nos ailes soutint tout » l'effort de l'ennemi; là, qu'on vit un escadron nager dans le sang.» *Son honneur* (3) fait-il la relation d'un siège et de tous les travaux des braves? Il construit un parapet de pain et de fromage, et soudain des rangées de tuyaux de pipe ouvrent une canonnade terrible. Que les moyens de succès de l'avocat sont différens! son canon est un rouleau de parchemin; l'épée dont il s'arme, non contre les hommes, mais contre la propriété générale, est une plume..... Mais, voyez, dans ce coin obscur, cet homme assis à l'écart: son maintien annonce l'honnêteté de son cœur; ses yeux expriment la sensibilité de son âme: hélas! c'est le MÉRITE couvert de haillons.

L. de S.

The entertaining pocket Companion, etc. C'est-à-dire: Le Compagnon de poche amusant, ou Almanach pour 1813, contenant un choix d'anecdotes, contes, chansons, épigrammes, fragmens de poésie et bons mots, tirés des meilleurs auteurs, petit in-18. Chez Méquignon l'aîné, rue Saint-Severin, et chez l'éditeur, rue Guénégaud.

VOICI un almanach anglais, que la difficulté des communications avec l'Angleterre peut rendre acceptable aux Anglais que les circonstances retiennent sur

---

(3) *Son honneur* est un titre qu'on donne en Angleterre à la noblesse, ou aux personnes en place.

le continent. Le titre que nous venons de transcrire, leur donne une idée assez complette de l'ouvrage ; nous n'y voudrions qu'une légère correction : c'est seulemene qu'au lieu de porter ces mots : *Tirés des meilleurs auteurs*, on y eût mis ceux-ci : *Tirés de toutes sortes d'auteurs*.

Désirant faire connaître ce petit recueil par quelques citations, nous les choisirons parmi les traits qui nous paraîtront devoir être moins probablement connus des lecteurs français.

—Le roi d'Angleterre, Charles II, à la suite d'un dîner où l'on avait fait circuler la bouteille, se mit à dire : « Quand on m'enterrera, quelquelourd pédant fera mon » épitaphe, où il n'y aura pas un mot de vérité? Voyons, » Rochester, faites-la ; que nous ayons un échantillon » de votre style lapidaire. » Aussitôt, Rochester, qui était à peu près en même état que le roi, prit son crayon et écrivit :

« Here lies our sovereign lord the king
» Whose word no man relied on ;
» Who never said a foolish thing,
» And never did a wise one. »

« Ci-git un prince, ami des gaillardises ;
» Il ne fut jamais cru d'aucun de ses sujets ;
» En tout tems il fit des sottises,
» Mais du moins il n'en dit jamais. »

—Lorsque le célèbre petit-maître Nash fut malade, le docteur Cheine vint le voir, et lui laissa son ordonnance. Le lendemain, le docteur lui demanda s'il avait suivi son ordonnance. *Non, de par tous les diables*, répondit Nash, *je me serais cassé le cou*. — Comment! — *Je l'ai jetée par la fenêtre*.

—Etant à Bath, la princesse Amélie vit entrer dans la salle d'assemblée un officier remarquablement grand.

Elle demanda qui c'était ; on le lui nomma, et l'on ajouta que, quoiqu'il eût pris du service dans l'armée, il s'était auparavant destiné à l'église : *C'était donc pour servir de clocher,* répondit la princesse.

—Il s'est formé en Angleterre une société de bienfaisance pour venir au secours des familles qui ne peuvent subvenir aux frais de leurs funérailles. L'objet de cette association est fort louable ; il est seulement fâcheux que le premier article de ses règlemens soit ainsi conçu : « Considérant qu'un grand nombre de per-» sonnes éprouvent beaucoup de difficultés pour se » faire enterrer.... etc. »

— M. Sharp, le chirurgien, ayant été appelé chez quelqu'un pour une trop légère blessure, envoya néanmoins son domestique chez lui en toute hâte pour y prendre un tonique convenable. Le soi-disant malade, effrayé de cette précipitation, devint pâle, et demanda au chirurgien avec anxiété, s'il y avait quelque danger dans son cas. « Oui, monsieur, répondit le chirur-» gien ; si ce garçon ne court pas à toutes jambes, il » y a à craindre....— Quoi donc, monsieur ?—Que la » blessure ne soit guérie avant qu'il soit de retour. »

— Un personnage qui descendait la rue de Snow-Hill, qui est dans un quartier écarté de Londres, un soir d'été qu'il faisait très-chaud, vit un homme essoufflé, sans chapeau, quoique très-bien mis, et appuyé contre un poteau. Il s'approcha de lui poliment, et lui demanda ce qu'il avait. « Monsieur, répondit le particu-» lier, un impudent coquin vient de m'enlever mon » chapeau, et s'est sauvé. Je l'ai poursuivi jusqu'à » perdre haleine ; mais je suis au bout de mes forces, » et il me serait impossible de faire un pas de plus, » quand bien même il irait de ma vie. — C'est singu-

» lier, reprit l'autre ; de sorte que si quelqu'un voulait » emporter votre perruque.... — Je serais obligé de le » laisser faire. — En ce cas, poursuivit le drôle, je » vais profiter de l'occasion. » A ces mots il prend la perruque, et s'en va.

— Deux théologiens s'étant pris de dispute au sujet de la Trinité, convinrent de s'en rapporter au jugement du célèbre M. Foote. Celui-ci n'accepta pas l'arbitrage, disant qu'il s'était fait une loi de ne jamais s'engager dans les *affaires de famille*.

D'après ces citations que nous avons traduites, on peut juger du ton de cet Almanach, où l'on trouve aussi quelques contes en prose et en vers, connus de ceux qui cultivent la littérature anglaise, mais qui pourront être utiles à ceux qui s'occupent à l'apprendre.

J. B. S.

Observations *sur les ouvrages dramatiques de miss* Joanna Baillie.

En Angleterre, comme chez nous, les femmes-auteurs se bornent pour la plupart au genre du roman; mais, dans les deux pays, il en est plusieurs qui, animées d'une noble ambition, ne croient pas la haute littérature inaccessible à leurs talens. Le succès couronne-t-il toujours leurs efforts? c'est une question que nous nous estimons heureux de n'avoir point à résoudre pour un grand nombre d'entr'elles ; il nous suffira de faire quelques observations sur un ouvrage de miss Joanna Baillie, dont traite le N° 68 du *Monthly Repertory* (1).

---

(1) Cet excellent journal où l'on trouve des articles du plus grand intérêt, se publie, en anglais, par cahiers de 7 à 8 feuilles d'impression. On souscrit à Paris, chez Galignani, libraire, rue Vivienne, n° 17.

Ce livre a pour titre : *A series of plays, in which it is attempted to delineate the stronger passions of the mind.* — *Collection de pièces dramatiques, dans lesquelles on a essayé de retracer les passions les plus énergiques de l'ame.* Le volume dont nous allons parler est le troisième du recueil, et a paru à Londres l'année dernière.

Miss Baillie a fait plus encore que son titre ne promet. Trouvant sans doute que l'art dramatique n'offrait pas déjà d'assez grandes difficultés, elle s'en est créé volontairement de nouvelles, pour avoir le plaisir et la gloire de les surmonter. Ainsi, non-seulement elle s'est imposé la tâche de développer une passion dans chaque pièce, mais elle a conçu et exécuté le projet de faire sur cette passion particulière une tragédie et une comédie. Plusieurs auteurs malencontreux ont encouru le reproche de faire pleurer Thalie ou de donner à Melpomène un aspect assez divertissant; ces accidens ne sont pas rares dans les fastes dramatiques; mais du moins ceux qui se sont si étrangement fourvoyés n'ont-ils erré que faute de talent, car leur intention était bonne. Miss Baillie, au contraire, s'est exposée volontairement à ce que ses pièces dussent quelquefois produire de pareils résultats. Certes, l'auteur obligé par son plan de faire des comédies sur la haine, sur la vengeance, etc., et des tragédies sur l'espérance et la joie, s'est donné à résoudre un étrange problème littéraire. On peut prédire d'avance que sa tentative n'aura aucun succès, car ce n'est là nullement une heureuse innovation.

Mais on peut s'être trompé dans son plan, et cependant mériter des éloges sous le rapport de l'exécution; et c'est un avantage qu'on ne peut contester à miss Baillie. Elle a d'ailleurs celui de pouvoir rencontrer souvent des passions qui conviennent parfaitement au genre drama-

dique dans lequel elle a voulu les traiter et en faire ressortir les effets.

Miss Baillie doit être profondément pénétrée d'admiration pour Shakspeare, car partout on retrouve chez elle l'étude de ce génie extraordinaire. C'est dire assez qu'elle n'aura pas su se garantir de ses défauts, aussi nombreux, aussi étonnans que ses beautés, et qui rappellent sans cesse à celui qui le lit cette statue fameuse où les plus viles matières se trouvaient confondues avec l'or le plus pur et les pierreries les plus précieuses.

Comme miss Baillie n'est point un écrivain vulgaire, nous ne dirons rien de la première pièce de ce volume, intitulée *Orra*, et dans lequel l'auteur a voulu peindre les effets de la *terreur*. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point cette terreur éminemment tragique et qui produit de si grands effets à la scène quand elle y est présentée par les maîtres de l'art. La pièce n'offre qu'un amas indigeste d'aventures extravagantes, dont l'analyse ne pourrait que fatiguer les lecteurs.

La seconde pièce, dont le titre aurait pu convenir assez à la première, est intitulée *le Songe*. C'est une tragédie en trois actes et en *prose*. Nos voisins d'au-delà de la Manche prennent depuis long-tems la liberté de s'épargner ainsi la peine d'écrire en vers leurs tragédies, quand ils le jugent à-propos. On sait que dans une même scène, Shakspeare a quelquefois de la prose, des vers non rimés et des rimes. On ne peut sans doute secouer les entraves avec plus d'aisance. Cette belle invention des tragédies en prose, étrangère à Eschyle, à Sophocle, à Euripide et à leurs imitateurs, ne nous a encore été connue que sur les boulevards; mais patience! nous avons déjà les *romans historiques*, les *poëmes en prose*, nous pourrons bien faire faire quelque jour à

l'art ce pas de plus. Venons au sujet de la tragédie de miss Baillie.

Un comte Osterloo a, dans sa jeunesse, assassiné par jalousie un jeune seigneur; mais entré au service depuis ce tems, il a perdu à-peu-près la mémoire de cette peccadille. Cependant le frère du mort est prieur de l'abbaye de Saint-Maurice : il soupçonne la triste vérité: il va même jusqu'à penser que celui qu'il regrette a pu être enterré dans cette même abbaye. Il sait qu'Osterloo doit passer près delà à la tête d'un détachement, et pour se rendre maître du coupable, il a recours à un stratagême fort singulier. Une épidémie exerce ses ravages dans la contrée : le prieur charge deux de ses moines de déclarer que, dans une vision miraculeuse, ils ont été informés des moyens de faire cesser le fléau. Il faut, pour y parvenir, qu'ils prennent, par la voie du sort, un des hommes composant le corps de troupes, et qu'ils le détiennent pendant une nuit dans les murs du couvent, pour y expier un crime secret, cause première de la contagion. On pressent que le *billet noir* ne va pas manquer de tomber à Osterloo. En effet, il est conduit sur le lieu même où les restes de sa victime sont inhumés; et la terreur, le remords, lui font confesser son crime. Le prieur, exerçant la puissance seigneuriale, le condamne à mort. Osterloo tombe d'abord dans un abattement extrême; mais enfin, il reprend des sentimens plus dignes de lui et de sa profession. C'est alors qu'une femme et un moine parviennent à le délivrer; mais ils ont été moins heureux que lui; le prieur les tient en sa puissance, et Osterloo n'aurait pas même besoin d'être, selon l'usage, un héros pour voler à leur secours. Ses efforts sont vains : il tombe même une seconde fois au pouvoir de son ennemi. On s'apprête à lui donner une

mort terrible; le bourreau tient déjà la hache levée sur sa tête, lorsqu'un envoyé de l'empereur s'élance dans le lieu de l'exécution, en lui apportant sa grâce. Il est trop tard: lorsqu'on veut relever le comte, on s'aperçoit qu'il a perdu la vie.

Ce dénouement est bien dans les grands principes tragiques. Il fait passer les spectateurs de l'excès de la satisfaction à celui de l'abattement; mais peut-être quelques personnes seront-elles tentées de le trouver peu naturel; ce serait une erreur. Les exemples de pareilles morts, uniquement causées par la frayeur et les angoisses d'une situation désespérée, sont à la vérité très-rares, mais on en a vu quelques-uns. Qu'on nous permette de rapporter ici un trait qui a tous les caractères de l'authenticité, et qui suffirait pour la justification de miss Baillie, si elle pouvait en avoir besoin.

Dans le siècle dernier, un Français qui mourut très-âgé, après avoir exercé plusieurs charges assez importantes, s'était engagé lorsqu'il était encore fort jeune. Dégoûté du service, il déserte avec deux de ses camarades, est repris, ainsi qu'eux; et d'après la rigueur des lois militaires du tems, tous trois sont condamnés à être fusillés. On leur avait déjà bandé les yeux, lorsqu'on leur apprit qu'on ferait grâce à deux d'entr'eux. Sans leur permettre de changer de posture, ni d'ôter les mouchoirs qui les privaient de la faculté de voir, on leur fait jeter des dés sur un tambour. L'homme en question est désigné pour victime, sans que ses compagnons ni lui en sachent rien. On tire sur lui seul, et par le plus étonnant hasard, on ne le blesse même pas. Il était tombé sans connaissance, ainsi que les autres. On s'approche d'eux: lui seul revient à la vie: la frayeur avait suffi pour tuer ceux qui s'étaient crus ainsi que lui destinés à périr.

On consentit à lui laisser la vie. C'est bien là certainement le cas de dire :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Mais enfin le concours le plus bizarre des événemens les plus extraordinaires peut et doit quelquefois avoir lieu. Le bon sens ne rejette que ce qui renverserait évidemment les lois générales tracées à la nature par son immuable auteur.

Passons de nouveau sous silence une pièce de miss Baillie, et arrêtons-nous à celle qui est tout-à-la-fois la dernière, la plus courte et la meilleure du volume. C'est un *drame sérieux* en deux actes, en vers non rimés, et mêlé de chants. Le présent le plus beau peut-être que nous ait fait la divinité, *l'Espérance*, en est le sujet.

Du tems des Croisades, Aurore, jeune et belle demoiselle, habitant une petite île de la Méditerranée, a été fiancée au jeune chevalier Ermingard; mais ce preux a voulu ferrailler contre les Sarrasins discourtois: il est parti pour la Terre-Sainte.

Le bruit se répand bientôt qu'il a péri dans une grande bataille; mais Aurore n'en veut pas moins allumer toutes les nuits un fanal sur le cap oriental de l'île, dans l'espoir qu'il pourra guider son amant vers elle. (Pour le dire en passant, ce *fanal* a fourni le titre de la pièce.)

Cependant, un certain Ulric, tuteur d'Aurore, et qui remplit toutes les conditions nécessaires au théâtre pour cet emploi de tuteur, est amoureux de sa pupille; et suivant l'usage encore, il est méchant et détesté. Il a vainement essayé de lui démontrer combien le soin qu'elle prenait d'allumer le fanal était superflu; et, d'après le mauvais succès de ses raisons, il est bien

résolu d'employer la plus efficace de toutes. La nuit prochaine sera la seule où il permettra encore à la nouvelle Héro d'allumer son phare.

Un légat du pape, revenant de la Palestine et arrivé dans l'île, par la volonté de miss Baillie, veut persuader à Aurore que son amant n'est plus; mais elle est aussi sourde à ses remontrances qu'à celles de son tuteur.

Le lecteur n'a sans doute pas hésité un instant à la croire très-bien inspirée. En effet, une barque s'approche de la tour pendant la nuit : cette barque est dans une situation périlleuse; des pêcheurs vont à son secours; et parmi les personnes qu'elle porte, Ermingard lui-même s'offre aux yeux d'Aurore! Mais miss Baillie nous a déjà un peu accoutumés à nous méfier des surprises qu'elle nous réserve. Le jeune chevalier, sur le faux bruit que sa maîtresse avait épousé son rival, s'était lié par des vœux à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Voilà donc, dira-t-on, un obstacle insurmontable qui les sépare au moment où ils se croient heureux. Il est vrai, mais ne se rappelle-t-on pas le légat, et croit-on que miss Baillie l'ait fait venir de la Terre-Sainte seulement pour apporter une fausse nouvelle? Il reconnaît que les vœux prononcés par Ermingard peuvent être anéantis, et donne l'assurance que le souverain pontife n'hésitera pas à prendre ce parti. Il promet de plus qu'il conduira les amans à Rome, aussitôt que le vent sera favorable. « Voici qu'il le devient, » s'écrie Aurore, et ce mot heureux termine la pièce.

Sa contexture n'a rien d'extraordinaire, aussi est-ce dans les détails qu'il faut principalement chercher des sujets de louer miss Baillie. Il y en a d'intéressans, comme le prouveront les deux passages que nous allons rapporter.

Au moment où Aurore, qui voit toujours son espoir trompé, se livre à un abattement extrême, sa confidente lui parle ainsi.

« Venez ici, vous y jouirez d'un air plus rafraîchis-
» sant. Le soleil penche vers son couchant, mais il a
» encore beaucoup d'éclat.

» *Aurore.* Le soleil couchant! la journée est-elle
» donc si avancée? A peine y a-t-il une heure que j'ai
» quitté mon lit.

» *La Confidente.* Vous êtes dans l'erreur. Depuis ce
» moment trois heures se sont écoulées, mais vous n'y
» avez fait aucune attention. Pendant tout ce tems, vous
» êtes restée assise, immobile et silencieuse, comme
» un être que tout abandonne, et qui ne s'occupe point
» de la course des heures.

» *Aurore.* En vérité, je n'ai plus désormais à m'oc-
» cuper du tems, ni d'autre chose. Il passe; les heures
» succèdent aux heures, les jours aux jours; et l'année,
» si je vis assez pour atteindre à sa fin, succédera ainsi
» à l'année. »

C'est bien là sans doute le langage vrai et touchant de la nature. Aurore ensuite débite une comparaison, où elle parle des gouttes d'eau qui tombent dans la grotte d'un ermite sans qu'il y fasse attention; et ici ce n'est plus elle, c'est l'auteur qne l'on entend. Tout ce qu'on peut dire en faveur de miss Baillie, c'est qu'il n'est pas un seul poëte dramatique anglais qui n'ait eu grand soin de placer ainsi dans ses pièces quelques-unes de ces comparaisons, toujours bien reçues du public de leur pays; mais cette excuse n'est pas suffisante aux yeux des personnes d'un goût sévère, et qui ne reconnaissent pour beau que ce qui est vrai.

L'autre passage nous a paru encore plus attachant que celui-ci. La situation l'est en effet beaucoup plus, et l'auteur en a tiré, selon nous, un excellent parti.

Aurore vient d'apprendre de son amant qu'il s'est engagé au célibat par des vœux. Après avoir observé qu'elle ne peut pas le suivre sous le déguisement d'un page (et cela peut-être assez mal-à-propos, puisque cette idée ne devait pas s'offrir à son esprit, même pour être rejetée), elle ajoute :

« But I have heard
That, near the sacred houses of your order
Convents of maids devout in Holy Land
Establish'd are—maids who in deeds of charity
To pilgrims and to all in warfare maim'd,
In sacred warfare for the holy cross,
Are deem'd the humble partners of your zeal.

Erm. Aye, such there are; but what availeth this?

Aur. There will I dwell, a vow'd and humble sister,
We shall not far be sever'd. The same winds
That do o' nights thro' your still cloisters sigh,
Our quiest cells visiting with mournful harmony,
Shall lull my pillow too. Our window'd towers
Shall sometimes show me on the neighbouring plains,
Amidst thy brave companions, thy mail'd form
Crested with glory, on thy pawing steed
Returning from the wars. And when at last
Thou art in sickness laid—who will forbid
The dear sad pleasure? — like a holy bride
I'll by thy death-bed stand, and look to heaven
Where all bless'd union is. O! at the thought,
Methinks this span of life to nothing shrinks,
And we are bless'd already. »

« Mais j'ai entendu dire que, dans la Terre-Sainte,
» des couvens de filles sont établis près des vénérables
» maisons de votre ordre; que ces religieuses exercent
» les devoirs de la charité envers les pélerins et les guer-
» riers, blessés dans les combats qu'ils livrent pour con-
» quérir la croix, qu'enfin elles peuvent partager avec
» humilité votre zèle pieux.

» *Ermingard.* Oui, ces couvens existent; mais quel » avantage en espéreriez-vous retirer?

» *Aurore.* J'habiterai l'un deux, après m'être liée aux » autels par des vœux sacrés. Nous ne serons point trop » séparés. Les mêmes vents qui gémiront pendant la » nuit parmi votre cloître solitaire feront aussi entendre » leurs voix mélancoliques dans les paisibles cellules du » mien. Ils parviendront jusqu'à ma couche. Quelque- » fois par les fenêtres d'une de nos tours, je t'apercevrai » dans les plaines voisines au milieu de tes braves » compagnons d'armes; je te verrai, couronné par la » gloire et revêtu d'une brillante armure, revenir des » combats sur un superbe coursier..... et lorsqu'enfin » tu seras atteint par quelque maladie..... qui pourra me » priver d'un plaisir bien cher et bien douloureux?..... » Je me tiendrai près de ton lit de mort, comme une cé- » leste épouse; je lèverai les yeux vers ce ciel où toute » union est sacrée. A cette pensée, il me semble que ce » court espace de la vie s'est réduit à rien, et que nous » jouissons déjà d'un bonheur éternel. »

Ceux qui connaissent *la Venise sauvée* d'Otwai n'auront pas lu ce passage attendrissant sans s'être rappelé sa douce *Belvidera*. L'*Aurore* de miss Baillie a la même pureté d'ame, la même tendresse supérieure à tous les obstacles; et ce qui vaut mieux encore, l'auteur moderne égale ici l'un des plus beaux passages d'Otwai (1),

---

(1) Voici le passage que nous avons en vue. Dans la tragédie d'Otway, tirée du chef-d'œuvre historique de Saint-Réal, et si heureusement imitée par La Fosse dans son *Manlius*, Jaffier a épousé Belvidera, fille de Priuli. Ce sénateur n'a point approuvé leur union, et vient de menacer Jaffier de toute sa vengeance. Les amants n'ont plus d'autre ressource que la fuite; mais Jaffier qui ne se dissimule pas les extrémités fâcheuses où ils vont se voir réduits, demande à

sans qu'on puisse le moins du monde lui reprocher une imitation servile. Quand on sait trouver dans son ame de tels sentimens et de telles expressions, l'on est toujours sûr, malgré les fautes qu'on peut n'avoir pas évitées, de se faire lire avec un vif intérêt. D—T.

Belvidera si elle pourra consentir à les supporter et à l'aimer encore. Elle lui répond :

« Oh ! I will love thee, even in madness love thee ;
» Tho' my distracted senses should forsake me,
» I'd find some intervals, when my poor heart
» Should swage itself, and be let loose to thine.
» Tho' the bare earth be all our resting-place,
» Its roots our food, some cliff our habitation,
» I'll make this arm a pillow for thine head ;
» As thou sighing ly'st, and swell'd with sorrow,
» Creep to thy bosom, pour the balm of love
» Into thy soul, and kiss thee to thy rest ;
» Then praise our God, and watch thee till the Morning. »

« Oh ! oui, je t'aimerai, je t'aimerai même quand ma raison » viendrait à m'abandonner. L'esprit aliéné, j'aurais encore quel- » ques intervalles où mon pauvre cœur, devenu plus calme, se » réunirait au tien. Si la terre nue est notre seul lieu de repos, si » ses racines sont notre nourriture, si nous n'avons pour demeure » qu'un rocher, je ferai de ce bras un oreiller pour ta tête. Tandis » que tu reposeras soupirant et accablé de douleurs, je m'appro- » cherai de ton sein, je verserai dans ton âme le baume de l'amour, » je t'embrasserai pendant ton sommeil ; ensuite je louerai notre » dieu, et je te veillerai jusqu'au retour de l'aurore. »

LANGUE ALLEMANDE.

Paraboles *de Fréd. Adolphe Krummacher.*

Ce recueil forme deux volumes petit in-8°. La première édition est de la fin de 1804; la préface de la troisième édition, que nous avons sous les yeux, est datée de juillet 1809. Un débit aussi prompt est très-remarquable. Il rend témoignage au penchant pour les idées religieuses et même un peu mystiques qui règne aujourd'hui chez les Allemands. M. Krummacher n'en a que de ce genre dans ses paraboles. Ses personnages sont le plus souvent des Hébreux ou d'autres Orientaux; il a modelé son style sur celui de la Bible; de tous les philosophes grecs il ne met guère en scène que Socrate et Platon. Deux volumes de suite écrits dans ce genre épuiseraient, je crois, la patience des lecteurs français; mais j'ai pensé qu'ils en verraient avec plaisir un échantillon dans un ouvrage périodique destiné à faire connaître en France la littérature de nos voisins. J'ai choisi les morceaux dont l'originalité m'a paru la moins étrangère à notre goût et à notre manière de voir, et dont la fable pouvait offrir quelque intérêt à la curiosité indépendamment de la morale.

C. V.

NATHAN.

Nathan le prophète et le sage docteur de Salem était assis au milieu de ses disciples; et les paroles de la sagesse et de la science coulaient de ses lèvres comme du miel.

Gamaliel, un de ses disciples, lui dit : Maître ! d'où vient que nous recevons tes leçons avec tant de plaisir ? D'où vient que tout le monde recueille avec empressement les paroles de ta bouche ?

L'humble docteur sourit : Ne sais-tu pas, répondit-il, que mon nom signifie *donner* (1) ? Les hommes reçoivent volontiers, pourvu que l'on s'entende à leur présenter ce qu'on leur donne.

Et comment t'y prends-tu ? demanda Hillel. Et Nathan répondit : Je vous présente un fruit d'or dans une écorce d'argent. Vous recevez l'écorce, mais ensuite vous trouvez le fruit.

Un autre jour, Gamaliel interrogea le sage Nathan, et lui dit : Maître ! pourquoi nous enseignes-tu en paraboles ?

Nathan répondit : Ecoute, mon fils ! lorsque je fus parvenu à l'âge d'homme, la voix de Dieu se fit entendre à mon cœur ; elle me disait d'instruire le peuple, de rendre témoignage à la vérité, et l'esprit de Dieu se reposa sur moi. Alors je laissai croître ma barbe ; je me vêtis d'un habit grossier ; je me montrai dans les places publiques, et je reprochai au peuple avec amertume ses vices et ses défauts ; mais tout le monde prit soin de m'éviter, nul ne prenait à cœur mes reproches, ou bien chacun les appliquait à son voisin.

La colère s'alluma dans mon sein ; je sortis un soir de la ville ; je me retirai sur la montagne d'Hermon, et je dis en moi-même : ils refusent la lumière ! eh bien ! qu'ils marchent dans les ténèbres ! qu'ils périssent dans l'ombre de la nuit ! Et je continuai dans mon courroux à me promener sur les flancs ténébreux de la montagne.

Le crépuscule commença ; l'horizon blanchit à l'orient, et la rosée du ciel tomba sur la montagne d'Hermon. La nuit disparut ; des vapeurs balsamiques s'élevèrent. L'orient brillait d'un éclat doux et charmant ; de légers

---

(1) C'est, en effet, la signification du nom de Nathan en hébreu.

brouillards flottaient au sommet de la montagne et humectaient doucement le terrain. Les hommes se répandirent gaîment dans les campagnes, les yeux tournés vers l'Orient. Bientôt le jour descendit du ciel; le soleil parut dans sa gloire; les plantes couvertes de rosée réfléchirent ses rayons.

Je m'arrêtai pour jouir de ce spectacle. Mon cœur éprouvait une émotion inconnue. La brise du matin s'éleva, et dans son murmure j'entendis la voix du Seigneur. Elle me disait : Regarde, Nathan ! c'est ainsi que le ciel envoie aux enfans de la terre le plus précieux, le plus salutaire de ses dons, la lumière du jour !

En descendant la montagne, continua le prophète, l'esprit du Seigneur me conduisit sous un grenadier. L'arbre était grand et touffu; il portait en même tems des fleurs et des fruits.

Je m'arrêtai sous son ombrage; je contemplai ses fleurs, et je dis : qu'elles sont belles ! que leur incarnat est brillant ! Il ressemble au souffle de l'innocence sur les joues fleuries des filles d'Israël... Je m'approchai davantage, je me baissai pour considérer une branche de plus près, et j'aperçus une grenade magnifique au milieu des feuilles qui la cachaient.

Alors la voix du Seigneur me parla du milieu de l'arbre : Vois-tu, Nathan, comment la nature donne l'espérance du fruit dans la modeste fleur ? Vois-tu comment elle te l'offre en cachant sa main dans l'ombre du feuillage ?

Et alors, poursuivit le sage Nathan, je repris courage, et je retournai à Salem. Je me dépouillai de mes vêtemens grossiers; je parfumai mes cheveux, et j'enseignai la vérité avec douceur et en paraboles; car la vérité est sérieuse et a peu d'amis : c'est pourquoi elle aime à être revêtue d'habillemens simples et gais, afin de se faire des amis et des disciples.

LA PEUPLADE NAISSANTE.

A une époque plus reculée que les dernières bornes de l'histoire, une famille qui fuyait les persécutions de l'un des plus cruels tyrans de l'Asie, se réfugia dans un pays sauvage et ceint de montagnes inaccessibles. Les chefs de la famille y périrent sans avoir pu élever leurs enfans. Ceux-ci survécurent comme par miracle, et devinrent la tige d'un petit peuple qui s'accrut dans l'ignorance et dans la simplicité. Ils avaient peu de besoins et peu d'idées, mais il leur restait une tradition confuse d'un être puissant qui se nommait Dieu. Ils ne savaient ni où existait cet être, ni quelle était sa figure, ni comment il agissait; mais ils honoraient comme leur Dieu le torrent qui descendait des montagnes dans leur vallée, car ils buvaient de son eau, le pays ne leur en offrait pas d'autre, et le bruit de cette eau les effrayait.

Tout-à-coup le torrent se grossit par la fonte des neiges; il inonda la valléee, ntraînant avec lui les hommes et leurs habitations. Ils tremblèrent alors devant leur Dieu, et ils dirent : il est irrité contre nous. Allons, ne balançons pas; aussitôt qu'il nous donnera de nouveaux signes de sa colère, consacrons-lui ce que nous avons de plus cher! Ainsi parlèrent les hommes du peuple, et ils résolurent, aussitôt que le torrent recommencerait à grossir, d'apaiser son courroux en précipitant dans ses flots leurs enfans en bas âge. Les parens pleurèrent, et attendirent en tremblant le jour fatal du sacrifice; et la superstition détruisit ainsi les plus tendres sentimens de leurs cœurs.

Le jour du sacrifice arriva, et les parens amenèrent en tremblant les tendres victimes; mais un étranger parut tout-à-coup au milieu d'eux : il se nommait Maho, c'est-à-dire fils de la mer; et il leur dit : Voulez-vous au mal ajouter le pire? Pourquoi sacrifier des victimes innocentes? Combattez plutôt le torrent! Mais le peuple recula d'étonnement et de crainte. Plusieurs disaient : il blasphème Dieu!

Cependant l'étranger portait une lyre ; il en fit résonner les cordes et chanta. Alors le peuple se rassembla autour de lui, et suivit en joyeux tourbillons les sons de sa lyre jusque dans la montagne. A son exemple, ils déracinèrent des rochers ; et les rangeant sur les bords du torrent, ils en formèrent une digue. Au retour du printems les neiges fondirent encore ; le torrent grossit ; mais il gronda vainement, et ne put franchir les bornes qu'on venait de lui prescrire.

Tout le peuple fut dans l'admiration, et l'on s'écria : Mabo, le fils de la mer, est Dieu ! Mais il leur dit en souriant : Si cela est, vous êtes tous des Dieux, car vous avez vaincu le torrent par vos propres forces ; il ne vous manquait que de les connaître. Sondez votre cœur, exercez ses facultés, et vous commencerez à connaître Dieu.

Où est-il ? où habite-t-il ? demandèrent mille voix confuses. Maho ne leur répondit pas, mais il leur apprit à cultiver les champs et à planter des arbres. Et ils remarquèrent que la pluie et la rosée fertilisaient les campagnes et amenaient la bénédiction d'en-haut. Alors ils se dirent : Dieu est là-haut. Les nuages sont sa tente, et c'est d'en-haut qu'il fertilise le vallon. Offrons-lui de nos fruits, afin qu'il descende. Et ils construisirent un foyer sur une colline ; ils mirent le feu aux prémices de leurs fruits, pour que la fumée s'élevât, et en portât l'odeur à leur Dieu ; car ils disaient : il demeure en-haut, le ciel est sa maison, et les nuages sont sa tente.

Cependant, quoiqu'ils n'eussent de Dieu qu'une connaissance bien imparfaite, la vallée devint de plus en plus belle, de plus en plus fertile, et le peuple était heureux dans sa simplicité. Mais le désir de voir l'être inconnu devint aussi de plus en plus grand, et ils dirent au sage Maho : Fais-nous une image qui puisse nous faire penser à lui, car il ne veut pas descendre. Maho sourit, et il leur sculpta une image de forme humaine. Ils la placèrent

sous une tente, et appelèrent la tente *la Maison de Dieu.* Dès ce moment ils ne demandèrent plus où Dieu habitait, ni ce qu'il était, car ils prirent bientôt l'image pour Dieu même. Ils lui servirent leurs mets les plus exquis ; ils mangèrent et ils burent ; ils rabaissèrent ainsi l'Être suprême, et se rabaissèrent en même tems.

Ceci déplut au sage étranger, et il dit au peuple : Vous allez voir si c'est-là le puissant inconnu ! Aussitôt il mit le feu à la maison de Dieu qui fut consumée avec l'image. Le peuple s'écria : non, l'image n'est pas Dieu ! Et il demanda de nouveau : où pourrons-nous donc le trouver? L'étranger leur dit : Regardez autour de vous. Les arbres et les plantes naissent et fleurissent en silence, et la terre enfante toute sorte de productions. Un souffle invisible la pénètre et la ranime jour et nuit. Vous ne connaissez cependant ni la nature, ni la figure de ce souffle qui remplit la montagne et la vallée, les hommes et les animaux... Le peuple n'attendit pas le reste. Nous le savons à présent, s'écria-t-on de tous côtés, Dieu est le souffle ! Il enveloppe la terre ; il habite dans le sein des hommes et des animaux.

Mais le sage leur répondit : Ne vous embarrassez ni du nom ni de la figure. Soyez bienfaisans l'un avec l'autre, comme ce souffle qui pénètre tout. Alors l'être inconnu viendra à vous de lui-même.

Dans ce tems-là, il s'éleva parmi le peuple un homme plein d'orgueil et d'envie qui devint jaloux du sage étranger. Il le haïssait parce que le peuple l'honorait, et le peuple appelait cet homme Zalmi, c'est-à-dire le sombre, car il s'éloignait de tout le monde avec un air sombre et chagrin.

Tout-à-coup un monstre formidable parut dans la vallée ; c'était un énorme lion venant des montagnes ; il attaquait les animaux et les hommes, et retournait à son antre après s'être baigné dans le sang. Les habitans crurent que c'était un être surnaturel sorti de dessous la terre, et ils

se cachèrent dans leurs cabanes pour l'éviter ; mais le sage étranger leur dit : il faut aller au-devant du monstre. Il marcha le premier et on le suivit.

Comme ils passaient devant la cabane de Zalmi, celui-ci se montra, insulta l'étranger, et dit au peuple : Il va vous conduire tout droit à la gueule du monstre, afin que votre nombre diminue et qu'il lui soit plus facile de vous gouverner. Le monstre et lui sont d'intelligence.

Le sage étranger se tut ; mais le peuple fut effrayé.

Cependant Zalmi avait un fils âgé de deux ans qui jouait auprès de sa cabane. Tout-à-coup le lion sort de la forêt en rugissant. Le peuple épouvanté recule. Le lion court sur l'enfant la gueule écumante. Zalmi et la mère au désespoir n'osent le secourir. Maho seul s'élance au-devant de l'animal furieux, l'étourdit d'un coup de massue et achève de l'etouffer dans ses bras. Epuisé de fatigue et couvert de sang, il a encore la force de relever l'enfant et de le rapporter à son cruel adversaire. Le père et la mère se prosternèrent alors devant lui, et lui dirent, en versant des larmes : Non, nous ne sommes pas dignes de lever les yeux jusqu'à toi.

Le peuple vint aussi et voulut adorer le vainqueur du lion. Es-tu donc un homme? lui disaient-ils ; es-tu l'être inconnu sous une forme humaine, toi qui exerces tant de bonté envers ton ennemi, toi qui méprises ta propre vie lorsqu'il s'agit de faire le bien?....

Ainsi parlait le peuple ; mais le sage étranger leur dit : Mes enfans, je suis homme comme vous. Une voix secrète qui parle à mon cœur, m'a commandé l'action que je viens de faire. Une voix pareille parle aussi dans vos cœurs. C'est pour cela que vous louez plutôt mon action que ma force. Cette voix s'est aussi fait entendre au cœur de Zalmi, qui me haïssait ; c'est pour cela qu'il s'est prosterné la face contre terre, et qu'il a pleuré. Et voyez ! cette voix parle déjà au cœur de son fils ; car il entoure mon col de ses petits bras et il me caresse. Mes amis !

c'est là le souffle et la voix de l'être invisible. Obéissez à ses commandemens, et vous le connaîtrez mieux lui-même; car la Divinité n'est nulle part aussi près de nous que dans notre cœur.

Et tout le peuple s'écria : Nous reconnaissons à présent qu'il ne s'agit ni de la demeure, ni de l'image, ni du nom. Et depuis ce tems ils rendirent à l'être invisible le culte de la foi et de l'amour, avec la simplicité de l'enfance. Leurs yeux s'ouvrirent toujours davantage, et ils ne demandaient plus : Qu'est-ce que Dieu? où habite-t-il?

LA JACINTHE.

Emilie s'affligeait de ce que l'hiver durait trop long-tems. Elle aimait beaucoup les fleurs, et avait un petit jardin où elle cultivait elle-même les plus belles. C'est pourquoi elle attendait avec impatience la fin de l'hiver et le retour du printemps.

Son père lui dit : Ecoute, Emilie, je t'apporte un oignon d'une belle fleur. Mais il faut que tu donnes les plus grands soins à sa culture. — Comment le pourrais-je! répondit Emilie; la terre est couverte de neige et aussi dure qu'un rocher! Et elle parlait ainsi, parce qu'elle ignorait que l'on pût élever aussi des fleurs dans un vase; car elle ne l'avait jamais vu. Son père lui donna donc un petit vase rempli de terre; elle y mit sa plante; mais elle regarda son père en souriant, et avec l'air de douter que sa proposition fût sérieuse. Elle pensait que les fleurs avaient besoin de l'azur du ciel et de l'haleine des zéphires, et ne pouvait croire qu'un si beau prodige pût s'opérer entre ses mains.

La simplicité de l'enfance s'unit toujours à la modestie, et ne connaît pas son pouvoir.

Au bout de quelques jours, la terre se gonfla dans le vase. De petites feuilles vertes la soulevaient sur leurs pointes, et commençaient à se montrer au jour. La joie d'Emilie fut extrême; elle courut annoncer la naissance de la jeune plante à son père, à sa mère, à toute la maison.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R. F.

Et sa mère dit : qu'il faut peu de chose pour réjouir le cœur tant qu'il demeure fidèle à la simplicité et à la nature!

Emilie se mit alors à arroser la plante, puis elle la contempla avec complaisance et en souriant.

Le père s'en aperçut, et lui dit : Très-bien, mon enfant ! après la pluie et la rosée, le soleil doit paraître. Des yeux rayonnans de bienveillance donnent un nouveau prix au bienfait que présente la main. Ta plante doit venir à bien, mon Emilie.

Bientôt les feuilles sortirent tout-à-fait de la terre et leur verdure brilla du plus doux éclat. La joie d'Emilie s'accrut encore. Oh ! dit-elle avec effusion de cœur, je serais encore assez contente, quand même la plante ne fleurirait pas.

Aimable modération ! s'écria le père. Heureux qui sait se contenter! Il est juste, ma fille, qu'il te soit donné plus que tu ne demandes. C'est la récompense de la modération et de la candeur.... Et il lui montra le germe de la fleur qui se cachait encore parmi les feuilles.

Les soins et l'affection d'Emilie augmentaient de jour en jour, à mesure que la plante se développait. Elle l'arrosait de ses mains délicates, et demandait sans cesse si l'eau n'était pas trop froide, s'il n'y en avait pas trop ou trop peu? Lorsqu'un rayon de soleil donnait sur la fenêtre, elle se hâtait d'y porter son vase, et elle soufflait avec précaution la poussière qui s'était attachée aux feuilles ; ainsi la rose est caressée par le vent salutaire du matin.

Et la mère s'écriait : Oh ! quelle douce alliance de l'innocence la plus pure avec le plus tendre amour !

Emilie s'endormait le soir en pensant à sa jeune plante ; elle y pensait encore en se réveillant le matin. Souvent elle vit en songe sa jacinthe fleurie ; alors elle allait la voir à son lever, et sans se chagriner de s'être trompée, elle disait en souriant : cela viendra ! Quelquefois aussi elle demandait à son père de quelle couleur elle serait ; et quand ils les avaient toutes passées en revue, elle repre-

nait avec gaîté : peu m'importe la couleur, pourvu qu'elle fleurisse.

Et le père disait à son tour : Douce imagination ! qu'ils sont aimables les jeux dont tu t'amuses avec l'amour innocent et la naïve espérance !

Enfin la jacinthe fleurit ; dès le grand matin douze clochettes s'ouvrirent. On les voyait comme suspendues, fraîches et brillantes, entre cinq larges feuilles, vertes comme l'émeraude. Les fleurs étaient d'un rose tendre, pareil au reflet de l'aurore ou au teint délicat d'Emilie. Elles exhalaient une odeur balsamique. C'était une belle matinée de mars.

Emilie, à genoux devant la fleur, ne se lassait point de contempler cette magnificence : elle avait peine à en croire ses yeux et jouissait de son bonheur en silence.

Son père entra tout-à-coup ; il vit sa fille et la jacinthe ; Emilie, lui dit-il avec attendrissement, tu es pour nous ce que cette fleur est pour toi.

Aussitôt l'aimable enfant se leva et sauta au col de son père. Elle le tint long-tems embrassé, et lui dit ensuite à voix basse : O mon père ! puissé-je me développer comme elle et vous rendre tout le plaisir qu'elle m'a donné !

LES NOMS DE DIEU.

Lorsqu'Alexandre, fils de Philippe, était à Babylone, il fit venir des prêtres de tous les peuples et de tous les pays qu'il avait vaincus et les assembla dans son palais. Il s'assit ensuite sur son trône et leur demanda : Reconnaissez-vous et adorez-vous un Etre Suprême et invisible ? Tous les prêtres, et ils étaient en grand nombre, s'inclinèrent et lui répondirent : Oui.

Le roi leur demanda encore : Quel est le nom que vous lui donnez ? Le prêtre de l'Inde répondit : Nous l'appelons *Brama*, c'est-à-dire, ce qui est grand. Le prêtre de

Perse : Nous le nommons *Ormus*, c'est-à-dire, la lumière primitive. Le prêtre de Judée : Son nom est *Jehovah Adonai*, le Seigneur, qui est, qui a été et qui sera. Ainsi chaque prêtre avait un mot et un nom particulier par lequel il désignait l'Etre Suprême.

Et alors le roi se mit en colère et leur dit : Vous n'avez qu'un seul roi, un seul maître. A l'avenir vous ne devez plus avoir qu'un Dieu, et c'est Jupiter qu'il se nomme.

Ce discours affligea les prêtres, et ils dirent au roi : Le nom que nous t'avons dit est celui que notre peuple donne à Dieu depuis un tems immémorial. Comment pouvons-nous le changer ?

Mais la colère du roi devint encore plus grande. Et alors un vieux sage en cheveux blancs, un Bramine qui avait accompagné le monarque à Babylone, s'avança et lui demanda la permission de parler à l'assemblée ; puis se tournant vers les prêtres, il leur dit : L'astre du jour, la source de la lumière terrestre, éclaire-t-il aussi votre pays ?

Tous les prêtres s'inclinèrent, et répondirent : Oui.

Le Bramine les interrogea l'un après l'autre, et leur demanda comment ils le nommaient. Chacun lui dit un nom différent qui était celui que l'astre du jour portait chez son peuple, et alors le Bramine s'adressant au roi : Ne faut-il pas aussi qu'à l'avenir ils donnent tous le même nom à cet astre, et qu'ils l'appellent *Hélios* (1).

A ces mots, le roi rougit et dit ces paroles : Que chacun se serve du nom qui appartient à sa langue, et qui est en usage dans son pays.

---

(1) Nom grec du Soleil.

REVUE LITTÉRAIRE.

SUITE DE LA NOTICE RAISONNÉE DE PLUSIEURS OUVRAGES *publiés en Allemagne dans le cours de l'année* 1812.

(Voyez le dernier Numéro , p. 58.)

Die sage von der Hussiten vor Naumburg historisch-kritisch untersucht von L. P. Lepsius. 1 B. in-8. Zeitz, bey Webel.

Examen historique et critique de la tradition du Siège de Naumbourg par les Hussites ; par L. P. Lepsius. 1 vol in-8°. Zeitz , chez Webel.

Le très-fameux M. de Kotzebue fit jouer, il y a douze ou quinze ans, un drame intitulé *les Hussites devant Naumbourg*. Si l'on pouvait soupçonner un homme grave d'avoir pris la plume dans la seule intention de réfuter un écrivain qui n'a jamais eu rien de commun avec la vérité , on regarderait cette savante dissertation comme l'antidote de la pièce de théâtre ; mais un soin plus important occupait M. Lepsius, déjà connu par divers essais d'une excellente critique historique. Il fait remarquer le cercle vicieux d'où les esprits étroits ne veulent point sortir : ils prétendent prouver l'origine d'une vieille institution par une tradition régnante , et appuyer la tradition sur l'existence de cette institution même. Or il se célèbre annuellement à Naumbourg une fête populaire qu'*on dit* fondée en mémoire du siége de cette ville par les hussites : *donc* les hussites ont assiégé Naumbourg en 1432. Il est démontré cependant qu'à cette époque on travaillait avec succès , au concile de Bâle , à une pacification générale. Selon les mêmes autorités traditionnelles, les hussites voulaient détruire

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Naumbourg, parce que son évêque *Gerhard* avait été des plus ardens à faire condamner Jean Hus. Cet évêque n'arriva au concile qu'en 1416, et Jean Hus avait eté brûlé dès l'année précédente. La guerre des hussites occupe une place trop importante dans l'histoire de l'empire germanique, pour que l'écrit de M. Lepsius n'ait pas été accueilli avec empressement: il a réuni tous les suffrages.

Das Chamounithal am fusse des Mont-Blanc; ein Begleiter auf der Reise durch dasselbe, von F. Gottschalk. 1 band in-8°. Halle, bey Schwetschke.

Le Guide du Voyageur dans la vallée de Chaumouni, au pied du Mont-Blanc; par F. Gottschalk. 1 vol. in-8°. Halle, chez Schwetschke. (Avec une carte.)

Ces contrées pittoresques ont été souvent décrites; aussi l'auteur de ce nouvel itinéraire s'attache-t-il à prouver, par la comparaison de son ouvrage avec les précédens, qu'il n'a point pris une peine inutile. Il a été recommandé aux voyageurs comme le guide le plus sûr et le plus instructif qu'ils puissent suivre; et cet hommage lui a été rendu publiquement par des savans et des naturalistes, qui avaient acquis une profonde connaissance du pays.

On a vu, il y a peu de mois, dans un numéro du *Mercure de France*, une lettre de M. Bourrit, qui réclamait fortement contre les reproches d'infidélité que lui a faits récemment un voyageur français (M. L'Eschevin). L'écrivain allemand est encore plus défavorable à M. Bourrit: nous ne répéterons même point les expressions un peu dures dont se sert M. Gottschalk pour caractériser ses écrits et sa personne.

Zuruf an alle Aerzte, eine gaenzliche, aber allein und sicher Heil bringende Reform in der Heilkunde betreffend; von D. W. Harcke, arzt in Braunschweig. 1 b. in-8°.

Appel à tous les Médecins, sur la nécessité d'une réforme totale dans la Médecine, et l'emploi de remèdes uniques et certains; par le D. W. Harcke, médecin à Brunswick. 1 vol. in-8°.

Voilà un titre qui donne à penser: *une réforme totale dans la médecine!* L'auteur de ce vaste projet n'abuse pas néanmoins de la curiosité de ses lecteurs, pour les tenir longtems dans une cruelle attente; il va droit au fait. « Tous les jours, dit le docteur de Brunswick, » nous voyons nos médecins tâtonner dans l'ombre, » et, ne sachant à quel parti se décider, prescrire à » leurs *patiens* (car c'est ainsi qu'ils appellent leurs » malades en Allemagne), dix, douze, quinze drogues » différentes à la fois, dans l'espoir que, dans le » nombre, il s'en trouvera *peut-être une* qui fera bon » effet. Moi, je veux qu'un médecin, s'il n'est pas un » charlatan, trouve d'abord ce remède *unique* et *in-* » *faillible.* » Nous ne savons ce que diront les diverses facultés de l'Europe du plan de réforme de M. le docteur Hacke; mais nous autres, formant la classe des *patiens*, ne lui devons-nous pas des actions de grâces pour ses bonnes intentions?

Almanach dramatischer Spiele zur geselligen Unterhaltung auf dem Lande; von A. Kotzebue. Leipzig, bey Hartmann.

Almanach des Jeux dramatiques, pour l'amusement des sociétés à la campagne; par A. de Kotzebue. Leipsick, chez Hartmann.

Egalement habile à tout, la main de M. de Kotzebue n'a quitté le burin de Clio que pour saisir les grelots de

Momus. Il venait à peine d'achever sa grande histoire de Prusse, qu'il a lancé au public, sous la forme légère d'un almanach, six petites pièces de théâtre *composées pour ses délassemens*. Il est triste pour la gloire de *l'inépuisable*, que quelques malins, qui revenaient de Paris, aient reconnu, dans ses *compositions* nouvelles, six pièces traduites du théâtre des *Variétés* ou du *Vaudeville*.

Historisches Gemælde des letzten Regierungs-Jahre des gewesenen Kœnig's Gustav IV, aus dem Schwedischen. Hamburg, bey Schmidt. —Tableau historique des dernières années du règne du ci-devant roi Gustave IV ; traduit du suédois. Hambourg, chez Schmidt ; deux parties.

L'auteur de cet ouvrage ne s'est pas nommé ; mais ce n'est point pour se livrer plus librement aux impulsions de l'esprit de parti qu'il a gardé l'anonyme. Il est extrêmement rare, au contraire, de rencontrer un écrivain qui montre un amour plus sincère pour la vérité. Les moindres particularités dans ses récits dénotent un homme qui a vécu probablement lui-même au milieu des personnages qu'il fait agir et parler. Un nombre considérable de pièces justificatives, dont la plupart offrent un caractère officiel, suffit pour inspirer la plus grande confiance dans les relations et les jugemens de l'historien. L. DE S.

LANGUE HONGROISE.

POUR mieux atteindre le but que nous nous sommes proposé dans notre entreprise, nous ferons entrer dans le *Mercure Etranger* la *Littérrature Hongroise*. C'est une mine inconnue, mais très-riche à exploiter. Les écrivains tant Français qu'étrangers se sont peu occupés

jusqu'à présent de la langue et de la littérature des Hongrois. On ne peut attribuer cette indiférence pour une nation aussi intéressante qu'à l'ignorance presque générale, où l'on est de sa langue, très-peu répandue en Europe : delà ce silence profond que les écrivains français et autres ont gardé depuis environ 50 ans sur un pays digne d'être mieux connu. Cependant la nation hongroise appartient à la grande famille européenne ; elle a des hommes savans et distingués dans la littérature ; la poésie est cultivée chez elle avec beaucoup de succès ; sa langue est riche et harmonieuse, et parmi toutes les langues européennes elle seule a l'avantage d'avoir une prosodie semblable à celle du grec et du latin.

Dans le numéro prochain de notre *Mercure*, nous développerons le génie de cette langue, et nous tâcherons d'inspirer de l'intérêt pour une littérature dont les productions seront offertes pour la première fois à la curiosité et à l'examen des lecteurs français.

M. *Charles de Bérony*, homme de lettres, connu par des traductions de plusieurs ouvrages importans, qui sait et parle presque toutes les langues de l'Europe, s'est chargé de la rédaction de cette partie du *Mercure Etranger*. Lui seul nous a paru pouvoir remplir dignement une tâche si difficile. C'est ainsi que, pour répondre à l'accueil dont le Public honore déja notre entreprise, à peine commencée, nous ne négligeons rien pour associer à nos travaux les écrivains qui ont fait preuves de talens et de lumières en divers genres de littérature.

LANGUES DU NORD.

PRÉCIS DES OBSERVATIONS PHYSIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES SUR LA LAPONIE, publiées en suédois par le baron HERMELIN, et le docteur WAHLENBERG.

QUOIQUE la Laponie, située sous le ciel le plus rigoureux, semble condamnée à ne pouvoir jamais obtenir la culture et la population des autres pays de l'Europe, cette contrée est digne d'attention sous plusieurs rapports. Là les phénomènes des saisons se montrent sous des traits extraordinaires, et les productions prennent un caractère particulier. Là d'immenses amas de neiges se convertissent en glaciers, ou alimentent des lacs d'une vaste étendue et des fleuves remplis de cascades imposantes; là, loin du théâtre des grands événemens, et du luxe de la civilisation, des hommes simples, rapprochés de la nature, restent encore fidèles à la vie pastorale de leurs ancêtres. Parmi les ouvrages qui ont paru dans les derniers tems sur cette contrée polaire, se distinguent ceux du baron Hermelin et du docteur Wahlenberg, par l'exactitude et la nouveauté des observations. M. Hermelin, connu par les excellentes cartes de Suède et de Finlande qu'il a publiées à Stockholm, est propriétaire d'un vaste district sur les frontières de la Westrobotnie et de la Laponie de Luleo; il a entrepris dans ce domaine des défrichemens considérables, et il s'est attaché sur-tout à faire valoir les richesses du règne minéral que renferment les montagnes voisines. Il a publié sur ce sujet assez récemment à Stockholm un mémoire

accompagné de cartes et de vues. Les mines de fer, de cuivre et d'argent de la Laponie suédoise sont décrites dans ce mémoire d'une manière très-satisfaisante. Nous citerons quelques détails sur la roche de Gelliware, qui est une des plus remarquables. Elle est située entre les rivières de Luleo et de Kalix; son élévation est de cinq à six cents pieds au-dessus des marais et des lacs qui l'environnent de tous côtés; elle s'étend de l'est à l'ouest sur l'espace d'une lieue, présentant dans toute son étendue une masse de mine de fer de très bonne qualité, recouverte de quelques blocs granitiques, et d'une couche de terre peu profonde. Sur le sommet de cette roche, on découvre à la distance de trente lieues les cîmes des montagnes de Norwège avec leurs glaces et leurs neiges éternelles. Le minerai tiré de la roche de Gelliware et de plusieurs autres est travaillé sur les lieux mêmes, et dans les usines de Westrobotnie, où il y a plus de ressources pour se procurer du bois et du charbon; les transports se font en été sur les fleuves de Luleo, et le Torneo, et en hiver sur des traîneaux. Outre les roches qui donnent le fer, il y en a plusieurs qui contiennent du cuivre et de l'argent: mais l'exploitation est difficile, et le produit ne répond pas à la dépense. La plupart des mines d'argent ont été abandonnées.

C'est du baron Hermelin que M. Wahlenberg reçut les premiers encouragemens pour entreprendre des voyages en Laponie. L'académie des sciences de Stockholm lui a fourni ensuite des secours, et a dirigé ses recherches. Ce jeune savant, se dévouant à la science, a surmonté tous les obstacles que le climat et le sol lui présentaient, et il est parvenu à recueillir un grand nombre de faits importans pour l'histoire de la nature et de l'homme. Il en a rendu compte dans

plusieurs mémoires, dont ceux qui contiennent la description géographique et économique de la Laponie de Kemi, et les observations sur les phénomènes des montagnes, sont les plus dignes d'attention.

En revenant d'un voyage au Cap-Nord, en 1802, M. Wahlenberg prit sa route par la Laponie de Kemi, qui a reçu son nom du grand fleuve Kemi; elle touche à la Finlande vers le midi. Le voyageur y séjourna quelque tems, et dans sa relation publiée en 1804, il décrit avec beaucoup d'exactitude le sol, les rivières, les lacs, les productions, les usages et les mœurs. Les districts dont il parle avec le plus de détails, sont les grandes paroisses d'*Utsioki* entre le 69 et le 70 degrés, d'*Enare*, entre le 68 et le 69, et de *Sodankylae*, entre le 67 et le 68. Dans la partie géographique, il faut surtout remarquer la description du lac *Enare*, un des plus considérables de l'Europe; il reçoit un grand nombre de rivières; sa longueur est de vingt-huit à trente lieues, et sa largeur de quinze à seize; son lit s'enfonce entre des montagnes et des rochers escarpés; ses eaux ont une profondeur de sept à huit pieds; au centre du bassin, elles sont entièrement libres; mais vers les bords, on voit une multitude d'îles très-rapprochées les unes des autres, et dont plusieurs ont au-delà d'une lieue de tour. Le lac est navigable, et a son écoulement par la rivière de Paswig, qui tombe dans un golfe de la mer Glaciale. Les lacs et les rivières des paroisses d'Utsioki et Enare restent couverts de glace deux mois plus long-tems que ceux du centre de la Suède, aux environs d'Upsal. Plusieurs rivières sont très-riches en poissons, et sur-tout en saumon. Celle de Tana fait subsister par ce produit plus de mille personnes le long de ses bords, et dans la contrée voisine.

Il est intéressant d'observer les progrès de la culture et de la population dans cette plage hyperboréenne, et de voir comment l'homme se répand dans ce nouveau domaine de son industrie. On a fait quelques essais assez heureux pour acclimater l'orge et l'avoine; les légumes, tels que les carottes, les choux, les pois, les pommes-de-terre, réussissent plus généralement. Les chevaux et les vaches, transportés du nord de la Suède et de la Finlande, ont prospéré, et le laitage est d'une grande ressource pour les colons. Ces colons sont des Finois, des Suédois et des Norwégiens; ils se mêlent souvent aux Lapons, qui voyant leurs établissemens, s'en rapprochent, et tâchent d'en faire de pareils. Ce rapprochement a été facilité par l'introduction du christianisme, et il s'est fait dans les derniers tems des mariages mixtes, qui ont produit des races métisses, ayant des traits particuliers, et dont le langage est un mélange singulier de Lapon, de Finois et de Suédois. En 1756 on comptait dans la paroisse de Sodankylae 760 habitans; en 1800, il y en avait 1617, et en 1802, 1786; de sorte que la population a doublé dans l'espace d'environ quarante ans.

M. Wahlenberg a observé qu'il règne des différences frappantes dans les mœurs et les usages des diverses parties de la Laponie. Dans les unes, on aperçoit chez les femmes un goût marqué pour la parure, tandis que, dans les autres, elles sont de la plus grande indifférence sur cet objet. Ici se manifeste un penchant décidé pour l'ivrognerie et la paresse; là règnent la plus grande sobriété, et une activité qui ne craint ni la peine, ni le danger. Quelques tribus ont l'habitude de l'obéissance, de la soumission, et d'une hospitalité désintéresée; d'autres sont jalouses de l'indépendance, reçoivent les

étrangers avec froideur, et ne leur rendent aucun service, sans avoir obtenu la promesse d'une récompense.

Nous terminerons ce précis en indiquant les principaux résultats des observations que M. Wahlenberg a recueillies dans un voyage aux montagnes de Laponie, et qu'il a publiées en 1809 à Stockholm, avec une carte et des vues. Les montagnes que le voyageur a visitées, sont au 68e degré latitude nord. Elles se rapprochent beaucoup de la mer, et dominent principalement dans la Laponie norvégienne. Leur hauteur est entre cinq et six mille pieds ; plusieurs forment d'immenses glaciers, dont les phénomènes ressemblent à ceux des glaciers de Suisse. M. Wahlenberg est le premier qui ait entrepris de monter sur ces glaciers du nord, dont à peine on connaissait auparavant l'existence ; il en a mesuré la hauteur, examiné les glaces, et observé la température. Le plus grand porte le nom de Sulitelma, et s'élève à 5798 pieds au-dessus de l'Océan. Il se compose d'une suite de sommets et occupe un espace de plusieurs lieues. On y voit, comme dans les Alpes helvétiques, des mers de glaces descendues dans les vallées, des moraines, des crevasses énormes, et des amas de neige, qui ont quelquefois une profondeur de cent pieds. Les glaces se présentent sous la forme de pyramides, de colonnes et d'aiguilles, et ont la dureté de la pierre. On ne lit pas avec moins d'intérêt ce que dit M. Wahlenberg de la température générale de la Laponie, et des influences qu'elle a sur la végetation. Il fixe la ligne de la neige à quatre mille pieds environ au-dessus de la mer : en Islande, à peu-près à la même latitude, cette ligne descend à deux mille cent pieds ; mais en Suisse et en Italie, elle ne commence qu'à sept ou huit mille pieds, et il y a des habitations aussi élevées que les sommets glacés du Sulitelma. Au Chimborazo la ligne de la

neige est à 14, 760 pieds au-dessus de la mer; les grains mûrissent à 11,300 pieds, et il y a des villes à la hauteur de 10,950 pieds. Ces données correspondantes ont autant d'importance pour la physique que pour la géographie. M. Wahlenberg aura occasion d'en recueillir de nouvelles pendant le voyage qu'il fait maintenant avec M. Buch dans les montagnes de Suisse. On nous a assuré que le savant et intrépide voyageur suédois se propose d'aller ensuite en Asie, pour visiter le mont Liban, et pour observer sur ce mont fameux les phénomènes de la température et de la végétation. L'académie des sciences de Stockholm a rendu justice à ses talens et à son zèle, et l'a placé parmi ses membres.

J. P. Catteau-Calleville.

NOTICE sur la Bibliothèque de l'Histoire sueo-gothique, par Warmholtz, *en suédois.*

L'histoire et les antiquités sont la partie de la littérature qui a toujours été cultivée avec le plus de soin dans les contrées du Nord. Les Danois, les Suédois, les Polonais, ont un très-grand nombre d'ouvrages, de mémoires, de dissertations, sur les événemens dont leur pays a été le théâtre dans les tems anciens et modernes, sur les monumens échappés aux siècles, sur les productions, les usages et les mœurs. On trouve une partie considérable de ces productions, indiquée, avec des notices critiques et bibliographiques, dans la *Bibliothèque historique de Suède*, de feu M. *Warmholtz*. Ce littérateur suédois avait vécu long-tems en Hollande, en Allemagne et en France, et avait rassemblé dans ces pays, ainsi qu'en Suède, une collection de livres aussi nombreuse que choisie; il entre-

tenait de plus une correspondance littéraire fort étendue, et se procurait les meilleurs journaux. Retiré dans une terre qu'il possédait à quelque distance de Stockholm, et où il avait rassemblé tous ses livres, il consacra plus de dix anneés au grand ouvrage dont nous parlons, et qu'il acheva peu avant sa mort. Il en déposa le manuscrit entre les mains de M. Gjoerwell, bibliothécaire du roi de Suède, et le chargea d'en soigner l'impression. Quelques volumes parurent de 1783 à 1786; mais le manque de fonds occasionna une interruption qui dura plusieurs années. Quelques amateurs des sciences s'étant ensuite intéressés à cette entreprise, on a repris l'impression, et il a paru successivement, dans les dernières années, plusieurs volumes qui se rapprochent des tems modernes. Le plan est le même que celui de la *Bibliothèque historique de France*, par le P. Lelong. Les notices sont faites avec beaucoup d'exactitude et de soin, et contiennent souvent des citations et des anecdotes curieuses. Quoiqu'il soit principalement question des ouvrages nationaux, l'auteur n'a pas négligé ceux qui ont paru dans les pays étrangers, et il a donné une attention particulière aux voyages. En indiquant celui de Payen, lieutenant-général de Meaux, qui parut en 1660, il rapporte le passage suivant : « Les premières villes du royaume de Suède sont Yoenkoeping, Linkoeping, Telje, Upsal, Kopparberg (ou Fahlun), qui, toutes prises ensemble, ne valent pas Vaugirard et Montmartre. » Ce jugement peut paraître léger et tranchant; mais, à l'époque dont il s'agit, il pouvait ne pas être sans fondement. Le voyageur exceptait la capitale; Gothembourg, qui est maintenant une cité peuplée et florissante, ne faisait que de naître par l'industrie de quelques familles hollandaises et flamandes. Encore de nos jours, si l'on

fait abstraction des capitales et de quelques ports de mer, tels que Dantzick, Riga, Rével, Carlscrona, Bergen, il y a dans le Nord peu de villes qui retracent l'image de celles de France, d'Italie et d'Allemagne. La population est trop disséminée, les manufactures et les métiers sont trop peu avancés pour qu'il puisse se former, dans l'intérieur, des cités opulentes, construites régulièrement, et présentant un aspect imposant. On doit pardonner au voyageur, qui se transporte dans les plages septentrionales des bords du Tibre, de la Seine, de la Loire, du Rhin, de se laisser entraîner, par la charme et l'influence des souvenirs, à des jugemens que les indigènes, dont l'œil n'a pas des objets de comparaison, peuvent trouver injustes et sévères.

En parlant des ouvrages sur la Laponie, M. Warmholtz en cite un, dont l'auteur était Lapon; il se nommait *Nicolas Oern*, vivait au commencement du dernier siècle, et avait fait quelques études en Suède. Ce Lapon, le premier et le seul sans doute qui ait écrit des livres, conserva cependant toujours le naturel nomade; il parcourut plusieurs pays, et se fit remarquer par plusieurs aventures. S'étant produit en Allemagne sous le titre de prince, il captiva le cœur d'une princesse, qui allait l'épouser, lorsqu'elle reçut des renseignemens peu satisfaisans sur son compte. Le prince démasqué prit la fuite, et passa en Russie : convaincu de mauvaise conduite, il fut arrêté et envoyé à Astracan; mais il parvint à s'échapper, et sut intéresser en sa faveur le roi d'Angleterre. Cependant les secours qu'il attendait de ce prince n'ayant pu arriver à tems, il mourut dans la misère parmi les frimas du nord de la Russie. Son ouvrage sur la Laponie est en allemand,

et parut en 1707 ; il en publia un autre dans la même langue, en 1708, sous le titre pompeux de *Lettres du fameux voyageur et prince lapon Nic. Oern*, écrites, pendant ses voyages, à ses compatriotes.

Plusieurs autres notices présentent un grand intérêt, et fournissent des matériaux précieux pour l'histoire littéraire. Nous citerons celles qui ont pour objet les ouvrages sur l'hypothèse de la diminution des eaux, dont André Celsius, professeur à Upsal, peut être regardé comme le père ; le fameux livre intitulé : *Atlantica*, où Rudbeck déploie une érudition immense pour prouver que la Scandinavie fut le berceau du genre humain ; et la grande collection désignée par le titre de *Suecia antiqua et hodierna* (la Suède ancienne et moderne). Cette collection offre une suite d'estampes au nombre de trois cent cinquante-trois, qui représentent les villes, les ports, les sites remarquables, les monumens de l'antiquité, et les châteaux. Entre ces derniers, il y en a cependant plusieurs qui n'ont jamais existé qu'en projet, et qu'on chercherait vainement en parcourant le pays. Ce fut le comte Eric de Dahlberg, général de Charles X, de Charles XI et de Charles XII, qui donna l'idée de l'ouvrage ; très-versé dans le dessin, il fournit lui-même plusieurs plans, et il demanda en même tems qu'on joignît aux gravures un texte historique. Ce texte, qui ne fut achevé qu'en partie, est conservé en manuscrit dans la bibliothèque du roi. Le recueil des estampes parut sous les règnes de Charles XI et de Charles XII, et non sous celui de Gustave III, comme il est dit dans l'*Année littéraire*, année 1773, n° 13.

Cette belle collection, qui est aussi bien exécutée pour le dessin que pour les gravures, fut d'abord destinée à servir de présent de la part du roi ; mais dans les

derniers tems, quoique le roi se soit réservé d'en disposer ainsi quand il le trouverait à propos, la bibliothèque publique de Stockholm a pu en vendre ou en échanger un certain nombre d'exemplaires. En 1773, il en avait été envoyé dix à Paris au libraire Valade.

Le nombre des ouvrages historiques s'est augmenté assez considérablement en Suède depuis que M. Warmholz a achevé son travail. Nous pourrons citer entre autres l'*Histoire de Gustave Adolphe le Grand*, par M. Hallenberg; l'*Histoire d'Adolphe Frédéric et de Louise Ulrique*, par le baron de Rosenhane; *les Dynasties régnantes en Suède*, et l'*Histoire du Sénat*, par le même; le *Cours d'Histoire de Suède*, par M. Fandt, professeur à Upsal. Nous nous proposons de faire connaître ces ouvrages plus en détail dans une autre occasion.

J.-P. Catteau-Calleville.

LANGUES ORIENTALES.

SUITE de la *Notice des ouvrages de littérature Indienne, publiés au Bengale.*

Asiatick researches, (Recherches asiatiques ou Mémoires de la Société établie au Bengale pour faire des recherches dans l'histoire, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie). Calcutta, imprimée par Hubbard, à l'imprimerie hindoustanie, 1810. — *In*-4° de 574 pages, avec 8 planches et une carte du Gangatri.

L'académie fondée à Calcutta par MM. Jones, Wilkins, Chambers, Polier, sous les auspices de M. Hastings, et la protection immédiate du gouvernement général de l'Inde, conserve le même degré de splendeur auquel l'avaient portée dès sa naissance ses célèbres fondateurs. Les membres qui la composent, acquiérent chaque jour de nouveaux droits à l'estime, à la reconnaissance des hommes instruits de tous les pays, par leur infatigable ardeur à cultiver une langue et une littérature qui nous étaient inconnues, à explorer et à décrire des contrées où nul Européen n'a pénétré avant eux. Je n'hésite pas à exprimer ici le plaisir, l'intérêt que j'éprouve à la lecture des Mémoires de la *Société Asiatique*, dont les onze premiers volumes contiennent plus de notions littéraires *absolument neuves* qu'aucune des Collections académiques publiées en Europe. Ces sentimens ne scandaliseront point ceux qui savent, et sur-tout qui sont bien convaincus que tous les hommes qui cultivent les sciences, la littérature et les arts, doivent se regarder comme membres de la

même famille, qu'il doit exister conséquemment entr'eux une espèce de consanguinité qui les porte à s'estimer, à s'aimer, à se rapprocher.

Le volume dont il s'agit, un des plus importans de cet inappréciable recueil, renferme dix mémoires.

N° Ier. *Description des pétrifications qui se trouvent auprès du village de Trivikera dans le Carnate*; par M. J. Warren, capitaine au 33e régiment d'infanterie de S. M. B. (10 pag.).

Le village de Trivikera est situé sur le bord septentrional de l'Ariakoupam ou rivière de Vilnour, à 15 milles (cinq lieues) nord-est de Pondichéry. Il ne consiste maintenant qu'en quelques hutes éparses; c'était autrefois une ville considérable, comme on en peut juger par les restes d'une pagode entièrement en pierres, et dont la principale tour d'entrée a huit étages.

A un quart de mille Est de ce village, M. Warren a vu un assez grand nombre de troncs d'arbres d'une immense dimension, pétrifiés; les uns couchés sur le sol, les autres à demi enterrés. Plusieurs de ces troncs ont 40 pieds de long. Notre voyageur en a même mesuré un qui avait 60 pieds et 8 à 9 pieds de diamètre vers la racine. Un officier français qui réside maintenant à Pondichéry, a montré à M. Warren un morceau de bois pétrifié, trouvé dans l'Ariakoupam, à 7 ou 8 milles anglais du village de Trivikera, et il y a tout lieu de conjecturer que le lit de la rivière et les terres environnantes renferment beaucoup plus d'arbres pétrifiés qu'on n'en trouve à découvert sur la surface du terrain. Ces arbres paraissent être des tamarins au port majestueux et au vaste ombrage, quoique l'on n'aperçoive aujourd'hui aucun vestige de leurs immenses branches, dont on peut d'ailleurs se former une idée par la prodigieuse dimension des troncs pétrifiés.

N° II. *Essais sur les îles sacrées de l'Occident, et autres essais relatifs à cet ouvrage*, par le major FR. WILFROD ; sixième essai (141 pag.).

CE mémoire n'est, comme on le voit, que la sixième partie d'un grand ouvrage, dont les cinq premières ont paru dans les volumes précédens. Ce sera pour nous le sujet d'un article particulier et fort intéressant, dans lequel nous examinerons si, comme le prétend notre savant confrère (1), les anciens Hindous ont connu l'Europe et même l'Angleterre. Quelque soit, au reste, l'opinion qu'on ait de son système, ses mémoires n'en sont pas moins précieux par le grand nombre de passages des *Vêdas*, des *Pourânas* et autres ouvrages samskrits qu'ils renferment.

N° III. *Catalogue des plantes médicinales et des drogues de l'Inde, avec leurs noms hindoustanis et samskrits ;* par J. FLEMING, M. D. (22 pages).

CE catalogue est spécialement destiné aux médecins qui arrivent dans l'Inde, pour leur faire connaître les principaux articles que leur fournit la matière médicale de ce pays, et sous quel nom l'on peut se les procurer.

Le nom systématique des plantes est tiré de l'édition du *Systema Plantarum* de Linnée, donnée par Wildenow. Quant aux espèces non mentionnées dans cet ouvrage, leur description et leur arrangement ont été empruntés de M. Roxburgh, qui, avec sa libéralité ordinaire, a mis ses manuscrits à la disposition de M. Fleming. On conçoit aisément toutes les difficultés qu'il a dû éprouver pour bien établir la synonymie entre les noms samskrits, hindoustanis, et les noms systématiques. Ici l'auteur proclame avec une noble franchise ses obligations envers M. H. T. Colebrooke, savant justement célèbre en Angleterre comme dans l'Inde, par son immense érudition samskrite. On conçoit aisément qu'un semblable mémoire

---

(1) M. Wilford est membre associé de l'Institut de France.

n'est pas susceptible d'analyse, mais nous le croyons digne des honneurs de la traduction, et nous nous ferions un devoir de communiquer notre exemplaire au médecin qui voudrait entreprendre cet utile travail.

N° IV. *Essai sur les Sikhs ;* par le brigadier général MALCOLM (1). (213 pages).

QUOIQUE les Sikhs (2) forment maintenant, dans le nord de l'Inde, une nation nombreuse et formidable, qui a déjà exercé la plume de plusieurs Anglais, leur nom est à peine connu parmi nous. Ils n'en méritent pas moins notre attention, et l'essai de M. Malcolm suffit pour donner une juste idée de l'importance politique de ce peuple nouvellement formé. L'auteur ne s'est pas contenté des renseignemens qu'il avait recueillis pendant une expédition faite par les Anglais dans le Pandj-âb, en 1805 : il a eu de fréquentes conférences avec un *gourou* ou prêtre sikh de l'ordre *nirmala*, également savant et communicatif ; enfin un de ses confrères de la Société Asiatique, M. Leyden, lui a communiqué de longs extraits de l'*Adi Grand'h*, et autres traités religieux, et historiques, écrits par des Sikhs en dialectes Pandjabi et Doggar. L'auteur a divisé son mémoire en trois sections. La première contient l'histoire des Sikhs, leur état présent, des observations sur leurs institutions religieuses, leurs mœurs, leurs usages. Ce peuple aujourd'hui si considérable, n'était il y a peu d'années qu'une secte fondée à la fin du 15e siècle de notre ère, sous le nom qu'ils portent encore aujourd'hui, par Nanek Chah, originaire de la seconde

---

(1) Le même qui fut envoyé en ambasssade auprès du roi de Perse en 1799. Voyez le *Précis Historique de la Perse*, tome X, pag. 231 de la nouvelle édition des *Voyages de Chardin*.

(2) Ce nom qu'on donne à quiconque suit un *gourou*, c'est-à-dire un maître, un pédagogue particulier, est la corruption du mot samskrit *sikcha*, ou *chichia*, écolier, disciple, sectateur.

caste pure des Hindous nommée *Kchetreya*, né en 1469 à Talwendi, petit village de la province de Lâhor. Ce village est devenu une ville assez importante sous le nom de *Rayapour* (ville Capitale), sur les bords du Beyah l'ancien Hyphasis. Nanek montra dès sa tendre enfance un grand penchant pour la dévotion, et beaucoup d'éloignement pour les choses de ce monde. Ayant été chargé par son père d'acheter du sel dans un village voisin, il distribua tout son argent à des *faqyrs* ou pieux mendians qu'il rencontra. Cet acte de générosité et plusieurs autres que nous passons sous silence, lui valurent de rudes corrections paternelles. Elles ne cessèrent que d'après les injonctions du *Raya*, ou chef même du canton, qui crut reconnaître dans Nanek un favori de la Divinité. Après différentes circonstances qui contribuèrent à lui établir un caractère divin, Nanek se mit en voyage ; il visita toutes les villes de l'Inde où il opéra, dit-on, plusieurs miracles, fit le pélerinage de la Mekke et de Médyne, sous le costume de faqyr, raisonna avec les docteurs musulmans, montrant toujours le plus grand éloignement pour toute espèce de querelle, et un vif désir de fondre ensemble la religion hindoue et la religion musulmane, qui sont parfaitement d'accord touchant l'unité de Dieu. Il éprouva la plus vive opposition de la part des docteurs et sur-tout des pénitens hindous. Ceux-ci sommèrent Nanek de faire quelques miracles, afin de leur prouver sa mission. « Un saint instituteur, leur répondit-il, n'emploie » d'autres moyens que la pureté de sa doctrine. Le monde » peut bien changer, mais le créateur est immuable. » Cette sage réponse est une terrible objection contre ses sectateurs même, qui lui attribuent un si grand nombre de miracles. Peu de tems avant sa mort il se rendit à Moultan, ville célèbre par le grand nombre de ses docteurs musulmans. « Je viens parmi vous, leur dit-il, comme le Gan- » ges sacré se rend dans l'Océan. » A son retour dans le Pandj-âb, il abandonna la forme humaine, et fut enterré sur les bords du Râvi, qui depuis a couvert de ses eaux le

lieu de sa sépulture. — Malgré les miracles et autres circonstances ridicules dont les Sikhs prétendent embellir l'histoire de leur fondateur, on voit aisément que c'était un homme doué d'un génie supérieur, animé par les sentimens les plus nobles, et profondément affligé des folies et des cruautés de l'espèce humaine. A la vue des querelles et des rixes qui s'élèvent souvent entre les Hindous et les Musulmans, dans un pays limitrophe de l'Inde et de la Perse, Nanek conçut le projet de concilier leurs religions.

Son principal, son unique but, était donc de rallier les Hindous et les Musulmans au plus sublime des principes, la piété envers Dieu, la paix entre les hommes ; et pour répandre cette sainte doctrine, il n'employa jamais que les exhortations et la douceur.

Nanek n'ayant trouvé aucun de ses fils capable de lui succéder dans ses fonctions spirituelles, choisit un Kchetreya, nommé Lehana : il l'initia dans les mystères sacrés de sa nouvelle religion, le revêtit du manteau de fakyr, et lui fit prendre le nom de *Gourou-Angada*. Nous épargnons à nos lecteurs la nomenclature et l'histoire des *Gourous* (1), qui se sont succédés jusqu'à présent ; il nous suffira de remarquer que plusieurs ont fait des innovations très-importantes dans la religion de Nanek. Les uns ont permis de manger des animaux, excepté de la vache ; d'autres ont ajouté d'amples commentaires au livre de leur prophète : quelques-uns scellèrent leur foi de leur sang ; l'intolérance des grands moghols musulmans et des râdjahs hindoux contribua puissamment à la propagation de cette secte. Elle prit, en effet, une attitude guerrière et imposante après la mort tragique du gourou Tegh-Behader en 1675. Leur douceur, leur patience jusqu'alors à toute épreuve, leurs principes de tolérance firent place à la haine, aux plus implacables ressentimens.

---

(1) Ce mot samskrit signifie proprement *maître, précepteur, instituteur ;* c'est le titre que les Sikhs donnaient à leur Souverain Pontife.

Employer les moyens les plus violens pour répandre leurs principes religieux, jurer haine éternelle aux insolens, aux sanguinaires musulmans, *se consacrer à l'acier*, c'est-à-dire, au métier des armes, tels furent les principes prêchés par le gourou Govinda, et dont ses successeurs ne se sont pas écartés : ce Gourou fit de nombreux miracles, écrivit plusieurs traités sur sa religion, et ordonna à ses sectateurs de conserver leurs cheveux, de s'habiller en bleu, etc. Il soutint des guerres sanglantes et glorieuses contre plusieurs Râdjahs et contre le grand moghol Aureng-Zeyb. Enfin il périt victime d'un assassinat. Les Sikhs le regardent comme le dernier de leurs dix *Gourou* ou guides spirituels inspirés. Une prophétie en avait ainsi fixé le nombre. Les troubles qui suivirent la mort d'Aureng-Zeyb favorisèrent les projets ambitieux de différens chefs Sikhs ; mais ils éprouvèrent aussi des revers affreux, et se virent, ainsi que leurs familles, livrés souvent aux supplices les plus atroces. Leur vengeance fut terrible, sur-tout envers les Musulmans, qui, par leurs efforts mêmes pour exterminer les Sikhs, ne réussirent qu'à leur donner une existence politique et militaire très-imposante. La décadence de la puissance moghole dans l'Inde favorisa leurs projets d'agrandissement, et c'est dans le *Mémoire* de M. Malcolm qu'il faut lire les détails de leurs principales expéditions. Nous nous bornerons ici à observer que le pays, occupé maintenant par les Sikhs, s'étend depuis le 28e degré 40 minutes de latitude nord jusqu'au-delà du 32e ; ils possèdent le Pan-djâb, le Lâhor, une partie du Moultan, la contrée située entre les rivières de Setledje et de Djemna ; leur territoire est borné au nord et à l'ouest par celui du roi de Kâboul, à l'est par les possessions des Râdjahs de Djemna, de Namoutadan et de Srinagar, au sud par celles des Anglais et par les grands déserts de sable de Djasalmer et de Hansyâ-Hissar. Nous remarquerons que, du tems du voyageur Bernier, la province seule de Lâhor, qui appartient maintenant aux Sikhs, produisait au grand Moghol 246 laks, et 95000 roupies, environ soixante-deux millions de francs.

Le gouvernement des Sikhs est une espèce de théocratie. Ils obéissent, il est vrai, à un chef temporel qui lui-même est soumis au *Khalsah*, ou gouvernement qui n'existe et n'agit qu'au moment où se tient le *gourou-mata*, espèce d'états-généraux, composés des chefs de la nation ; ceux-ci sont censés délibérer et décréter sous l'inspiration immédiate d'un être invisible, toujours occupé à veiller au salut de la république. Nous regrettons de ne pouvoir décrire ici les cérémonies usitées dans les *gourou-mata;* le dernier s'est tenu en 1805, au moment où l'armée anglaise poursuivait Holkar dans le Pan-djâb. Les principaux chefs sikhs sont tous de race hindoue. Leurs guerriers portent la barbe, sont aussi actifs que les Mahrattes, mais plus robustes, et au moins aussi courageux qu'aucun naturel de l'Inde. Leurs soldats, presque tous cavaliers, ne manquent ni de bravoure, ni d'activité, ni même de fidélité envers leurs chefs, et n'ont pas pour le pillage tout le goût qu'on leur suppose. Le caractère des cultivateurs et des marchands est le même que celui des soldats ; ils sont toujours prêts à prendre les armes pour leur défense personnelle ou pour la cause commune. Leurs cavaliers sont armés d'épées, de lances, et quelques-uns de fusils à mêche. — On ne les accusera pas d'exagération quand ils se vantent de pouvoir mettre sur pied une armée de cent mille cavaliers.

Quoique les Sikhs n'aient pas la manie du prosélytisme, tous les Hindous, Musulmans, Juifs, Chrétiens, Guêbres, etc. qui veulent embrasser la religion de Nanek, sont reçus avec empressement, et les cérémonies de leur admission sont fort simples ; elles consistent principalement dans le lavement des pieds, et à manger une espèce de bouillie ou de gâteau. Si le néophyte est Musulman ou Juif, on exige qu'il mange un morceau de porc, comme la preuve la plus indubitable qu'il abjure son ancienne croyance. Leurs principales pratiques religieuses consistent à manger en commun la bouillie dont nous venons de parler, et à entendre avec un grand recueillement la lecture et l'explication de leurs livres sacrés, faites par les gourous,

dans de vastes salles. Un exemplaire du livre de Nanek écrit en caractères *gourou-mouht*, corruption du dêvanâgari, est posé sur l'autel, à côté d'une épée nue et d'un bouclier noir.

La troisième et dernière section du Mémoire dont il s'agit n'est certainement pas la moins curieuse; mais comment en donner ici un extrait, puisqu'elle ne consiste même qu'en notices et en extraits d'ouvrages relatifs à la religion des Sikhs, composés et commentés par leurs différens Gourous? On y reconnaît les principes moraux des Hindous et des Musulmans dépouillés de toute la partie purement dogmatique et mystique de ces deux religions. Les miracles dont se vantent leurs fondateurs sont, à la vérité, remplacés par d'autres non moins absurdes; et il faut convenir que les *conseils* de certains Gourous, pour massacrer, exterminer les Musulmans, contrebalancent bien les *préceptes* philanthropiques et tolérans du bon Nanek. Au reste, je crois que la traduction de ce *Mémoire* serait lue avec un vif intérêt, et à l'appui de mon opinion je citerai l'édition séparée qui en a été publiée dernièrement à Londres sous format in-8°. On regrette que l'éditeur n'ait pas ajouté à ce volume le *Précis sur les Sikhs*, qui se trouve à la suite du voyage de l'Inde à Saint-Pétersbourg, par Georges Forster; le *Mémoire sur le collège des Sikhs* à Calcutta, par M. Wilkins, inséré dans le premier volume des *Asiatick Researches*, et la description du pays des Sikhs, etc., donnée par Browne, avec une carte dans ses *India tracts*. Londres 1788. On pourrait y ajouter aussi des détails curieux consignés dans les *Lettere sulle Indie orientali*, publiées en 1802, 2 vol. in-8°.

N° V. *Description des expériences faites à l'Observatoire situé près le fort Saint-Georges (à Madras), pour déterminer la longueur d'un simple pendule, battant les secondes dans cet endroit. On y a ajouté des comparaisons de la même expérience faite dans d'autres parties du globe, et quelques remarques sur l'éliptícité de la terre qu'on déduit de ces opérations*; par M. Warren (15 pag.)

N° VI. *Morsures de serpens vénéneux, traitées avec succès ;* par John Macrae. (17 pages.)

N° VII. *Description de plusieurs monandries de l'Inde, appartenant à l'ordre naturel appelé Scitamineæ par Linnée, Cannæ par Jussieu, et Drimyrhizæ par Ventenat,* par W. Roxburgh M. D. (42 pages). On sent aisément que ces Mémoires ne sont guère susceptibles d'analyse ; mais nous espérons trouver d'amples dédommagemens pour les lecteurs de notre prochain N°, dans les trois Mémoires suivans, dont nous nous bornons à donner ici les titres.

N° VIII. *Sur la secte Rochenyah et son fondateur Bayazyd Anssary,* par J. Leyden. (66 pages.)

N° IX. *Sur les sources du Gange dans l'Himadi ou Emodus,* par H. T. Colebrooke. (16 pages.)

N° X. *Relation d'une reconnaissance faite pour découvrir les sources du Gange,* par le cap. Raver. (19 pages.)

Rajneti, etc. (Radjnéti, ou contes où sont développées la morale, les doctrines, la politique civile et militaire des Hindous, traduit de l'original Samskrit en *Bhacha* (ou idiome) *Bridje*, par Narayen pandit, et publié par Sri Lallou Lalkob, *mounchy*, c'est-à-dire écrivain en bhacha, au collège du fort William. Calcutta, à l'imprimerie hindoustanie, rue de Cossitolah, n° 11, 1809, in-8°, 254 pages cotées en chiffres indiens, plus un feuillet de deux pages pour la table. Ce volume est entièrement imprimé en caractère dêvanâgari.

Les personnes qui ont lu la traduction française du premier volume des Voyages du docteur Clarke, publiée dernièrement, en 2 vol. in-8°, apprendront certainement avec intérêt que la première section du second volume de cet excellent ouvrage vient de paraître sous ce titre :

Travels (Voyages dans différentes contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, seconde partie; la Grèce, l'Égypte et la Terre-Sainte, section première. A Londres, chez Cadell et Davies, 1812, in-4° de 768 pages, orné de 51 planches, vues, costumes, vignettes, et une carte géographique.)

Nous ne voulons pas enlever au laborieux rédacteur des *Annales des Voyages* le plaisir de donner une analyse un peu étendue de cet important ouvrage, ce sera un des articles les plus intéressans de son utile recueil. En effet, ce volume, qui s'ouvre par une description circonstanciée de l'intérieur du harem du grand-seigneur, renferme une grande quantité d'observations neuves, de rapprochemens ingénieux, de discussions approfondies, et nourries de la plus vaste érudition latine, grecque et orientale. Parmi ses conjectures, on nous permettra au moins d'indiquer celle qu'il a consignée sur l'origine étrusque de Druzes, dont le nom lui paraît une corruption du mot *Etrusci*. Ces derniers, comme on sait, devaient leurs lettres, leurs sciences, et peut-être leur origine, aux Phéniciens. Le bœuf et le veau des Druzes modernes ressemblent prodigieusement aux bœufs Mnevis et Apis des Egyptiens, au veau d'or des Israélites, au Boswanandi des Hindous, etc. Mais gardons-nous d'aborder un sujet auquel un de nos savans orientalistes (M. Silvestre de Sacy) consacre une grande partie de ses veilles depuis plus de vingt ans.

Le premier volume des Voyages de M. Clarke a été déjà réimprimé à Londres, avec des additions, et il a eu la louable attention de faire imprimer séparément les additions, en faveur des acquéreurs de la première édition.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

Détails sur un couvent de religieux de la Trappe, qui s'est établi en Angleterre.

L'ATTENTION du public s'est quelquefois fixée sur les établissemens monastiques qui ont été transportés en divers pays par une suite de la révolution française. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de lire un récit succint de la visite que j'ai faite, dans le courant de l'été dernier, à un couvent de moines de l'*ordre de la Trappe*, qui s'est établi près de *Lulworth Castle*, maison de campagne de M. Weld.

Au commencement de juillet dernier, je partis à huit heures du matin de Dorchester, accompagné de deux autres personnes, l'une desquelles avait visité le monastère quelque tems auparavant, et s'offrit volontiers à nous servir de guide. Après une route d'environ onze milles, à travers des dunes, couvertes de troupeaux de moutons, nous nous dirigeâmes sur notre droite, vers une petite vallée toute revêtue de bois. A l'extrémité de cette vallée, la vue se termine agréablement par le canal anglais, et au milieu du tableau on découvre le château de *Lulworth*, édifice gothique, consistant en quatre tours rondes, jointes par autant de courtines. Comme il est permis aux étrangers de voir l'intérieur du château, nous descendîmes de cheval à la principale porte d'entrée, aux deux côtés de laquelle il y a des inscriptions latines, dont une constate la tolérance précieuse qui a été accordée aux Catholiques romains en 1780, et l'autre fait mention de la visite dont Sa Majesté Britannique a daigné honorer

M. Weld il y a quelque tems. Traversant ensuite le vestibule, nous passâmes dans une salle très-grande et bien éclairée, au bout de laquelle se trouve un orgue, qui fut touché pendant tout le tems que nous restâmes dans cette maison. Chaque appartement a un dégagement qui conduit à une chambre construite dans la tour qui l'avoisine, laquelle sert de chambre à coucher. Le salon de compagnie et la bibliothèque sont spacieux et meublés avec élégance. Dans les cours, il y a une magnifique chapelle catholique romaine, composée de deux nefs et une rotonde au milieu. Le maître autel est superbe et orné de trois bons tableaux.

Après avoir visité le château, nous allâmes nous promener dans la campagne, et nous parcourûmes l'espace d'un mille avant d'arriver au monastère. C'est un édifice construit avec des matériaux assez communs et d'une architecture très-simple. Les environs présentent l'aspect d'un véritable désert. Les collines sont nues; le vent d'est, venant du canal, enlève de bonne heure les bourgeons de tous les arbres.

Ayant sonné à la porte du monastère, nous fûmes reçus par le portier. Vous pourriez difficilement prendre une idée du costume effrayant de cet homme. Il portait une tunique de drap lourd et grossier, à laquelle était attaché un capuchon de la même étoffe qui tombait en arrière sur ses épaules et laissait voir sa figure : mais les autres moines qui étaient vêtus de même que le portier, couvrirent leur visage de ce capuchon, de manière qu'on pouvait à peine apercevoir leurs yeux et leurs nez. Leurs bas sont de drap grossier, et leurs chaussures de bois avec une semelle de trois pouces d'épaisseur. Après nous avoir demandé s'il y avait des femmes avec nous, le portier, sur notre réponse négative, nous mena au réfectoire. Cette pièce est une sale toute unie, dont les murs sont seulement blanchis; elle n'est meublée que d'une table grossière et de deux ou trois chaises de bois. Il y avait sur la

table à manger un peu de soupe et de pain, les seuls alimens permis aux moines. L'aspect de la soupe, je l'avoue, me fit mal au cœur : le pain était absolument noir. Tel est l'ordinaire de la communauté : on le leur sert deux fois par jour en été, et une fois seulement en hiver. Leurs ustensiles de table consistent en une écuelle de bois avec sa cuiller, et une tasse de terre commune pour chacun.

Nous passâmes ensuite dans une espèce de salon de compagnie, où nous trouvâmes environ deux douzaines de livres de superstition, dont partie était en français et le reste en latin : c'était là toute leur bibliothèque.

La chapelle est propre et simple ; il n'y a que l'autel qui soit un peu orné. En sortant de là, nous allâmes par le cloître, au cimetière, qui n'est qu'une petite cour intérieure, remplie d'herbes et de gazon. Deux tombeaux déjà comblés sont marqués par deux croix de bois, et il y a constamment une tombe toujours ouverte pour recevoir le premier mourant. Notre conducteur nous assura que chaque individu de la communauté priait sincèrement pour venir bientôt l'occuper lui-même ; et je n'en suis pas surpris lorsque je pense à leur misère et à quel point la nature humaine est dégradée dans l'enceinte de ces murs. Nulle part ailleurs je n'ai vu rien de semblable.

Quand nous eûmes visité le rez-de-chaussée, on nous conduisit au premier étage où nous vîmes le *dortoir*. C'est un appartement long et étroit, éclairé par une seule fenêtre en face, du côté opposé à la porte. Dans cette sale, il y a vingt-quatre ou vingt-cinq lits, ou plutôt cellules, séparées l'une de l'autre par des planches. Toute la communauté repose dans ces cellules sur des planches, couvertes seulement d'une mauvaise couverture. Chaque nuit, ils se lèvent à minuit pour aller prier Dieu : ils y restent jusqu'à quatre heures, après quoi ils vont travailler au jardin, à la ferme, ou se livrent à d'autres occupations domestiques. A onze heures ils dînent, et à sept heures ils vont se coucher.

Aucun individu de la communauté, excepté le portier, n'a permission de parler, à moins qu'il n'en obtienne la permission du supérieur. Les moines que nous rencontrions nous regardaient à peine. Lorsque nous les approchions, ils tournaient la tête et faisaient le signe de la croix sans dire mot. Le silence de ce lieu est vraiment terrible. Dix-sept hommes et cinq jeunes gens composent la société actuelle, si on peut appeler ainsi une réunion dont la véritable essence est l'insociabilité.

M. Weld a cédé à ces cénobites le monastère pour leur usage et une ferme d'une étendue suffisante pour leur procurer le nécessaire. Ils vendent le superflu du produit de la ferme aux marchés des villes du voisinage, où ils achètent aussi les articles dont ils peuvent avoir besoin dans leur simplicité domestique.

Le portier, quoique membre de la communauté, était assez communicatif: il se plaignait en effet du supérieur, qui, en le continuant pendant deux ans à un poste qui devrait être occupé par chaque frère à tour de rôle, interrompait trop long-tems ses dévotes méditations; il désirait ardemment de les reprendre pour ne les plus quitter. Il disait que la communication avec les étrangers, ramenait en lui ses pensées vers un monde qu'il voulait oublier. Je ne fus pas peu surpris, lorsque, prenant congé de cet homme qui aspirait avec tant de zèle à sa séparation du monde, je lui présentai une marque de ma reconnaissance pour ses attentions; il baissa les yeux avec une humble modestie, me tendit sa main sale, et se mit à dire, avec un air affable et complaisant: *tant qu'il vous plaira, monsieur*. Quelques schellins furent la taxe levée sur nous à notre sortie de cette triste résidence de l'ignorance et de la malpropreté. Je la quittai en soupirant de pitié sur le sort de ceux que le vice ou la folie entraînent au couvent de la Trappe, pour expier des fautes réelles ou imaginaires.

(*Extrait d'un Journal anglais*.)

Sur mistriss SIDDONS. — Les journaux ont inséré une notice curieuse sur mistriss Siddons. La voici :

Cette célèbre tragédienne anglaise a aujourd'hui 58 ans. La nature lui a donné une taille majestueuse, un maintien noble, un magnifique organe. Jamais aucune actrice ne l'a surpassée dans l'art des inflexions. La flexibilité de sa physionomie, l'expression de ses yeux, la grâce de ses mouvemens, sont au-dessus de tout éloge, et secondent son rare talent pour la déclamation. Au jugement des connaisseurs, elle est même, dans la tragédie, supérieure à Garrick, et n'a en Europe aucun émule qui puisse lui être comparé.

Fille de M. Kemble, directeur d'une troupe ambulante, elle conçut, très-jeune encore, pour M. Siddons, une passion que ses parens n'approuvèrent pas. Alors, elle quitta le théâtre, entra chez mistriss Grethead en qualité de femme de chambre, épousa son amant, et, formée par ses soins, reparut dans la carrière dramatique avec tous les avantages que la nature lui avait prodigués.

C'est à Londres, sur le théâtre de Drury-Lane, qu'elle a déployé ses talens. Elle jouait très-souvent devant leurs majestés à Buckingham-House et à Windsor, parcourait chaque année les provinces, allait à Edimbourg, à Dublin, et recevait par-tout des applaudissemens, des hommages. Quelques désagrémens qu'elle avait essuyés, de violentes diatribes, des chagrins domestiques, l'avaient engagée à se retirer dans le pays de Galles, avec la fortune qu'elle avait amassée. Il fallut les sollicitations les plus vives de ses amis et le désir qu'elle avait d'assurer le bien-être de sa famille pour qu'elle renonçât à ce projet.

Mistriss Siddons réunit, dans la vie privée, les plus aimables qualités aux vertus d'épouse et de mère. Elle sculpte avec beaucoup de goût, et le buste de M. Adams a enlevé tous les suffrages. On ne peut trop admirer cette femme, qui, au milieu des séductions et des applaudis-

semens, a conservé des mœurs pures et un goût éclairé pour les arts. Elle passe plusieurs mois de l'été dans les châteaux des premiers seigneurs de l'Angleterre. Sa fortune, qui est acruellement considérable, est placée sur le théâtre de Drury-Lane, et sa vieillesse serait heureuse, si la perte qu'elle a faite, il y a peu d'années, d'une fille belle et accomplie, n'avait vivement éprouvé sa sensibilité.

ALLEMAGNE.

Les productions dramatiques ont un attrait bien piquant pour la plupart des lecteurs. En voici une qui aurait des droits particuliers à être favorablement accueillie par les fabricans de mélodrames; le titre seul doit en bien sonner à leurs oreilles : c'est *la Ligue d'Alcala* (1). L'origine et la composition de ce chef-d'œuvre sont également remarquables pour l'âge présent et pour la postérité. M. Reynard, comédien du théâtre de Munich, entend raconter le sujet d'un ballet-pantomime qui se donne en Italie. Il dit aussitôt à ceux qui l'entourent que, dans huit jours, il bâtira sur ce fond un drame *romantique* ou *romanesque* en cinq actes; or, on sait qu'un acte allemand en vaut à-peu-près deux des nôtres. On se récrie sur la possibilité du fait : les huit jours n'étaient pas écoulés, que M. Reynard se remontre armé d'un énorme manuscrit. Mais aussi quelle richesse dans les données ! Une ligue ténébreuse de chevaliers espagnols qui, au tems de la guerre des Maures, ont juré une haine éternelle à tout le sexe *porte-jupe*. Toute femme que sa mauvaise étoile conduit à l'affreux château, chef-lieu des conjurés, est immédiatement hachée en morceaux; et tout chevalier qui en épargne une seule, jeune ou vieille, laide ou jolie, est enfermé dans l'épaisseur d'un mur, et recouvert de maçonnerie, pour y périr de faim et de

(1) *Der Bund bey Alcala ; ein romantisches Schauspiel.*

rage. Mais le chef même de ces chevaliers *misogynes*, le terrible Alvaro, entend crier au fond de son barbare cœur la voix *inétouffable* de la nature, des sens et de l'amour. Il travaille donc à dissoudre en secret la ligue impie qui outrage également et le Créateur et la créature; et il est si actif et si heureux dans ses efforts, que le spectateur qui a versé des larmes de sang pendant quatre actes et les vingt-six premières scènes du cinquième, sent un doux sourire errer sur ses lèvres à l'aspect de la noce générale qui va transformer le noir donjon en Temple de l'Hymen.

S'il est curieux de connaître les productions des étrangers, il peut l'être aussi pour nous de savoir ce qu'ils pensent des nôtres. Un des journaux littéraires les plus estimés qui paraissent en Allemagne (la *Gazette de Halle*, N° 51), en rendant compte des *Arabesques Mythologiques* de Mme de Genlis, relève quelques propositions qui lui paraissent tout-à-fait erronées. Telles sont celles-ci : « Une profonde mélancolie règne dans toute la » mythologie, la poésie, en un mot dans tous les monu- » mens des anciens. — Ils n'ont jamais eu l'idée de la » perfection morale; — leurs mœurs ont toujours été » très-féroces. » Le censeur observe que si Mme de Genlis a considéré des assertions aussi extraordinaires comme un moyen sûr d'exciter une profonde admiration pour la sagacité dont elle est douée, elle a fait un calcul totalement faux. Il termine en déclarant que ce qu'il y a de plus précieux dans son livre, ce sont les Arabesques qui peuvent du moins servir de dessins de broderie aux jeunes personnes.

— Voici un ouvrage qui n'est pas sans intérêt. C'est un *Traité de la combustion spontanée*, par le docteur Kopp. Il est avéré qu'on a vu des hommes vivans réduits en cendres sans avoir été soumis aucunement à l'action d'un feu extérieur. Les pieds et les mains sont ordinairement les seules parties exceptées de cette conflagration générale. Il est remarquable que, sur dix-sept individus

qui périssent de cette mort extraordinaire, on ne compte jamais qu'un seul homme sur seize femmes. Un poëte de la Souabe en a tiré occasion de déclarer que le *beau-sexe* était seize fois plus inflammable que le nôtre; mais ce poëte ne savait pas probablement que toutes ces *belles* qui ont pris feu si aisément, étaient âgées de 50 à 80 ans; de plus, que lesdites *belles* étaient connues par une passion démesurée pour l'eau-de-vie. Jusqu'à ce jour, on avait voulu donner pour cause à la combustion spontanée l'inflammation de liqueurs spiritueuses répandues dans l'économie animale, par l'approche d'un feu externe quelconque. M. le docteur Kopp prétend l'expliquer par l'électricité seule, principalement dans les tems secs, froids et sereins. Le contact de certains animaux éminemment électriques, tels que le chat, l'anguille, la torpille, etc., est on ne saurait plus dangereux pour les ivrognes de profession. On en rapporte des exemples terribles : Une vieille gouvernante assise sur un banc, dans un jardin, caressait un gros chat, qu'elle aimait beaucoup. Soudain, une longue flamme bleue lui sortit de la bouche; le chat se sauva, et une demi-heure après, on ne trouva plus sur le banc qu'une poignée de cendres. Une autre fois, une cuisinière sujette au même défaut, préparait une matelotte d'anguilles : sa maîtresse la fait demander pour lui donner de nouveaux ordres; on la cherche vainement dans toute la maison et dans tout le quartier. Les habitans de l'endroit ne manquèrent pas d'affirmer que le diable avait emporté la cuisinière et la gouvernante, parce qu'elles volaient leurs maîtres; ce qui assurément était tirer une moralité fort édifiante de ces étranges aventures. Il y aura encore à profiter pour les connaissances de ces bonnes filles, en apprenant qu'elles furent brûlées toutes vives pour avoir trop bu.

(*Gazette de France.*)

—Quoique l'on soit en Allemagne plus occupé de politique et d'événemens militaires que d'ouvrages de littéra-

ture, il paraît cependant un assez grand nombre de romans. On pense bien qu'ils ne sont pas tous également bons; il faut choisir. Mais parmi ceux qui viennent d'être publiés, on distingue *la Succession de Rosalie*, par M. Jacobs de Gotha; *le Directeur de Police*, par M. Laun; *le Ministre, ou le Mariage par procuration*, par M. Jules de Woss; *la Bague enchanteresse*, par madame Lamotte-Fouquet, de Berlin; *Isidore*, par M. Wagner, mort il y a quelque tems.

La plume féconde de M. Auguste La Fontaine vient de nous donner encore deux romans, l'un intitulé *les Systèmes de Morale*, l'autre *le Civisme et l'Amour de Famille*. Ces deux ouvrages font cinq volumes; il y avait six mois que M. Auguste Lafontaine n'avait rien publié.

Le sectaires du système mystique nous ont aussi donné quelques productions nouvelles. Nous citerons *Isabelle d'Egypte*, par M. d'Arkim; *le Prince invisible*, par M. Etienne Schutz de Weymar; *le Service des Femmes*, ou l'*Histoire et les Amours du chevalier de Lichtenstein*, par M. Tieck. M. Lindau a publié des nouvelles espagnoles qui ont du succès. M. Weister vient de finir son sixième volume des *Mille et une Nuit*. On parle encore de *Marguerite*, de Gustave Herrmann, et de quelques autres romans, mais qui ne sont pas encore assez lus et connus pour qu'on ait sur leur compte des opinions arrêtées.

WEIMAR. — Christophe-Martin WIELAND est mort dans cette ville, la nuit du 20 au 21 janvier, âgé de plus de 80 ans.

Notre intention était de répéter ici une notice très-intéressante que M. Malte-Brun vient de publier, dans le journal de l'Empire, sur cet auteur célèbre : mais on nous promet d'Allemagne des détails très-circonstanciés sur sa vie et ses ouvrages. Nous croyons donc devoir différer, jusqu'au N° prochain, pour donner une notice biographique sur Wieland.

ITALIE.

MILAN. — *Société italienne des sciences, lettres et arts; de Milan.*

Cette société a proposé un prix de vingt-cinq napoléons, ou une médaille de pareille valeur, à l'auteur du meilleur mémoire sur les questions suivantes :

1°. Quelles furent les véritables causes des disgrâces du Tasse, et des traitemens rigoureux dont il fut si long-tems l'objet ?

2°. Avait-il réellement donné des signes de folie lorsqu'il fut enfermé par l'ordre d'Alphonse II, duc d'Este, dans l'hôpital de Sainte-Anne à Ferrare ? ou cette prétendue aliénation mentale fut-elle imaginée par ses ennemis pour couvrir leurs ressentimens, et justifier en quelque sorte sa détention ?

3°. Doit-on attribuer les malheurs de ce grand poëte à son inconstance naturelle, à son caractère ombrageux, à son tempérament mélancolique, enfin à l'humeur et et aux passions qui le dominaient, plutôt qu'à l'injustice des hommes, à la malignité des envieux, et à la fatalité des évènemens qui traversèrent sa vie ?

Le terme du concours est fixé au 1er septembre 1813.

PADOUE. — M. *Louis Brera*, de l'institut royal d'Italie, professeur de médecine, publie à Padoue une feuille périodique qui a pour titre : *Giornale di medicina pratica*. Cet ouvrage est destiné à recueillir tout ce qui se publie du plus intéressant, tant en Italie qu'ailleurs, sur des objets de médecine-pratique. Il en paraît tous les deux mois un cahier de huit à dix feuilles d'impression.

Le *bimestre* de janvier et février contient, entre autres articles, un mémoire sur *la fièvre pétéchiale*, un autre sur *la puissance fébrifuge du café*; des analyses d'ouvrages italiens, français, allemands, sur l'art médical, etc.

MERCURE ÉTRANGER.

N° III.

LANGUE ESPAGNOLE.

POÉSIE TRADITIONNELLE.

Alonzo d'Aguilar, brave chevalier Castillan, demande au roi Ferdinand la permission de marcher contre les Maures. Le combat s'engage dans les défilés des monts Alpuxarras. Après avoir opposé une vigoureuse résistance aux troupes moresques, Alonzo tombe percé de coups au milieu des siens, et expire en héros. Ce fut à cette occasion que l'on composa la romance suivante, qui respire en tout la simplicité d'Homère.

ROMANCE,

Extraite du Romancero général. *Edit. de Madrid*, 1614.

Estando el Rey don Fernando
En conquista de Granada,
Donde están Duques, y Condes,
Y otros señores de salva,

Con valientes capitanes
De la nobleza de España:
De que la huvo ganado
A sus capitanes llama.

Quando los tuviera juntos
Desta manera les habla:
Qual de vosotros, amigos,
Irà à la sierra mañana,
A poner él mi pendon
Encima de la Alpujarra.

Miranse unos à otros ,
Y ninguno el sì le dava ,
Que la ida es peligrosa ,
Y dudosa la tornada.

Y con el temor que tienen
A todos tiembla la barba ,
Sino fuera don Alonso ,
Que de Aguilar se llamava :
Levantòse en pie ante el Rey ,
Desta manera le habla :

Aquessa empressa , Señor ,
Para mi estava guardada ,
Que mi señora la reyna
Ya me la tiene mandada,

Alegrò se mucho el Rey
Por la oferta que le dava :
Aun no era amanecido
Don Alonso ya cavalga,

Con quinientos de à cavallo ,
Y mil Infantes llevava ,
Comiença à subir la sierra ,
Que llemavan la Nevada.

Los Moros quando los vieron
Ordenaron gran batalla ,
Y entre ramblas , y mil cuestas
Se pusieron en parada.

La batalla se comiença
Muy cruel , y ensangrentada ,
Porque los Moros son muchos ,
Tienen la cuesta ganada.

Aqui la cavalleria
No podia hazer nada ,
Y assi con grandes peñascos
Fue en un punto destrozada.

Los que escaparon de aqui
Buelven huyendo à Granada ,
Don Alonso , y sus Infantes
Subieron à una llanada.

Aunque quedan muchos muertos
En una rambla, y Cañada;
Tantos cargan de los Moros,
Que à los Christianos matavan.

Solo queda don Alonso,
Su compaña es acabada,
Pelea como un leon,
Pero poco aprovechava.

Porque los Moros son muchos,
Y ningun vagar le davan,
En mil partes ya herido,
No puede mover la espada.

De la sangre que ha perdido
Don Alonso se desmaya;
Al fin cayò muerto en tierra,
A Dios rindiendo su alma.

No se tiene por buen moro
El que no le dà lançada,
Llevaron le à un lugar,
Que es Oxicar la nombrada.

Alli le vienen à vèr
Como à cosa señalada,
Miranle Moros, y Moras,
De su muerte se holgavan.

Lloravale una Cautiva,
Una cautiva Christiana,
Que de chiquito en la cuna
A sus pechos le criára.

A las palabras que dize,
Qualquiera Mora llorava;
Don Alonso, don Alonso,
Dios perdone la tu alma,
Que te mataron los Moros,
Los Moros del Alpujarra.

TRADUCTION.

Le roi Ferdinand, lors de la conquête de Grenade, fait assembler les ducs, les comtes, et tous les grands de sa cour, et leur parle ainsi :

« Est-il quelqu'un d'entre vous assez brave pour aller demain, dès » l'aurore, planter mon étendard royal sur la cime des Alpuxarras ? »

Tous se regardent et n'osent entreprendre cette expédition glorieuse, effrayés par le danger et les difficultés qu'elle présente.

Un brave chevalier, Alonzo d'Aguilar, qui, dans mille occasions, s'était signalé, se lève et répond au Roi :

« Sire, je me charge de cette entreprise ; reposez-vous sur moi. »

Le Roi accepte l'offre de d'Aguilar. Dès la pointe du jour, ce guerrier monte à cheval, et part à la tête de cinq cents cavaliers et de mille fantassins.

Il gravit les monts Alpuxarras ; mais les Maures se tiennent en embuscade sur les flancs de cette chaine de montagnes, et derrière d'immenses rochers.

Le combat s'engage ; l'action devient sanglante ; les Maures sont en plus grand nombre que les Castillans.

La cavalerie ne peut résister à cette grêle de rochers lancés de toutes parts ; elle succombe, elle est détruite.

Tout ce qui peut fuir, retourne à Grenade. D'Aguilar monte intrépidement au sommet d'une des montagnes,

Le héros qui survit à ses compagnons, combat en vain comme un lion irrité. Les Maures le harcèlent avec furie ; couvert de blessures, il n'a plus la force de tenir son épée.

Pâle, épuisé par la perte de son sang, il tombe, il expire. On le transporte dans le bourg d'Oxicar.

Les Maures, fiers de son trépas, s'empressent d'aller contempler sa dépouille sanglante.

Une captive chrétienne, qui l'avait élevé dès le berceau, le couvrait de larmes ; elle disait dans sa douleur : « Alonzo, cher et noble » Alonzo ! que Dieu ait merci de ton ame, puisque les Maures des » Alpuxarras, les cruels Maures t'ont massacré. »

Il a toujours été peu facile de se procurer des renseignemens exacts sur l'état des lettres et des sciences en Espagne. Les évènemens politiques dont cette partie de l'Europe est le théâtre depuis quelques années ont rendu les communications moins fréquentes encore. Nous pouvons donc espérer que nos lecteurs accueilleront

avec intérêt une notice, qui les instruira du moins de l'existence de divers ouvrages imprimés, dans ces derniers tems, en langue castillane.

La publication des livres nouveaux, en Espagne, a presque toujours été restreinte à la capitale. C'est un désavantage qui lui est commun, au reste, avec plusieurs autres pays. Valence, Séville, Cadix, et quelques autres villes, avaient vu éclore un certain nombre de bons ouvrages : mais la guerre a condamné leurs presses au silence, ou les a reduites à l'impression de papiers-nouvelles qui ne sont d'aucun intérêt pour l'histoire littéraire et scientifique de la péninsule.

Trois théâtres sont toujours ouverts à Madrid, ceux *del Prencipe*, *de la Cruz* et *de los Caños del Peral* : mais ils sont presqu'entièrement alimentés par des traductions de pièces françaises. Le seul ouvrage espagnol qui y ait fait sensation, depuis un certain tems, est une comédie qui a paru sous le titre de

La Mogigata, comedia en tres actos en verso; por I. Celenio. Madrid, Castillo.

L'Intrigante, comédie en trois actes en vers; par *I. Celenio*. Madrid, chez Castillo.

Les journaux qui ont rendu compte de cette pièce, après avoir prodigué tous les éloges possibles à l'auteur, les ont surpassés en un seul mot. Ils n'ont pas craint de déclarer que M. Celenio avait eu le noble désir de lutter avec le *Tartuffe* de Molière, et qu'il n'était point resté au-dessous de son modèle. Les connaisseurs, moins prodigues de louanges, se sont cependant accordés à reconnaître dans la *Mogigata* une peinture de mœurs extrêmement piquante, et un intérêt toujours croissant.

Le théâtre du même auteur a été recueilli en deux volumes. Indépendamment de la pièce ci-dessus, on

y remarque *el Viejo y la Niña* (le Vieillard et la Jeune Fille), *la Comedia nueva* (la Comédie nouvelle), *el Baron* (le Baron), et *el sì de las Niñas* (le oui des Jeunes Filles).

Ces diverses compositions de Celenio se recommandent par la force d'intrigue et la verve comique, qui distinguent les écrivains dramatiques de sa nation, et elles ont, en outre, le mérite de la vraisemblance et celui d'un style élégant et correct.

Parmi les traductions nouvelles jouées récemment sur les théâtres de Madrid, on remarque *l'Avare* de Molière, le lamentable chef-d'œuvre de Kotzebue (*Misanthropie et Repentir*), et la *Mélanie* de la Harpe, sous le titre de la *Novicia*.

Parmi quelques romans insignifians, on a distingué :

La Esclavina robada y los petandistas. Madrid, Quiroga.

La Pélerine volée et les amateurs de corsets. Madrid, chez Quiroga.

Cet ouvrage, écrit d'un style extrêmement piquant, est beaucoup moins un roman qu'une satire, dans laquelle l'auteur s'est proposé de combattre à-la-fois la folie des modes dans les habillemens et les meubles, les séducteurs de l'innocence, les usuriers et la pernicieuse influence des corps et des corsets sur la santé et la beauté des femmes. Ce livre est, en un mot, un traité de morale et d'hygiène, sous des formes tout-à-fait neuves.

Les ouvrages de sciences et d'arts sont en beaucoup plus grand nombre que ceux de littérature; et, parmi les premiers, ceux qui ont la médecine pour objet, forment la partie la plus considérable des catalogues. Tels sont, par exemple :

Reflexiones sobre las calenturas remitentes è intermitentes, escritas por D. Antonio Fernandez. — Madrid, Perez.

Réflexions sur les fièvres rémittentes et intermittentes; par don Antonio Fernandez. — Madrid, chez Perez.

Cette savante dissertation a été composée, sur la demande expresse de l'archevêque de Tolède, pour l'instruction des curés de son diocèse, qui désiraient de savoir si le mercure, employé avec succès pour la guérison des fièvres tierces et quartes, pouvait aussi être administré dans les fièvres d'une autre espèce. L'auteur spécifie les cas où l'on doit préférer le mercure au quinquina. Il traite ensuite de l'usage de l'acide carbonique dans les fièvres putrides, et spécialement dans la fièvre jaune. A l'instruction sur la manière de dissoudre le camphre par le moyen de ce gaz, est jointe une gravure qui représente les ustensiles nécessaires. La cherté et la rareté du bon quinquina donnent un grand prix aux prescriptions salutaires contenues dans cet ouvrage.

Nuevo metodo para la curacion de las tercianas y quartanas, sin el uso de la quina. — Madrid, Castillo.

Nouvelle méthode pour la guérison des fièvres tierces et quartes, sans faire usage du quinquina. — Madrid, chez Castillo.

Voici un autre livre qui tend au même but que le précédent : mais il excite plutôt l'indignation que l'intérêt, lorsque l'on voit l'auteur déclarer inhumainement qu'il ne doute pas de l'efficacité de son remède, mais qu'il est décidé à ne pas le faire connaître. Il a eu, du moins, la pudeur de ne pas se faire connaître lui-même.

Epidemiologia Española, ó Historia Cronologica de las Pestes, Contagios, Epidemias y Epizootias que han acaecido en España desde la venida de los Cartaginieses, hasta el año 1801. Su autor *Joaquin de Villalba.* — 2 Tomos in-4°. Madrid, Quiroga.

Epidémiologie Espagnole, ou Histoire Cronologique des Pestes, Contagions, Epidémies et Epizooties qui ont eu lieu en Espagne depuis l'arrivée des Carthaginois, jusqu'à l'année 1801; par *don Joachim de Villalba.* — 2 Vol. in-4°. Madrid, chez Quiroga.

L'auteur est membre de l'Académie-royale de Médecine. Il entreprit cette vaste histoire dont le modèle n'existe chez aucune autre nation, dans le double dessein d'être utile à son pays, et de venger l'honneur des médecins espagnols, trop méconnus dans les autres contrées européennes. Il cite souvent d'anciens manuscrits qui prouvent que, de tout tems, la médecine a été cultivée avec le plus brillant succès par ses compatriotes. Un traité de l'influence de l'état des sciences sur les épidémies qui affligent l'humanité, et une dissertation sur la fièvre jaune qui a désolé l'Andalousie, complètent l'ouvrage de don Villalba, et le placent au rang des écrivains les plus distingués de l'Espagne.

Les sciences mathématiques et physiques se sont également enrichies de plusieurs écrits estimables; mais il n'en est point de plus remarquable que le suivant :

Memorias sobre las observaciones astronomicas hechas por los navegantes españoles en distintos lugares del globo, las quales han servido de fundamento para la formacion de las cartas de marear, publicadas por la direccion de los trabajos hidrograficos de Madrid, ordenados por D. Josef de Espinosa y Tello. 2 tomos in-4°. Madrid, en la Imprenta Real.

Mémoires sur les observations astronomiques faites par les navigateurs espagnols en différens lieux du globe, pour servir de base à la construction des cartes marines, publiées par la direction des travaux hydrographiques de Madrid, sous la surveillance de Don Joseph d'Espinosa y Tello. Deux vol. in-4°. Madrid, de l'Imprimerie Royale.

Le premier volume de cet important ouvrage contient une introduction historique à l'hydrographie espagnole, et deux mémoires sur les observations faites dans la Méditerranée, les Canaries, les Açores et l'Amérique méridionale. Dans le second volume on trouve, en deux sections, les observations qui ont eu lieu dans la mer du Sud, aux Philippines, aux îles Mariannes, et sur les côtes de l'Amérique septentrionale. L'éditeur est un des chefs d'escadre de la marine royale.

L. DE S.

LANGUE ITALIENNE.

DEL BELLO, *ragionamenti sette di* LEOPOLDO CICOGNARA, etc.

Sept discours sur LE BEAU, *dédiés à* S. M. NAPOLÉON Ier, *Empereur des Français et Roi d'Italie ; par* LÉOPOLD CICOGNARA, *chevalier de l'ordre de la Couronne de fer*, etc. A Florence, chez Molini et Landi, 1808 (1), in-4°.

C'EST une singuralité remarquable, comme l'auteur de ces discours l'observe au commencement de sa préface, que tous les ouvrages qui ont paru jusqu'ici sur le Beau soient dus à des nations séparées de l'Italie par les Alpes ou par la mer, et que les Italiens, qui peuvent, sans trop d'orgueil, se regarder comme les maîtres dans tous les arts qui ont pour base l'imitation de la beauté, n'aient rien ou presque rien écrit d'une manière originale et convenable sur cet intéressant sujet. « Serait-ce, se demande-t-il, que les Italiens aient pensé qu'il vaut mieux donner un seul exemple que beaucoup de préceptes? ou n'est-ce point qu'étant remplis, comme les Grecs, de chaleur et de sentiment, il leur était plus facile de produire des sensations profondes et sublimes que d'en analyser froidement et paisiblement la force et l'origine? »

---

(1) L'exemplaire de cet ouvrage, qui m'était destiné, a été longtems à me parvenir. L'extrait que j'en avais fait a éprouvé d'autres retards ; mais quoique d'une date déjà un peu ancienne, ces discours ne sont point encore connus en France, et ils méritent de l'être de tous les amis des arts. G.

Quoi qu'il en soit, les Anglais ont exercé sur cette matière leur goût méditatif, ils l'ont même traitée avec beaucoup d'agrément et de feu; les Allemands y ont mis autant de profondeur, plus de calme, mais quelquefois un peu d'obscurité; les Français ont cherché à fonder la théorie du Beau sur des notions claires, précises et sur les bases de la saine raison. Tous ont développé des vues ingénieuses et utiles; tous aussi ont, ou donné dans des excès, ou laissé des vides importans à remplir, et la divergence de leurs opinions rend difficile de tirer de leurs divers systêmes un résultat qui ait de l'ensemble et de l'unité. Aussi le dessein de M. Cicognara n'a-t-il pas été de donner un traité complet sur le Beau; mais ayant porté ses réflexions sur quelques-uns des points de ce sujet si étendu, ayant lu ce que les autres en ont écrit, et observé lui-même la nature et les productions de l'art, avec le projet de connaître ces théories sublimes et de les appliquer, pour son propre usage, aux beaux arts dont il fait ses délices, il a écrit successivement ces discours académiques, qui comprennent une partie de la matière, et qui peuvent être suivis d'autres discours où le reste du sujet soit traité, si les premiers sont accueillis par le public. Le succès qu'ils ont obtenu en Italie, et qu'ils sont faits pour obtenir partout où ils seront connus, donne l'espérance de voir bientôt paraître la fin d'un ouvrage si heureusement commencé.

Le premier discours traite *de la Nature et de l'Art*, les deux sources généralement reconnues du Beau. L'auteur le considère d'abord tel qu'il existe dans la nature, et fait voir ensuite comment l'art le choisit et l'imite. Il distingue les trois états dans lesquels peut se faire cette imitation : ou l'artiste prend indistinctement les objets tels qu'ils s'offrent à ses yeux et les imite servilement;

ou il en choisit quelques-uns et en rejette d'autres, sans y joindre rien du sien et sans en changer la disposition; ou enfin il réunit les parties les plus parfaites de divers objets et il en forme à son choix un seul objet. La première de ces trois imitations a été l'origine de l'art, la seconde en a marqué le progrès, la troisième la perfection.

Dans ce discours, et dans toute cette première partie de l'ouvrage, le Beau n'est envisagé que relativement aux arts du dessin; ce qu'il est dans la musique, ce qu'il est même dans la poésie et dans l'éloquence est réservé pour la seconde partie. Il ne s'agit donc ici que des formes et des couleurs, dont le choix et l'imitation constituent le Beau dans les arts de la première espèce. Les formes et les couleurs ne pouvant avoir toute leur grandeur, toutes leurs grâces et tout leur éclat que dans des climats favorisés de la nature, comme la Grèce et comme l'Italie, M. Cicognara ne croit pas se laisser aveugler par trop d'orgueil national, en tirant de-là l'explication de cette supériorité dans ces arts que les Italiens modernes ont incontestablement obtenue sur les peuples du Nord. Il croit cette vérité à l'abri de toutes les oppositions que les préjugés, la légèreté ou l'ignorance y voudraient mettre, et convient qu'il est bien difficile et bien rare d'acquérir une connaissance assez profonde du caractère, du génie, et du mérite réel d'une nation étrangère, pour en pouvoir juger convenablement. Je le remercierais ici de l'exception très-honorable qu'il veut bien faire en ma faveur, si je ne craignais pas d'affaiblir ou de faire suspecter la justice que je lui rends, en faisant connaître jusqu'où va l'indulgence qu'il a pour moi.

Il prouve, dans son second discours, qu'il est lui-même, à l'égard des autres nations, de ce petit nombre

de juges qu'il ne récuse pas pour la sienne; il y traite *du Beau et des Auteurs qui ont écrit sur cette matière*. Il remonte jusqu'à saint Augustin, qui ne trouvant rien sur la terre qui puisse être regardé comme la règle et le prototype du Beau, en conclut qu'il y a au-dessus de nous une certaine unité originale, souveraine, éternelle, parfaite, qui en est la règle essentielle. Parmi les auteurs modernes, le diffus Crousaz a écrit sur le Beau d'une manière plus fatigante qu'instructive. Il résulterait de ce qu'a écrit le léibnitzien Wolff sur cette matière que le Beau est beau parce qu'il nous plait, tandis qu'au contraire il nous plait parce qu'il est beau. — Le célèbre fondateur de l'école écossaise, Hutcheson, a peut-être poussé trop loin les conséquenses de sa doctrine du *sens intérieur*, qu'il établit juge de la beauté, comme les *sens extérieurs* le sont des figures et des couleurs; mais notre auteur reconnaît dans ce système singulier des idées profondes, utiles, et dont on peut tirer parti pour la théorie générale du Beau. L'*Essai sur le Beau* du P. André lui paraît meilleur que les ouvrages précédens, et il le juge le plus digne d'être étudié et médité. Il y trouve seulement à reprendre que l'auteur qui distribue, avec philosophie et sagacité, le Beau en différentes espèces, et qui les définit avec beaucoup d'ordre et de précision, ne définisse pas d'abord le Beau essentiel, et que, parlant sans cesse d'ordre, de proportion, d'harmonie, il ne dise rien de l'origine de ces idées.

Vers le milieu du dernier siècle, le célèbre peintre anglais Hogarth mit en tête de son Œuvre gravée une ligne serpentante ou ondoyante, tracée sur une palette, et au-dessous ces mots: *la ligne de la Beauté*. Les artistes et les amateurs, fort intrigués par cet hiéroglyphe, ne purent en deviner le sens. C'est qu'ils ignoraient le pré-

cepte donné par Michel-Ange à l'un de ses élèves de *tracer toujours une figure pyramidale serpentante et multipliée par un, deux et trois*, précepte développé par Lomazzo, peintre, littérateur et philosophe du seizième siècle, dans son traité italien *sur la Peinture*, et regardé par lui comme renfermant tous les mystères de l'art. C'est ce même précepte que Hogarth prit, quelques années après, pour base de son ouvrage intitulé : *Analyse du Beau*. Son système ingénieux, qui fit alors une grande sensation, place dans la variété la source du Beau, et celle des effets que l'on a toujours attribués dans les arts à l'unité, aux proportions et à l'ensemble. M. Cicognara en fait une analyse très-claire, et démêle avec beaucoup de justesse ce qu'il a de neuf, de brillant, d'ingénieux, et ce qu'il a de bizarre et même d'absurde.

Après avoir résumé tous ces systêmes et les idées de quelques autres auteurs, il recherche s'il n'est pas possible de fonder sur une base plus solide et plus générale l'idée du Beau absolu, sans l'établir exclusivement, ni sur l'unité et la symétrie, ni sur la variété, ni sur la grâce des lignes ondoyantes, etc., et il commence à jeter sur cette question importante quelques premières données et quelques lumières.

Le troisième discours a pour titre : *De la force et de la mesure du Beau absolu*. L'auteur y propose pour base de l'idée du Beau, la *proportion*, et il appelle ainsi le rapport que les parties des objets ont entr'elles, pour en composer un tout, qui satisfasse le sens sur lequel est produite l'impression de ces objets. Il examine les rapports qui existent entre les différentes couleurs et entre les différens sons, et il en tire des conséquences favorables à la proposition qu'il a faite. L'expérience connue, et l'on pourrait dire journalière, des cou-

leurs imaginaires ou accidentelles qui subsistent dans l'œil après qu'il s'est fixé quelque tems sur des couleurs réelles, prouve qu'il y a un rapport déterminé entre telle couleur imaginaire ou accidentelle et la couleur vraie à laquelle on observe qu'elle succède toujours. De cette succession constante, l'auteur conclut qu'il y a une génération des couleurs comme une génération des sons; qu'il existe des proportions, des rapports entre les uns comme entre les autres, et il en tire des conséquences auxquelles notre père Castel aurait dû se borner, au lieu d'aller jusqu'à imaginer ce clavecin oculaire qu'il rêva toute sa vie et qu'il ne put jamais réaliser. M. Cicognara s'arrête à une conséquence ultérieure essentielle à son système: c'est que le sentiment de plaisir qui résulte, pour l'œil, du passage de telle à telle autre couleur, et, pour l'oreille, de tel à tel autre son, indique une trace du Beau absolu élémentaire; car, demande-t-il, pourquoi attribuerait-on au hasard, à un assemblage arbitraire, ce sentiment du Beau, qui naît, pour l'ouie et pour la vue, de la variété harmonique des sons et des couleurs?

Il établit sur d'autres rapports, mais toujours sur des rapports de proportion, le plaisir qui résulte d'une belle architecture et le sentiment du Beau dans cet art. Il compare ensuite le Beau absolu avec la vérité : tous deux ont les mêmes droits, avec cette seule différence que l'un les exerce sur les sens et l'autre sur la raison. Après quelques développemens, dans lesquels nous ne pouvons le suivre, il termine ce discours par l'examen et la réfutation de quelques idées d'Edmond Burke qui prétend, dans la troisième partie de son *Traité du Sublime et du Beau*, sections 2, 3, 4 et 5, que la proportion n'est pas la cause de la beauté.

Mais si le Beau absolu existe, pour ainsi dire, vir-

tuellement, il faut convenir que l'existence formelle du sentiment qu'il inspire ne peut avoir lieu que dans un petit nombre d'hommes, que l'on est même souvent réduit à considérer tels qu'ils devraient ou pourraient être, plutôt que tels qu'ils sont réellement. Le Beau qui peut se faire sentir à tous les hommes bien organisés, et qui se plie en quelque sorte à leurs différentes constitutions physique et morale, à leur éducation, à leurs habitudes, à leurs besoins, aux formes de leur gouvernement et aux degrés de leur civilisation, le *Beau relatif*, en un mot, est l'objet du quatrième discours. L'auteur, après avoir expliqué toutes les circonstances d'où naît le sentiment de la beauté relative, fait voir l'application de ses principes dans *les effets des arts d'imitation*. Ces arts, sur lesquels il écrit en homme éclairé, il en parle aussi en homme sensible; ce qu'il dit de leurs effets moraux, et des fruits que notre ame peut retirer de la contemplation du Beau, donne une idée avantageuse de la sienne. Il peint, d'après sa propre expérience, les consolations et les secours que fournit la culture des arts, et il offre, dans la mort touchante d'un jeune artiste son ami, une preuve touchante du découragement où l'on peut tomber en se privant de cet appui, en cessant d'ouvrir son cœur à la sublime impression du Beau. *Francesco Montanari*, de Vérone, était, dans la musique et dans les arts du dessin, une des espérances de l'Italie; il fit un voyage en Angleterre; il s'y laissa gagner par un abattement et un dégoût des arts qui engendra le dégoût de la vie, et lorsqu'il fut de retour dans son pays, la sombre manie qu'il y avait rapportée prit tellement le dessus dans son esprit, qu'il se précipita dans l'Adige, où il périt misérablement. M. Cicognara donne de tendres regrets à cet ami, et semble demander ensuite, pour cette effusion de cœur, un pardon que

tous ses lecteurs lui accorderont sans doute, mais dont il n'a pas besoin.

Le cinquième discours est intitulé : *De la Grâce*. Sur ce sujet, dont l'auteur avoue que les idées sont beaucoup plus faciles à concevoir qu'à exprimer, il en a cependant exprimé de très-délicates et de très-justes. Si les grâces se refusent souvent aux définitions et à l'analyse, c'est que trop souvent on prétend révéler les secrets de leur sanctuaire, sans y avoir su pénétrer, et les analyser sans commencer par les sentir.

Du Sublime est le titre du sixième discours, sujet peut-être plus difficile encore à traiter, et sur lequel tout ce qu'on peut dire semble dit depuis long-tems. Notre auteur s'est plutôt appliqué à en saisir quelques caractères particuliers qu'à en approfondir la nature. Il signale d'abord avec soin, et d'après les auteurs qui ont écrit sur cette matière, ce qui différencie le Sublime d'avec le Beau. Ni tous les hommes ne sont capables de sentir le Sublime, ni tous les objets d'être rendus avec sublimité par les arts d'imitation, ni enfin tous les arts d'exprimer également ce qu'il y a de sublime dans les objets. Tout ce qui est sublime en peinture ne le serait pas en poésie, tout ce que le talent poétique rend d'une manière sublime ne serait pas rendu de même par le pinceau. Le Sublime touche de près au gigantesque, et d'un autre côté s'éteint dans tout ce qui est minutieux ou recherché.

Les différences observées entre le Sublime et le Beau conduisent à examiner d'où naît celle qui existe dans les rapports que le Beau et le Sublime ont avec les deux sexes. Le Beau en a de particuliers avec l'un, le Sublime avec l'autre. Les vertus qu'on peut appeler *belles*, la modestie, la pudeur, la délicatesse, appartiennent préférablement aux femmes; les vertus

sublimes, le courage, la force, la constance, aux hommes; et c'est l'union de toutes ces vertus, c'est l'assemblage du Beau et du Sublime qui complète et qui porte à sa perfection, dans l'un et l'autre sexe, l'ouvrage de la nature. De-là naissent des considérations d'une morale élevée sur les rapports qui existent entre les deux moitiés du genre humain, et sur le parti qu'une éducation meilleure que la nôtre en pourrait tirer pour le perfectionnement de toutes les deux, et pour l'amélioration de l'espèce. La fin de ce discours est consacrée à combattre le système de Burke, qui fait dériver presqu'exclusivement le Sublime de l'impression de la terreur.

L'objet du septième et dernier discours est le *Beau idéal*, question la plus noble et la plus intéressante de toutes celles que ce sujet embrasse. Contre l'usage de la plupart de ceux qui en ont traité, l'auteur commence par bien définir ce que c'est que le Beau idéal. Son premier moyen pour cela est de dire ce que ce n'est pas; il se sert ensuite de la division aussi simple que lumineuse qu'il a établie, dans son premier discours, des trois imitations que l'on peut faire de la nature. Comme tout cet endroit jette beaucoup de clarté sur une question où d'autres ont répandu beaucoup d'obscurité, je le traduirai littéralement.

« Le Beau idéal n'est pas, comme quelques-uns se l'imaginent, un Beau qui n'existe que dans les simples théories, un Beau qui sorte uniquement de l'imagination de l'homme, et applicable à des idées entièrement abstraites. Il n'est pas, par exemple, de la même espèce qu'un obstacle idéal, une peur idéale, dont l'objet réel n'existe pas, et qui est une chose chimérique; c'est au contraire l'union de toutes les perfections portées à un degré d'accord et de proportion si éminent, que le mo-

dèle n'en existe peut-être pas dans un seul corps formé par la nature. C'est une heureuse imitation de parties séparées et ensuite réunies en un tout harmonique, tel qu'il pourrait très-bien exister dans la nature, si elle prenait soin de choisir et d'assembler elle-même les perfections dont les formes et les sons sont susceptibles. Des trois imitations de la nature indiquées dans le premier de ces discours, c'est ici la dernière, la plus sublime, celle qui prouve et qui atteste l'excellence de l'art. C'est ce troisième état dans lequel l'artiste réunit les parties les plus parfaites d'un grand nombre d'objets choisis, etc. » Le Beau idéal est donc le résultat de ce choix fait par le génie de l'artiste de toutes les parties les plus parfaites qui sont éparses dans les divers objets de la nature, et de leur réunion en un seul objet.

Les principes de ce Beau sont difficiles à fixer; il devient plus sensible par des exemples; ce qui est parfait n'abonde pas, et l'auteur a facilement réuni dans peu d'espace les chefs-d'œuvre des arts d'imitation que les anciens nous ont laissés et ceux que peuvent y opposer les modernes, chefs-d'œuvre dont aucun n'est l'imitation exacte de la nature, mais qui sont tous des résultats de ce choix et de cet assemblage de parties exquises, éparses dans les objets naturels. Les questions secondaires que ce riche sujet fournit sont ensuite successivement traitées avec la justesse et la clarté, qui paraissent être des qualités distinctives de l'esprit de notre auteur, comme de son style. Il m'est impossible de le suivre dans ces développemens; je m'aperçois même que l'attrait du sujet et la manière dont il est traité m'ont peut-être entraîné plus loin que le cadre où doivent se renfermer nos extraits ne le comporte. Mais je ne puis me dispenser de témoigner, en finissant, le désir de voir terminer un travail dont l'auteur annonce que ce n'est

ici que la première partie. Le Beau moral, le Beau dans les ouvrages de goût, dans les productions littéraires et scientifiques, le Beau musical, etc., lui restent encore à traiter, et formeraient une seconde partie non moins intéressante que la première.

M. le chevalier Cicognara, après avoir honorablement servi sa patrie dans des fonctions importantes, s'est livré tout entier aux arts qui lui servaient auparavant de délassement et de jouissance. Il est président de l'Athénée de Venise et de l'Académie-royale des Beaux-Arts de la même ville. C'est un amateur aussi habile que les artistes de profession, et qui joint à la pratique l'habitude de cultiver son esprit, le talent de l'observation, et la philosophie des arts. Ce sont autant de titres à la confiance publique, dans un sujet où des écrivains ingénieux se sont trompés, parce qu'outre ces titres il y en a d'essentiels qu'ils navaient pas.

G**É.

PROSPETTO ALLA STORIA DELLA SCOLTURA, etc. — *Prospectus de l'Histoire de la Sculpture, depuis l'époque de sa renaissance en Italie jusqu'au siècle de* NAPOLÉON, *pour servir de continuation aux ouvrages de Winkelmann et de M. Dagincourt.*

C'est le même M. Léopold Cicognara, auteur de l'ouvrage *Sur le Beau*, que nous venons d'annoncer, qui publie à Venise ce prospectus. Il mérite, on peut même dire qu'il a justifié d'avance l'accueil qu'il ne peut manquer d'obtenir des amateurs des beaux-arts.

Ce que Winkelmann a fait pour l'art chez les anciens, et M. Dagincourt pour la partie qui embrasse le moyen âge, M. Cicognara se propose de l'exécuter pour ce que l'art a été, en Italie, dans les tems modernes, depuis sa renaissance jusqu'à nos jours. Son travail en

complétera l'histoire, dont celui de ses deux illustres prédecesseurs forme les deux premières parties. Il la complétera du moins relativement à la sculpture, et c'est cette partie qui manque véritablement. Ce qui regarde la peinture a été déjà traité tant de fois, qu'on ne peut plus en quelque sorte que répéter ce qui a été dit. Le champ de la sculpture est encore vierge, il est fertile et cultivé par d'habiles mains ; il ne peut manquer de produire une riche moisson.

Les liens qui unisent la Sculpture à la Peinture, et ceux qui la lient à l'Architecture (particulièrement dans les siècles où tous les sculpteurs étaient architectes) obligent à la considérer dans l'histoire des arts, comme une partie intégrante et essentielle de l'histoire du génie humain. L'auteur se flatte que l'on pourra puiser dans cette histoire de la Sculpture une idée juste de ce génie, et qu'on en connaîtra beaucoup mieux la marche et la nature, en voyant les progrès successifs qu'il a faits dans le sentiment et dans la production du Beau. C'est pour cette raison qu'il s'est cru obligé de considérer, non-seulement ce que les grands génies purent et firent dans chaque siècle, dans tous les arts du dessin si fortement unis ensemble, mais encore d'indiquer en passant quels secours ils obtinrent à différentes époques des lettres et du Gouvernement.

Mais il est tems de laisser parler l'auteur même du Prospectus, au moment où il annonce avec plus de précision l'objet et les principales divisions de son livre.

« Considérant ensuite mon ouvrage comme une continuation et un complément de l'histoire universelle des arts, j'ai voulu qu'elle fût précédée de certaines considérations générales qu'on aurait souhaité que Winkelmann eût lui-même développées, puis qu'il en composa la premiére partie, et qu'on doit la regarder comme le

commencement de ce grand corps d'ouvrage. Après avoir expliqué ainsi dans un discours préliminaire les motifs de tout ce que je viens d'exposer, je traite avec toute la rapidité possible, dans huit chapitres du premier livre, des premiéres origines des arts, des causes politiques et religieuses qui les élevèrent jusqu'au dieux et aux héros, des moyens qui les firent fleurir et des causes qui en amenèrent la décadence, à la destruction de l'Empire Romain. J'ai cru devoir dire également un mot des images et des maximes qui furent toujours regardées comme les plus propres à représenter la figure humaine, et l'habillement le plus élégant et le plus convenable dans les monumens. Je consacre neuf chapitres dans le second livre à traiter des temples, et je commence d'abord par la comparaison des temples anciens et modernes ; j'emploie ensuite les huit autres chapitres suivans à raisonner sur les principaux édifices de ce genre qu'on bâtit avec une vraie magnificence dans l'Italie renaissante ; car ces temples furent la première cause qui fit employer par la suite la Sculpture dans les ornemens.

» On peut dire que l'histoire des arts commence plus précisément au troisième livre. J'y consacre quatre nouveaux livres, et je la divise en cinq espaces ou époques mémorables ; mais j'ai toujours soin de les fixer par les révolutions des arts, et non par celles de la politique, mon intention étant sans cesse de subordonner toute chose à l'objet principal de cet ouvrage : c'est pourquoi le premier espace date du restaurateur de l'art, Nicolas Pisano, jusqu'à Donatello, ce qui comprend environ deux cents ans. Le second intervalle s'étend depuis Donatello jusqu'à Michel-Ange, ce qui n'arrive pas tout-à-fait à cent ans. On compte un espace d'environ un siècle de Buonarroti à Bernini, qui fut le grand corrupteur de l'art. La quatrième période commence à Bernini et finit à Canova ; c'est à cet âge d'or de la sculpture ramenée si heureusement à la perfection grecque, que je fixe la cinquième époque, et c'est aussi le terme de mes veilles et du dernier livre de mon ouvrage.

» Cet ouvrage est l'histoire de l'art, et non celle des hommes qui le cultivèrent, et l'on ne doit pas chercher non plus dans ces livres les inutiles détails de leur vie privée : on y trouvera cependant tout ce qu'il faut savoir relativement au tems précis où les Artistes fleurirent, et quels obstacles ils rencontrèrent, ou quels secours ils obtinrent pour atteindre à la perfection. C'est en quoi consiste principalement l'utilité de l'histoire. »

Tout l'ouvrage est divisé en trois volumes in-folio à peu près de la forme de ceux de Winkelmann sur les monumens intitulés *Œuvres inédites*. Le premier de ces trois volumes contiendra les deux livres des choses générales et un de l'histoire, depuis Nicolas Pisano jusqu'à Donatello; et les deux autres renfermeront les quatre époques suivantes. Le premier volume paraîtra dans l'année 1813, orné de plusieurs estampes dont la plupart seront terminées par des contours exécutés avec le plus grand soin, et l'on insérera toutes les autres qui appartiennent au texte à la fin de chaque tome. Le prix du premier volume sera de quarante-cinq livres d'Italie pour les souscripteurs ; quant aux marchands et libraires, on se conformera à l'usage établi à leur égard et à proportion de leurs commissions.

Les souscriptions seront reçues à Venise chez les Imprimeurs et libraires Molini, Landi et comp., et chez tous leurs correspondans ; on pourra encore s'adresser directement à l'auteur et à l'imprimeur de ce prospectus. Chez Joseph Picotti, imprimeur à Venise, près du théâtre de s. Moisè, n° 1286.

LANGUE ANGLAISE.

ZEMRONDE.

Conte traduit de l'anglais.

FADLALLAH, prince doué de grandes vertus, régnait heureusement dans le royaume de Monsel, et jouissait d'un bonheur parfait avec la belle *Zemronde*, son épouse, lorsque parut à la cour un jeune dervis, qui avait tant d'esprit et d'amabilité qu'il gagnait l'amitié de tout le monde. Sa réputation avait un tel éclat, qu'elle fit désirer au prince de le voir et de causer avec lui. Il le fit donc venir, et loin de trouver que la renommée eût grossi son mérite, il fut bientôt convaincu que tout ce qu'on avait dit de lui était encore fort au-dessous de la vérité.

Fadlallah n'éprouva plus aucun plaisir dans la conversation des autres hommes, et comme chaque jour il était plus enchanté des talens de l'étranger, il lui offrit la première place de son royaume. Le jeune dervis, après l'avoir remercié avec beaucoup de modestie, le pria de le dispenser de pareilles fonctions, parce qu'il avait fait, disait-il, le vœu de ne jamais accepter aucune place, préférant par-dessus tout son indépendance. Le roi, charmé de cet exemple de modération, et ne pouvant pas l'engager à se mêler des affaires, le pria du moins de rester son ami.

Un jour qu'ils chassaient ensemble, ils se trouvèrent séparés de la cour. Le dervis, tout en marchant, parlait à *Fadlallah* de ses voyages et de ses aventures. Après l'avoir entretenu de plusieurs des choses curieuses qu'il avait vues dans les Indes : « C'est dans ce pays, dit-il, que je fis la connaissance d'un vieux brachmane initié dans les secrets les plus cachés de la magie. Il mourut dans mes bras, et avant d'expirer il me fit connaître

un de ses secrets les plus importans, sous la condition de ne le révéler à personne.» Le roi, rapprochant cet aveu du refus que le dervis avait fait de ses faveurs, s'imagiua que c'était le pouvoir de faire de l'or. «Non, sire, dit le dervis, c'est un mystère plus étonnant encore : c'est le pouvoir de rendre à la vie un corps mort en y faisant passer mon âme.» Il parlait encore quand un daim passa près d'eux; le roi, qui avait son arc tendu, le tua d'un coup de flèche, et dit au dervis : «Voilà une excellente occasion d'exercer le pouvoir dont vous vous êtes vanté.» Aussitôt le jeune homme resta étendu sans vie, et le daim vint en bondissant caresser le roi; après avoir fait plusieurs tours, il retomba de nouveau sur l'herbe, et le corps du jeune dervis se ranima tout-à-coup.

Le roi fut charmé de voir une chose aussi extraordinaire, et conjura son ami, par tout ce qu'il y avait de plus sacré, de lui apprendre son secret. Le dervis se fit d'abord quelque scrupule de manquer à la promesse qu'il avait faite au brachmane mourant. Il finit néanmoins par dire qu'il ne pouvait rien cacher à un si bon prince; et après que le roi eut juré de garder le secret, il lui apprit à prononcer deux mots cabalistiques, dans la prononciation desquels consistait tout l'enchantement.

Le roi, impatient d'en faire l'épreuve, répéta les mots comme on les lui avait appris, et son âme passa à l'instant dans le corps du daim. Il n'eut pas le tems de faire beaucoup de réflexions sous cette nouvelle forme, car le perfide dervis faisant passer très-vite son âme dans le corps du roi, saisit l'arc du prince et allait le tuer, si le roi, qui devina son intention, ne se fût élancé rapidement dans l'épaisseur du bois.

La perfidie du dervis ayant ainsi réussi, il retourna à Monsel sous la forme du roi, et comme l'époux de *Zemronde*. La première chose qu'il fit pour s'assurer la possession de son pouvoir injustement acquis, fut de publier une proclamation, où il ordonnait à ses sujets de

détruire toutes les bêtes fauves de son royaume. Le roi aurait péri avec les autres, s'il n'avait pas fait passer son âme dans le corps d'un rossignol qu'il trouva mort au pied d'un arbre.

Sous cette nouvelle forme, il vola sans danger du côté du palais, se percha sur un arbre dont le feuillage ombrageait l'appartement de la reine, et chanta d'une manière si mélodieuse et si mélancolique qu'il attira la reine à sa fenêtre. Il eut le chagrin de voir qu'au lieu d'inspirer de l'intérêt, il excitait plutôt la gaîté de la princesse et d'une jeune esclave qui était avec elle. Il continua cependant à lui donner une sérénade tous les matins jusqu'à ce qu'enfin la reine, charmée de ses accens, ordonna qu'on mît tout en usage pour attraper cette petite créature. Le roi, qui ne cherchait qu'une occasion de se rapprocher de sa compagne chérie, se laissa prendre facilement, fut porté à la reine, et refusant les avances de toutes les autres dames, il s'envola et alla se poser sur le sein de la princesse. *Zemronde*, touchée de l'amitié de son nouveau favori, ordonna qu'on lui tînt une cage ouverte dans sa chambre même. Il put ainsi lui faire sa cour tous les matins par mille petites caresses. La reine passait chaque jour des heures entières à l'écouter et à folâtrer avec lui. *Fadlallah* aurait pu se trouver heureux, s'il n'avait pas souvent souffert les plus cruels tourmens en voyant le dervis entrer dans l'appartement de la reine, et lui faire la cour sous ses yeux.

L'usurpateur, dans ses jeux avec la reine, tâchait souvent de gagner l'amitié du rossignol, et lorsque *Fadlallah* étouffant de rage, le piquait avec son bec, battait des ailes, et laissait voir tous les signes d'une colère impuissante, il offrait seulement un nouveau sujet de gaîté à la reine et à son rival.

Zemronde aimait aussi beaucoup un petit chien qu'elle gardait dans son appartement, et qui mourut subitement pendant la nuit. L'âme du roi abandonna aussitôt le ros-

signol et passa dans le corps du chien. Mais le lendemain matin *Zemronde* trouvant son oiseau favori privé de la vie en conçut un chagrin inexprimable ; toutes les gentillesses du petit animal, cet instinct aimable qui ressemblait tant à la raison, cette préférence, cet attachement, dont elle avait été l'objet, lui revinrent à la mémoire, et elle fondit en larmes.

Ses femmes, pour la consoler, envoyèrent chercher le dervis qui, après de vaines représentations, fut si touché de son chagrin, qu'il dit : « Eh bien ! madame, je vais mettre en usage les plus profonds secrets de mon art pour vous plaire : vous jouirez du plaisir de voir votre oiseau revivre chaque matin et vous fêter par ses chants, comme il l'a fait jusqu'ici. » La reine montra quelque défiance de ce prodige ; mais le dervis s'étendit sur un sofa, fit passer son âme dans le rossignol, et *Zemronde* fut bien étonnée de voir renaître son oiseau.

Le roi qui, sous la forme du petit chien, était demeuré, dans un coin de la chambre, spectateur de toute cette scène, rentra immédiatement dans son propre corps, et se jetant sur la cage avec la plus vive indignation, il tordit le cou du perfide rossignol.

Le chagrin et l'étonnement de *Zemronde* furent encore augmentés par ce nouvel accident, jusqu'à ce que le roi, l'ayant suppliée de l'entendre, lui eût raconté toute son histoire.

Le corps du dervis trouvé mort dans les bois, et l'ordre de tuer toutes les bêtes fauves du royaume, ne lui laissèrent aucun doute sur la vérité de ce récit qui, devenu public, prouva à tout l'Empire que la fourberie finit toujours par retomber sur son auteur.

(Extrait de l'*Entertaining pocket-companion.*)

LANGUES ORIENTALES.

ANALYSE D'UN DRAME INDIEN (1).

Les Hindous cultivent l'art dramatique depuis l'époque la plus reculée de leur civilisation, et leur théâtre qui ne le cède, quant au nombre des pièces, à aucun théâtre d'Europe, est la partie la plus agréable et même la moins irrégulière de leur littérature. Le drame de Sakountalâ, traduit du samskrit en anglais, et de l'anglais en allemand et en français, ne dément pas, je crois, l'opinion favorable que j'ai conçue et que je voudrais donner ici des poëtes dramatiques de l'Inde. A l'appui de cette opinion, je vais présenter l'analyse et quelques extraits d'une autre pièce non moins célèbre que Sakountalâ, en dix actes, intitulée : *Mâlatî et Mâdhava*, par Bhavabhoûte. Nous en possédons à la Bibliothèque impériale un exemplaire qui est indiqué sous le n° 127, dans le Catalogue des manuscrits samskrits, que j'ai publié en 1809, un volume in-8°. Cette pièce est écrite comme tous les anciens drames indiens, en vers et en prose, samskrite et prâkrite, c'est-à-dire, partie en langue sacrée et partie en idiômes vulgaires. Le sujet de cette pièce est de pure invention.

Bhoûrivaçou, ministre du roi de Pâdmâvati, et Dêvarâta, serviteur affidé du roi de Viderbha, sont convenus, quand leurs enfans étaient encore en bas âge, de les marier, afin de consolider l'ancienne amitié qui unissait leurs familles. Bhoûvariçou avait une fille nommée Mâlatî qui, d'après cette convention, devait

(1) Tirée du 10e vol. des *Asiatick-Researches*.

épouser Mâdhava, fils de Dêvarâta. Le roi de Pâdmâvati avait pour favori un vieillard de la figure la plus hideuse. Dans un de ses nombreux momens de loisir, il conçut la bizarre idée de mettre la belle et jeune Mâlatî dans les bras du plus dégoûtant des hommes. Le ministre désolé ne voulait pourtant pas irriter son souverain par un refus; il se concerta avec son ami et une vieille prêtresse, ils convinrent de rapprocher les jeunes gens et de leur faire contracter un mariage secret; Mâdhava fut donc envoyé à la capitale du royaume de Pâdmâvatî pour y finir ses études, on le confia à la vieille prêtresse; aidée d'une jeune fille, sœur de lait de son pupile, elle lui fit voir celle qu'on lui destinait pour épouse; leurs yeux se parlèrent et s'entendirent, et leurs cœurs furent bientôt d'accord. C'est à cette époque de leur vie, immédiatement après la première entrevue, que la pièce commence.

L'exposition se fait d'une manière fort naturelle dans la première scène, entre la vieille prêtresse et un de ses pupiles nommé Avâloketâ; ils racontent les événemens antécédens, et donnent une idée assez juste du caractère des principaux personnages, sur-tout d'un ancien pupile de la même prêtresse, qui, par ses austérités religieuses, a acquis une puissance surnaturelle; circonstance que le jeune Brâhmane a apprise de la pupile d'un magicien redoutable qui fréquente le temple de la terrible Déesse situé auprès du cimetière de la ville.

L'action commence, Mâdhava avec un de ses compagnons et son valet entre sur la scène. Il raconte dans le plus grand détail son entrevue avec Mâlatî; il leur avoue la profonde impression qu'elle a faite sur son cœur. Tout-à-coup le confident montre un portrait de Mâdhava dessiné par la tendre Mâlatî, et qu'il a obtenu

d'une suivante de cette belle. Le jeune amant le saisit avec transport, dessine sur la même tablette les traits de sa bien-aimée, et ajoute au bas une stance des plus passionnées. Ce présent, les rapports de leurs confidens mutuels, contribuent à augmenter la passion de nos deux amans, et fournissent le sujet de plusieurs scènes intéressantes. Sur ces entrefaites, le monarque fait la demande à laquelle on s'attendait depuis longtems; le père se contente de répondre que le prince peut disposer de sa fille comme il lui plaît. Les amans instruits de cette négociation, se livrent au désespoir; ils ont une entrevue dans un jardin public, et tandis qu'ils goûtent le bonheur d'exprimer et de recevoir réciproquement les assurances du plus tendre amour, un cri d'effroi annonce qu'un tigre redoutable est sorti du temple de Siva. On leur apprend bientôt qu'une jeune fille de leurs amies est dans le plus grand danger. Un compagnon de Mâdhava vole à son secours, la délivre, mais il est lui-même blessé. Tout cela se passe derrière le théâtre; la belle épouvantée paraît, on apporte son libérateur qui a perdu connaissance. Les femmes lui prodiguent leurs soins et le rappelle à la vie. Ses yeux à peine ouverts à la lumière se fixent sur celle qui lui doit la conservation de son existence, et qui lui jure une reconnaissance et une tendresse éternelles.

On annonce les préparatifs du mariage de Mâlatî avec le vieux ministre. On fait sortir les femmes. Mâdhava, réduit au désespoir, dévoue son corps vivant pour servir de pâture aux spectres et aux génies malfaisans; c'est l'unique moyen qui lui reste d'obtenir l'accomplissement de ses vœux. Il se rend donc pendant la nuit au cimetière. Avant qu'il y paraisse, une des élèves d'un magicien sanguinaire annonce dans un monologue que son maître a résolu d'offrir à la déesse redoutable.

un sacrifice humain, et qu'il veut choisir une belle femme pour victime.

Mâdhava s'annonce comme une victime volontaire; il offre, mais en vain, aux spectres et aux démons la chair de ses reins pour accomplir son vœu. Un cri de détresse frappe son oreille, il croit reconnaître la voix de sa bien-aimée. Le fond du théâtre s'ouvre, et on voit, en effet, cette belle infortunée habillée en victime, le magicien et la sorcière occupés à préparer le sacrifice. Ils continuent leurs effroyables préparatifs. Mâdhava s'élance pour arracher sa bien-aimée de leurs mains; elle se réfugie dans ses bras; on entend la voix de personnes qui semblent chercher Mâlatî; son amant la met en sûreté, et va à la rencontre des magiciens; tous se retirent en combattant. Une magicienne vient annoncer l'issue du combat en maudissant Mâdhava qui a tué le magicien, qu'elle avait pour précepteur. Cette grande catastrophe eût été sans doute mieux placée à la fin de la pièce que dans le cinquième acte. On se rappelle que la pièce a dix actes; les cinq derniers ont moins d'intérêt que les premiers.

La belle Mâlatî, enlevée pendant son sommeil par le magicien, est maintenant rendue à ses amis, et l'on continue les préparatifs de ses noces avec le vieux favori. La vieille prêtresse imagine de prescrire à la jeune fiancée de revêtir sa robe nuptiale dans un temple particulier. Cette heureuse invention procure à un jeune homme de leurs amis le moyen de prendre les vêtemens destinés à Mâlatî; ainsi déguisé, on le mène processionnellement chez l'époux. Celui-ci, rebuté des manières brutales et indécentes de sa fiancée, ne veut avoir nulle intimité avec elle et la confie aux soins de sa sœur, dont le jeune homme déguisé est éperdûment amoureux. Il se fait connaître à sa maîtresse qui con-

sent à l'accompagner jusqu'à la retraite de Mâlatî. Ces amis se rassemblent dans un jardin du temple ; mais une magicienne malfaisante observe le moment où Mâlatî est seule et n'a personne pour veiller à sa sûreté, elle l'enlève dans un char volant. Le désespoir des compagnons de Mâlatî et de son amant est supérieurement exprimé. Au moment où ils croient avoir dit à leur amie un éternel adieu, paraît la même élève de la prêtresse qui a arraché Mâlatî des mains de la magicienne ; elle la rend à Mâdhava et la pièce se termine par un double mariage.

Le sujet de cette pièce, comme on peut en juger par cette rapide analyse, n'est pas mal choisi pour le théâtre, et nous ajouterons que, pour des Hindous bien persuadés que l'adoration des êtres bienfaisans et les hommages rendus aux mauvais génies peuvent procurer la connaissance de la magie et une puissance surnaturelle, cette pièce n'offre pas d'invraisemblance ; il nous semble même, que, abstraction faite de ces considérations, elle est conduite avec assez d'art, et généralement l'intérêt se soutient assez bien. L'auteur a employé le style le plus élevé, et c'est la plus riche poésie dans le goût indien.

Nous ne terminerons pas cette courte notice sans mettre sous les yeux de nos lecteurs un fragment de cette pièce, où l'on croit reconnaître souvent la manière de Shakespear. Ceux qui auront accordé quelqu'attention à notre travail, s'apercevront facilement que nous leur offrons ici la fin du cinquième acte, c'est-à-dire le milieu de la pièce.

MADHAVA, *errant dans le cimetière, où il vient s'offrir comme victime expiatoire aux mauvais génies.* — « Vendre de la chair humaine, de la chair véritable, et

intacte, arrachée de dessus les membres d'un homme, prenez-la, prenez-la.

» Comme les paisâcthâs fuient rapidement, comme ils quittent leurs formes effrayantes ! Que je plains la faiblesse de ces êtres !

» La route de ce cimetière est plongée dans l'obscurité; ici, devant moi, est la rivière qui lui sert de limite; qu'il est terrible le mugissement de ses flots qui en déchirent les bords, tandis que ses eaux sont embarrassées parmi les fragmens de crânes qui bordent ses rives retentissantes au loin, et d'une manière horrible, des hurlemens des jacals, et du cri du hibou retiré dans les bois voisins !

(*Derrière le théâtre.*) — » Père impitoyable, celle dont tu veux te servir pour gagner les faveurs du monarque, est sur le point de périr.

MADHAVA *écoute avec inquiétude.* — » J'entends une voix aussi perçante que le cri d'un aigle; elle a pénétré mon ame comme une voix trop bien connue. Mon cœur est déchiré dans mon sein, mes genoux fléchissent et je puis à peine me soutenir : qu'est-ce que cela signifie ?

» Ce son lamentable est sorti du temple de Karâlâ; n'est-ce pas l'asile des méchans, un lieu destiné à de semblables méfaits ? N'importe, je veux voir.

(*Il marche à grands pas; le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir le temple où le magicien et sa jeune élève sont en adoration, tandis que Mâlatî, en habits de victime, se tient debout devant l'idole.*)

MALATI. — » Père impitoyable, celle que tu veux employer à gagner la faveur du monarque va périr; tendre mère, tu es déjà victime de la cruauté du destin. Vénérable prêtresse, qui ne vivais que pour Mâlatî, qui consacrais tous tes soins à mon bonheur, ta tendresse ne te procurera qu'une éternelle douleur. Ah ! charmante Levanguicâ, je ne t'ai apparu que comme dans un songe.

MADHAVA. — » Surement c'est elle. Je la trouve donc vivante.

La jeune Magicienne *adorant l'idole Karâlâ.* — » Je me prosterne devant toi, divine Tchâmondâ; je respecte tes badinages qui réjouissent l'heureuse cour de Siva, tandis que le globe de la terre, fléchissant sous le poids de ton pied qui imprime de profondes traces, écrase l'écaille de la tortue, qui le porte, et brise une portion de l'univers, d'où l'Océan se retire dans un profond abyme, rival de l'Enfer.

» Que ta danse impétueuse contribue à nos succès et à nos plaisirs, parmi les louanges des esprits de ta suite, étonnés des bruyans éclats de rire qui partent de ton collier composé de têtes animées par la liqueur *immortalisante* que la lune distille sur la crête brisée par les clous de la peau d'éléphant attachée autour de tes reins, et que la violence de tes gestes agite en tous sens. Tandis que les montagnes sont renversées par les secousses que leur donne ton bras terrible, en lançant les traits d'une flamme empoisonnée qui sort des têtes allongées de serpens étroitement entrelacés; les régions de l'espace sont en même tems resserrées, comme dans un cercle formé par un brandon enflammé, par le seul mouvement circulaire de ta tête effrayante à cause de l'immense flamme qui jaillit de tes yeux rouges comme un foyer ardent. Les étoiles sont dispersées par le pavillon qui flotte sur l'extrémité du vaste squelette que tu portes, et le dieu aux trois yeux se réjouit dans tes étroits embrassemens, tandis que Gaourî, son épouse, est effrayée par les cris des phantômes et des esprits triomphans.

(*Ils s'inclinent tous deux devant l'idole.*)

Madhava, *à part.* — » Ah quel oubli! la vierge enveloppée de vêtemens, comme une victime, chargée de guirlandes teintes de sang et exposée aux regards de méchans et maudits magiciens, se trouve comme un faon devant des loups, entre les griffes de la mort. Fille malheureuse de l'heureux Bhôurivaçou, faut-il que le destin se montre aussi impitoyable?

LE MAGICIEN. — » Jeune beauté, pense maintenant à celui qui fut ton bien-aimé, la mort s'avance vers toi.

MALATI. — » Cher Mâdhava, souviens-toi de moi, quand je suis partie; celle-là n'est pas morte qui est toujours présente au souvenir d'un amant.

LA MAGICIENNE. — » Amante de Mâdhava, tu deviendras une fidèle tourterelle. — Au reste, quoi qu'il puisse arriver, il ne faut pas perdre de tems ni tarder davantage.

LE MAGICIEN, *tirant l'épée*. — » Divine Tchâmondâ, accepte cette victime promise dans nos prières et que maintenant nous t'offrons.

MADHAVA, *s'élançant, enlève Mâlatî dans ses bras*. — » Exécrable magicien, tu es mort.

LE MAGICIEN. — » Sors d'ici, misérable que tu es.

MALATI. — » Sauvez-moi, prince. (*Elle embrasse son libérateur.*)

MADHAVA. — » Ne crains rien, ton ami est avec toi. Bannissant toute terreur au moment où tu allais périr, il t'a prouvé son amour par les efforts du désespoir. Cesse de trembler, ce misérable va bientôt payer de sa tête la juste rétribution de ses crimes.

LE MAGICIEN. » Mais qui a donc l'audace de venir nous interrompre ?

LA MAGICIENNE. — » Vénérable seigneur, c'est son amant, c'est Mâdhava, le fils de l'ami de Kamandokî, un vendeur de chair humaine, qui offrait sa propre chair aux esprits pour obtenir sa bien-aimée.

MADHAVA, *fondant en larmes*. — » Comment tout cela est-il arrivé ?

MALATI, *soupirant*. — » Je n'en sais rien, prince. J'étais endormie sur la terrasse, je me suis réveillée ici. Mais comment y êtes-vous venu ?

MADHAVA, *rougissant*. — » Pressé par le vif désir d'avoir le bonheur d'obtenir ta main, je m'étais rendu dans cet asile de la mort, pour me dévouer aux esprits. J'ai entendu tes sanglots et j'ai accouru.

MALATI. — » Hélas ! pour moi, tu errais ainsi sans précaution pour toi-même.

MADHAVA. — » Oui, c'est un hasard heureux, puisque j'ai eu le bonheur de soustraire ma bien-aimée à l'épée de ce meurtrier, comme si j'eusse arraché le disque de la lune de la gueule du dragon Râhan (qui veut la dévorer). Comme mon esprit est agité par le doute, pénétré de compassion, ravi d'étonnement, enflammé de colère, et transporté de joie !

LA MAGICIENNE. — « Hélas ! jeune brâhmane, semblable à un cerf que la pitié entraîne à la suite de son faon emporté par un tigre, tu cherches ta propre destruction en venant auprès de moi qui suis attachée au culte de cet endroit consacré aux sacrifices humains. Misérable ! je vais d'abord réjouir la grande mère de tous les êtres, avec ton sang coulant à grands flots d'un tronc sans tête.

MADHAVA. — » O le plus affreux de tous les criminels ! comment peux-tu essayer seulement de priver le triple monde de son plus précieux joyau, et l'univers de sa plus belle merveille, d'enlever la lumière aux hommes, de réduire des pères au désespoir, d'avilir l'amour, de rendre la vue un sens inutile et de changer le monde en un affreux désert ?

» Méchant, comment as-tu osé diriger une épée sur ces formes délicates qui se contractent au seul coup de lumière, et s'épanouissent par la gaîté que leur inspire la société des beautés folâtres ? Ce bras va faire briller une épée sur ta tête comme la soudaine et rapide massue d'Yama (le Dieu de la mort).

LE MAGICIEN. — » Frappe donc, infâme, car tu l'es.

MALATI. — » Calme-toi, cher Mâdhava, le cruel est désespéré, ne t'expose pas à un danger inutile.

LA MAGICIENNE *à son maître*. — » Tenez-vous sur vos gardes, tuez le misérable.

MADHAVA ET LE MAGICIEN *s'adressant aux femmes*. — » Prenez courage, le méchant est tué. A-t-on jamais vu que le lion, dont les griffes acérées sont façonnées pour

déchirer le front de l'éléphant, les ait perdues en combattant les gazelles ?

(*Grand bruit derrière le théâtre ; on entend ces mots :*)

» Gardes qui cherchez Mâdhava, la vénérable et infaillible prêtresse excite elle-même le père de Mâlatî, et vous ordonne d'environner le temple de Karâlâ. Elle dit que cet acte étrange et horrible ne peut être que l'ouvrage du magicien qui veut offrir un sacrifice à Karâlâ.

La Magicienne. — » Nous sommes circonvenus.

Le Magicien. — » C'est maintenant qu'il faut du courage.

Malati. — » O mon père, ô ma respectable mère !

Madhava. — » J'y suis résolu, il faut mettre Mâlatî en sûreté avec ses amies et tuer cet infâme sorcier.

(*Il conduit Mâlatî de l'autre côté et revient vers le magicien.*)

Le Magicien. — » Misérable, mon épée va te mettre en pièces, elle disjoindra tes os et passera avec la rapidité de l'éclair à travers tes muscles, se jouera dans tes chairs aussi librement que dans une argile nouvellement humectée. »

(*Ils combattent, et le théâtre se ferme.*)

Langlès.

LANGUE HONGROISE.

Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois.

Avant de parler de la littérature des Hongrois, il est essentiel de donner, autant que les bornes du *Mercure Etranger* le permettent, une esquisse sur l'origine et la langue de ce peuple. Des écrivains mal instruits, ou guidés souvent par des intérêts opposés (1), confondent les Hongrois, tantôt avec les Allemands, tantôt avec

(1) On entend parler ici des écrivains autrichiens qui représentent sous un faux jour tout ce qui est à l'avantage de cette nation ; et les écrivains étrangers, égarés par l'opinion de ceux-ci, ne font ordinairement que répéter leurs assertions absurdes, comme, entr'autres, Vosgieu dans son *Dictionnaire de Géographie*, et Depping dans son *Nouveau Manuel de Géographie, à l'usage des maîtres et des élèves*. L'un et l'autre, en imitant à la lettre quelques ouvrages allemands, soutiennent faussement que le hongrois est un dialecte de l'esclavon. Notre but n'est point de critiquer ici ces deux ouvrages ; mais nous ne saurions passer sous silence les fautes grossières et impardonnables qui se trouvent dans un livre destiné pour l'usage des *maîtres et des élèves*. M. Depping, en parlant du royaume de Hongrie, nous apprend que ce pays est limité par les monts Karpathes, le *Danube*, etc. Depuis quand le Danube fait-il les limites de ce royaume? De quel droit enlève-t-il ainsi, d'un trait de plume, à la couronne de Hongrie, onze comitats (*) ou départemens, ainsi que Bude, sa capitale, que les copistes serviles des gazetiers et des géographes allemands appellent *Ofen*, et que nos journaux s'obstinent à imiter ?

(*) Je me sers du mot *comitat*, parce que *comtés* ou *palatinats*, termes adoptés par les géographes et les journalistes, mais inconnus en Hongrie, où il n'existe ni comtés ni palatinats, mais bien le titre et les fonctions de palatin, n'expriment point ce que les Hongrois entendent par *vármegye*, ou *comitatus* en latin. La division de la Hongrie propre, en 52 comitats, a quelque chose d'analogue avec nos départemens.

les Esclavons, et font partager cette erreur à une grande partie de l'Europe, au prejudice de cette nation qui, depuis plus de neuf siècles, appartient à la grande famille européenne, et qui, sous tant de rapports, est digne d'être mieux connue pour être mieux appréciée (2). Le droit qu'elle s'est acquis à la reconnaissance des na-

---

Le Danube traverse la Hongrie depuis Presbourg jusqu'à Semlin. C'est sur la rive droite de ce fleuve majestueux que se trouvent Edimbourg, Raab. Bude, Albe-Royale, Vesprim, Cinq-Eglises, et enfin le superbe Balaton que l'on compte parmi les plus beaux lacs d'Europe; mais tout cela, suivant M. Depping, n'appartient plus à la Hongrie. Plus loin il dit : *La population de ce royaume se monte au-delà de six millions et demi d'habitans*. Certes, au-delà, puisque d'après le dernier recensement elle se montait à 10.274,406, y compris la Transylvanie, contenant un million et demi d'habitans, qui ont la même langue, les mêmes mœurs, et le même costume que les Hongrois, et ne font qu'un seul peuple avec eux. *Ce sont*, continue-t-il, *des Allemands, des Slovaks, des Bohémiens*, etc.; et que deviennent les Hongrois qui constituent la nation principale? Quant aux Allemands que M. Depping place au premier rang, peut-être parce qu'il est lui-même Allemand, leur nombre n'est pas considérable. Les Bohémiens n'existent plus dans ce pays; leur nom même y est inconnu, parce que les Hussites, sortis de Bohême au quinzième siècle, se sont depuis long-tems fondus avec les Slaves ou Slovaks. M. Depping aurait pu trouver tous ces faits dans l'excellente statistique de Schwardtner, imprimée à Bude; et nous l'engageons beaucoup à vouloir bien corriger ces fautes graves, afin de donner aux maîtres et aux élèves des notions justes qu'ils cherchent à puiser dans son *Nouveau Manuel de Géographie*. Nous lui recommandons également de rectifier les noms des villes. Le but que M. Depping s'est proposé dans cet ouvrage est louable; mais il n'a pas travaillé pour mériter l'éloge qu'un de ses confrères lui a prodigué dans un des journaux les plus répandus de l'Empire.

(2) Aussi long-tems que la France et l'Allemagne ont regardé la Hongrie comme le boulevard de la chrétienté, elles se sont intéressées à toutes les guerres et à tous les événemens politiques de ce pays; mais peu-à-peu elles le perdirent de vue, et finirent par le regarder comme une province de l'Autriche. Depuis environ cinquante ans, les écrivains français n'en ont fait aucune mention,

tions chrétiennes, suffirait seul pour les engager à s'intéresser à son existence politique, à son accroissement, comme à sa décadence. Ne sont-ce point les Hongrois qui ont servi de barrières contre les Turcs et les Tartares, et les ont empêchés d'envahir la plus belle partie de l'Europe? Une grande portion de ce beau royaume a gémi pendant cent cinquante ans sous le joug des Turcs, et ses habitans intrépides et belliqueux, en opposant un rempart insurmontable aux progrès de ces barbares, eurent seuls à supporter tout le poids de l'oppression et de la tyrannie. Mais ces époques sont déjà loin de nous, et l'Europe, aujourd'hui rassurée contre les irruptions des peuples asiatiques, ne pense plus à ses libérateurs (3)! Cependant, que de royaumes renversés depuis cette époque, combien de peuples effacés des

---

excepté Sacy, dans son *Histoire générale de Hongrie*. Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, en parle d'une manière superficielle. Beaufort, dans son *Grand Porte-Feuille politique*, en dit des fausetés. Sané, dans son *Tableau historique, topographique et moral des quatre parties du monde*, en parle peu. Enfin, d'Alembert et Voltaire en font une mention honorable, sans entrer dans des détails particuliers.

(3) Mathias I combattait seul avec les Vénitiens toutes les armées turques, tandis que les autres puissances chrétiennes se montraient indifférentes à cette lutte, ainsi qu'il paraît par les vers suivans que ce grand roi a fait adresser, en 1464, à un savant italien, par l'évêque de Cinq-Eglises, Janus Pannonius, à la veille d'ouvrir une nouvelle campagne contre les Turcs :

Nostra virens iterum tentoria campus habebit ;
Forsitan auxilium cetera turba feret.
Ut tamen ipse refers, nemo est sub tegmine cœli,
Qui studeat nostris addere rebus opem.
Gallia dormitat, nec curat Iberia Christum ;
Anglia gentili seditione ruit ;
Improba conventus Germania cogit inanes,
Permutat merces Itala terra suas ;
Nec quamquam, præter Venetos, ea cura remordet,
Quos jungunt satis fœdera parta meis, etc.

annales des nations, combien d'autres relevés sur les débris de ces derniers.....! et la nation hongroise est encore là, jouissant de sa liberté et de son antique constitution, consolidée par l'expérience de tant de siècles.

En parcourant l'histoire des peuples les plus célèbres, nous en trouvons peu qui, par leurs premières institutions et la forme de leur société politique, excitent autant la curiosité du monde savant, que la nation hongroise. Il appartient à l'histoire de fixer, autant qu'il sera possible, l'opinion sur l'origine des Hongrois ou *Magyars* (4). Leurs anciens historiens prétendent que tous les peuples émigrés du nord de l'Asie étaient originaires de Scythie. Les historiens grecs avaient la même opinion (5). Or, comme la Scythie comprenait toutes les

---

Il s'adresse ensuite aux Italiens.

Si vos nulla movet priscarum gloria rerum,
Proximitas hostis jure movere potest.
Gallia si dormit, vel Iberia, nil ego miror;
Neutra est instanti nempe propinqua malo.
Mene adjuturos ausim sperare Britannos,
Quos procul extremus submovet Oceanus?
Ipsa autem nunquam favit Germania nobis,
Quin potius votis obstitit illa meis.
Vos et communis vicinia certa pericli,
Mutuus et nobis conciliavit amor.

Les plaintes de ce monarque étaient d'autant plus justes, que tandis qu'il combattait pour lui et pour la chrétienté, on eut assez peu de générosité pour attaquer ses Etats.

(4) Nous trouvons l'histoire de Hongrie presque dans toutes les langues; mais aucune n'est complète, ni exempte d'erreurs ou de partialité. On nous assure qu'un homme de lettres s'occupe dans ce moment à recueillir les matériaux nécessaires pour publier une histoire complète de ce pays.

(5) Strabon, dans sa Géogr. l. XI, ch. 507, dit que *les anciens historiens grecs appelaient tous les peuples septentrionaux, Scythes*

régions du nord de l'Asie, les écrivains modernes cherchent les anciennes demeures des Magyars depuis la mer Glaciale jusqu'aux frontières de la Chine.

Quoi qu'il en soit, leurs premières conquêtes présentent un tableau vraiment extraordinaire. Un peuple composé de quelques centaines de familles (6), quitte, vers la fin du neuvième siècle (884), un sol aride et un climat rigoureux, traverse des régions inconnues et désertes, parvient aux rives du Wolga, passe ce fleuve, arrive devant Kiow, et s'arrête aux environs de cette forteresse le long du Borysthène. Ayant vaincu le duc de Kiow et les Cumans, il leur accorde la paix, et reçoit ces derniers dans sa société. Entraînés par leur exemple, les nobles de Russie suivent la bannière des Magyars. En 886, ils lèvent leurs camps et se dirigent vers le sud. Ayant traversé les Alpes, ils pénètrent dans l'ancienne Panonie, occupée quatre siècles auparavant par les Huns, et ensuite par les Avares, et habitée alors par des peuples plus nombreux et plus puissans

---

et Celto-Scythes. Dans le même livre, ch. 492, il ajoute : *Vers l'ouest demeurent certains Scythes errans, vivant sous des tentes; au-delà sont les Sarmates qui sont également Scythes*. Et dans le l. II, ch. 114 : *Les derniers Roxolans des Scythes connus demeurent au-delà du Borysthène*. Pline, l. IV, ch. 12 : *Le nom de Scythes a passé aux Sarmates et aux Germains*. Procope, de la guerre des Goths, l. IV, ch. 5 : *Plus loin demeurent les Gotho-Vandals et tous les autres peuples gothiques qui autrefois s'appelaient aussi Scythes*. D'où il s'ensuit que le nom de Scythes était commun aux Huns, aux Germains et aux Slaves ou Slovacks.

(6) Il faut entendre ici sous le nom de familles, des tribus qui s'étaient placées sous la bannière de sept chefs, ayant à leur tête Almus, père d'Arpád. Les historiens nationaux évaluent le nombre des combattans à environ 21,000; mais à mesure que les Magyars s'avançaient, leur nombre grossissait par l'accession des peuples conquis, ou entraînés par l'appât des conquêtes.

qu'eux (7); ils les attaquent successivement, les subjuguent, se rendent maîtres de tout le pays, et s'y fixent enfin par leurs victoires. Arpád, fils d'Almus, distingué par ses vertus militaires, la prééminence de ses mérites, mais sur-tout par sa sagesse, devient le chef suprême de la nation, et, en 897, il jette les premiers fondemens de la monarchie hongroise. Vers la fin du dixième siècle, sous saint Etienne, leur premier roi chrétien, les Hongrois renoncent au paganisme, et un siècle après ils en effacent jusqu'aux derniers vestiges. Les rois de la race d'Arpád régnèrent jusqu'à 1301. André III, dernier rejeton mâle de cette dynastie, mourut cette même année sans héritier. La succession héréditaire au trône est remplacée par l'élection libre du peuple, et les Hongrois eurent, pendant plus de deux siècles, des rois de diverses familles et nations; mais, épuisés enfin par leur lutte continuelle avec les Turcs, ils songèrent à un moyen capable d'assurer et de consolider leur existence politique. La maison d'Autriche était alors (1527) l'une des plus puissantes en Allemagne, et pouvait aspirer à l'honneur d'être appelée à occuper le trône de Hongrie, comme la plus voisine, et par là même la mieux qualifiée pour gouverner ce peuple généreux, fier et belliqueux. C'est sous la puissante égide de cette auguste maison que les Hongrois, avec cet amour, cet attachement à la constitution de leurs pères, qui les distinguent parmi toutes les nations du monde,

---

(7) La Hongrie était alors habitée par des Slaves qui existent encore aujourd'hui, et qui ont conservé leur idiôme; par des colonies que les Romains y avaient laissées, et auxquelles les Valaques doivent leur origine; par des Teutons et plusieurs autres petits peuples. Il est très-remarquable que le mélange avec tous ces peuples n'a produit aucun changement dans la langue, les mœurs, le costume et le caractère national des Hongrois.

se maintiennent, au milieu des bouleversemens politiques, avec un courage et une sagesse qui leur ont attiré l'estime de toute l'Europe. Heureux le monarque dont la destinée est de commander à de tels hommes!

Cependant la nation hongroise avançait en même tems à grands pas vers la civilisation. Déjà, au quinzième siècle, sous le règne de Mathias I, la Hongrie était l'asile des sciences; Bude, sa capitale, était le rendez-vous des savans, et la cour se distinguait, parmi toutes celles de l'Europe, par l'éclat et la magnificence. Mathias était lui-même très-instruit dans les sciences et les langues (8). Mais si ce pays est déchu, dans la suite, de sa splendeur et de sa puissance (9), et arrêté dans les progrès de sa culture et de sa littérature, il faut l'attribuer aux invasions fréquentes des Turcs et des Tartares (10), aux guerres intestines (11), et aux guerrres

---

(8) Mathias I, fils du célèbre héros Jean de Hunyad, appelé sur le trône par le choix de la nation, sut mériter l'amour non-seulement de ses sujets, mais aussi des peuples vaincus. Sa mort fut sincèrement pleurée par les Viennois qu'il avait conquis quelques années auparavant. La mémoire de ce prince est encore aujourd'hui en grande vénération chez les Hongrois.

(9) Louis I, roi de Hongrie, possédait la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, la Valachie, la Dalmatie, la Pologne, la Lithuanie. Il avait conquis Venise et Naples; enfin, ce roi a régné sur tous les pays compris entre l'Adriatique, la Baltique et la Mer-Noire.

(10) Les ravages que les Tartares ont commis en Hongrie, en 1241 et 1242, surpassent toute imagination. Ils massacrèrent sans distinction de sexe ni d'âge tous les habitans qui n'avaient pas pu se soustraire à leur barbarie.

(11) Depuis le règne de Saint-Etienne, les troubles, les guerres intestines, et les guerres avec les peuples voisins, n'ont pas cessé de bouleverser ce beau pays; et l'on peut dire qu'il n'y a peut-être pas d'endroit en Hongrie qui n'ait été arrosé de sang. Mais parmi toutes les calamités qui ont si long-tems affligé ce pays, la plus grande

avec les peuples voisins, à l'interruption de l'enseignement public, à la perte des bibliothèques, tant nationales que particulières, et enfin à cette fatalité qui ne manque pas de frapper les nations les mieux rassurées contre ses coups destructeurs.

Les plus anciens ouvrages imprimés en hongrois, dont les annales du pays fassent mention, ne remontent que jusqu'au commencement du seizième siècle. Tous ces ouvrages roulaient sur la théologie et les livres sacrés (12). Successivement les productions des écrivains hongrois se multipliaient, et, dans le dix-septième siècle, leurs poëtes commencèrent à être appréciés (13).

---

est celle qui résulta de la perte de la bataille près de Mohács, en 1526. L'élite de la noblesse, et l'armée engagée dans cette bataille, furent détruites. Sept évêques et vingt-huit magnats du royaume y perdirent la vie, et Louis II lui-même y trouva son tombeau. Les Turcs, après avoir dévasté cette partie du pays, emmenèrent 300,000 Hongrois en esclavage.

(12) Il faut excepter quelques excellens poëtes, tels que Zrinyi et Gyœngyœsi, dont les productions prouvent que la poésie a dû être cultivée avec succès bien long-tems auparavant.

(13) Si la culture des sciences et de la langue n'est pas parvenue chez les Hongrois au point où elle se trouve chez leurs voisins, les Allemands, il faut en accuser les guerres continuelles qu'ils ont eu à soutenir contre les Turcs. La Hongrie n'a commencé à jouir du repos que depuis 1718, sous le règne de Charles III; et d'ailleurs, avant cette époque et même quelque tems après, le latin étant presque généralement en usage chez la plupart des nations européennes, on s'en servait dans toutes les transactions publiques, dans les tribunaux et dans les écoles. Aussi la langue nationale fut-elle négligée, sur-tout en Hongrie et en Pologne, au plus grand préjudice du caractère national, sur lequel elle influe si souverainement. Même en Allemagne, la culture de la langue et de la littérature n'a commencé que vers le milieu du siècle dernier.

Mais il y a encore deux autres causes qui ont arrêté et arrêteront long-tems le progrès de la culture de la langue et de la littérature chez les Hongrois. La première, c'est que les rois de Hongrie ne

Mais il a fallu, pour produire une nouvelle vie dans la littérature hongroise, une secousse aussi violente que celle qui, sous l'empereur Joseph II, a menacé d'anéantir l'existence politique de cette nation, en lui ravissant l'usage de la langue nationale, qu'elle regarde avec raison comme le plus précieux des biens. Ce fut alors que le caractère national s'éveilla et mit en action tous les ressorts du génie et du courage, avec cet enthousiasme et cet amour de la patrie qui semblent appartenir plus particulièrement aux Hongrois. L'élan du patriotisme et de l'orgueil national se communiqua avec la rapidité de l'éclair dans toutes les parties du royaume, jusqu'à l'extrémité de la Transylvanie; et l'on vit, comme par enchantement, sortir une multitude de productions littéraires, dignes de la noble émulation qui animait la nation entière. Depuis cette époque, une seule année a été plus féconde en ouvrages de tout genre que les périodes antérieures de vingt ou trente années. Virgile,

---

résident pas au milieu de la nation; et jusqu'à présent les instances les plus pressantes des Etats du royaume n'ont pu engager les rois de la Maison d'Autriche à transférer leur résidence de Vienne à Bude. La seconde doit être attribuée à l'indolence et à la coupable indifférence des grands du royaume qui, renonçant à la langue, aux mœurs et au costume national, mettaient une espèce de gloire à ne plus ressembler à leurs ancêtres; et il s'en est fallu peu que cette métamorphose ne devînt funeste à la nation. Cependant, depuis environ vingt-cinq ans, entraînés par l'impulsion générale de leurs compatriotes, ils tâchent de donner des preuves éclatantes de leur patriotisme, sous les auspices d'un monarque qui lui-même leur offre tout l'encouragement qu'ils peuvent désirer. Les Hongrois nomment toujours avec gratitude les rois qui ont le plus contribué à relever l'énergie nationale; et la postérité la plus reculée célébrera la mémoire de Louis-le-Grand, de Mathias, de Marie-Thérèse, cette bienfaitrice, cette mère et reine adorée des Hongrois, de son fils Léopold II, et de François I, actuellement régnant.

Autrefois il n'existait en Hongrie aucun ouvrage périodique; les gazettes même ont été publiées en latin jusqu'à 1780. Une société

Corneille, Racine, Voltaire, Fénélon, Marmontel, Ossian, Milton, Young, et les meilleurs auteurs allemands ont été traduits en vers et en prose; et il a paru un grand nombre de productions littéraires qui prouvent la facilité et le génie des écrivains hongrois (14).

---

de savans qui s'est formée à Cassovie en 1788, a entrepris de publier un ouvrage périodique, sous le titre de *Magyar Museum*, qui a marqué une nouvelle époque dans la littérature nationale, tant en Hongrie qu'en Transylvanie. L'impulsion que donnait cette société a été d'autant plus forte qu'elle comptait parmi ses membres des hommes illustres et estimés de toute la nation, tels que le général baron Laurent Orczy, le comte Gédéon Rádai, et le comte Joseph Teleky. Cet ouvrage était rédigé par M. Batsányi, homme savant, et l'un des meilleurs poëtes hongrois, témoin sa belle traduction des poésies d'Ossian. Bientôt après, une autre société littéraire se forma à Comorn, et ensuite en Transylvanie, sous la présidence du comte Bánfi, gouverneur de cette grande principauté. Le zèle des écrivains nationaux, excité par ce noble exemple, devint infatigable, et leurs efforts sont d'autant plus louables, que ne pouvant compter sur aucune récompense, ils se sont généreusement dévoués à des travaux littéraires, dont il résulte déjà un grand bien, celui d'avoir inspiré aux différens peuples qui habitent la Hongrie, l'envie d'étudier une langue qui, au milieu de leur patrie, leur était entièrement étrangère, et celui de porter un jour la littérature hongroise au degré éminent où se trouve celle de leurs voisins. Des lois sages établies sous l'empereur Léopold II, et sous François I, actuellement régnant, assurent irrévocablement à cette nation l'avantage de rendre sa langue universelle dans toute l'étendue du royaume. Il est prescrit par ces lois d'enseigner la langue nationale dans toutes les écoles; et aucun individu ne pourra être employé à l'avenir, en Hongrie, s'il ne la possède pas. On aperçoit déjà de jour en jour l'efficacité de cette sage mesure dont il résultera de plus grands avantages pour la nation.

(14) Néanmoins, il ne faut pas s'attendre à voir parmi leurs productions des chefs-d'œuvre, tels que la France, l'Italie et l'Allemagne en ont produit. Les écrivains hongrois, au milieu des nombreuses entraves dont nous avons parlé plus haut, ont fait tout ce qu'on pouvait attendre de leur zèle et de leur patriotisme; mais il leur reste encore une longue carrière à parcourir, pour égaler leurs voisins.

Dans le numéro prochain du *Mercure Etranger*, nous citerons leurs ouvrages les plus estimés, et successivement nous en donnerons des analyses pour mettre nos lecteurs à portée d'en juger par eux-mêmes. Il nous reste maintenant à parler de la langue hongroise.

Beaucoup de savans se sont occupés de l'étymologie des langues modernes; entr'autres, des Brosses, Rousseau, en France; Smith, Harris, Monboddo, en Angleterre; Herder, Adelung, etc., en Allemagne. Les philologues hongrois, de leur côté, n'ont épargné aucune peine dans leurs recherches sur l'origine de leur langue. Les uns croient qu'il y a quelque ressemblance entre le hongrois, le finnois et le lapon; d'autres prétendent qu'elle a une affinité avec le turc, le persan et l'hébreu; enfin quelques écrivains étrangers l'assimilent à l'allemand et à l'esclavon. La vérité exige que nous manifestions une opinion tout-à-fait contraire à celle de ces derniers. Il est vrai, qu'à l'exemple des autres peuples, les Hongrois ont également emprunté des mots étrangers pour nommer les objets qu'ils n'avaient pas connus avant leur transmigration; mais on ne prouvera jamais que leur langue ressemble à l'allemand ou à l'esclavon.

De l'autre côté, soit que l'on considère, dans le hongrois et le persan, la structure des phrases, soit l'usage fréquent des mots composés, avantage précieux dont l'allemand, l'anglais et le grec jouissent également, on est surpris de trouver tant de rapports entre ces deux langues. Il y a encore une grande analogie entre le hongrois et le persan dans la conjugaison des verbes, l'application des pronoms personnels, etc. Par exemple, le persan dit: *reftem*, *refty*, *reft*, j'allai, tu allas, il alla; le hongrois s'exprime de même, sans l'aide du pronom personnel: *mentem*, *mentél*, *mentt*. Cet avan-

tage appartient aussi aux langues italienne, espagnole, portugaise et latine; mais l'application des pronoms possessifs, à l'imitation du persan, est réservée à l'idiôme hongrois seul, parmi toutes les langues européennes. Par exemple, le persan dit : *dily men*, *dily tou*, *dily au*, ou bien *dilem*, *dilet*, *dileche*, mon cœur, ton cœur, son cœur; ce qui se rend en hongrois par *szivem*, *szived*, *szive*. Le hongrois, comme le persan, n'a point d'article, et l'arrangement des mots est à-peu-près le même dans ces deux langues. Par exemple, *ez schehery biroun reft*, littéralement, *de la ville dehors il alla*, se rend en hongrois, *a városbul ki mentt*. Enfin, ils forment leurs comparatifs de la même manière, c'est-à-dire par un ablatif absolu, comme en latin et en italien. Par exemple, *ez khouaher men khoubsoureter est*, *szebb a' nénémnél*. *E' più bella di mia sorella*. Cependant, quant à la racine des mots, ces deux langues diffèrent infiniment l'une de l'autre, quoiqu'on trouve dans le hongrois plusieurs mots persans, comme presque dans toutes les langues d'Europe, sans en excepter le latin.

Quelques philologues ont trouvé de l'analogie entre le hongrois, le lapon et le finnois, dans les mots suivans:

Lapon et Finnois.	*Hongrois.*	*Français.*
Ade,	adom,	je donne.
Aigy,	ágy,	le lit.
Bausz,	bajusz,	moustache.
Élam,	élek,	je vis.
Göre,	görbe,	courbé.
Gyerme,	gyermek,	enfant.
Kop,	kép,	image, visage.
Loigy,	lágy,	mou.
Mérgo,	méreg,	venin.
Nogom,	nyukszom,	je repose.

Lapon et Finnois.	*Hongrois.*	*Français.*
Poik,	pók,	araignée.
Réte,	rét,	prairie.
Szuina,	széna,	foin.
Tsakes,	zsák,	sac.
Voj,	vaj,	beurre.
Vár,	vár,	château, forteresse.

Quelques autres prétendent que le hongrois a quelque rapport avec l'hébreu, comme dans les mots suivans :

Hébreu.	*Hongrois.*	*Français.*
Chád,	kád,	sceau, baignoire.
Chammon,	kömény,	cumin.
Sakán,	szakál,	barbe.
Sak,	zsák,	sac.
Retheth,	retteg,	il tremble.
Parazi,	paraszt,	paysan.
Sohár,	súgár,	rayon.
Pazár,	pazárló,	prodigue.
Avasch,	avas,	rance.
Schabbath,	szombat,	samedi.

A juger par la ressemblance frappante que la langue hongroise paraît avoir avec les trois langues précédentes, et avec le persan par la construction de ses phrases, ainsi que nous l'avons déjà dit, on est porté à croire que toutes ces langues ont une même origine. Combien cet objet serait digne des recherches des savans, dont les efforts réunis ne manqueraient pas de jeter une nouvelle lumière sur l'histoire des peuples !

On reproche à la langue hongroise la longueur de ses mots; mais il faut remarquer que, dans cette langue, un seul mot exprime souvent une phrase entière, ce qui en fait la beauté et la perfection. D'ailleurs elle n'a besoin, dans certains cas, ni de verbes auxiliaires, ni de pronoms personnels ou possessifs, et peut se passer

du verbe *pouvoir*, comme dans l'exemple suivant : *meg verném*, je le battrais, *meg verhetném*, je pourrais le battre, *meg verethetném*, je pourrais le faire battre. On ne rencontre, dans le hongrois, ni plusieurs consonnes, ni plusieurs voyelles de suite. Il n'est pas de même de l'allemand et de l'esclavon qui abondent en consonnes, sur-tout ce dernier, comme dans la phrase suivante : *Strè prst skrz krk*, ce qui veut dire, mettez le dé au doigt; ni du portugais, où la rencontre de plusieurs voyelles produit, dans la prononciation, un effet désagréable, comme dans les mots : *capitaò*, capitaine; *cidadaò*, citadin; *toleiraò*, un grand nigaud; et dans les phrases suivantes : *Abotoai-a*, boutonnez-la; *nahò he maò*, il n'est pas mauvais; *eu naò a lî*, je ne l'ai pas lu, etc.

Les Allemands font une autre objection aux Hongrois, c'est d'avoir adopté beaucoup de mots latins ou allemands; mais qu'il me soit permis de remarquer en passant que, malgré la richesse de leur langue, les auteurs allemands seraient bien embarrassés sans le secours du grec et du latin, à commencer par le grand philosophe *Kant* qui, dans son traité de philosophie, a entassé une quantité de mots grecs et latins, tels que *antinomie*, *autonomie*, *automate*, *anticipation*, *evolutionstheorie*, *præformationssytem*, *absolut*, *exponiren*, *alternativ*, *ostensiv*, *concurrenz*, *dependenz*, *empirismus*, *latitudinarien*, *primat*, *postulat*, *priorität*, *personalität*, *real*, *rational*, *trascendental*, *sensibel*, *intelligibel*, *indemonstrable*, *etc.*

Aucune langue européenne ne se prête autant que le hongrois à la formation des mots dérivés d'un seul mot radical. Par exemple, *kérô*, *kérés*, *kérési*, *kérisetske*, *kérhet*, *kéret*, *kéreget*, *kérelem*, *kéretlen*, *kérlel*, *kérlelhe-*

tetlen, *kérkedik*, *kérkedő*, *kérkedés*, *kérkedség*, *kérkedékeny*, *kérkedékenység*, *kéredzik*, *kérődik*, *kérd*, *kérdés*, *kerdez*, *kérdő*, *kérdező*, *kérdezkedik*, *etc.*, dérivent du mot radical *kér*, et ont tous différentes significations.

La prononciation du hongrois quoiqu'aisée est néanmoins délicate; on y trouve toutes les nuances des sons articulés dans la langue française : c'est pourquoi, parmi toutes les nations européennes, les Français prononcent le mieux le hongrois.

Nous nous réservons de parler plus amplement du génie de la langue, ainsi que de la littérature hongroise, dans un prochain numéro, dans lequel nous citerons aussi quelques morceaux de poésie, afin de donnner progressivement à nos lecteurs des notions, qu'ils ont droit d'attendre de nous, sur cette partie de la littérature étrangère.

CHARLES DE BÉRONY.

LANGUES DU NORD.

ANALYSE DE CHRISTINE, DRAME SUÉDOIS.

GUSTAVE-ADOLPHE, surnommé le Grand, dans les premières années de son règne, vit à sa cour la jeune comtesse Ebba de Brahé, aussi distinguée par son esprit que par sa beauté et sa naissance. Il conçut pour elle la plus forte passion, lui écrivit plusieurs lettres qui existent encore, lui fit présent d'une bague, conservée dans la famille de la comtesse, et résolut de l'épouser. Mais la mère de Gustave, Christine de Holstein, s'opposa si fortement à cette union, que le roi y renonça, et sacrifia le penchant de son cœur à des considérations dont il appréciait l'importance. Ce trait rappelle Henri IV, décidé à partager le trône avec la marquise de Verneuil, mais cédant à la noble hardiesse de Sulli, et rendant justice aux intentions de ce ministre. La mère de Gustave engagea la comtesse de Brahé à épouser le comte Jacques de la Gardie, général fameux par ses exploits, et qui était fils de Pontus de la Gardie, parvenu, sous le règne de Jean III, aux premières dignités du royaume (1). Madame de

(1) Pontus de la Gardie était d'une ancienne maison de Languedoc. Après avoir servi en Piémont sous le maréchal de Brissac, il passa en Ecosse avec un corps de troupes que Henri IV envoya dans ce pays; s'étant ensuite engagé au service du Danemarck, il fut fait prisonnier par les Suédois. Il resta en Suède et s'attacha à la fortune du prince Jean. Ce prince ayant pris les armes contre son frère le roi Eric XIV, de la Gardie commanda ses troupes, et contribua à son élévation au trône. Le nouveau roi le combla de faveurs, et lui fit épouser Mlle de Gyllenhielm, sa fille naturelle. Après avoir

la Gardie donna le jour à un fils, qui reçut le nom de Magnus Gabriel, et qui joua un rôle très-brillant à la cour de Stockholm. On ne manqua pas de jeter des soupçons sur l'auteur de sa naissance, et de rappeler les liaisons que le roi avait eues avec sa mère. Ces soupçons, répandus à la cour, passèrent par la tradition aux générations suivantes, et furent même consignés dans quelques mémoires manuscrits. La mère de Magnus Gabriel avait plu à Gustave; le fils plut à Christine, qui, parvenue au trône, lui accorda longtems toute sa confiance, l'éleva aux dignités les plus éminentes, et voulut même l'épouser, comme le disent quelques mémoires. Pendant que la reine flattait ainsi l'ambition du comte, le prince Charles Gustave, issu des Wasas, aspirait à sa main. Cependant, en 1649, Christine déclara solennellement aux Etats du royaume qu'elle était résolue à ne point contracter les liens du mariage, et qu'elle avait désigné Charles Gustave pour son successeur. La sœur de Charles, Marie Euphrosyne, devint l'épouse du comte de la Gardie, que cette alliance mit dans les relations les plus étroites avec la famille royale.

Tels sont les faits et les traditions qui ont servi de fonds au drame de *Christine*. Cette pièce rappelle

---

été employé comme ambassadeur extraordinaire en Allemagne, en France et à Rome, de la Gardie devint généralissime des armées suédoises en Finlande et en Livonie, et obtint la dignité de sénateur. S'étant embarqué sur un mauvais vaisseau pour Narva, il périt dans le port de cette ville, en 1585. La vie de Pontus de la Gardie a été écrite en latin par *Claude Arrhenius Oernhielm*, et a paru sous ce titre : *Vita illustrissimi heroïs Ponti de la Gardie*, Lips. 1679, in-4°. On trouve aussi sa généalogie dans l'ouvrage de Stiernman sur les familles nobles de Suède, et les détails sur ses campagnes dans l'histoire de Charles IX, roi de Suède, par Werrving.

une époque fameuse dans l'histoire et doit nous intéresser d'autant plus qu'elle retrace les souvenirs de ce héros qui fut l'allié de la France, et de cette reine qui, après être descendue du trône, fit deux voyages à Paris. Gustave III donna lui-même le plan du drame et fit faire les vers par le poëte Kelgrèn, un des plus beaux génies que le nord ait produits. Nous allons en indiquer la marche et les traits les plus frappans.

Acte Ier. — Charles Gustave, revenant de l'armée qu'il a commandée avec gloire en Allemagne, et se flattant d'obtenir la main de Christine, apprend que de la Gardie est son rival, et que cet heureux favori va donner, dans quelques heures, une fête brillante à la reine. Il se rend dans le jardin où cette fête doit avoir lieu, et rencontre le feld-maréchal Torstenson, un de ces capitaines fameux qui avaient soutenu la fortune des armes suédoises après la mort de Gustave. Il s'adresse au feld-maréchal pour lui confier sa situation et lui demander des conseils. Tortenson rassure le prince en lui disant que jamais les grands du royaume ne consentiront au mariage de la reine avec le comte de la Gardie, et que d'ailleurs on croit que le comte est épris de la princesse Euphrosyne (sœur de Charles), et se propose de demander sa main. Dans le même moment, Christine arrive, suivie de sa cour, aperçoit avec surprise le prince Charles Gustave, mais dissimule son embarras, et lui fait un accueil flatteur. La fête commence : des bergers et des bergères, et les prisonniers amenés des provinces conquises, présentent à la reine des fleurs et des lauriers. De la Gardie cherche l'occasion de faire connaître l'inquiétude que lui donne l'arrivée de Charles Gustave; mais Christine lui renouvelle l'assurance de ses sentimens, et lui promet de partager le trône avec lui.

Acte IIe. — La scène est dans une salle du palais. Pendant que la reine s'entretient avec sa confidente,

Mlle de Sparre (1), le prince Charles Gustave vient lui présenter son hommage; il lui parle des services qu'il a rendus à l'Etat et des espérances qu'il ose nourrir; mais Christine écarte adroitement la déclaration formelle qu'il va lui faire. Lorsqu'elle s'est retirée, de la Gardie se présente, et fait éclater devant le prince l'orgueil que lui inspirent ses succès. Cependant il prend un langage plus modeste en voyant arriver Torstenson et le grand chancelier Oxenstiern, ce ministre qui avait été l'ami du grand Gustave, et qui, depuis la mort de ce prince, avait dirigé l'éducation de Christine et le destin de la Suède. Oxenstiern exprime ensuite à Torstenson son dédain pour de la Gardie, et l'indignation qu'il éprouve à l'idée du mariage de ce favori avec la fille de Gustave. Il déclare que si d'ailleurs rien ne peut empêcher l'exécution de ce projet, qu'il regarde comme dangereux pour l'Etat, il fera valoir un moyen dont il a seul connaissance et dont il peut garantir le succès. Christine reparaît; le chancelier lui apprend qu'il est instruit des espérances qu'elle a données au comte de la Gardie, et lui fait des représentations pour la détourner de son dessein; mais la reine ne les écoute point et lui fait connaître la résolution qu'elle a prise de partager le trône avec celui qu'elle aime.

OXENSTIERN. — « Reine, c'est vous qui parlez ainsi! pouvez-vous à ce point oublier votre grandeur? C'est de votre main que nous recevrons un roi qui n'a porté aucune offrande à l'Etat? Pensez à cette foule de héros qui, sans crainte, sans regret, armés de la mort et suivis de la victoire, ont fait trembler le Danube au bruit de votre nom; voyez leurs têtes blanchies, cachant à l'ombre des lauriers les traces des fatigues et des combats: prêteront-ils un

---

(1) Mlle de Sparre, d'une des premières maisons du royaume, eut toujours la confiance de Christine, qui, même depuis son abdication et son départ de Suède, lui communiqua ses pensées et ses secrets. Elle était remarquable par sa beauté, et on l'appelait la belle Sparre.

hommage humiliant à la jeunesse téméraire d'un mortel présomptueux? Que dis-je! vous-même ne rougiriez-vous pas de porter un lien si peu digne de vous, vous, reine d'un peuple fameux par ses exploits, vous, issue d'un si grand monarque, vous, fille de Gustave?

CHRISTINE. — » Pensez que, si je le suis, vos hardis propos me blessent et m'outragent; pensez qu'il faut attendre avec respect les arrêts de ma volonté.

OXENSTIERN. — » Vous respecter, c'est vous donner les conseils de la sagesse; le silence est un crime quand l'Etat est menacé.

CHRISTINE. — » Quoi?

OXENSTIERN. — » Non, vainement ces regards menaçans m'annoncent mon sort! Dût votre colère détruire en un jour la moisson de soixante ans de travaux, je vous montrerai d'une main hardie le précipice où vous vous laissez entraîner. Ombre de celui qui porta sans faiblesse le poids de la couronne, ombre d'un roi, d'un héros..., d'un ami, veillez à la gloire du trône; j'implore votre secours! Dirigez mon zèle, soutenez mon courage contre une princesse égarée et malheureuse dont j'ai guidé les premiers pas avec un soin paternel! Reine, croyez-moi, long-tems votre père, je sens que je le suis encore, un père ne cherche pas à tromper, et ce front sillonné par l'âge et les travaux, et cette voix chancelante, et cette main débile, qui souvent dans votre enfance vous serra contre mon cœur, et ces larmes.....

CHRISTINE. — » Dieu, quel spectacle!

OXENSTIERN. — » Ne témoignent-ils pas assez que votre bonheur seul est le but de mes efforts? Si cependant mes intentions vous étaient suspectes, ouvrez les annales de votre pays: vous y verrez des exemples de la gloire qui couronne les princes fermes et prudens, et des malheurs où se précipitent les princes faibles et légers. Rappelez-vous les succès et la renommée du premier Gustave; voyez la reconnaissance pleurant tous les jours sur la tombe de votre père, Gustave-Adolphe n'a-t-il donc plus de fille?

Ah ! songez-y (il se jette à ses genoux), écoutez mes prières, que mes larmes touchent votre cœur ! »

La reine paraît enfin céder aux instances du chancelier, mais quelques mots que celui-ci laisse échapper sur la liaison que l'on croit exister entre de la Gardie et la princesse Euphrosyne, réveillent sa passion et allument sa jalousie. Cependant elle feint d'approuver cette liaison, et donne même des ordres pour que la cérémonie du mariage du comte avec la princesse ait lieu incessamment dans la chapelle du palais. En attendant, la cour s'assemble, et la reine fait l'institution d'un ordre auquel elle donne le nom d'amaranthe, et qu'elle destine aux personnages les plus éminens de la cour (1).

Acte IIIe. — Après un entretien entre le prince Charles Gustave et le comte de la Gardie, au sujet du mariage de celui-ci avec la princesse Euphrosyne, on voit paraître Torstenson et Oxenstiern. Torstenson apprend au chancelier qu'on répand que la reine, ayant eu un entretien avec de la Gardie, s'est convaincue de sa fidélité, et qu'elle se propose de prendre, dans le temple, la place d'Euphrosyne, au moment de la cérémonie. Un mouvement de surprise et de respect pour la reine empêche d'abord le chancelier de croire à ce nouvel incident ; mais ne pouvant se refuser à l'évidence des preuves que lui donne Torstenson, il se retire en priant le feld-maréchal de prendre des mesures pour que de la Gardie n'entre point dans la chapelle avant son retour. Christine, suivie de sa cour, et conduisant la princesse Euphrosyne, se rend dans la chapelle, et de la Gardie veut la suivre, lorsqu'Oxenstiern arrive, le retient et lui montre une lettre. Le comte est saisi d'étonnement, serre la main d'Oxenstiern, et par des mouvemens expressifs lui fait connaître le parti qu'il va prendre.

---

(1) Cet ordre fut en effet institué par Christine, en 1651.

Acte IVe et dernier. — La cérémonie du mariage va se faire ; la reine approche avec la princesse ; de la Gardie prend la main de celle-ci, la conduit à l'autel, et Christine voit son projet déconcerté. Transportée de colère, elle appelle son capitaine des gardes, et lui ordonne de la venger du comte. En même tems, se présente le chancelier ; accablé de reproches par la reine, il lui répond en lui montrant la lettre de Gustave-Adolphe, qui fait connaître le mystère de la naissance de la Gardie. Cette lettre apprend à la reine que le comte doit le jour à Gustave. Christine est saisie d'effroi ; elle se livre à la douleur, aux regrets, ne veut écouter aucune consolation, et déclare qu'il ne peut plus exister de bonheur pour elle.

Oxenstiern. — « Quoi ! le sceptre n'est-il plus à vous ? N'avez-vous pas un nom à consacrer dans les fastes de l'histoire, un peuple à rendre heureux ?

Christine. — » Votre voix me réveille, ô mon bienfaiteur, mon guide, mon père ! Quels beaux devoirs vous faites chérir à mon âme ! Sortie de l'illusion, je bénis le ciel de m'avoir arrêtée au bord du précipice. O patrie, dont, séduite par une aveugle passion, je n'entendais plus la voix, je t'immole des sentimens coupables ; je serai à toi toute entière, je ne vivrai que pour toi ! »

Christine rassemble ensuite autour d'elle les grands du royaume dans la grande salle du palais, et assise sur son trône, elle leur parle ainsi :

« Vous, ministres fidèles des volontés de votre reine ; vous, braves guerriers, et vous, chevaliers illustres, prêtez-moi l'oreille. Si ce trône antique, où furent assis mes pères, conserve tout son éclat sous le gouvernement de leur fille, si ce sceptre, héritage auguste, n'a pas chancelé dans les mains d'une femme, si des combats livrés avec succès, ont été suivis d'une paix (1) qui cimente le bonheur de l'Etat, c'est à vous, qu'après la Provi-

(1) La fameuse paix de Westphalie, signée en 1648.

dence qui veille sur le trône des Wasas, j'en rapporte la gloire; mais en vain le courage est vainqueur, si la sagesse ne met à profit la victoire. L'envie ne doit point nous faire perdre le fruit de nos efforts; elle se prépare déjà à verser ses poisons dans le cœur de nos voisins; la vengeance semble se reposer, mais elle profite du calme pour faire d'autant mieux éclater l'orage. Mettons-nous à l'abri des attaques de l'étranger en assurant le repos intérieur. Je sais qu'une nation zélée pour la famille de mes pères désire que j'affermisse cette famille sur le trône par un hymen digne de moi; je ne puis céder à ce désir; soit faiblesse, soit vertu, ma résolution est prise irrévocablement. Mais en renonçant au choix qu'aurait pu me dicter l'amour, j'écouterai la voix de l'estime et de l'amitié pour rassurer mon peuple. Vous qui portez dans vos veines le sang des Wasas, vous dont l'âme est remplie de leurs hautes vertus, vous à qui la victoire a donné de nouveaux droits, Charles Gustave, au nom de ce peuple qui vous appelle, je vous déclare aujourd'hui l'héritier de ma couronne (1). »

La reine, étant descendue du trône, rentre dans ses appartemens, et la cour se retire.

Le drame de Christine, d'abord représenté sur le théâtre de la cour, a été joué ensuite sur le grand théâtre national de Stockholm. Il a toujours obtenu beaucoup d'applaudissemens; et les connaisseurs de la poésie suédoise ont été frappés de la pureté, de l'élégance et de l'harmonie du style. La pièce est imprimée dans le Recueil des Œuvres de Kielgrèn, publié après sa mort, à Stockholm, en trois volumes. Ce poëte a fait de plus les paroles de l'opéra de Gustave Wasa, et a traduit

---

(1) Il est connu par l'histoire, qu'en effet Charles Gustave, désigné successeur de Christine, monta sur le trône en 1654, lorsque la reine eut abdiqué.

quelques tragédies de Voltaire. Il ne réussissait pas moins dans d'autres genres, et les odes, les épîtres, les élégies, qui forment une grande partie de ses œuvres, se distinguent autant par l'originalité des idées, et la richesse des images, que par le charme de la versification. L'auteur de cet article a été en relation avec lui pendant plusieurs années, et a souvent été témoin de l'estime et de la considération dont il jouissait. Kelgrèn mourut à l'âge de quarante-trois ans; sa mort fut précédée de longues souffrances, qu'il supporta avec la plus grande résignation. Il a eu pour successeur dans la carrière dramatique, M. Léopold qui a fait deux tragédies, Odin, et Virginie, et qui vient de donner une traduction de la *Métromanie*, en vers suédois. On a toujours été porté en Suède à imiter les chefs-d'œuvre de la scène française, et on les préfère aux pièces anglaises et allemandes. Les acteurs ont conservé plusieurs traditions du jeu de Monvel, qui passa quelques années à Stockholm, pendant le règne de Gustave III.

J. P. Catteau-Calleville.

Gazette Littéraire.

ITALIE.

ROME. — (20 février.) — Les fouilles de l'intérieur du *Colisée* ouvrent un vaste champ aux conjectures des antiquaires. On a découvert au milieu de l'arêne d'immenses constructions qui en occupent toute l'étendue. Quels qu'aient été leur origine et leur usage, toujours est-il vrai que les fouilles actuelles, en rétablissant le Colisée dans toute sa gloire, offrent la solution de plusieurs questions archæologiques (1).

Dans les *bains de Titus*, plusieurs chambres et galeries ont été déblayées. Quand on parcourt aujourd'hui ce vaste labyrinthe, on reste enchanté, à chaque pas, de l'élégance des arabesques, de l'étonnante fraîcheur de ces peintures qui ornent les murs et les voûtes.

Il n'y a pas encore un an que l'immense *temple de la paix* était plein de décombres jusqu'à l'imposte des voûtes. Maintenant on peut marcher sur le pavé même du temple, pavé qui s'est conservé intact, et est composé de dales de jaune antique et de serpentin. On a aussi retrouvé les traces du portique du temple. Dans une chambre souterraine on voit des peintures du meilleur style. Enfin les énormes fragmens de colonnes, de corniches, de frises,

---

(1) Il a paru, il y a quelques mois, à Rome, un ouvrage fort important sur les découvertes faites dans l'intérieur du Colisée. Il a pour titre : *Osservazioni sull'Arena, sul Podio dell'Anfiteatro Flavio*, etc. — Observations sur l'Arêne et le *Podium* de l'amphithéâtre Flavien; par M. Pierre *Bianchi*, architecte-ingénieur, associé correspondant de l'Académie archæologique de Rome, et par M. *Lorenzo Ré*, professeur d'archæologie, etc. Un cahier in-folio, avec un plan gravé. — Nous rendrons compte de cet ouvrage.

que l'on a recueillis, attestent la splendeur de cet antique monument. Les voyageurs qui n'ont vu de ce temple que trois grandes arcades remplies de terre, et qui servaient à remiser des charrettes, peuvent seuls juger de l'immensité des travaux auxquels il a fallu se livrer pour rendre l'édifice à l'état dans lequel il se trouve aujourd'hui.

Une vigne occupait la plus grande partie de l'espace contenu entre le Forum et le Colisée : elle a été transformée en un jardin ouvert au public.

(Extrait du *Giornale di Roma.*)

HOLLANDE.

HARLEM. — L'Académie des sciences de Harlem a décerné, dans sa dernière séance, à M. le président Meisser à Breslau, le prix de concours ouvert sur la question suivante :

« Pourquoi les philosophes diffèrent-ils tant sur les » premiers principes de la morale, tandis qu'ils sont » d'accord sur les devoirs déduits de leurs différens prin- » cipes ? »

La même Société propose, pour l'an 1815, la question suivante :

« Quels sont les traits généraux et caractéristiques com- » muns aux principales langues, et quelles en sont les » différences essentielles propres à en établir la classifi- » cation ? »

Les concurrens doivent envoyer leurs dissolutions en latin, français, allemand ou hollandais à M. Van Marum, secrétaire perpétuel de la Société, à Harlem.

ALLEMAGNE.

— Il peut être quelquefois aussi curieux d'apprendre quel est le jugement des étrangers sur nos productions, que de connaître leurs propres ouvrages. Nous ne croyons donc pas sortir du plan que nous nous sommes tracé, en

insérant, dans ce Journal, quelques lignes d'un article très-judicieux, qui a paru dans une des feuilles les plus estimées de l'Allemagne. Il est relatif à l'ouvrage d'un de nos compatriotes, qui est en même tems l'un de nos principaux collaborateurs.

Aucun ami des lettres n'ignore que M. Charles Vanderbourg a publié le premier volume d'une *traduction d'Horace* en vers français. Elle est enrichie d'un texte latin revu sur dix-huit manuscrits de la bibliothèque impériale. Nos divers journaux ont rendu compte de cet important travail. On lit ce qui suit dans la *Gazette générale de littérature d'Jena*, N° 21.

« Cette traduction est extrêmement remarquable sous » plus d'un rapport (*in mehr als einer Hinsicht hoechst » merkwürdig*). L'intention du digne traducteur n'a pas » été seulement de restituer la lettre d'Horace, mais de » lui rendre toute sa physionomie. Le génie de la langue » française lui opposait quelquefois des obstacles presque » insurmontables ; on n'en doit que plus admirer le parti » qu'il a su en tirer : (*um so mehr ist das geleistete zu » bewundern.*) »

Après des observations de la plus haute et de la plus saine critique, le savant allemand termine par ces mots :

« Nous prions l'estimable traducteur de mettre ses » loisirs à profit, pour nous donner le plus tôt possible, » et avec un soin égal, non-seulement le second volume » qu'il nous a promis, mais encore les épîtres et les satires » du poëte latin. » L. DE S.

BAVIÈRE. — *Académie des sciences de Munich.* — L'Académie a proposé, pour l'an 1814, le sujet suivant : « Quels sont les progrès que les deux ducs de Bavière Guillaume IV et Albrecht V, ont fait faire aux sciences et aux arts, pendant leur règne ; et quel était l'état des lumières en Bavière à cette époque ? » Le prix est de 50 ducats, et les Mémoires seront adressés au secrétaire-général de l'Académie, avant le 28 mars 1814.

MERCURE ÉTRANGER.

N° IV.

LANGUE ANGLAISE.

ODE BY MAT. PRIOR,

To the honourable CHARLES MONTAGUE, *esq.*

HOWE' ER 'tis well, that while mankind
Through Fate's perverse Mæander errs,
He can imagin'd pleasures find
To combat against real cares.

Fancies and notions he pursues
Which ne' er had being but in thought,
Each, like the Grecian artist woe's
The image he himself has wrought.

Against experience he believes;
He argues against demonstration;
Pleas'd when his reason he deceives
And sets his judgment by passion.

The hoary fool who many days
Has struggl'd with continual sorrow
Renews his hopes and blindly lays
The desp'rate bett upon to morrow.

To morrow comes, 'tis noon, 'tis night;
This day like all the former flies:
Yet on he runs to seek delight
To morrow, till to-night he dies.

Our hopes, like tow' ring falcons aim
At objects in an airy height:
The little pleasure of the game
Is from afar to view the flight.

Our anxious pains we all the day
In search of what we like employ
Scorning at night the worthless prey
We find the labour gave the joy.

At distance, through an artful glass
To the mind's eye things well appear.
They lose their form and make a mass
Confus'd and black if brought too near.

If we see right, we see our woes:
Then what avails it to have eyes?
From ignorance our comfort flows:
The only wretched are the wise.

We weary'd should lie down in death
This cheat of life would take no more
If you thought fame but empty breath,
I Phyllis but a perjur'd whore.

TRADUCTION.

ODE DE MAT. PRIOR,

A l'honorable CHARLES MONTAGUE, *écuyer.*

ARISTE, il est heureux que, malgré ses misères,
L'homme dans le dédale où le sort l'a jeté,
Par des plaisirs imaginaires,
Soulage les vrais maux dont il est tourmenté.

Nous nous créons de vains fantômes,
Pour les poursuivre tour-à-tour;
Comme Pygmalion, nous voyons tous les hommes
Epris d'objets trompeurs qui leur doivent le jour.

Sourds à la vérité, contre l'expérience
Le sophisme les endurcit;
Contens quand leur raison s'égare, s'assoupit,
Ou laisse aux passions maîtriser sa balance.

Ce triste enfant de la douleur,
Qui, sous ses cheveux blancs, contre elle lutte encore,
Ranime son espoir, et pense que l'Aurore
Doit lui ramener le bonheur.

Elle paraît, du jour cette aimable courière;
Le Soleil suit, parcourt et finit sa carrière,
Point de bonheur; eh bien! il croit au lendemain
Jusqu'au jour dont le soir termine son destin.

Notre espérance avec audace,
Comme un faucon léger, s'élève jusqu'aux cieux,
Et le seul plaisir de la chasse
Est d'admirer de loin son vol impérieux.

Le jour notre peine s'emploie
A poursuivre avec soin l'objet de nos désirs;
Le soir nous méprisons la proie,
En avouant qu'au moins la chasse eut des plaisirs.

Les objets, vus de loin dans un miroir magique,
Séduisent notre esprit par un éclat trompeur;
De près le charme cesse, et l'œil trop véridique
Nous dit: C'est une masse informe et sans couleur.

L'œil qui voit bien, voit le malheur;
L'aveuglement est préférable;
C'est notre seul consolateur:
Qui déchire le voile est le seul misérable.

L'on attendrait la mort comme une heureuse nuit
Dont le sommeil met fin aux peines qu'on endure;
La vie ainsi qu'à moi vous semblerait trop dure,
Si la gloire à vos yeux n'était plus qu'un vain bruit,
Si je croyais Philis parjure.

C. V.

OBSERVATIONS *sur une dissertation anglaise, intitulée:* Superiority of Shakspeare above all other dramatist writers. — *Supériorité de Shakspeare sur tous les autres écrivains dramatiques.*

IL est bien peu de littérateurs assez raisonnables pour n'estimer les écrivains célèbres que d'après leurs seuls

ouvrages, et abstraction faite de toute considération particulière. Presque toujours on met une sorte d'orgueil à exalter ses compatriotes aux dépens des étrangers, en dénaturant ainsi un sentiment qui, renfermé dans de justes bornes, n'aurait rien que de louable. Ce qui devient sur-tout choquant, intolérable, c'est le ton tranchant de quelques personnes qui ne veulent absolument accorder le don du génie qu'à un seul auteur, auquel elles ont jugé convenable d'accorder leur admiration; moins peut-être parce qu'ils sentent fortement ses beautés, que pour annoncer un goût supérieur à celui du reste des hommes. C'est ainsi que dans l'Orient, les despotes s'amusent parfois à combler de faveurs tel ou tel individu, non pas précisément parce qu'il en est digne, mais parce que le bonheur de leur avoir plu doit le rendre aux yeux du reste des hommes le modèle de toutes les perfections.

Ce charlatanisme littéraire qui ne prouve tout au plus que les orgueilleuses prétentions des distributeurs de louanges, et leur confiance illimitée dans leurs lumières, est sans inconvéniens, et peut même divertir, quand il ne s'exerce que sur des auteurs médiocres; mais il n'en est pas de même, lorsque l'on annonce l'intention formelle de sacrifier un certain nombre d'hommes illustres à un autre homme également digne de l'immortalité, et qui probablement eût ri tout le premier de ses maladroits panégyristes.

Voilà ce qu'a voulu faire, ce qu'a fait l'auteur anonyme de cette dissertation. Les Anglais admirent avec raison leur Shakspeare : Cet auteur n'a pas cru qu'une telle admiration pût se concilier avec celle que les grands tragiques Grecs et Français ont méritée, et que toute l'Europe littéraire leur accorde. Il convient de rapporter ici quelques-uns de ses raisonnemens les plus dignes d'attention.

Son début est assez adroit. Il commence par avouer les fautes nombreuses de son poëte par excellence, avec une apparente candeur, fort propre à faire illusion; mais dès ce moment même le sophiste se découvre. Ces fautes,

selon lui, sont la preuve la plus décisive de la supériorité de Shakspeare, puisqu'il plaît malgré elles.

Certes, on ne s'attendait guères à cette conséquence qui n'est qu'un abus de mots. Il y avait un raisonnement bien plus juste que le panégyriste n'a eu garde de faire; c'est que les fautes de Shakspeare servent, il est vrai, à faire valoir ses beautés, mais uniquement par le contraste qu'elles forment avec ses beaux passages. Il en est toujours ainsi de ces génies à demi bruts, qui paraissent à l'époque où les règles du goût ne sont pas absolument fixées. Quand on a lu dans l'auteur anglais quelques pages de ces inconcevables turpitudes qu'il hasardait, que peut-être même il était obligé de hasarder pour la populace à laquelle il devait, avant tout, songer à plaire; une idée noble, une situation pathétique, un trait sublime, produisent un bien plus grand effet que s'il les eût autrement encadrés. Dans notre Racine, au contraire, où l'on ne trouve que ce que l'on a si plaisamment nommé « la monotonie de la perfection », tout se tient, tout est coordonné pour l'effet général. On citera facilement vingt morceaux qui frappent d'admiration et d'étonnement dans Othello, Macbeth, le roi Lear, etc., parce que le plus souvent ils ne paraissent pas appartenir à celui qui a écrit ce qui les suit ou les précède; mais dans Iphigénie en Aulide, dans Athalie, quelles citations pourra-t-on choisir sans craindre de ne pas rendre justice au reste de ces productions immortelles?

On dit qu'il a existé en France, dans le siècle dernier, un homme qui prononçait sur toutes sortes de matières, du ton le plus absolu, sans songer à établir son opinion sur des preuves. Lui proposait-on modestement quelque objection, il ne répondait jamais que par ces seuls mots: *j'ai dit ça*. Une citation va faire voir que l'apologiste de Shakspeare est souvent un logicien aussi tranchant que ce galant homme.

« On reconnaîtra, je pense, que l'Œdipe même de » Sophocle et l'Iphigénie d'Euripide sont inférieurs à

» Lear et à Othello, pour l'effet général de la composition.
» Quant à ces chefs-d'œuvre du Théâtre Français, le Cid
» et Athalie, les opposer à Shakspeare, *c'est faire*
» *descendre Pâris dans la lice pour combattre Ajax et*
» *Achille.*»

L'auteur ajoute ensuite qu'il n'approfondira pas d'avantage ce sujet..... *Il a dit ça.*

De bonne foi, est-ce là de la critique? Et en Angleterre même, les hommes les plus dignes d'apprécier Shakspeare, un Pope, un Samuel Johnson auraient-ils été fort satisfaits du ton que prend ici l'anonyme? Tous deux ont su concilier leur admiration avec l'équité, et ne se sont jamais avisés de décider aussi lestement ce qui méritait au moins d'être discuté. Parmi les Anglais, il n'avait peut-être existé jusqu'ici qu'un écrivain qui eût prononcé sur Shakspeare et ses rivaux de cette manière aussi commode qu'expéditive; c'est Sherlock, auteur de quelques lettres écrites pendant son *tour d'Europe*. Selon lui, un seul poëte, parmi les anciens et les modernes, peut être cité après Shakspeare, *quoiqu'il en soit à une très-grande distance*. Or, ce poëte est Homère.

Ce Sherlock, au reste, trouve que les meilleurs vers français sont ceux du roi de Prusse, Frédéric II, (sans même paraître se douter de la part que Voltaire y a pu avoir); et quand il a passé quelques heures dans une ville d'Allemagne ou d'Italie, il ne manque jamais d'indiquer à ses lecteurs, sans craindre de se tromper, la plus belle femme et l'homme le plus spirituel du lieu. C'est un *jugeur* aussi intrépide que notre anonyme.

Lors même que ce dernier soutient les propositions les plus évidentes, il ne sait jamais s'arrêter où il convient. Par exemple, il appuie avec force sur la vie, le naturel, l'air de réalité des personnages de Shakspeare, sur la vérité de son dialogue; et personne ne peut être tenté de le contredire. Celui qui prendrait ce parti prouverait seulement qu'il n'est pas organisé de façon à pouvoir porter un jugement sur une telle matière. L'anonyme cite comme

des modèles achevés de cette vérité de dialogue, la scène où Hamlet est instruit que l'ombre de son père vient d'apparaître, celle de l'entrevue de Romeo et de Juliette dans le jardin, celle où Jago éveille la jalousie d'Othello. Il a raison, mille fois raison ; mais il ajoute :

« Les héroïnes de Corneille sont toutes de la même » famille ; mais examinons avec attention Desdemona, » Imogène, Ophélie, Juliette, etc., toutes sont aimables, » innocentes ; cependant nous voyons que chacune d'elles » a des traits particuliers qui la distinguent des autres. »

Rien de plus vrai que ce que l'auteur dit ici des héroïnes de Shakspeare ; mais aussi rien de plus susceptible d'être contesté que ce qu'il avance, comme en passant, et toujours sans particulariser, à l'égard de celles de Corneille. Sans doute, ces dernières ont entr'elles un *air de famille* qui consiste dans la noblesse, dans l'élévation vraiment tragiques de leurs sentimens et de leurs pensées ; mais n'y a-t-il donc pas des nuances très-prononcées entre Chimène, Emilie, Pauline et Rodogune ? Dans Corneille, comme dans Shakspeare, la différence des *situations* suffirait seule pour multiplier ces nuances, lorsque les *caractères* ont en effet et doivent avoir plusieurs points de ressemblance, tels que la candeur, la pureté de l'ame, et sur-tout un cœur aimant, cause première de l'intérêt qu'elles inspirent toutes au plus haut degré. Quel poëte, quel poëte tragique sur-tout mériterait l'admiration de la postérité, si ses caractères étaient tous comme jetés dans un même moule ? Le mérite de la variété, qui résulte de l'étude approfondie de la nature et du cœur humain, se trouve chez les grands tragiques de toutes les nations, aussi bien que dans Shakspeare.

Mais, dira-t-on, aucun autre poëte tragique n'a une si grande quantité de personnages, tous d'une physionomie différente. La réponse est simple et facile. Shakspeare doit sans contredit cet avantage à sa vaste imagination, mais il le doit aussi à son *système dramatique*. Lorsqu'un poëte ne reconnait point de règles ; lorsque, sans cesser

d'appeler ses pièces des *tragédies*, il n'hésite point à y introduire des soldats en faction, des bouffons de cour, des fossoyeurs, des sorcières; en un mot, des gens de tous états, sans même s'interdire les êtres fantastiques, tels que les génies et les fantômes; il doit naturellement créer un plus grand nombre de figures originales que ceux qui, en considération de la dignité de l'art, se renferment dans certaines limites.

L'anonyme emploie plusieurs pages à citer des morceaux de Shakspeare, où l'énergie du style répond à la beauté des pensées et des images. Ici encore, tout vrai littérateur ne songera pas plus à le contredire que s'il voyait transcrire et commenter avec enthousiasme le récit de Cinna, la prophétie de Joad, la narration d'Isménie dans *Mérope*, ou tant d'autres passages, honneur éternel de la poésie et de la scène française.

La fin de cette dissertation est remarquable. L'auteur avoue « qu'il n'est point *insensible* au mérite des écrivains » français, et particulièrement à celui des poëtes dramatiques de cette nation, qui lui ont fait, ainsi qu'à eux-» mêmes, beaucoup d'honneur par leurs *ingénieuses* productions » Il reconnaît de plus « que si les Anglais n'a-» vaient pas Shakspeare, aucune de leurs tragédies, si » ce n'est peut-être *Venise sauvée* et *l'Orpheline* (1), ne » pourrait entrer en concurrence avec les chefs-d'œuvre » de Corneille ou de Racine. » Mais il soutient « que ces » deux poëtes sont bien plus inférieurs à Shakspeare qu'ils » ne l'emportent sur Rowe, Otway ou Fletcher. »

Il termine enfin en disant : « Pour un Shakspeare, la » nature, je pense, forme *plusieurs* Corneilles. »

Ah ! puisqu'il est ainsi, qu'il daigne donc nous les indiquer. Aveugles que nous sommes, nous n'avions pas cru jusqu'à ce jour en avoir eu plus d'un. Les autres, si

---

(1) Pièces d'Otway.

nous les connaissions, ne seraient peut-être pas inutiles à notre scène tragique.

Jusqu'ici l'anonyme n'a pas à se reprocher d'avoir prononcé une seule fois le nom de Voltaire. On en devine la raison. Après avoir fait connaître Shakspeare en France, Voltaire fut irrité de ce que, dans une préface, en effet très-étrange, le Tourneur, pour exalter Shakspeare qu'il traduisait, l'eut ouvertement placé fort au-dessus des grands maîtres de la scène française; Voltaire n'eut pas même de peine à reconnaître qu'il était attaqué dans cette préface avec indécence et presque sans nul déguisement. Il n'en eût pas fallu tant pour provoquer sa colère; et le mot de *barbare* lui échappa plus d'une fois, en parlant de celui dont l'Othello lui avait donné l'idée de sa touchante *Zaïre*. Aujourd'hui, l'anonyme lui répond en citant cette phrase curieuse d'un autre enthousiaste, son compatriote.

« Lorsque le nom de Voltaire, et même le souvenir de » la langue dans laquelle il a écrit, ne seront plus, les » monts Apalaches, les bords de l'Ohio et les plaines de » Scioto, retentiront encore des accents de ce *barbare*. »

Il y a dans cette prophétie quelque chose de si fier, de si concluant, de si original; elle enveloppe si adroitement la langue et la nation française dans l'anathème prononcé contre Voltaire, qu'il était impossible à l'impartial Anglais, auteur de cette dissertation, de la mieux terminer.

Des amis moins dangereux et plus vrais de Shakspeare feront toujours, à sa gloire, une observation que l'anonyme n'a pas même indiquée. Ils diront que cet homme de génie, convenablement étudié, peut ouvrir un grand nombre de nouvelles sources à l'art tragique chez les nations étrangères, et même en France. Outre l'exemple de Voltaire, nous avons pour preuve de ce fait celui du vénérable M. Ducis, patriarche de notre scène actuelle. D'autres peut-être marcheront sur leurs traces, et sauront naturaliser chez nous des beautés dont le tragique anglais

leur aura fourni l'idée première. Il y a, si l'on peut s'exprimer ainsi, trois hommes bien distincts dans Shakspeare : l'un, s'élevant à la grandeur héroïque, est rarement exempt d'enflure ; l'autre n'a écrit que pour la populace ; le troisième, le meilleur de tous, ou plutôt le seul véritablement grand, est celui qui a peint avec autant de naturel que de profondeur les affections du cœur humain, indépendamment des circonstances de tems et de lieux. C'est de lui que Ben-Johnson a pu dire : « qu'il n'a » pas existé pour une seule époque, mais pour tous les » siècles. » (1)

Eloge aussi juste que magnifique ; mais qui, ne l'oublions pas, peut aussi s'appliquer aux grands poëtes dramatiques des autres nations.

D.-T.

---

(1) He was not for an age, but for all time.

LANGUE ALLEMANDE.

SUR L'ESPRIT DE LA PHILOSOPHIE MORALE DE KANT. *Traduit de l'allemand de* F. H. JACOBI.

AVANT-PROPOS.

JE viens de recevoir le premier volume des *OEuvres complettes de M. Fr. H. Jacobi*, président de l'Académie royale des Sciences de Munich. Ce philosophe aussi profond qu'éloquent doit être compté parmi les hommes célèbres de son pays qui ne sont point assez connus dans le nôtre. Peut-être essaierons-nous de donner successivement une idée de ses principaux ouvrages, dont un seul (le roman de *Woldemar*) a été traduit en français, à mesure qu'ils paraîtront dans cette édition nouvelle. Le premier volume, que j'ai entre les mains, renferme la *Correspondauce d'Edouard Allwill*, recueil qui a besoin d'être médité avant que l'on puisse en rendre compte, mais dont nous pouvons dire, après l'illustre Lessing, qu'il durera autant que la langue allemande. A cette correspondance simulée, l'auteur a joint des fragmens d'une correspondance réelle avec quelques-uns de ses amis, et de plus trois lettres qui ne sont ni tout-à-fait réelles, ni positivement supposées, et dont les deux plus longues avaient déjà paru dans *les Heures*, journal allemand. J'ai donné autrefois la plus grande partie de la première dans les *Archives littéraires de l'Europe*. J'ai également traduit la seconde, et je l'offrirai peut-être un jour aux lecteurs du *Mercure Etranger;* mais c'est aujourd'hui pour la troisième que je réclame leur attention.

La philosophie de Kant fut annoncée, il y a dix ans,

en France, par M. de Villers. L'époque n'était pas favorable. Les noms de philosophie et de philosophe étaient tombés dans un décri presqu'universel. La métaphysique de Kant est par elle-même assez obscure; on l'accusa de renouveler les formes de la scholastique, et la plupart des gens qui osaient encore philosopher en France, croyaient que si Condillac n'avait pas posé les dernières bornes de la métaphysique, au moins était-il impossible de faire faire des progrès à cette science dans une autre direction. Ces préjugés empêchèrent beaucoup de bons esprits d'approfondir le nouveau système, et sur-tout de comparer la morale qui en résulte avec celle qu'établit la philosophie d'Helvétius. C'était pourtant de cette comparaison qu'aurait pu résulter le succès de la philosophie nouvelle. La métaphysique proprement dite de Kant avait déjà cessé de régner en Allemagne lorsque M. de Villers nous l'apporta. Fichte, et après lui Schelling, avaient élevé sur ses ruines des systêmes bien plus conséquens sans doute, et qui pourtant ne résistèrent pas davantage à un examen approfondi; mais pour l'honnête homme, pour celui qui cherche dans l'étude de la philosophie, non des spéculations oiseuses, quoique très-ingénieuses et très-profondes, mais des principes solides et dignes de servir de règle à ses actions, ce n'est pas la métaphysique proprement dite, c'est la morale qui est importante dans un système nouveau; et c'est aussi la morale de Kant qui, en tout opposée à celle d'Helvétius, fait la gloire de son systême, et vivra dans le cœur de ceux qui l'ont une fois embrassée, même après que dix autres systêmes métaphysiques auront succédé au sien. Disons plus: cette morale bien sentie est peut-être le seul moyen de s'élever aux grandes vérités métaphysiques, dont elle offre le meilleur et peut-être l'unique fondement.

Ce n'est donc point pour réveiller le souvenir de la métaphysique de Kant que j'offre à mes lecteurs l'esprit de sa morale exposé par M. Jacobi; mais aujourd'hui qu'un seul système de métaphysique ne règne plus exclusivement dans nos écoles, que cette science moins décriée n'est plus obligée de se cacher sous le nom d'*analyse de l'entendement humain*, j'ai cru utile de faire envisager la philosophie en général sous un nouveau point de vue. Il me semble qu'il n'y a rien à opposer aux vérités que notre auteur présente; et si l'on est une fois convaincu de la réalité de la vertu, de l'opposition du penchant qui nous y porte, à celui que l'on nomme intérêt, on n'aura plus d'erreurs dangereuses à redouter dans les spéculations de la métaphysique.

CH. VANDERBOURG.

A ERNESTINE. — *Fragment.*

.....Deux instincts ou deux lois différentes se manifestent dans l'homme. Une de ces lois lui dit de chercher son bien-être, l'autre lui commande avant toutes choses d'être bon: ou bien, si nous voulons nous servir du mot instinct, l'un a pour objet le bien-être de l'individu, l'autre la dignité de la nature humaine. Depuis qu'il existe des hommes sur la terre, on a nommé *intéressées* les actions qui avaient pour but le bien-être, le contentement personnel, le bonheur particulier; *désintéressées*, au contraire, honnêtes, vertueuses, généreuses, celles qui s'accomplissaient uniquement par amour pour la dignité de la nature humaine, au simple commandement de ce qu'il y a de divin en nous, et cela non-seulement sans aucun égard pour l'intérêt personnel, mais en le sacrifiant tout-à-fait lorsque la chose était nécessaire. Il y a plus: la prééminence de l'instinct désintéressé, son autorité sur l'instinct de l'intérêt sont si décidées et si généralement reconnues, qu'aucun homme ne peut pardonner à un

autre, ni sa conscience lui pardonner à lui-même, de satisfaire l'instinct inférieur aux dépens de l'instinct supérieur. Nous soutenons tous que lorsque le devoir et le bien-être se trouvent en conflit, c'est celui-ci qui doit être sacrifié à l'autre. Et que l'on ne dise point que ce sont nos précepteurs et nos magistrats qui nous l'ont fait accroire! C'est une loi absolue, immédiatement émanée de notre conscience et de notre cœur; tellement que c'est, au contraire, de sa dignité propre et primordiale que nos précepteurs et nos magistrats empruntent la leur, ainsi que toute la considération et tout le crédit qu'on leur accorde.

Cependant comme les deux instincts dont nous parlons, l'intéressé et le désintéressé, ont leurs fondemens immédiats dans la nature humaine, et que l'instinct inférieur ne peut pas plus que le supérieur renoncer tout-à-fait à ses prétentions, les philosophes se sont cru obligés, de tout tems, à chercher un moyen de les réunir en un seul. Tous étaient d'accord sur la nécessité de cette entreprise, mais comme ils ne pouvaient pas rendre possible l'impossible, il fallut bien prendre un parti. Chacun alors choisit selon sa convenance, soit l'instinct qui tend au bien-être, soit celui qui commande la vertu, et fit accomplir par ce seul instinct les actions intéressées et les actions désintéressées, en donnant le pas aux unes ou aux autres, selon qu'il avait préféré l'instinct du bien-être ou celui de la vertu. Vous connaissez les deux partis qui choisissent de l'une ou de l'autre manière, sous le nom d'épicuriens et de stoïciens; et vous savez que je me suis rangé long-tems sous les drapeaux de ces derniers. Mais enfin j'appris aussi par moi-même que remplir son devoir et être heureux sont des choses tout-à-fait différentes par leur nature, qu'elles sont plutôt opposées, et abandonné par mon stoïcisme, je l'ai abandonné à mon tour, sans toutefois passer dans le parti des épicuriens. Car dès mon enfance, et je prends ce mot dans toute sa rigueur, dès mon enfance, il a été évident pour moi que la dignité de l'homme ne consiste pas dans sa tendance vers le bonheur, qu'elle doit avoir un

autre principe et un autre but, si l'on veut qu'il y ait véritablement de la dignité dans la nature de l'homme. Une vertu qui n'a pas son but en elle-même, et qui n'a de prix que comme moyen de bonheur, ne m'inspire pas le moindre respect et me laisse sans espérance d'une plus noble destination, sans pressentiment d'une origine plus noble. Voilà ce que mon cœur et ma raison m'avaient révélé, et c'est ce que Kant a su développer d'une manière intelligible pour tout homme qui pense. Il résout, comme vous allez le voir, le problême de ces deux instincts si différens et qui agissent si souvent en opposition directe l'un à l'autre.

Ma raison me commande d'une manière absolue, et comme une règle qui ne souffre point d'exception, d'être fidèle aux devoirs de la probité; mais ce n'est point sans exception et d'une manière absolue qu'elle me commande de pourvoir à mon bonheur. Au contraire, elle exige, sous peine de me mépriser moi-même, que toutes les fois que l'instinct de la vertu et celui de l'intérêt élèveront des prétentions incompatibles, je me décide pour le premier. Or, comme il est impossible d'être véritablement heureux avec le sentiment du mépris de soi-même, il est vrai de dire qu'il y a dans les commandemens de l'instinct désintéressé quelque chose de comminatoire, qui lui donne l'empire sur l'instinct de l'intérêt et force celui-ci à le respecter. L'instinct désintéressé ne donne pas le bonheur et ne cherche même pas à l'atteindre. Sans doute, lorsqu'on lui obéit aux dépens de l'instinct de l'intérêt, ce sacrifice est accompagné d'un sentiment délicieux d'estime de soi-même, mais cela n'empêche pas que l'homme vertueux ne puisse être malheureux à un très-haut degré. Celui, par exemple, qui pour avoir rempli son devoir se voit séparé de sa femme, de ses enfans, de ses amis, banni dans un désert sous le climat le plus sauvage, peut-être même chargé de chaînes et jeté dans un cachot où il est en proie aux maladies et au besoin; celui qui par devoir sacrifie ses désirs les plus ardens et les plus chers, et doit

encore employer toutes ses facultés à soutenir ce combat terrible ; celui..... Mais qu'ai-je besoin d'accumuler les exemples pour prouver ce que tout honnête-homme éprouve lui-même plus ou moins ? savoir, que l'estime de soi-même est impuissante à changer la douleur et la misère en plaisir et en bonheur. L'instinct désintéressé est même si jaloux de ses droits qu'il ne veut admettre ni comme principe, ni comme motif accessoire de son activité, le sentiment agréable qui accompagne toujours l'accomplissement de ses ordres. Ainsi nous nous trouvons placés, avec le dangereux don du libre arbitre, entre les commandemens comminatoires de la loi morale, dont nous ne pouvons nous affranchir, et le désir pressant d'être heureux que nous ne pouvons détruire. Dans cette position et réduits si souvent à l'alternative de choisir entre le malheur et le mépris de nous-mêmes, nous maudirions notre existence, si cette loi morale qui se manifeste, en nous ordonnant si impérieusement d'être toujours justes, ne nous révélait en même tems un Dieu juste, dont la toute-puissance saura rendre heureux les êtres qui se seront rendus dignes du bonheur. On en est réduit à ranger la loi morale et la dignité de l'homme parmi les chimères, à regarder comme des illusions et des mensonges tous les penchans, tous les sentimens vertueux de notre cœur, lorsque l'on veut séparer de la nécessité d'être vertueux et juste la nécessité d'une Providence, d'un gouvernement moral de Dieu, et par conséquent l'attente d'une vie future. La tendance de notre nature morale vers la perfection, la prétention de la meilleure partie de nous-mêmes à une pureté de cœur parfaite, qu'il nous est impossible d'atteindre dans notre état présent, suffiraient seules pour nous faire pressentir une autre existence à laquelle nous devons parvenir. Ainsi la foi dans la vertu est liée de la manière la plus intime à la foi dans un auteur de l'univers, tout puissant, tout bon et tout sage, dans une Providence qui régit le monde, et dans les récompenses d'une vie future réservées à la vertu. Il résulte de cette union intime que tout moraliste consé-

quent à ses principes ne peut enseigner la morale sans enseigner aussi la religion.

Vous me croirez sans doute sur ma seule parole, lorsque je vous dirai que je viens de développer le véritable esprit de la philosophie ou de la théologie morale de Kant. Quiconque la connaît pourra vous confirmer ce que j'avance : oui, toute cette philosophie repose sur ce point fondamental, que le principe moral est indépendant du principe de l'amour de soi-même.

Kant m'a causé la joie la plus vive en établissant cette base aussi solidement, en la faisant recevoir aussi généralement qu'il l'a fait. Ce qu'il peut y avoir d'incohérent ou d'erroné dans la manière dont il l'adapte à l'ensemble de son système, sera bientôt redressé ou l'est même déjà. La vérité du principe est pour moi la chose importante. L'établir et le propager a toujours été le but de mes travaux philosophiques. Une telle doctrine ne saurait vous déplaire, et si je la développais davantage, vous seriez encore plus portée à en estimer l'auteur.....

LANGUE HONGROISE.

Suite *des Notions sur la Langue et la Littérature des Hongrois.*

Pour que nos lecteurs puissent juger de l'harmonie qui règne dans les poésies des Hongrois, il est indispensable de dire quelques mots de la prononciation de leur langue.

Les Hongrois, comme toutes les autres nations européennes, excepté les Allemands et les Esclavons, ont adopté les caractères romains. La prononciation des voyelles est la même chez toutes ces nations, si nous en exceptons les Anglais. Les Français ne diffèrent d'elles que dans la prononciation de l'*u* qui est prononcé comme *ou* par tous les autres peuples (1). La prononciation des consonnes, au contraire, varie beaucoup; elle a été adaptée au génie de chaque langue; ainsi le *j* se prononce différemment chez les Français, les Espagnols, les Italiens et les Anglais. Les cinq voyelles sont d'un usage général dans toutes les langues; mais les Hongrois y en ont ajouté deux autres qui sont *ö* et *ü*. La première se prononce comme *eu* dans le mot *creux*, et l'autre comme l'*u*. L'accent prosodique grammatical est très-marqué chez les Hongrois comme chez les Italiens; mais les premiers ont rendu la prononciation de leur langue plus aisée pour les étrangers, en accentuant toutes les voyelles longues.

Notre dessein n'est point de traiter ici des principes de la prononciation de cette langue; mais comme elle est très-peu connue parmi nous, nous croyons nécessaire d'indiquer en quelques mots la manière de prononcer les lettres doubles suivantes, dont la prononciation n'a rien

---

(1) Toutes les voyelles sans exception conservent dans le hongrois leurs sons naturels sans aucune altération.

de commun avec celle des autres langues ; ce sont *gy*, *ly*, *ny*, *ty*, *ts*, *tz*, *zs* (2).

L'usage du *gy* appartient exclusivement à la langue hongroise, et aucune langue européenne ni orientale ne possède de signes propres à en indiquer exactement la prononciation. C'est pourquoi il est difficile de bien prononcer le mot *Magyar*, à moins de l'entendre de la bouche d'un Hongrois. Les Turcs, les Persans n'ont que la lettre *djim* pour en imiter la prononciation ; aussi prononcent-ils *Madjar* comme les Européens. Un Français, en mouillant fortement le *đi* dans le mot *Dieu*, prononcera le *gy* aussi exactement que possible.

Le *ly* se prononce absolument comme l'*l* mouillée dans les mots *paille*, *oreille*, etc.

Le *ny* se prononce comme en français, lorsque ces deux lettres sont précédées d'un *g*, comme dans les mots *Magny*, *Lagny*, etc.

La prononciation du *ty* est la même que dans le mot *tiens*, en le mouillant fortement.

Le *ts* se prononce fortement, comme dans *tsúf*, vilain ; *tsillag*, étoile, qu'on prononcerait en français *tchouf*, *tchillag*, et en italien *ciuf*, *cillag*.

Le *tz* a également une forte prononciation, comme dans *tzérna*, fil, qu'il faut prononcer *tcérna*.

Le *zs* sert pour adoucir l'*s*, dont le son naturel est *esche*, et se prononce comme *ch* dans les mots *chat*, *cher*, etc., ou comme *sch* chez les Allemands. Le *j* dans les mots *Jaques*, *jarre*, etc. répond parfaitement au *zs* des Hongrois.

Nous observerons finalement que l'*h* s'aspire fortement et sans exception, et que le *j* se prononce à-peu-près comme l'*i* dans le mot *hier*, ou plutôt comme les Italiens le prononcent dans le mot *jeri*, et les Allemands dans le mot *Jahr*.

---

(2) Sans cette indication, les vers hongrois les plus harmonieux paraîtraient très-rudes à l'oreille d'un Français.

Ces peu de remarques suffiront pour mettre nos lecteurs à même de lire, sans aucune autre aide, les morceaux de poésie que nous insérerons de tems en tems dans le *Mercure étranger*.

Nous avons dit dans le dernier numéro qu'avant le quinzième siècle il n'existait point de productions littéraires imprimées en hongrois; mais comme toutes les nations se font gloire de citer leurs premiers ouvrages imprimés, nous nous faisons un devoir de dire qu'il nous est tombé depuis entre les mains un ouvrage qui atteste que le premier livre hongrois imprimé a paru déjà en 1484 à Nuremberg; il contient des oraisons et des cantiques en l'honneur de la main droite de saint Etienne, roi de Hongrie (3): mais ce ne fut que dans le seizième siècle que les Hongrois songèrent à faire imprimer une quantité de manuscrits qui existaient déjà depuis long-tems. En 1536, Gabriel Pesti a fait imprimer sa traduction du *Nouveau-Testament* et des Fables d'Esope. Jean Erdôssi, autrement dit Silvester, publia en 1541 un poëme sur la prise de Bude par les Turcs, et la captivité de Valentin Török. On remarque encore parmi ses productions une chronique en vers, où il décrit les guerres qui ont eu lieu en Transylvanie et en deçà du Danube, depuis la mort du roi Jean jusqu'à 1554. Cette chronique contient beaucoup d'événemens remarquables, et il est à regretter que les Hongrois ne songent point à la faire réimprimer; elle est déposée à la Bibliothèque impériale à Vienne. André Farkas avait écrit avant lui (en 1538) une chronique sous le titre latin de : *Chronica de introductione Scytharum in Hungariam, et Judæorum de Ægypto.*

La première comédie hongroise, par Laurent Szegedi, a paru en 1575. Pierre Bornemisza a traduit, en 1580, la tragédie de *Clytemnestre*, d'après Sophocle. Etienne

---

(3) Cette main est conservée encore aujourd'hui à Bude, dans la chapelle du Palais royal. Elle est exposée tous les ans, le jour de Saint-Etienne, à la vénération des fidèles.

Jllyefalvi est l'auteur de *Jephta*, tragédie en vers, publiée en 1597. La langue développait insensiblement ses richesses sous la plume d'un grand nombre de poëtes, parmi lesquels se sont distingués, dans ce siècle, Jean Erdôssi, Etienne Székely, Michel Libétz, Valentin Balassa, Pierre Benitzki. Ici suivit une interruption dans les lettres par les guerres sanglantes qui ont si long-tems désolé la Hongrie.

Vers la fin du dix-septième siècle parurent deux grands poëtes, le comte Nicolas Zrínyi, et Etienne Gyöngyösi, qu'on peut surnommer le Pindare hongrois.

Dans le dix-huitième siècle, la Hongrie a compté des hommes remarquables dans les lettres. Le comte Ladislas Haller a traduit *Télémaque;* son style est pur et même sublime, et les écrivains nationaux regardent son ouvrage comme classique. Le comte Adam Teleki a traduit en vers alexandrins la tragédie du *Cid*. Le baron Daniel Vargyasi a traduit le *Bélisaire* de Marmontel. Jean Illey a fait publier, en 1766, sa traduction de la Philosophie de Boëtius, et a écrit plusieurs pièces de théâtre. Joseph Pétzeli a traduit la Henriade, les principales tragédies de Voltaire, les Nuits d'Young, et a écrit plusieurs ouvrages de philosophie.

Les poëtes les plus distingués du dix-huitième siècle sont, le général baron Laurent Orczy, le comte Gédéon Rádai, les comtes Adam et Joseph Teleki, Jean Molnár, François Faludi, Bartsai, Bessenyei, Dugonics, Anyos, le comte Jean Lázár, Nicolas Révai, Versegi, Pétzeli, Rajnis, Szabó de Barót, Batsányi, Virág, et Kisfaludi. Ces cinq derniers sont les plus estimés de tous les poëtes vivans, parmi lesquels Szabó de Barót, leur Nestor, s'est particulièrement distingué par ses efforts pour relever la beauté de la poésie hongroise, en adoptant dans ses vers la mesure des vers latins.

On pourrait encore citer un grand nombre d'écrivains qui ont fait preuve de talens dans les divers genres de

littérature ; mais nous ne ferons mention que du professeur Dugonics et de Michel Kovács. Le premier a su franchir toutes les difficultés que rencontrent les langues de l'Europe dans la traduction des termes grecs et latins, et il a publié, en 1784, un Traité de Mathématiques en deux volumes, où il a fait ressortir la richesse de la langue hongroise qui lui a fourni tous les termes nécessaires. L'autre a composé un ouvrage de chimie, en trois volumes, où il n'entre ni le grec ni le latin, tous les mots techniques étant rendus en hongrois.

Voici quelques vers de Virgile, traduits par le célèbre poëte Szabó de Barót, auxquels nous ajoutons les vers latins, pour que les connaisseurs des deux langues puissent juger de l'harmonie de la poésie hongroise, comparée à celle des latins.

Melibő.

Títire! meszsze terűltt ágú bükfának alatta
Erdei hangzatokon fúvod te heverve furuglyád' :
Mí pedig édes Hazánk' kebelét, 's mezeinket el-hagygyuk ; (4)
Mí szaladunk, 's idegenbe : te, hüs árnyéknak eredvén,
Szép Amarill' nevivel feleselni taníttod az erdőt.

Títir.

E' nyugtot nekem, oh Melibő! kegyes Jstenem adta.
Mert ezutánn, valamíg élek, már Istenem ő leszsz ;
'S oltárára szopos bárányt küldőzget az aklom,
Ö jóvolttából járkálnak alá 's fel ez erdőn
Marháim, 's fúvom magam-is kényemre furuglyám.

Melibœus.

Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ :
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;
Nos patriam fugimus : tu, Tityre, lentus in umbra
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

---

(4) Nour remarquerons que l'*s* précédée de l'apostrophe veut dire *és*, qu'on prononce *éje*, et qui signifie *et*.

TITYRUS.

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.
Namque erit ille mihi semper Deus; illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meos errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti.

Le même auteur a traduit l'*Enéide de Virgile*, dont nous citerons ici quelques strophes. Il a donné dans cette traduction des preuves d'un grand talent; son style est simple et en même tems énergique, et il excelle sur-tout dans le genre descriptif. Nous choisissons de préférence ces beaux vers connus de tout le monde : *Arma virumqúe cano*, etc.

Hartzokat énekelek, 's egy Bajnokot, a' ki ledöndött
Trójából azörök végzésként útnak eredvén
Népivel, elsö jött az Olasz Lávínomi partra.
Mind földön, mind tengereken sokféle veszélyre
Hagyták őt az Egek, kegyetlen Júnónak öröklő
Mérge miatt; fárasztották sok hadakkal-is, a' míg
Megtelepedhetvén várast állíttana végre,
És kihozott rég Istenit új honnyába lerakná.
Onnan eredt Latziom' diadalmas népe, 's az híres
Albai Fejdelmek, 's a' nemzetek' aszszonya Róma.

Ce poëte a sur-tout l'heureux talent de si bien saisir l'harmonie imitative, que ses vers surpassent quelquefois l'original, comme on peut juger par les vers suivans de Virgile :

Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.
A' bika fűldre teröl, 's páráját nyögve kifújja.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.
Tördelik a dobogó paripák körmökkel az ösvényt.

M. Rajnis, l'un des meilleurs poëtes modernes, comme nous l'avons déjà observé, a traduit entr'autres l'Ode aux Romains, par Erinna de Lesbos, d'après le rhythme de Sapho. Cette traduction est un chef-d'œuvre et mérite d'être citée.

ODA a' Rómaiakhoz.

Téged, o Mársnak daliás Leánya!
A' ki hartz-értő koronás fejeddel
Már Olimpusnak tetejét felérted,
Róma, köszöntlek.

Júpiter régen kezeidre bízta
A' ditsősséges fejedelmi páltzát,
Hogy, tsudás lévén nagy erőd, világnak
Tsak te parantsolly.

Föld' kerekségét fene tengerekkel
Oszvelántzolván neked általadta;
Népes országok te-alattad élvén
Bátran örűlnek.

Nintsen állandó dolog e' világon;
Régiség miudent megemészt; de még-is
Néked, oh boldog! kegyetlen fogának
Mérge nem árthat.

Mert ki nem fogyhatsz hadi férjfiakból:
Hány kalászt érlel Ceres a' mezőkönn,
Annyi rettentő-erejű vitéznek
Vagy te szülője (5).

---

(5) ΠΑΡΑ ΤΩ ΣΤΟΒΑΙΩ,

ἘΝ ΤΩ̃ ΠΕΡῚ ἈΝΔΡΕΊΑΣ ΛΌΓΩ.

Χαῖρέ μοι, Ῥώμα, Θυγάτηρ Ἄρηος,
Χρυσεόμιτρε, δαΐφρων ἄνασσα,
Σεμνὸν ἃ ναίεις ἐπὶ γᾶς ὄλυμπον
Αἰὲν ἄθραυσον.

Σοὶ μόνᾳ πρέσβισα δέδωκε μοῖρα
Κῦδος ἀῤῥήκτω βασίλειον ἀρχᾶς,
Ὅφρα κοιράνων ἔχοισα κάρτος
Ἀγεμονεύῃς.

Σᾷ δ' ὑπὸ ζεύγλᾳ κρατερῶν λεπάδνων
Στέρνα γαίας καὶ πολιᾶς Θαλάσσας

Enfin nous terminerons notre article par la strophe suivante, traduite de la Henriade, chant Ier (6).

Róma dörög, ront, veszt: te reád lőtt mennyköves átka
Pörsöli jó híred' szárnyát: zabolátlan haragja,
Melly katonák nélkűl szanaszétt feles hartzokat indítt,
Már a' fennlátó spanyolok' tetszésire bízta
Mennyköveit; már a' jobbágyim, régi barátim,
És rokonim, részint távoznak, 's meszze kerűlnek,
Részint felfegyverkezvén vesztemre rohannak, etc.

Σφίγγεται· σὺ δ' ἀσφαλέως κυβερνᾷς
Ἄρεα λαῶν.

Πάντα δὲ σφάλλων ὁ μέγιος αἰὼν,
Καὶ μεταπλάσσων βίον ἄλλοτ' ἄλλως,
Σοὶ μόνᾳ πλησίιον οὖρον ἀρχᾶς
Οὐ μετάβαλλει.

Ἢ γὰρ ἐκ πάντων σὺ μόνα κρατίσους
Ἄνδρας αἰχματὰς μεγάλως λοχεύεις,
Εὔσαχυν δαμάτρος ὅπως ἀνεῖσα
Κάρπον ἀπ' ἀνδρῶν.

(6) La Henriade a été traduite en 1786 par Pétzeli, et en 1789 par Samuel Szilágyi en vers rimés. La traduction que nous donnons est tirée d'un manuscrit inédit.

LANGUE ITALIENNE.

SAGGIO ISTORICO SU GLI SCALDI.—*Mémoire historique sur les Scaldes, par* M. GRABERG *de Hemsœ.* —Pise, 1811.

L'AUTEUR de ce Mémoire s'était fait connaître auparavant par plusieurs ouvrages de géographie et de statistique, également écrits en italien. Il a adopté cette langue, parce qu'il a vécu long-tems en Italie ; mais il est Suédois de naissance, et a fait ses études à l'université d'Upsal. Associé depuis quelque tems de plusieurs Académies d'Italie, et de l'Académie des belles-lettres de Stockholm, il vient d'être nommé correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France.

L'ouvrage de M. Graberg, dont nous allons nous occuper dans cet article, a pour but d'éclaircir un objet intéressant des antiquités et de la littérature du Nord. Chez tous les peuples la poésie a devancé les autres arts, les autres efforts de l'esprit. Le besoin d'exprimer les idées et les sentimens en langage cadencé et de les revêtir d'images, s'est fait sentir de bonne heure dans les contrées les moins favorisées de la nature, dans les climats les plus rigoureux. Les Bardes chantèrent dans les froides et sombres vallées de la Calédonie, sur les bords d'une mer orageuse, et les Scaldes parmi les rochers et les frimas de la Scandinavie. M. Graberg traite de l'origine de la poésie scaldique, et des sujets sur lesquels s'exerçait ordinairement le génie des Scaldes. Il parle du rôle brillant que ces poëtes jouaient à la cour des princes, et donne la traduction de plusieurs morceux de leurs poésies, écrites originairement dans l'ancienne langue gothique, qui s'est conservée jusqu'aux tems modernes en Islande avec le moins d'altération. Liant à son sujet principal les consi-

dérations historiques qui s'y rattachent, il donne des aperçus sur les mœurs, les usages, la religion des Scandinaves. Il a placé à la suite du texte des notes destinées à développer ses opinions, et les faits qu'il rapporte. On trouve, tant dans l'ouvrage même que dans les notes, une éruditon variée, et l'on s'aperçoit que, bien que l'auteur ait vécu long-tems dans une terre étrangère, il n'a perdu de vue ni les souvenirs, ni la gloire de sa terre natale. Cependant son patriotisme le conduit quelquefois trop loin, et le prévient trop fortement pour des hypothèses et des opinions qui ne soutiennent pas l'examen d'une critique sévère. Il y a, par exemple, de l'exagération dans le tableau qu'il trace de l'état avantageux des femmes chez les Scandinaves; sans doute elles n'étaient pas esclaves comme les femmes de l'Orient: prenant part, ainsi que chez les Germains, aux dangers et aux fatigues de la guerre, elles parvenaient quelquefois à se faire distinguer, et à se rendre remarquables par leur courage; elles inspiraient aussi quelquefois des passions assez fortes à des guerriers généreux. Mais en en général leur situation fut long-tems peu brillante, et se ressentit des influences d'une civilisation peu avancée. Voici comment Lehnberg, écrivain suédois très-distingué, peint cette situation dans son Eloge historique de Birger (1), comte du palais et régent de Suède, au treizième siècle : « Ce sexe, dit-il, qui a des droits à la considération et à l'amour, et qui chez les peuples vraiment civilisés souffre le moins des calamités publiques, était chez nos ancêtres le plus opprimé et le plus mal partagé. Les lois, qui excluaient cette partie précieuse de la société de l'héritage paternel, ne lui accordaient pas même la garantie de la sûreté personnelle. Les

---

(1) Cet éloge fut couronné par l'Académie suédoise en 1787. Birger était de la famille puissante des *Folkungar;* il ne parvint pas au trône lui-même, mais les suffrages furent accordés à son fils Valdemar, encore en bas âge, et pendant la minorité duquel Birger conduisit les rênes du gouvernement.

femmes privées des avantages de la fortune, et abandonnées à une existence précaire, étaient en butte aux dédains de l'orgueil et aux outrages de la violence qu'aucun frein ne retenait. Mille événemens déplorables ont fait passer leurs plaintes à la postérité, et attestent que leur liberté était sans sauve-garde, qu'elles éprouvaient souvent des injustices, et qu'une grande partie de leurs jours s'écoulait dans l'ennui ou dans l'opression. » On trouve les mêmes traits dans la Vie de Birger par Botin, et dans d'autres ouvrages. Ce fut Birger qui le premier s'occupa des moyens d'adoucir le sort des femmes en Suède ; vers le milieu du treizième siècle, il fit passer une loi nommée *quinno frid*, la paix des femmes. Cette loi donna une garantie à la liberté des femmes, et fit cesser peu-à-peu les enlèvemens violens. Birger publia plusieurs autres lois favorables aux progrès de la civilisation, et qui furent maintenues avec vigueur par son second fils Magnus-Ladulas (2), monté sur le trône en 1276.

Nous ne doutons pas que M. Graberg n'eût plus d'une fois jugé les objets dont il parle d'une manière différente, et que d'autres résultats ne se fussent présentés à son esprit, s'il eût eu connaissance des derniers travaux de plusieurs savans de son pays. Il avoue lui-même qu'il n'a pu se procurer des ouvrages importans, et il regrette sur-tout de ne pas avoir eu sous les yeux la collection des Œuvres de Jean Jhre. C'est en effet ce critique, doué d'autant d'érudition que de sagacité, qui a répandu le plus de jour sur les antiquités du Nord, et qui a mis dans ses recherches le plus d'impartialité. En rendant justice au savoir et au zèle de M. Graberg, nous tâcherons d'éclaircir quelques points du sujet qu'il traite principalement,

---

(2) Magnus prit des mesures aussi sages que vigoureuses pour défendre le trône des atteintes de l'ambition et de l'anarchie, pour adoucir les mœurs, pour introduire les arts, et pour assurer la sûreté publique. Ce fut le peuple qui lui donna le surnom de *Ladulas*, qui veut dire serrure des granges ou des magasins.

par les observations que nous avons pu recueillir sur les lieux mêmes, en consultant les savans, les livres et les monumens.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer l'époque où naquit la poésie scaldique. Si l'on remonte jusqu'à Odin, on se perd dans le vague des tems mythologiques ou héroïques. Selon les meilleurs historiens du nord, il n'y a rien de certain sur l'époque où vécut Odin, ni sur ses actions, ses exploits, ses voyages (3); on ne saurait d'ailleurs concilier les inventions qui lui ont été attribuées, et les résultats qu'ils doivent avoir eus dans les pays septentrionaux, avec la marche générale et connue de la civilisation ancienne et moderne de l'Europe. Toutes les conjectures sur cet ancien chef se réduisent à supposer que ce fut un guerrier courageux, un personnage supérieur par son génie, qui eut sur-tout une grande influence sur les opinions religieuses, et dont l'admiration et la reconnaissance des peuples ont entouré le nom de souvenirs imposans. Dira-t-on, avec quelques savans, que les Scaldes se formèrent sur les troubadours, les trouvères, ou le minnesingers? mais ces poëtes de France et d'Allemagne ne se firent connaître qu'au douzième et au treisième siècles, et suivant les rapports conservés dans les livres islandais, les Scaldes sont plus anciens. D'ailleurs les poésies scaldiques ont peu de conformité avec celles des anciens poëtes de France et d'Allemagne; mais elles en ont d'autant plus avec les poésies erses, ou les chants des Bardes écossais. Cette ressemblance a-t-elle été l'effet d'anciennes communications ou de l'analogie du climat et du genre de vie? c'est ce que le manque de monumens empêche de décider. Il paraît que c'est depuis le

---

(3) Telle est l'opinion de M. Kierulf, professeur à Copenhague, dans un précis de l'histoire de Danemarck et de Norwège, qu'il a publié depuis peu. M. Rhus présente les mêmes résultats dans son Histoire de Suède, et Schloetzer, Jhre, Porthan, les indiquent clairement dans plusieurs de leurs ouvrages.

dixième siècle jusqu'au douzième, que les Scaldes ont été en plus grand nombre, et ont eu le plus de vogue; la plupart, comme on le voit par des monumens authentiques, étaient des Islandais, et il est connu que l'Islande ne fut peuplée que vers la fin du neuvième siècle par des Norwégiens mécontens de l'administration du roi Harald-Harfager. Ces émigrés Norwégiens conservèrent dans leur nouvelle patrie les traditions religieuses et politiques du Nord, et cultivèrent leur esprit. Ils parurent ensuite avec distinction à la cour des rois de Danemarck, de Suède, de Norwège, et entrepirent même des voyages en Allemagne, en France, en Italie, lorsque le christianisme eut été introduit parmi eux.

Le courage était la première qualité, la vertu principale aux yeux des Scandinaves; la guerre, les combats étaient leur passion dominante. Le combattant qui laissait sa vie sur le champ de bataille se promettait le bonheur suprême dans le walhall, ou le paradis d'Odin; celui qui reculait vivait dans l'opprobre, et après sa mort on couvrait son corps de boue. Les expéditions de terre et de mer, les batailles, les combats singuliers étaient donc les principaux sujets de la poésie des Scaldes. Ils se plaisaient sur-tout à représenter les hauts faits d'armes, le faste sauvage, la pompe guerrière des héros scandinaves. En lisant leurs productions, on s'aperçoit que ces objets exaltaient leur imagination et la remplissaient du plus vif enthousiasme. Les combats singuliers (4), où la valeur et la force se

---

(4) Ces combats avaient ordinairement lieu dans les îles. et on les appelait *Holmgang*, de *holm*, île, et de *gang*, marche. On se battait pour exercer le courage, pour venger des injures, pour obtenir justice d'un tort, pour enlever une femme à un rival; le rival n'était pas le seul qu'on provoquât, et le père même était quelquefois forcé à se battre. Avant de se mesurer, les combattans; appelés berserker, entraient dans une espèce de rage, qu'on nommait *berserkergang;* ils grinçaient des dents, l'écume leur sortait de la bouche, ils arrachaient ou brisaient les arbres, et mordaient leurs boucliers. Ils ne se battaient pas au nombre de deux seulement;

déployaient avec une énergie particulière, leur offraient souvent des traits remarquables, que leur muse paraît avoir saisis avec empressement. Quelquefois aussi les Scaldes célébraient les dieux, et les ancêtres des rois, des héros, ou développaient les traditions mythologiques, dont ils étaient les principaux dépositaires. Ils suivaient les princes à la guerre, et recevaient des hommages dans les fêtes publiques. Leurs poésies étaient l'objet de l'attention générale, et pouvaient se conserver par la tradition ; elles furent transmises par l'écriture, selon les savans, qui prétendent que l'art d'écrire fut connu dans le Nord avant l'introduction du christianisme.

On a souvent exagéré en France le mérite poétique des troubadours et des trouvères, et en Allemagne celui des minnesingers. On en a fait autant dans le Nord relativement aux Scaldes. Il y a dans leurs poésies de l'élan, des images fortes, des peintures naïves et vraies ; mais leurs compositions ont peu d'étendue, le mécanisme de leurs vers est dénué de grace et d'harmonie ; leurs tableaux ne sont point développés, leurs expressions ont de la rudesse, et souvent ils se permettent un langage familier et trivial. C'est ainsi qu'on juge ces anciens Bardes du Nord, lorsqu'on les lit sans prévention nationale, et avec une impartialité entière ; c'est ainsi que les a caractérisés M. Blom, poëte suédois, dans un mémoire sur les progrès de la littérature en Suède, qu'il a présenté à l'Académie suédoise, dont il est un des membres les plus distingués, et qui a été inséré dans le Recueil de cette société litté-

---

plusieurs pouvaient entrer en lice contre plusieurs pour la même querelle, et se mesurer successivement. On lit des détails curieux sur ces luttes, usitées chez tous les peuples du Nord, et qui furent l'origine des duels, dans la première partie de l'Histoire de Suède, par Suen Lagerbring, Stockholm 1769, in-4°, et dans le Recueil des mémoires sur plusieurs sujets d'antiquités, publié récemment à Copenhague, par M. Thorlacius, en danois, et traduit en allemand avec des notes ; ouvrage rempli d'observations intéressantes et de recherches approfondies.

raire (5). L'historien Lagerbring, quoique d'ailleurs fortement prévenu en faveur de son pays, est à-peu-près du même avis que M. Blom; nous allons entrer dans quelques détails.

Les Scaldes n'observaient point un nombre déterminé de syllabes, et ne s'astreignaient pas à la rime; celle-ci ne se trouve que dans quelques-unes de leurs productions, qui paraissent dater d'une époque où l'on avait déjà connaissance, dans le Nord, des poëtes ou des versificateurs d'Allemagne et de France. Les vers des Scaldes étaient des suites de mots, ou des lignes d'une certaine étendue, cadencées avec plus ou moins de précision. Ils faisaient des inversions, mais sans suivre des règles ou des principes fixes, et souvent de manière que le sens devenait presqu'inintelligible. Une des richesses de leur langage poétique était la multitude de noms différens pour exprimer les objets dont ils parlaient le plus fréquemment. Ainsi ils avaient cent-vingt-six noms pour désigner Odin, et trente pour désigner un chef d'armée ou d'expédition. Cette diversité de noms, et les inversions bizarres, jointes aux difficultés que présente l'ancien idiome de la Scandinavie, ont donné lieu à beaucoup de commentaires sur quelques-unes des poésies scaldiques qui nous restent, mais dont le sens n'en est pas devenu plus clair. Il y en a d'autres qui sont moins obscures, et qui paraissent avoir été faites d'inspiration et sans recherche penible, au moment même de l'événement auquel elles se rapportent. Tel est ce chant de guerre que fit Thormod-Kolbrunner, avant la la bataille de Stikklarstad en Norwège, et que rapporte Snorro-Sturleson, le plus remarquable des écrivains islandais :

« Le jour a paru; déjà retentissent les plumes du coq; le but est devant les braves; ils gagneront un riche hérilage.

---

(5) Année 1796.

» Réveillez-vous, amis ! réveillez-vous, vous leurs chefs, réveillez-vous combattans du roi.

» Le valeureux prince a des combattans de bonne race; il a des hommes qui ne fuyent jamais.

» Je ne vous appelle pas au vin, ni au jeu avec les jeunes filles; je vous appelle aux jeux terribles des combats. »

Bouchardon disait qu'en lisant Homère, il voyait les hommes hauts de dix pieds; on peut en dire autant en lisant les Scaldes. Les guerriers qu'ils représentent sur le champ de bataille paraissent des géans, des êtres extraordinaires. Leur force et leur courage renversent tous les obstacles, ne craignent aucune espèce de dangers, et bravent la mort la plus cruelle. Ils ont une contenance inébranlable, parlent un langage fier et audacieux. Mais, de même que les héros d'Homère, ils payent quelquefois un tribut aux mœurs de leur siècle, en disant à leurs ennemis des injures assez fortes, et en se servant de figures et d'images peu relevées. Le roi Ragnar-Lodbrock, tombé au pouvoir de ses ennemis, va expirer dans un supplice douloureux. Au moment de sa mort, il chante un hymne funèbre, qui est regardé avec raison comme un des plus beaux monumens de la poésie scaldique; mais il s'y trouve un passage qui blesse le goût le moins sévère; en parlant de ses enfans restés dans son pays, le roi mourant dit : « Les petits cochons grinceraient des dents s'ils savaient quelle est la situation du verrat ». Ces mots ont été omis dans la plupart des traductions, et ne se trouvent pas non plus dans celle de M. Graberg, qui entre d'ailleurs dans un assez grand détail pour prouver que ce fut Lodbrock lui-même qui fit cet hymne, et non un poëte postérieur, comme d'autres l'ont soutenu. Les traditions islandaises sur ce roi portent qu'il régna, vers la fin du huitième siècle, sur le Danemarck, la Suède et une grande partie de la Norwège, qu'il fit des expéditions nombreuses sur terre et sur mer, qu'il soumit plusieurs provinces d'Angleterre; mais qu'ayant été pris par les

Anglais, il fut jeté dans une fosse remplie de serpens, où il expira en chantant au milieu de ses souffrances l'hymne dont nous venons de parler, et qui a plus d'étendue que d'autres chants scaldiques. On conçoit difficilement cet espèce de prodige, et ce que les Islandais rapportent d'ailleurs des aventures de Lodbrock, de ses courses, de ses mariages, donne à connaître qu'ils ont pris pour guide leur imagination plutôt que la vérité historique.

Quelquefois la poésie des Scaldes prend une teinte orientale, et s'enrichit d'expressions figurées. Les flèches sont la grêle des combats; le jour est le fils du soleil et de la terre; la rosée la sueur des nuages; l'herbe le plumage ou la chevelure de la terre; les vagues de la mer sont représentées comme hurlant contre le ciel. On rencontre aussi des peintures touchantes, et de ces expressions qui sont l'accent de la nature, le cri du cœur, et qui appartiennent sur-tout aux premiers âges de la société. Nous citerons dans ce genre le chant funèbre d'Hialmar, qui se trouve dans le *Herwara saga*, l'un des plus intéressans de ces livres islandais, où sont rapportés les exploits et les aventures des héros scandinaves, et dont les auteurs ont mêlé à leurs récits plusieurs chants scaldiques. Hialmar avait été préféré à Hiorward par la fille du roi d'Upsal; Hiorward appela son rival au combat, et arriva dans l'île de Samsœ, accompagné de tous ses frères, parmi lesquels se distinguait Agantyr par sa taille élevée et par son épée qu'il avait reçu des génies infernaux. Hialmar était accompagné d'Odur, son ami; entraîné par son courage, il cherche le terrible Agantyr pour se mesurer avec lui; il le terrasse, mais reçoit lui-même des blessures mortelles. Odur qui avait combattu Hiorward et ses autres frères, s'approche d'Hialmar, et le voyant couvert de sang: Ami, dit-il, tes jours vont s'éteindre. Le héros mourant répond ainsi:

« Oui, j'ai seize blessures; mes armes sont brisées; les ténèbres se répandent sur mes yeux; l'épée d'Agantyr a porté jusqu'à mon cœur son tranchant affilé.

» Je possédais cinq hameaux; mais les champs n'avaient point d'attraits pour moi; me voici maintenant dans cette île, sans force, sans espoir, et percé du fer.

» Des princes puissans sont assis à la table du roi; d'illustres guerriers se livrent avec lui au plaisir; moi je veux marcher, mais je ne puis me relever.

» La fille du roi, blanche comme la neige, m'accompagna jusqu'au rivage; ce qu'elle me dit était vrai; Hialmar, tu ne reviendras plus!

» De jeunes filles chantaient sur les rochers; leur voix faisait plaisir à mon oreille; mais il fallut partir, et le vaisseau vogua bientôt au gré du vent.

» Odur, ôte de mon doigt cet anneau d'or et donne-le à ma chère Ingeborg; qu'il soit le messager d'une triste nouvelle, et lui apprenne qu'elle ne me reverra plus.

» Le vautour vole vers moi du fond des forêts, l'aigle le suit; cet avide vautour se nourrira de mon sang, ce grand aigle aura mon corps pour pâture ».

Il y a à la lettre dans l'original : Le vautour avide sucera mon sang rouge; je servirai de rôti au grand aigle.

La plus grande partie de la science mythologique des Scaldes est renfermée dans le fameux livre islandais nommé *Edda*. Ce livre contient aussi plusieurs morceaux de poésie, un grand nombre de maximes morales, et une espèce d'instruction ou de poétique à l'usage des Scaldes. Parmi les maximes se trouvent celles-ci : Il faut juger du jour quand le soir est arrivé; de la femme lorsque tu as appris à la connaître, de l'épée lorsque tu l'as éprouvée, de la jeune fille quand elle est mariée; de la glace quand tu l'as passée, de la bière quand tu l'as bue. Ne crois pas trop facilement au feu, ou à l'éclat qui brille; au loup qui caresse, à la vague qui s'abaisse, à la glace que la nuit a vu se former, à un ciel serein, à un maître puissant qui sourit. Rarement se trouve-t-il un homme si bon qui n'ait quelque défaut, et rarement y a-t-il un homme si méchant qui n'ait quelque qualité.

Les Scaldes avaient joué long-tems un rôle brillant.

Vers le treizième siècle, ils commencèrent à perdre de leur vogue et de leur crédit, et peu après ils cessèrent de chanter. On rapporte même qu'ils tombèrent dans le mépris. Le christianisme avait jeté des racines plus profondes, et le culte chrétien triomphait de celui d'Odin. Les mœurs et les usages des contrées méridionales passaient dans le Nord, et en même tems s'introduisait un autre genre de littérature. Les hymnes des Scaldes et les sagas furent remplacés par des chroniques rimées et des stances en vers léonins, dont les auteurs se servaient tantôt du latin, tantôt de la langue de leur pays, et quelquefois de l'une et de l'autre. On étudia la grammaire, la théologie, la philosophie scholastique. Les jeunes gens les plus riches, ou ceux qui se vouaient à l'état ecclésiastique, se rendirent aux Universités d'Allemagne, de France, d'Italie, et l'on vit des étudians danois, suédois, norwégiens à Cologne, à Paris et à Bologne. Il parut, dès les premiers tems de cette révolution, outre les chroniques et les stances rimées, quelques ouvrages plus marquans. On peut citer sur-tout l'Histoire du Nord par Saxon le grammairien, les révélations de sainte Brigitte, et le livre intitulé : *le Gouvernement des Rois*. Saxon le grammairien, né en Danemarck au douzième siècle, mourut au commencement du treizième. Il avait fait des voyages, et s'était fait remarquer par l'archevêque Absalom, protecteur très-zélé des lettres. Ce prélat l'encouragea à composer une histoire des peuples du Nord. Cet ouvrage, écrit en latin, est à la vérité rempli de traits fabuleux et d'exagérations, mais le style est brillant, pittoresque et souvent d'une pureté classique. Saxon est apprécié d'une manière judicieuse, sous les rapports historiques et littéraires, dans la préface de l'édition qui a été donnée de son livre à Leipsig, en 1771. Sainte Brigitte, qui vivait en Suède au quatorzième siècle, et qui fit des pélerinages à Rome et à Jérusalem, dicta ses révélations en suédois à son confesseur. Peu de livres ont eu autant de vogue ; il a été traduit dans la plupart des langues, et même en syriaque ;

on a cru long-tems y trouver la quintescence de la théologie, et plusieurs docteurs en ont fait le sujet de savantes discussions. En Suède, on était persuadé qu'aucun malheur ne pouvait atteindre la maison où il s'en conservait un exemplaire. L'auteur de l'ouvrage suédois ayant pour titre le Gouvernement des Rois, *Konunga Styrelse*, n'est pas connu, et l'on n'est pas d'accord sur le tems où cet ouvrage fut écrit : il paraît cependant qu'il est du milieu ou de la fin du quatorzième siècle. Ce livre est une instruction politique et morale à l'usage des princes et de leurs lieutenans. Il est rédigé avec méthode, et renferme de nombreuses citations des proverbes de Salomon, d'Aristote, de Sénèque, de saint Augustin, et du traité *de Regimine Principis*, d'Egidius de Columna, qui fut l'instituteur de Philippe-le-Bel. L'ouvrage suédois fut imprimé la première fois, par ordre de Gustave-Adolphe, pour être employé à l'éducation de Christine. La langue dont l'auteur s'est servi ne diffère du suédois actuel que par quelques expressions qui ont vieilli et quelques constructions grammaticales moins régulières et moins soignées. Telle fut l'aurore de la littérature moderne de ces pays, où tous les genres de connaissances ont été cultivés depuis avec succès, et qui a produit Tycho-Brahe, Linné, Bergman, ainsi que plusieurs autres savans, et un grand nombre de littérateurs d'un mérite distingué.

J.-P. CATTEAU-CALLEVILLE.

MEMORIA SULLE CIFRE ARABICHE (1). — *Mémoire sur les chiffres arabes, attribués jusqu'à présent aux Indiens, mais qui ont été inventés dans un pays plus reculé que l'Inde.* (Milan, 1813. In-4°, 75 p.)

LES nations civilisées qui connaissent l'art de l'écriture, si l'on en excepte les Chinois et quelques-uns de

(1) Cette curieuse et savante dissertation a déjà paru avec le nom de l'auteur, tom. I, pag. 65 et suiv., des *Mines de l'Orient*. Recueil extrêmement précieux, dont l'idée a été conçue par M. le

leurs voisins, expriment les nombres indistinctement avec les lettres de leurs alphabets respectifs, ou bien avec dix caractères dont la forme varie souvent, mais dont le nombre et la disposition systématique sont partout les mêmes. Ces dix caractères portent chez nous le nom de chiffres arabes, parce que nous en devons la connaissance aux Sarrasins qui conquirent l'Espagne et la possédèrent si long-tems. Telle est du moins notre opinion ; mais le savant auteur de l'ouvrage que nous essayons d'analyser, attribue à un Italien, nommé Fibonacci, la gloire d'avoir introduit le premier en Italie, vers le commencement du XIIIe siècle, la connaissance des chiffres qu'il avait vu employés à la douane de Bougie en Afrique ; opinion qui ne s'écarte pas beaucoup de la nôtre, puisqu'il a fallu que les Arabes passassent d'Asie en Afrique pour que les Européens connussent leurs figures numériques. On ne les appela pas alors *chiffres arabes*, mais *figuræ Indorum*, *caractères indiens*, ou *art de calculer suivant les Indiens*, d'après le témoignage et les expressions des Arabes eux-mêmes qui avouent avoir emprunté aux Indiens leurs chiffres et leur système numérique.

Mais les Indiens sont-ils les auteurs de cette double

---

comte de Rzéwuski, et exécuté aux frais de ce généreux Mécènes des orientalistes. Nous ne devons pas omettre ici que la principale direction de ce bel et utile kâravânserây littéraire est maintenant confiée à l'un des savans les plus distingués de l'Autriche, M. Hammer, dont l'activité égale l'érudition. Nous nous réservons le plaisir de faire connaître à nos lecteurs quelques-uns des utiles ouvrages que M. Hammer a publiés depuis peu d'années.

M. Hager ayant signé la première édition de ce *Mémoire*, nous ne croyons pas devoir être accusés d'indiscrétion en le nommant dans l'analyse de la seconde édition, qui ne porte pas à la vérité son nom, et à laquelle il a fait, comme il l'annonce lui-même, d'importantes additions.

découverte, la plus belle, la plus honorable pour l'esprit humain après celle des lettres alphabétiques, ou bien en sont-ils redevables à une autre nation? Telle est l'intéressante question que M. le docteur Hager a entrepris d'approfondir, et même sur laquelle il a prononcé un jugement très-défavorable aux Indiens; car, après avoir recueilli avec une rare patience les témoignages de tous les écrivains qui attribuent aux Indiens l'invention dont il s'agit, après les avoir exposés avec loyauté et les avoir discutés avec la sagacité dont il a donné tant de preuves dans ses nombreux ouvrages, il conclut en faveur des Chinois au détriment des Indiens, et oppose à ceux-ci les ouvrages même où ils se trouvent formellement mentionnés, car il croit que beaucoup d'écrivains européens ont compris la Chine et le Japon même sous le nom d'Inde. Il ajoute que ces contrées portent en arabe le nom d'*Inde intérieure* (2). J'aurais désiré touver en note l'indication des ouvrages arabes dans lesquels est employée cette dénomination, car je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée dans aucune des géographies arabes que possède notre Bibliothèque impériale ou la Bibliothèque publique de Leyde, quoique mes travaux soient principalement dirigés vers ce genre d'ouvrages; et M. Hager sait très-bien que les Arabes, sous le nom de *Syn*, et les Persans, sous celui de *Tchyn*, désignent non-seulement l'Empire chinois, mais encore la plupart des

(2) Si j'eusse été assez heureux pour faire cette découverte, je serais sans doute parvenu à rectifier une erreur typographique qui s'est glissée dans le passage dont il s'agit: on lit en caractères arabes et romains les mots *hind ûl giuani;* le dernier est visiblement altéré, et ces mots ne peuvent conséquemment signifier *l'Inde intérieure*. Cette assertion fait partie des additions de la seconde édition; elle méritait, je crois, d'être appuyée de quelques citations.

contrées situées entre l'Hindoustan et cet Empire, et qu'ils ajoutent l'épithète *syny* ou *tchyny* à toutes les productions naturelles ou industrielles de ces cantons. Ajoutons que le mot *tchyny* employé seul signifie la porcelaine ; il leur eût donc été tout aussi facile de dire *Ssyfr ûl-Syn*, ou *Ssyfr-Tchyny*, que *Ssyfr ûl-Hind*, ou *Ssyfr-Hindy*. Si cette observation a la justesse que j'ose lui supposer, l'opinion des Arabes et des Persans touchant l'origine indienne de leurs chiffres, qui sont maintenant les nôtres, ne me paraît plus douteuse ; mais les Indiens eux-mêmes ne pourraient-ils pas être redevables de cette belle découverte aux Chinois ? et ceux-ci doivent-ils en être regardés comme les auteurs? On devine aisément l'opinion de M. le docteur Hager. Il me paraît en effet avoir très-bien démontré que l'usage des chiffres ne remonte pas à une très-haute antiquité parmi les Indiens (3). Leurs lettres ont pu

---

(3) Peut-être M. le docteur Hager attache-t-il trop d'importance aux témoignages de Néarque et de Mégasthènes? Ces autorités, je l'avoue, ne me paraissent pas assez imposantes pour nier formellement l'ancienne civilisation des Hindous, et pour ramener à des tems très-modernes l'introduction de l'écriture et conséquemment de la plupart des autres arts dans l'Inde. Sans prétendre aborder une aussi grande question dans une courte note, comment concevoir qu'une nation qui, de l'aveu de Pline et d'Arrien, comptait plus de cent cinquante rois antérieurs à celui qui périt victime du conquérant macédonien, *n'avait pas de lois écrites*, n'avait pas même d'écriture, suivant Mégasthènes, dans le IVe siècle avant l'ère chrétienne ! l'écriture pouvait bien être la propriété exclusive d'une caste privilégiée et inconnue aux voyageurs, ou au moins aussi discrette envers eux qu'envers les Indiens mêmes. On sait qu'aujourd'hui encore l'intelligence du Vêda est le partage exclusif des Brâhmanes, et l'on sait aussi combien ceux-ci ont témoigné de répugnance pour initier quelques savans anglais dans la connaissance du samskrit. Ajoutons, sinon pour justifier Néarque et Mégasthènes, du moins pour excuser leurs assertions hazardées, que le P. Paulin de St.-Barthelemy qui avait long-tems résidé et prêché dans l'Inde,

long-tems leur tenir lieu de chiffres; les Grecs et les Romains n'avaient pas d'autre moyen d'exprimer les nombres, et j'avoue que les procédés simples des Chinois me paraissent très-conformes à ceux des deux nations que nous venons de nommer, tandis qu'ils s'éloignent de la combinaison profondément calculée des chiffres proprement dits. Les Chinois emploient un nombre de figures isolées plus ou moins considérables pour exprimer les unités, ils ont pour le nombre dix une figure particulière très-semblable au X des Romains. Ils placent les figures des unités avant la figure du dix pour exprimer un certain nombre de dixaines; ils n'ont, comme on voit, aucune idée de la progression décuple des unités d'après leur position respective. Cette marche caractéristique de l'arithmétique arabe et indienne, et qu'on peut regarder comme une des opérations à-la-fois les plus simples et les plus profondes de l'esprit humain, élait inconnue aux Grecs et aux Romains, et je ne puis admettre l'opinion du savant Huet, qui regardait les chiffres arabes comme des altérations des neuf premières lettres de l'alphabet grec (4), opinion qui méritait peut-être d'être men-

---

qui savait le malabar et connaissait un peu le samskrit, et dont les nombreux ouvrages méritent d'être consultés, a nié que les *Vêda* ayent jamais existé. Il a répété cette assertion négative, et j'ose dire ridicule, dix ans après que mon ami le savant et brave colonel Polier a eu déposé au British musœum, un exemplaire de ces livres sacrés des Hindous, en onze volumes in-fol.

(4) «*Meros esse Græcorum caracteres aio à librariis græcæ linguæ ignaris interpolatos.*» *Demonstratio evangelica*, pag. 252, 297, 302, *ex edit.* in-8°. *Amstelod*, 1680, et pag. 172, 173, *ex edit. Paris*, 1690. Ailleurs le même savant dit: «je ne conviens pas que les Arabes les aient reçus des Indiens, je soutiens au contraire que les Indiens les ont reçus des Arabes, les Arabes des Grecs, comme ils en ont reçu toute leur érudition, etc.» *Huetiana*, pag. 113, 114. Quant

tionnée et réfutée par M. Hager ; il lui eût été facile de démontrer qu'en supposant même que les chiffres dits arabes ou indiens fussent des altérations des lettres grecques ou phéniciennes, il n'en est pas moins certain que les Grecs n'avaient pas de chiffres proprement dits, et que ni eux ni les Chinois n'ont jamais connu le moyen de décupler la valeur des chiffres par la manière de les poser. Au reste, le meilleur moyen pour Huet et M. Hager de prouver leur assertion respective en faveur des Grecs et des Chinois, eût été sans doute de présenter une opération d'arithmétique d'après le système de ces deux nations, et d'après celui des Indiens ou des Arabes. Mais nous avons déjà remarqué que la forme et la disposition des caractères des nombres chinois les rend rebelles aux progressions décimales et aux opérations arithmétiques les moins compliquées (5). C'est pour remédier à cet inconvénient qu'ils emploient une machine très-ressemblante à l'*abrax* des Grecs et des Romains, dont les caractères numériques présentent les mêmes imperfections et les mêmes inconvéniens

---

aux caractères que Vossius (*in Melam*) dit avoir trouvés dans un manuscrit de la géomètrie de Boèce, et dans des notes de Sénèque et de Tyron, peut-être le docte évêque d'Avranche et lui ont ils été un peu trop empressés de conclure qu'elles sont anciennes et d'y reconnaitre des élémens des caractères grecs déjà dégénérés du tems de Sénèque et de Boèce. Il me parait difficile de prononcer sur ces caractères sans les avoir vus, sans connaitre leur marche, et sans savoir sur-tout s'ils sont soumis à cette *décuplation* résultant de leurs positions, ce qui constitue le grand avantage des chiffres arabes.

(5) Cette opinion est contraire, je le sais, à celle de Huet, qui dit : « *Neque notas solùm, sed et decuplam progressionem numerorum Arabes à Græcis mutuati sunt.* » *Demonstratio evangel.*, pag. 252. Il faut entendre ici le système décimal et non pas la progression décimale des chiffres en raison de leur position respective, procédé particulier aux Arabes et aux Indiens.

que ceux des Chinois. M. Hager a été tellement frappé de la ressemblance de ces différens systèmes numériques, qu'il a composé un *Mémoire*, dans lequel se trouvent de nombreuses preuves de l'origine chinoise des chiffres romains. Nous désirons vivement la publication de ce Mémoire qui doit renfermer, comme tous les ouvrages du même auteur, de précieuses recherches et des aperçus aussi neufs qu'ingénieux. Nous prendrons seulement la liberté de lui soumettre, avec la défiance qui nous convient, deux légères observations. Si le système numérique des Chinois est le même que celui des anciens Romains, comment peut-il avoir donné naissance à celui des Indiens et des Arabes? Les chiffres romains n'étant que des lettres prises dans l'alphabet et auxquelles on a attribué une valeur numérique, ont une ressemblance (frappante, j'en conviens, pour les nombres I, II, III, et X) avec les caractères des nombres chinois; mais les Romains n'auraient-ils pas le droit de revendiquer la gloire qu'on veut décerner aux Chinois, d'autant plus qu'il était tout aussi difficile de faire voyager une découverte de Khanbalek (Pékin) à Rome, que de Rome à Khanbalek? Qu'on n'imagine pas, au reste, que j'ai exposé mes doutes sur l'opinion de M. Hager pour faire prévaloir la mienne. Je n'en ai aucune touchant le point de critique qu'il a traité et qui restera long-tems, je crois, enveloppé de la plus profonde obscurité; je me bornerai à remarquer que le système numérique des Indiens, des Arabes et des anciens Egyptiens (6), est évidemment le même, et que les chiffres indiens ont été adoptés sans altération par

---

(6) *Voyez* les chiffres copiés sur des enveloppes de momies, par le savant M. Adler, et gravés sur la 1ere planche de son *Museum cufficum Borgianum*.

les Tibétains, par les Mongols et par beaucoup d'autres nations tatares, qui ont évidemment tiré leurs idées religieuses, les figures et même les noms de leurs Divinités, des Indiens; que plusieurs savans ont été déjà frappés de la ressemblance de ces chiffres avec ceux qu'ils ont trouvés sur des bandelettes de momies, tant pour la forme que pour la disposition. J'insisterai d'autant plus volontiers sur cette dernière circonstance, qu'elle vient à l'appui de mon opinion touchant l'origine égyptienne de la religion, des sciences, des arts des anciens Indiens.

Au reste, nous osons espérer que, loin d'être choqué des doutes que nous avons énoncés sur son opinion, avec toute la défiance qui nous convient et tous les égards qui lui sont dus, l'auteur n'y verra qu'une preuve de la franchise qui nous caractérise et de la haute estime que nous avons pour son caractère comme pour ses ouvrages. Ces dissentimens ne nous empêchent pas d'admirer la variété de ses connaissances et la sagacité de ses vues.

LANGLÈS.

LANGUE PORTUGAISE.

Coup-d'œil *sur l'état de la Littérature en Portugal.*

Aussitôt que le Portugal se fut affranchi de la domination espagnole, grâce à la valeur et à la politique de ses anciens rois, son premier soin fut de songer à se créer une langue qui lui fût tellement propre, qu'on ne pût la considérer comme un dialecte castillan. Néanmoins les actes publics continuèrent à être écrits dans un latin barbare, suivant l'usage qui avait alors prévalu dans toute l'Europe, encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance.

La langue populaire n'en fut pas moins un mauvais jargon espagnol, auquel s'étaient mêlés une foule d'expressions celtiques et de termes arabes qu'y avaient introduits d'une part les Goths, et de l'autre les Maures, lors de leur invasion dans ces contrées du midi. Insensiblement il résulta de ces élémens disparates un langage rude et informe, mais pourtant différent de celui qu'on parlait auparavant; ce qui ferait présumer que les emprunts heureux que le portugais avait précédemment faits au latin, concoururent plus que tout autre secours étranger à produire bientôt un idiôme particulier, dérivé en grande partie de l'ancienne langue des Romains.

En effet il ne s'était pas écoulé plus d'un siècle et demi depuis l'élévation d'Alfonse Henri au trône des Algarves, époque d'où date la primitive indépendance de la monarchie, que déjà les Portugais parlaient et écrivaient une langue qui leur était particulière. Il existe à l'appui de cette assertion une lettre d'Alfonse III, le *conquérant* des Algarves, écrite en 1298 à Alfonse le *savant*, roi de Castille, et qui se trouve, ainsi que la réponse de ce dernier, dans les archives royales de Lisbonne. La comparaison de ces

deux pièces écrites, l'une en portugais, l'autre en castillan, démontre déjà la différence qui existait entre les deux langues, et les efforts que la première commençait à faire pour réunir à-la-fois la grâce à l'harmonie. S'il faut en croire les historiens nationaux, les poésies du roi Diniz, successeur d'Alfonse III, avaient toute la fraîcheur et tout l'abandon des poésies des Troubadours de Provence, tant ce monarque aimait à en reproduire les charmes dans son idiôme natal. Il fut le premier des Portugais, des Espagnols, et peut-être des Italiens, qui composa des vers à l'instar de nos poëtes provençaux. On regrette que les vers de ce grand roi qui protégea et cultiva les lettres à une époque si reculée, ne soient point parvenus jusqu'à nous; et il est incroyable qu'aucun des anciens chronistes n'ait signalé à la postérité un monument si curieux de la littérature portugaise; car ils auraient revendiqué pour leur patrie une gloire qui n'est pas indifférente, puisqu'elle est unique dans l'histoire littéraire des peuples modernes.

L'homme de lettres y reconnaîtrait mieux la naïveté d'expression d'une langue naissante, que dans les vers que l'historien *Bernardo de Brito* nous conserva de *Gonçalo Hermigès*, poëte contemporain du comte Henri (1). Ils sont écrits dans un langage si inintelligible, qu'il faudrait recourir à un glossaire, s'il en existait un pour les monumens de cette époque. Quoiqu'une langue ne fasse que très-lentement des progrès, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la perfection à laquelle le portugais avait déjà atteint dans les ouvrages didactiques du roi D. Duarte, qui régna de 1433 à 1438. On peut à cet effet consulter un manuscrit de ce monarque qui se trouve à la Bibliothèque impériale, sous le titre : *O leal Conselhero* (le loyal Conseiller). C'est un ouvrage de philosophie morale qu'il dédia à la reine Eléonore son épouse,

---

(1) Ce premier souverain de Portugal est mort en 1112.

ouvrage qui annonce la profondeur de ses connaissances, et qui laissait déjà entrevoir les grandes qualités qu'il déploya depuis sur le trône.

Ainsi se forma le nouvel idiôme portugais, auquel il ne fallut que l'espace d'environ un siècle pour atteindre, sous le règne d'Emmanuel, à ce même degré de perfection où parvint l'italien au siècle de Léon X, l'espagnol sous Charles-Quint, et le français sous Louis XIV.

Tandis que la langue portugaise commençait à devenir riche et nombreuse sous la plume élégante de l'historien Barros, elle gagnait en force et en coloris sous le pinceau gracieux de Camoëns. Si la prose eut sur la poésie l'avantage d'avoir la première donné à cet idiôme une physionomie particulière et distincte, telle qu'elle s'est conservée jusqu'à présent, de leur côté les Muses ne contribuèrent pas peu à adoucir la rudesse de ses traits en la parant des vives couleurs de la poésie. En effet, depuis l'épopée jusqu'au sonnet, elles ont laissé des monumens plus ou moins glorieux que ne désavoueraient point les littératures étrangères du premier ordre.

A la tête des Muses du Tage apparaît l'immortel Camoëns, le troisième épique de nos tems modernes, que son génie a placé immédiatement après le Tasse et Milton. Ornement du pays dont il fait les délices, il ne lui manque que l'avantage d'être mieux apprécié et mieux senti par les étrangers, qui ne le connaissent qu'à travers le voile des traductions. Aussi, en nous chargeant de la rédaction de cette partie du Journal, notre tâche sera-t-elle de nous arrêter plus d'une fois aux beautés qui distinguent si éminemment le chantre de la Lusiade, non-seulement dans son propre poëme, mais encore dans ses autres poésies fugitives, toutes marquées au coin de son génie. Notre zèle ne se bornera pas là; nous essayerons d'exploiter, s'il est possible, une grande partie des richesses littéraires de la péninsule, en traitant à la fois des deux langues, l'espagnol et le portugais. Pour ne pas répéter ce qui a

été dit dans la préface de la *Poésie lyrique portugaise* (1), nous nous contenterons dans ce moment de donner la nomenclature succinte des écrivains portugais les plus notables dans tous les genres de littérature. A l'égard de l'espagnol, nous renvoyons nos lecteurs à l'excellente *Histoire de la Littérature espagnole* de Bouterwek, dont la traduction française a paru l'année dernière.

Camoëns n'est pas le seul épique dont puisse s'honorer la nation portugaise; elle possède encore d'autres poëtes qui ont marché sur ses traces, et qui, quoique placés à une grande distance de leur maître, se font encore remarquer par des beautés de détail du premier ordre. Après le Virgile portugais, vient immédiatement *Francisco de Sá e Menezes*, auteur du poëme intitulé : *Malaca conquistada*, ou la Conquête de Malaca, par le grand Albuquerque. Ce sujet n'a pas cette haute importance, cet intérêt universel qu'exigent les maîtres de l'art; mais le grand Albuquerque en est le héros. Il s'y trouve d'heureux épisodes, une belle couleur locale; le style est élevé, souple, gracieux et tendre.

L'*Ulyssea*, ou la Fondation de Lisbonne par Ulysse, de *Gabriel Pereira de Castro*, est, après la Lusiade, le poëme le mieux écrit. C'est une grace, une mollesse, une naïveté de style continues. Il y règne un accent antique, qui rappelle souvent la poésie grecque, et l'on croit lire des fragmens de l'Odyssée qu'on aurait récemment découverts. Le poëte a su fondre dans l'action d'anciennes traditions des siècles héroïques de la Lusitanie, dont il tire le parti le plus habile. Son style ressemble beaucoup à celui de Lucain, sans en avoir l'enflure; ses images sont piquantes, et ses descriptions plaisent singulièrement par leur effet pittoresque.

L'*Affonso Africano* de *Maurizinho Quebedo* est encore un poëme qui péche par un défaut d'importance et d'universalité dans le style; et, comme il arrive à presque tous les autres épiques de cette nation, c'est encore le

(1) Se vend chez Cérioux jeune, libraire, quai Malaquais.

style qui le sauve. Ce style est inégal, mais il présente souvent de grandes beautés. Le chant sur la malheureuse journée d'Alcacer-kébir suffirait pour immortaliser Québédo. C'était un talent brut, mais doué d'une grande force, et comme la pureté classique, la grace s'allie souvent à cette force. Québédo nous fournira, comme ses émules, des extraits intéressans.

Le *Segundo cerco de Diú*, ou le second Siège de Diú, par *Hieronimo Corte-Real*, est entaché du vice d'un double intérêt, car le poëte célèbre deux héros; et en dernière analyse, on ne sait point assez qui de *Mascarenhas*, le défenseur de la place, ou du vice-roi D. *Jean de Castro* qui fit lever le siège, est l'objet favori de ses chants. De grandes beautés de style, de nobles épisodes, une couleur locale bien observée, ont conservé à ce poëme un rang distingué dans l'opinion des nationaux.

Mais nous trouverons une matière plus riche dans une autre épopée du même auteur, le *Naufragio de Manoel de Sépulvéda* et *de Lianor de Sá*, son épouse, que l'on trouve si élégamment défiguré dans l'ancienne *Bibliothèque des Romans*. Le grand Camoëns avait déja consacré quelques octaves admirables à ce récit de douleur; *Corté-Réal* en a fait un long poëme. Le goût voudrait en retrancher le merveilleux extravagant que *Corte-Réal* y a mêlé; il regretterait encore une foule de beaux vers et de magnifiques tableaux poétiques. Le personnage de *Lianor* est une création suave et céleste; il donne une idée de la douceur et de la pureté des anges. La *Lianor* est le plus pathétique des poëmes portugais.

Le *Viriato* de *Braz Mascarenhas* nous fournira quelques passages brillans; les parcelles d'or y sont ensevelies sous le fumier, mais ces parcelles sont abondantes et très-pures. Comme l'auteur marche toujours appuyé sur les traditions et les monumens antiques, son ouvrage, tout défectueux qu'il est, fait connaître d'une manière intéressante cette époque fameuse où Rome asservit par sa politique, autant que par ses armes, le fier génie du sauvage Ibère et du Cantabre belliqueux. La grande figure

de ce Viriate qui menaça Rome d'un second Annibal, anime partout cette vaste scène, et élève souvent l'intérêt jusqu'au plus haut degré.

L'*Elegiada* de *Luiz Pereyra* sur la mort du roi D. *Sébastien*, serait assurément la plus longue de toutes les élégies connues, si un pareil titre pouvait lui convenir : c'est une épopée à grandes dimensions, et si elle participe de l'élégie, c'est du côté du style, toujours empreint d'une couleur sombre, et par la triste et mélancolique harmonie des vers. La manière de *Pereyra* dégénère en une langueur monotone; c'est le tort ou le malheur des poëtes de cette école; ce genre exclut inévitablement la variété des tons. La lyre de Jérémie, d'Ossian et d'Young n'a qu'une corde. Au reste, le sujet était heureux. Le caractère original et grandiose du Charles XII portugais, ses vastes desseins, son ardeur impétueuse, le profond désastre d'Alcacer, la mort prématurée ou la disparition mystérieuse d'un jeune monarque, l'amour de ses sujets, au milieu même de ses erreurs, de ses peuples qui le pleurèrent long-tems, lorsqu'il avait trompé toutes leurs espérances; la chûte du trône, la perte irréparable de l'empire des Indes, l'asservissement de la patrie pendant plus d'un siècle; c'étaient-là des objets grands par eux-mêmes et féconds en tableaux magnifiques. Ils ne manquent pas dans ce poëme; mais l'auteur manquait d'art autant que les poëtes ses contemporains. Le merveilleux est nul ou misérable : cependant le récit de la bataille, et le bel épisode de la mort de *Lianor de Sá*, que nous mettrons en parallèle avec les tableaux de *Camoëns* et de *Corte-Réal* sur le même sujet, les contrastes de nature et de mœurs que prodiguaient aux pinceaux du poëte les hordes arabes aux prises avec les chevaliers chrétiens, honorent toujours l'inégal talent de *Pereyra*.

Nous puiserons dans quelques autres épiques, qui appartiennent tous à cet heureux seizième siècle, qui fut pour le Portugal l'âge de Périclès et des Médicis. La *Victoire de Lépante*, par l'inépuisable Corte-Réal, les *Machabées*, la *Conquête de Goa*, la *Lisbonne Réédifiée*, sont à une

distance incommensurable de *Camoëns*, et même *des Sá e menezés*, des *Quebedo*, des *Gabriel Pereyra*; mais nous ne dédaignerons point quelques fleurs brillantes qui germent dans ces champs ignorés. Nous mettrons même à contribution quelques essais plus modernes, tels que l'*Henriquéida* du comte d'*Ericeira*, qui entretint une correspondance littéraire avec Boileau, et ne profita point assez des leçons de ce grand maître; et *le Caramurù*, poëme d'un moine Brésilien, nommé *Rita Duraõ*, dont l'action repose sur une aventure fort simple; mais dont le style gracieux, pur et facile, et les descriptions, celles principalement qui retracent l'aspect grandiose de la nature entre les tropiques et les mœurs des tribus sauvages du Brésil, sont fort estimés.

Les épiques portugais ne brillent pas par la disposition, la contexture, la cohérence des parties, l'unité d'action et d'intérêt; ils manquent d'art; leur merveilleux est pauvre ou bizarre; ils triomphent dans les détails, les descriptions, les épisodes, la peinture des caractères, les mouvemens tendres et pathétiques, et presque toujours le style les absout. Ils sont sur-tout de grands peintres de marine; ce qui ne surprend point chez une nation qui avait alors l'empire de la mer, et dont les poëtes avaient souvent fait le voyage d'Amérique, d'Orient et des Indes, comme guerriers ou comme observateurs.

Quand on parcourt cette longue galerie des épiques portugais, on ne peut se défendre d'une réflexion sur les destinées de cette littérature et de la nôtre. Lorsque la France ne produisait que des Chapelain, des Scudéry, des Desmarets, des Saint-Amand, et autres malheureux fabricateurs d'épopées sans génie et sans goût, un petit royaume, relégué à l'extrémité de la péninsule, voyait les nombreux élèves de Camoëns honorer leur patrie par des ouvrages bien inférieurs sans doute à ceux de leur maître, mais tous remarquables à des degrés divers par quelques-unes des grandes qualités qui constituent les véritables poëtes.

A. M. Sané.

(*La suite au Numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

CORRESPONDANCE.—ANECDOTES.—DÉCOUVERTES, ETC.

UN homme de lettres Espagnol, qui joint à une étude profonde de la littérature de son pays, la connaissance des principales langues de l'Europe, a bien voulu nous offrir de donner dans ce journal des notions rapides, mais plus exactes qu'on n'en a communément en France, sur cette même littérature espagnole qui servait encore de modèle à nos plus célèbres écrivains dans les premières années du dix-septième siècle. Voici un fragment de la lettre qu'il nous a écrite à ce sujet. On y trouvera un aperçu du plan qu'il se propose de suivre.

» Il n'y a presque pas de nations dans l'Europe civilisée qui ne puisse produire ses fastes littéraires. Quatre sur-tout offrent des époques où le génie et le goût ont brillé de tout leur éclat. Tels ont été, en France, le siècle de Louis XIV et le dix-huitième siècle; en Italie, celui des Médicis et de Léon X; en Angleterre, le règne d'Elisabeth, et en Espagne, ceux de Philippe III et de son successeur, Philippe IV.

» La littérature espagnole étant celle du pays où j'ai pris naissance, je lui consacrai d'abord toute mon application. En admirant les chefs-d'œuvre dont elle abonde, je voyais avec douleur le peu de justice que lui rendaient les étrangers qui, la critiquant sévèrement, ne s'étaient jamais occupés de la connaître. La crainte de tomber moi-même dans une pareille injustice à l'égard des nations voisines, m'inspira le désir de m'adonner à l'étude réfléchie de leur littérature.

» Persuadé que pour juger sainement du mérite des étrangers, dans ce genre, il ne faut pas s'en rapporter à des traductions, la plupart infidelles; je commençai par m'instruire dans la langue des nations dont je voulais parcourir les ouvrages. Je tâchai ensuite de m'instruire plus particulièrement de leurs mœurs, de leurs usages: je me transportai sur les lieux pour en être témoin oculaire: je bannis toute prévention nationale et je procédai à l'examen attentif des chefs-d'œuvre des Italiens, des Français et des Anglais. Je fis une analyse de la littérature de ces trois nations célèbres, comparée avec

la littérature espagnole ; et je trouvai que celle-ci ne perdait rien à la comparaison, et pouvait offrir dans tous les genres des modèles qui n'étaient pas inférieurs à ceux qu'on admire si justement chez ces divers peuples.

» Cette assertion qui ne paraîtra pas exagérée à celui qui a cultivé la littérature espagnole, aura peut-être l'air d'un paradoxe pour ceux qui connaissent à peine ces ouvrages, ou simplement les noms de Cervantes, Lopez, Quevedo et Calderon, en ignorant ceux d'une infinité d'autres auteurs qui ont enrichi et illustré cette même littérature.

» Les faire connaître est la tâche que je m'impose. Je parcourrai le plus rapidement possible, mais avec exactitude, leurs différens genres d'ouvrages, soit en prose, soit en poésie. J'en citerai, j'en traduirai les morceaux les plus remarquables. Je soumettrai sur-tout au plus mûr examen ce théâtre, autrefois si recherché, et qui a été le modèle des plus grands génies. J'y ferai voir des beautés réelles et originales, et j'en indiquerai aussi quelques pièces qui (écrites dans un tems où les autres nations n'avaient pas encore un théâtre régulier), ne seraient pas, même à-présent, indignes de la scène française et de l'approbation impartiale des plus exacts observateurs des préceptes d'Aristote et d'Horace.

» Pour procéder avec ordre dans l'examen que je compte faire, je partagerai la littérature espagnole en quatre époques différentes ; depuis le milieu du treizième siècle jusqu'à nos jours, etc. »

JOSÉ BOCCOU.

Sur le fameux M. de Saint-Germain.

(Note tirée des Mémoires inédits du Baron *Charles-Henri de Gleichen*, Ministre de Danemark en différentes Cours. 1760—1771.)

A mon retour à Paris en 1759, je fis une visite à la veuve du chevalier Lambert, que j'avais connu précédemment ; je vis entrer chez elle après moi un homme de taille moyenne, très-robuste, vêtu avec une simplicité magnifique et recherchée : il jeta son chapeau et son épée sur le lit de la maîtresse du logis, se plaça dans un fauteuil près du feu et interrompit la conversation en disant à l'homme qui parlait : vous ne savez ce que vous dites, il n'y a que moi qui puisse parler sur cette matière. Je l'ai approfondie ainsi que la musique, qu'il m'a fallu abandonner, ne pouvant plus aller au-delà.

Je demandai avec étonnement à mon voisin, qui était cet homme-là ; et il m'apprit que c'était le fameux M. de Saint-Germain, qui

possédait les plus rares secrets, à qui le roi avait donné un appartement à Chambord, qui passait à Versailles des soirées entières avec Sa Majesté et Mme de Pompadour, et après qui tout le monde courait, quand il venait à Paris.

Mme Lambert m'engagea à dîner pour le lendemain, ajoutant avec une mine toute glorieuse, que je dînerais avec M. de Saint-Germain, lequel, par parenthèse, faisait la cour à une de ses filles et logeait dans la maison. L'impertinence du personnage me retint long-tems dans un silence respectueux à ce dîner: enfin je hasardai quelques propos sur la peinture, et m'étendis sur différens objets que j'avais vus en Italie; j'eus le bonheur de trouver grace aux yeux de M. de Saint-Germain; il me dit: je suis content de vous, et vous méritez que je vous montre tantôt une douzaine de tableaux; certes vous n'en avez pas vu de pareils en Italie. Effectivement il me tint presque parole, car les tableaux qu'il me fit voir avaient tous un certain degré de singularité ou de perfection qui les rendait plus intéressans que bien des morceaux de la première classe; sur-tout une Sainte Famille de Morillos, qui égalait en beauté celle de Raphaël, à Versailles. Mais il me montra bien autre chose; c'était une quantité de pierreries et sur-tout des diamans de couleur d'une grandeur et d'une perfection surprenante. Je crus voir les trésors de la lampe merveilleuse. Il y avait entr'autres une opale d'une grosseur monstrueuse et un saphir blanc de la taille d'un œuf, qui effaçait par son éclat celui de toutes les pierres de comparaison que je mettais à côté. J'ose me vanter de me connaître en bijoux, et je puis assurer que l'œil ne pouvait rien découvrir qui fit même douter de la finesse de ces pierres, d'autant plus qu'elles n'étaient point montées. Je restai chez lui jusqu'à minuit et le quittai son très-fidèle sectateur. Je l'ai suivi pendant six mois avec l'assiduité la plus soumise, et il ne m'a rien appris, si non à connaître la marche et la singularité de la charlatanerie. Jamais homme de sa sorte n'a eu le talent d'exciter la curiosité et de manier la crédulité de ceux qui l'écoutaient. Il savait approprier le merveilleux de ses récits au degré d'esprit et de crédulité de son auditeur. Quand il racontait devant une bête un fait du tems de Charles V, il lui confiait tout cruement qu'il y avait assisté; mais quand il parlait à quelqu'un de moins crédule, il se contentait de peindre les plus petites circonstances, les mines et les gestes des interlocuteurs, jusqu'à la chambre et la place qu'ils occupaient, avec des détails et une vivacité tels que l'on s'imaginait entendre un homme qui avait réellement été présent à tout cela. Quelquefois en rendant un discours de François Ier ou de Henri VIII, il feignait une distraction et disait: *le roi se tourna vers moi*..... Mais

soudain il ravalait ce *moi*, et continuait avec la précipitation d'un homme qui s'est oublié, *vers le duc un tel*.

Il savait, en général, l'histoire minutieusement, et s'était composé des tableaux et des scènes si naturellement représentés, que jamais témoin oculaire n'a parlé d'une aventure récente, comme lui de celles des siècles passés. « Ces bêtes de Parisiens, me dit-il un jour, croient que j'ai 500 ans, et je les confirme dans cette idée, puisque je vois que cela leur fait tant de plaisir; ce n'est pas que je ne sois infiniment plus vieux que je ne parais, » car il souhaitait pourtant que je fusse sa dupe jusqu'à un certain point. Mais la bêtise de Paris ne s'en tint pas à ne lui donner que peu de siècles; elle est allée jusqu'à en faire un contemporain de Jésus-Christ, et voici ce qui a donné lieu à ce conte.

Il y avait à Paris un homme facétieux, que l'on appellait mylord Gower, parce qu'il contrefaisait les Anglais supérieurement: (il avait été employé dans la guerre de sept ans par la cour, comme espion à l'armée anglaise). Les courtisans se servaient de lui pour jouer toutes sortes de personnages, et pour mystifier les bonnes gens; or, ce fut ce mylord Gower que des mauvais plaisans menèrent dans le marais sous le nom de M. Saint-Germain, pour satisfaire la curiosité des dames et des badauds de ce canton de Paris, plus aisé à tromper que le quartier du Palais-Royal; ce fut sur ce théâtre que notre faux Adepte se permit de jouer son rôle, d'abord avec peu de charge; mais voyant qu'on recevait tout avec admiration, il remonta de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, dont il parlait avec la plus grande familiarité, comme s'il avait été son ami. « Je l'ai connu intimement, disait-il, c'était le meilleur » homme du monde, mais il était romanesque et inconsidéré: je lui » ai souvent prédit qu'il finirait mal. » Ensuite notre acteur s'étendait sur les services qu'il avait cherché à lui rendre par l'intercession de M. de Pilate, dont il fréquentait la maison journellement. Il disait avoir connu particulièrement la Sainte-Vierge, Sainte-Elisabeth, et même Sainte-Anne sa vieille mère. « Pour celle-ci, » ajoutait-il, je lui ai rendu un assez grand service après sa mort; » sans moi elle n'aurait jamais été canonisée; pour son bonheur je » me suis trouvé au concile de Nicée, et comme je connaissais beau- » coup plusieurs évêques, qui le composaient, je les priai tant, leur » répétai tant que c'était une bonne femme, que cela leur coûte- » rait si peu d'en faire une sainte, que son brevet lui fut expédié. »

C'est cette facétie si absurde, et répétée à Paris assez sérieusement, qui a valu à M. de Saint-Germain le renom de posséder une médecine, qui rajeunissait et rendait immortel; ce qui fit composer

le conte bouffon de la vieille femme de chambre d'une dame, qui avait caché une fiole pleine de cette liqueur divine ; la vieille soubrette la déterre et en avala tant, qu'à force de boire et de rajeunir elle redevint petit enfant.

M. de Saint-Germain vivait d'un grand régime, ne buvait jamais en mangeant, se purgeait avec des follicules de séné, qu'il arrangeait lui-même, et voilà tout ce qu'il conseillait à ses amis, qui le consultaient sur ce qu'il fallait faire pour vivre long-tems. En général il n'annonçait jamais, comme les autres charlatans, des connaissances surnaturelles.

Il fréquentait la maison de M. de Choiseuil et y était bien reçu ; nous fûmes donc fort étonnés d'une violente sortie que ce ministre fit à sa femme au sujet de notre héros.

Il lui demanda brusquement, pourquoi elle ne buvait pas? Et elle, lui ayant répondu, qu'elle pratiquait ainsi que moi, le régime de M. de Saint-Germain avec grand succès ; M. de Choiseuil lui dit : « Pour ce qui est du baron, à qui j'ai reconnu un goût tout parti» culier pour les avanturiers, il est le maître de choisir son régime ; » mais vous, madame, dont la santé m'est précieuse, je vous dé» fends de suivre les folies d'un homme aussi équivoque. » Pour couper court à une conversation qui devenait embarrassante, le baillif de Solar demanda à M. de Choiseuil, s'il était vrai que le gouvernement ignorait l'origine d'un homme, qui vivait en France sur un pied si distingué? « Sans doute nous la savons, répliqua M. de » Choiseuil ; c'est le fils d'un juif portugais, qui trompe la crédulité » de la ville et de la cour. Il est étrange, ajouta-t-il, en s'échauf» fant davantage, qu'on permette que le roi soit souvent presque » seul avec cet homme, tandis qu'il ne sort jamais qu'environné de » gardes, comme si tout était rempli d'assassins. » Ce mouvement de colère provenait de sa jalousie contre le maréchal de Belle-Isle, dont Saint-Germain était l'ame damnée, et auquel il avait donné le plan de ces fameux bateaux plats, qui devaient servir à une descente en Angleterre.

Le N° III du *Mercure étranger* contient une note où M. de Berony relève quelques erreurs qu'il a cru apercevoir dans l'article *Hongrie* du *Manuel de Géographie*, publié par M. Depping.

M. Depping nous a écrit, à ce sujet, une lettre que sa longueur nous empêche de publier. Entre autres réponses qu'il fait à la note de notre collaborateur, il prétend

qu'il n'a point donné, comme on le lui a reproché, le *Danube pour limites à la Hongrie*; mais qu'*en nommant toutes les limites naturelles ou politiques de ce royaume il n'a pas dû omettre le Danube qui borde la Hongrie avant de pénétrer dans l'intérienr*; qu'ainsi l'on a mal interprété ses expressions.

Il représente aussi que s'il n'a fait monter la population de la Hongrie qu'à six millions et demi d'habitans, quoique la population s'élève, d'après les derniers relevés, à dix millions, c'est qu'il n'y a point compris la population de la Transylvanie, de l'Esclavonie et de la Croatie, qu'il désigne dans les articles où ces provinces sont décrites.

Nous n'extrairons point de sa lettre, quelques autres observations moins importantes, et dans lesquelles il se montre, à ce qu'il nous semble, beaucoup trop sensible à des critiques dont l'auteur n'avait certainement pas l'intention de le désobliger. Quand M. Depping aurait commis quelques erreurs au sujet de la Hongrie, pays qui jusqu'à présent a été décrit si inexactement par la plupart des voyageurs et géographes, son *Manuel de Géographie* n'en serait pas moins un ouvrage très-estimable. Ce n'est point déprécier un livre utile, que d'y indiquer deux ou trois erreurs, que l'on peut facilement corriger dans une seconde édition. L'auteur, alors, au lieu de se plaindre, doit remercier le critique.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

Londres. — M. Trotter a publié une Relation des voyages de feu Charles Fox en Flandres et en France, pendant la dernière paix. M. Trotter, qui accompagna M. Fox dans ces voyages, y a joint plusieurs lettres de ce dernier, et des particularités sur les quatre dernières années de sa vie.

— On prépare à Londres une nouvelle édition complette des Œuvres de Richardson, en 19 vol. gr. in-8°. Elle sera accompagnée d'un essai sur la vie de Richardson, par Mangin, de l'éloge de Richardson par Diderot, et du portrait de cet auteur célèbre.

— Le savant orientaliste sir William Ousely est arrivé à Constantinople en septembre dernier, de retour de son voyage en Perse. Il en a rapporté plusieurs ouvrages précieux et un grand nombre d'inscriptions, de médailles et de manuscrits.

Parmi ces ouvrages on distingue : 1° un *Dictionnaire complet du Pehlvi et du Parsi,* ou de l'ancien et nouveau persan; 2° un exemplaire magnifique des *Poésies du roi actuel de Perse, Feth-Ali-Schah.* Ce modèle de calligraphie persane est orné de vignettes et doit avoir coûté 1,200 guinées. C'est l'unique exemplaire de ce genre qui ait été apporté en Europe; un autre moins splendide a été rapporté de Perse, par M. Jouanin, consul de France à Memel.

M. Ousely a trouvé dans les ruines de Suse, de grands blocs de pierre, chargés d'hiéroglyphes, qui paraissent con-

firmer la tradition, que cette ancienne résidence des rois de Perse a été construite par des Egyptiens.

Il a comparé les traditions des anciens historiens persans, sur l'expédition d'Alexandre avec celles des Grecs. Enfin il a copié un grand nombre d'inscriptions et de sculptures absolument inconnues, et emporté plusieurs pierres chargées de caractères cufiques. A son retour en Angleterre il se propose de publier les fruits de ses recherches.

— On a publié à Londres une édition stéréotype de la Bible française, d'après les meilleures éditions qui en ont paru en France, en Suisse, en Allemagne, etc. L'édition est tirée sur papier fin, format in-12, et très-correcte.

—On annonce par souscription, à Londres, une suite de cent gravures d'après des peintures de vases grecs, non encore publiées. L'ouvrage paraît sous le titre de : *One hundred Ingravings from paintings on greek vases which have never been published, drawn and etched by Adam* Buck, *from private collections now in England.*

Cette collection est destinée à faire suite au grand ouvrage de sir William Hamilton, publié par d'Hancarville et Tischbein, et sera exécutée dans le même format.

Elle paraît par livraisons de dix planches chacune, et sera terminée vers la fin de 1812. Le prix del a souscription est de six guinées.

— On a commencé en 1810 à publier à New-Yorck, un *Journal minéralogique Américain*. L'éditeur est M. Archibald *Bruce*, professeur de l'université de l'état de New-Yorch. Parmi les principaux savans de l'Amérique qui ont fourni des mémoires pour ce journal, on cite MM. *Mitchill, Gibbs, Mead, Akerly, Chilton, Griscom, Godon, Wister*, etc. Il en paraît quatre cahiers in-8° par an.

— Mme Joanna Baillie a publié à Londres, au mois de novembre dernier, le troisième volume de son recueil, intitulé : *A Series of Plays*, etc., c'est-à-dire, *Suite des*

pièces de théâtre dans lesquelles on a essayé de peindre les passions les plus énergiques de l'ame.

Nous avons fait connaître il y a quelque tems (dit l'éditeur du *Monthly Review*) notre opinion sur les ouvrages de Mme Baillie, nous nous sommes prononcés franchement contre cette manie de vouloir accroître les difficultés d'un art déjà difficile; Mme Baillie n'a tenu aucun compte de nos observations. Comme nous nous y étions attendus et comme même nous l'avions prévu, la publication de la suite de son ouvrage n'a pas eu le même succès que la première. Le volume que nous avons sous les yeux, est inférieur à ceux qui l'ont précédé; mais nous savons trop ce que nous devons au sexe de madame Baillie pour nous arrêter sur chacune des pièces qui composent ce volume. On y trouvera cependant encore quelques lueurs de talent. Ces pièces sont, 1° *Orra d'Oldenberg*, tragédie en cinq actes dont le sujet est *la peur des revenans*; 2° *le Songe*, tragédie en trois actes et en prose; 3° *le Siége*, comédie en cinq actes, dans laquelle l'auteur a voulu peindre les effets de la *peur* ou de la *Poltronnerie*; et 4° *le Signal*, drame en deux actes et en vers, entremêlé d'ariettes. Le sujet est l'*Espérance*.

ALLEMAGNE.

Autriche. — *Vienne*. — M. Hammer, savant orientaliste, employé à la bibliothèque impériale à Vienne, a publié un Catalogue des Codes arabes, persans, et turcs, sous le titre de *Catalogus Codicum arabicorum, persicorum, turcicorum Bibliothecæ Palatinæ Vindobonensis*. — 1812, 40 pages in-folio.

Ce Catalogue, outre qu'il facilite la manière de faire usage des manuscrits orientaux en général, pourra encore fournir aux gens de lettres qui cultivent les langues orientales, des notices importantes sur les manuscrits contenus dans ce Catalogue et enrichis des notes de l'auteur.

Les manuscrits sont au nombre de quatre cent-un; ils sont indiqués d'après le titre, le nom de l'auteur et le contenu, et sont divisés en treize sections. La première contient l'art d'écrire; la deuxième, des Vocabulaires; la troisième des Traités sur la grammaire et la rhétorique; la quatrième sur le style épistolaire; la cinquième sur les philosophes, physiciens, mathématiciens et médecins; la sixième contient des réglemens et des instructions sur l'administration de quelques emplois publics (Canun-namé); la septième parle d'historiens; la huitième d'auteurs étiques et politiques; la neuvième de romans; la dixième de poètes lyriques, érotiques, didactiques et mystiques; la onzième de Traités de jurisprudence et de théologie; la douzième de commentaires, et la treizième de la littérature du Coran.

— Les belles-lettres continuent d'être cultivées avec succès dans les Etats d'Autriche. Plusieurs journaux de nouvelle création, tels que *l'Hesperus*, *les Nouvelles Economiques*, *l'Ami du Peuple*, *le Kronos*, etc., se soutiennent et gagnent même dans l'opinion.

A commencer du mois de janvier 1813, il paraît aussi à Vienne un nouveau Journal littéraire, sous le titre de *Gazette littéraire de Vienne*. Elle est divisée comme les autres journaux littéraires allemands, en partie critique et en annonces, et il en paraît deux feuilles par semaine. Le rédacteur en est M. Sartori.

Les *Annales de la littérature et des arts* qui paraissaient depuis plusieurs années à Vienne, seront également continuées sous la direction de M. Kuffner, connu par une traduction de Plaute.

Hongrie. — M. le baron de Colomanne Prónay de Tót Próna a entrepris de publier un écrit périodique, sous le titre de *Magazin économique*, en hongrois. Dans un pays aussi agricole que la Hongrie, cet ouvrage doit produire

beaucoup de bien, et répandre toujours d'avantage l'amour de l'industrie qui lui manque encore, pour la faire jouir de cette prospérité dont elle est susceptible, à raison de son climat, de la fertilité de son sol, et du grand nombre de rivières dont elle est arrosée.

— Un jeune savant Hongrois s'occupe dans ce moment de la traduction, en hongrois, de l'Histoire générale, par Jean de Muller.

— L'évêque de Diakovár, M. de Mandich, connu par son zèle à contribuer de tous ses efforts à la culture de la langue hongroise, ayant recommandé à tous les séminaires de son diocèse de se livrer à l'étude de cette langue, a assisté, au mois d'août dernier, à un examen public, et récompensé le zèle de ceux qui avaient fait le plus de progrès dans la langue nationale.

— Pour donner une instruction convenable à la jeunesse illirienne, valaque et greque du rite non-uni, en Hongrie, Syrmie, Esclavonie, Croatie, et dans le Banat, l'empereur d'Autriche a ordonné qu'il y aurait trois écoles principales, l'une à Saint-André près de Bude, pour les Slavo-Serviens (Illyriens); l'autre à Alt-Arad, pour les Valaques; et la troisieme à Pest, pour les Grecs. Le conseiller royal Urosius Nestorius a été nommé inspecteur des écoles nationales des Grecs non-unis.

— Les livres suivans ont été récemment publiés à Presbourg.

Hisioria litterariœ rei et bonarum artium in Hungaria. Opus posthumum Cl. D. Georgii Aloysii Belnay. Posenii. — C'est-à-dire, Histoire des belles-lettres et des beaux-arts en Hongrie. Ouvrage posthume de Belnay. Presbourg.

Svastics (Csétsengi Ignász) Magyaroti Historiája. III tom. 8°. — C'est-à-dire, Histoire des Hongrois, par Svastics, autrement Ignace Csétsengi. 3 vol. in-8°.

Tabulæ chronologicæ quibus regum, primatum, palatinorum, judicum curiæ, banorum, cæterorumque baronatuum regni Hungariæ tali ordine exhibentur, ut regum successio, regnique baronatuum administratio uni juxta temporum seriem obtutui inde ab anno Christi nati M. usque ad nostra hæc tempora repræsentetur. Accedit series regiorum Hung. Aulicorum cancellariorum. A Josepho Grossing. — C'est-à-dire, Tables chronologiques des rois, primats, palatins, etc. du royaume de Hongrie, depuis l'an de Jésus-Christ 1,000 jusqu'à 1806.

DANEMARCK. — *Société des sciences de Copenhague.* — La classe d'histoire propose, pour l'an 1814, le prix suivant : *Colligantur et ordine chronologico accurate disponantur omnes, quæ habentur, relationes de historia delineatoria aliarumque huic adfinium bellarum artium, de initiis earundem et progressibus in regionibus danicis usque ad annum* 1754. Le prix est de 50 ducats danois, et les Mémoires seront adressés au secrétaire de l'Académie M. Thomas Bugge à Copenhague.

ITALIE.

ROME.—On a trouvé, le 15 d'août, dans les fouilles que l'on fait aux Thermes de Titus, une tire-lire de terre, qui contenait deux cent cinquante-une médailles consulaires et impériales. On voit sur le couvercle les trois divinités du Capitole, en l'honneur de qui le questeur demandait probablement l'aumône, et, à la partie postérieure, une palme.

— M. Carlo Fea a fait paraître, il y a quelques mois, une nouvelle édition d'Horace, qui est encore peu connue en France.

Il serait à désirer qu'il donnât la seconde partie de ses Mélanges d'antiquité qui contiennent de si précieux ren-

seignemens pour l'histoire de la découverte des monumens les plus célèbres, qu'il publiât aussi son édition de Desgodets, et enfin d'autres ouvrages également importans dont il pourrait enrichir les lettres et l'érudition.

— Le statuaire Thorwaldson, à Rome, a exécuté un bas-relief représentant le triomphe d'Alexandre. Ce bas-relief, long de 60 palmes, est destiné pour une des salles du palais du Quirinal.

— Le chevalier Canova a fondé différens prix pour encourager les élèves de l'Académie des beaux-arts à Rome.

A la fin de chaque sémestre on décernera une médaille d'or de 20 ducats à celui qui, d'après le jugement de ses collègues, aura présenté le meilleur dessin de modèle au crayon.

Une autre médaille de la même valeur sera donnée à celui des peintres qui aura fourni les meilleures esquisses d'après nature. Ces esquisses seront peintes pendant le semestre d'été, sur toile, et pendant le semestre d'hiver, dessinées au crayon.

Pour ceux qui se vouent à l'architecture, on propose un prix annuel de 25 ducats, qui sera accordé à celui qui aura produit le meilleur sujet architectonique. Ce sujet sera choisi par ses collègues.

Padoue. — L'imprimerie du séminaire, à Padoue, annonce une nouvelle édition des auteurs classiques latins jusqu'au IXe siècle. Cette édition sera divisée en deux classes, dont la première d'à-peu-près 25 volumes contiendra les *Poëtes*. La seconde, qui comprendra aussi les pères de l'église et les inscriptions, formera à-peu-près 75 volumes; dix autres volumes sont destinés à une table raisonnée des matières. Il en paraîtra deux volumes in-12 par mois, chacun de 400 pages.

MERCURE ÉTRANGER.

N° V.

LANGUE GRECQUE MODERNE (1).

Ὁδηγὸς τοῦ βίου, etc., c'est-à-dire, *le Guide de la Vie*; par M. Démetrios Darvaris; Vienne en Autriche, 1812. Un vol. in-16 de 286 pages.

L'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons, homme très-laborieux et possédant des connaissances aussi variées que profondes, est regardé en Grèce comme le Berquin de cette terre classique. Il travaille depuis trente ans, avec assiduité, pour l'instruction de la jeunesse. Négociant riche, mais généreux et nourri dans

---

(1) M. Nicolopoulo, grec, natif de Smyrne, qui a promis de fournir des articles au *Mercure étranger*, cultive à Paris, avec beaucoup de succès, tous les genres de littérature ancienne et moderne. Professeur de l'Athénée de Paris, il y a donné, l'année dernière, un cours de littérature grecque qui a été très-suivi. Il s'occupe en ce moment de la publication d'un ouvrage grec qu'il a enrichi de notes et de commentaires. Sans doute cet ouvrage lui méritera une place distinguée parmi les plus savans hellénistes.

Nous croyons faire plaisir à la jeunesse studieuse, en l'informant que M. Nicolopoulo donne des leçons de grec littéral, d'après une méthode qui lui est particulière, et qui facilite singulièrement l'étude de cette belle langue. Il enseigne aussi le grec moderne.

M. Nicolopoulo demeure à Paris, rue Grange-Batelière, n° 21.

(*Note du principal Rédacteur.*)

les sentimens les plus nobles, il consacre une partie de ses veilles et de sa fortune à la propagation des bonnes études. Il a déjà publié un très-grand nombre d'ouvrages de littérature, de philosophie morale, etc., que nous ferons connaître successivement dans cette feuille, dont le principal rédacteur a bien voulu nous demander quelques notices sur la littérature de nos chers compatriotes.

L'ouvrage, qui nous occupe en ce moment, est un recueil de maximes et de pensées morales, tirées de plusieurs moralistes célèbres de l'antiquité; tels que Socrate, Platon, Xénophon, Aristote, Théophraste, etc. La manière précise et élégante dont M. Darvaris a traduit ces belles maximes et pensées dans sa langue naturelle, l'ordre dans lequel il les a rangées, ne peuvent qu'intéresser vivement tous les instituteurs de sa nation et lui concilier les suffrages de tous ceux qui ont du goût pour la vraie morale.

Nous croyons inutile de donner une analyse détaillée de cet important recueil. Qui ne connaît pas en effet cette morale touchante du philosophe d'Athènes, que l'oracle de Delphes déclara le plus sage de tous les mortels? Quel est l'homme de goût qui n'ait pas lu les maximes et les pensées sublimes des élèves de cet homme vertueux, qui fut la victime de la haine et de la jalousie des sophistes? Mais revenons à l'auteur. Ce vénérable ami des enfans a intitulé son travail : *le Guide de la vie*, parce que, dit-il, on y apprend le chemin qu'il faut suivre dans la vie; comment on peut connaître et soi-même et les autres; comment on doit se conduire pour se rendre heureux.

En général, M. Darvaris réunit dans son style la simplicité à l'élégance, qualités qui doivent distinguer l'écrivain qui exerce sa plume sur des sujets de morale,

dont le principal but est de former le goût et le cœur de la jeunesse.

L'infatigable auteur promet à ses compatriotes un *Traité méthodique d'éducation*. A en juger par tout ce qu'il a publié jusqu'ici, nous pouvons assurer d'avance que l'ouvrage qu'il se propose de mettre au jour ajoutera infiniment à la réputation qu'il s'est justement acquise par ses nombreux et utiles travaux, et plus particulièrement par l'excellent emploi qu'il fait de sa fortune.

En attendant que nous puissions donner des notions complètes sur la *littérature grecque moderne*, nous allons publier une *fable* nouvelle, en grec, et une *ode* en y joignant la traduction.

ΑΛΩΠΗΞ ΚΑΙ ΑΗΔΩΝ.

ΜΥΘΟΣ.

Εἰς ὑψηλοῦ δένδρου κλάδους καθημένη ἐκελάδει, κατὰ τὴν συνήθειάν της, ἡ Ἀηδών. Ἐπλησίασεν, ὡς τὴν ἤκουσεν, ἡ Ἀλώπηξ· καὶ ἀφ' οὗ ὑπερβολικῶς τὴν ἐγκωμίασε, Κάμε μοι τὴν χάριν, τὴν εἶπε, νὰ καταβῇς κατὰ γῆς, διὰ νὰ ἀπολαύσω καλλιώτερον τὴν τῆς φωνῆς σου γλυκύτητα. Ὑπήκουσε μετὰ χαρᾶς ἡ Ἀηδών· καὶ ἡ Ἀλώπηξ πάραυτα τὴν κατέσχισε, λέγουσα. Παρὰ τὴν φωνήν σου, ζῶον ἀνόητον, γλυκύτεραι εἶναι εἰς ἐμὲ αἱ σάρκες σου.

Τότε μάλιστα εἶναι ἐπικίνδυνοι οἱ κόλακες, ὅταν ἐπαινῶσιν ἀληθινὰ προτερήματα.

Traduction.

LE RENARD ET LE ROSSIGNOL. — Fable.

Le Rossignol, posé sur les branches d'un arbre élevé, chantait selon sa coutume. Le Renard, dès qu'il l'eut entendu, s'approcha, et après l'avoir comblé d'éloges,

fais-moi la grâce, lui dit-il, de descendre, afin que je jouisse mieux du doux son de ta voix. Le Rossignol y consentit avec joie. Mais à peine fut-il descendu, que le Renard le déchira en disant : animal insensé! tes chairs sont pour moi plus douces que ta voix.

Les flatteurs sont dangereux ; et sur-tout lorsqu'ils louent de vrais talens (1).

ΕΥΧΑΙ ΠΟΙΗΤΟΥ ΑΣΘΕΝΟΥΝΤΟΣ.

ΩΔΗ.

Ἐπεθύμουν ἐν τοῖς ῥείθροις
Μέλητος τοῦ ἱεροῦ
Ἵνα λούσωμαι, καὶ πίω
Ψυχρὸν ὕδωρ καὶ λαμπρὸν.
Ἔπειτα ὑπὸ πλατάνους,
Ἐν λειμῶνι ἀνθηρῷ,
Μαλακῶς ἐπὶ τοῦ χόρτου
Μόνος 'νὰ ἀναπαυθῶ·
Καὶ ἀφ' οὗ αἱ Ἀηδόνες,
Διὰ μέλους λιγυροῦ,
Θέλξωσι τὴν ἀκοήν μου
Καὶ περίλυπον ψυχήν,
Τότε τάχις' ἐν τῇ πόλει
Ἐπιστρέψας χαροπὸς,
Θυγατέρας Μνημοσύνης,
Αἰγιόχου τε Διὸς,
Ἁρμονίως ἐξυμνήσω
Μετὰ καθαρᾶς ψυχῆς.
Ἀναγνώσομαι δὲ πάλιν

---

(1) Cette fable est la quatrième de celles qui furent publiées par l'auteur à Paris en 1810, et qui ont obtenu en Grèce tout le succès qu'elles méritaient par leur originalité piquante. Le fabuliste s'est caché sous les lettres initiales Z. Λ.; mais les qualités du style le font clairement reconnaître de quiconque est versé dans la littérature grecque moderne.

Τοῦ Σμυρναίου ποιητοῦ
Ἰλιάδα, τὴν ὁποίαν
Ὁ Ἀπόλλων ὁ χρυσοῦς,
Ἐπὶ ὄρους Ἑλικῶνος,
Ὑπηγόρευσεν αὐτός.
Κατὰ μίμησιν δὲ Θείου
Ἀχιλλέως ἐφεξῆς,
Ψάλλων μετὰ τῆς κιθάρας,
Ἐκδιώξω ἐμαυτοῦ,
Τὰς φροντίδας, καὶ τὰς λύπας,
Καὶ τοὺς ἀνασεναγμούς.

Ὑπὸ K. N.

Traduction.

LES VŒUX D'UN POËTE MALADE. — Ode.

Que je désirerais me baigner dans les ondes sacrées du Mélès, boire de ses eaux fraîches et limpides, et me reposer ensuite, seul, dans une prairie émaillée de fleurs, assis mollement sur la verdure et à l'ombre des platanes ! Dès que les rossignols, par leurs accens mélodieux, auraient charmé mes oreilles et mon ame attristée, je retournerais très-promptement à la ville, et j'adresserais avec une ame pure des hymnes harmonieux aux filles de Mnémosyne et de Jupiter armé de l'égide. Je lirais de nouveau l'Iliade du chantre de Smyrne, qu'Apollon, qui brille comme l'or, dicta lui-même sur le mont Hélicon ; et désormais, à l'exemple du divin Achille, en chantant et en m'accompagnant de la cithare, je chasserais de mon ame les soucis, les chagrins et les soupirs.

Par C. N.

Dans un des numéros prochains, nous ferons connaître quelques fragmens de *la Diomédiade*, poëme épique de M. Michaël Perdikaris.

Constantin Nicolopoulo, *de Smyrne*,
professeur de littérature grecque.

LANGUE PORTUGAISE.

Suite du Coup-d'œil sur l'état de la Littérature en Portugal; par M. Sané.

Si la scène portugaise n'a rien à opposer à nos Racines, à nos Corneilles, à nos Crébillons, à nos Voltaires, du moins elle se glorifie d'avoir possédé dans l'*Inès de Castro* du poëte *Antonio Ferreira* la plus parfaite des tragédies modernes, avant que Corneille n'eût chaussé en France le cothurne de Melpomène. *Ferreira* est de tous les poëtes portugais le plus savant, et celui qui avec Camoëns a le plus enrichi leur langue de tours heureux et hardis. La tragédie ne fut point son seul domaine; il s'adonna à tous les autres genres, hors l'épopée. Familiarisé, comme il l'était, avec les écrivains grecs et latins, il possédait une pureté de goût telle, qu'à l'exception de quelques vers durs et prosaïques, il passe en Portugal pour être aussi classique que Boileau l'est parmi nous.

Le premier poëte tragique qui vient immédiatement après *Ferreira*, c'est *Domingos dos Reis Quita* du siècle dernier. La nature le fit poëte. D'abord perruquier, il abandonna le peigne pour la lyre, et composa des tragédies avec des chœurs, à la manière des Grecs. Celles d'*Hermione* et d'*Inès de Castro*, quoique régulières et bien écrites, ne le mettent qu'au second rang. Cet auteur aurait dû prendre pour guides et Corneille, et Racine, et Voltaire. Doué d'un talent ordinaire, il ne sut point tirer parti de l'enthousiasme que devaient lui inspirer de si beaux modèles.

La comédie, dont l'origine remonte aux tréteaux de Thespis, n'était dans les commencemens qu'une satire dialoguée, et débuta de même chez tous les peuples modernes. Les farces et les *actes sacramentaux* précédèrent

par-tout la comédie. En Portugal, *Gil Vicente* occupe le premier rang des poëtes comiques. Jouissant dans son tems d'une grande réputation, il servit de modèle à *Lopès de Véga* et à *Quévédo*, et son extrême facilité lui donna un air de ressemblance avec Plaute. Outre ses *Autos Sacramentales*, il composa des comédies, des tragi-comédies et des pantomimes.

Sá e Miranda, remarquable sur-tout par cette saine philosophie et ces grâces de style qui font le caractère particulier de ses poésies fugitives, composa deux comédies remplies de détails charmans et d'allusions fines, et dont le dialogue est coupé, vif et rapide; ce sont deux pièces pleines d'esprit et de sel.

Camoëns, comme poëte comique, ne démentit point dans son *Amphytrion* et dans son *Seleucus* la gloire qu'il s'était déjà acquise *Ferreira* est aussi auteur de deux comédies, *Bristo* et *o Zeloso* (le Jaloux). La première est une pièce d'intrigues, et la seconde de caractère. Le style de celle-ci se ressent des grâces de Térence et représente au naturel les mœurs portugaises.

Jorge Ferreira de Vasconcellos, en composant deux volumineuses comédies en prose, paraît avoir donné la censure des mœurs de son tems et la critique des travers de l'esprit. Ces deux pièces se font lire avec intérêt, et cependant l'auteur n'a jamais eu l'intention de les destiner à la scène.

Simão Machado composa des comédies où il imita les auteurs espagnols, sans en posséder la fécondité ni la hardiesse.

Camoëns jouit, en Portugal et en Espagne, d'une grande renommée comme poëte lyrique : nous ferons connaître quelques odes très-élevées; d'autres où cet accent tendre et ces formes gracieuses qui caractérisent spécialement sa manière, se mêlent heureusement à la majesté du genre. Persécuté aux Indes, exilé de Goa sur des plages barbares, il prit la harpe de David pour chanter ses malheurs, les ennuis de l'exil, et paraphrasa la

belle élégie *Super Flumina Babylonis*. Comme poëte élégiaque, Camoëns s'acquit encore beaucoup de gloire ; et de même qu'on pourrait en quelque sorte écrire la vie privée d'Horace d'après ses poésies rapprochées et comparées par les soins d'une critique habile, on trouverait aussi dans les petits poëmes de l'Homère portugais, dans ses chansons, ses romances, ses sonnets soumis à ce travail d'une érudition curieuse, l'histoire à-peu-près complète de sa vie : c'est peut-être le seul moyen de porter quelque lumière sur cette partie obscure de son existence agitée que remplit cet amour funeste qui le perdit comme Le Tasse, son illustre contemporain, et fit le sort de toute sa vie. Enfin le grand élève du cygne de Mantoue fut aussi un poëte bucolique très-distingué : rare et admirable flexibilité du vrai génie, fécond et inépuisable comme la nature, on le reconnaît à ce sceau merveilleux.

Les Portugais appellent *Antonio Ferreira* leur Horace, parce qu'il a quelques-uns des principaux traits de ce divin modèle, et qu'il l'a souvent imité avec bonheur dans une langue dont le génie, comme nous l'avons dit ailleurs, est plus *latin* que celui d'aucune autre langue européenne. Le mauvais goût n'avait aucune prise sur ce talent pur. Il est toujours, pour sa nation, le poëte de la raison et des grâces. Nous l'avons déjà signalé comme auteur dramatique : son *Inès* est encore la meilleure des tragédies portugaises ; c'est une noble émanation de l'Ecole grecque. Ce bel ouvrage et les Odes de *Ferreira*, ses poésies légères nous fourniront d'heureux sujets de traduction.

Garçaõ, le réformateur de l'Ecole poétique de Portugal, vers le milieu du dernier siècle, fut encore un brillant élève d'Horace et des anciens. Il avait hardiment déclaré la guerre au mauvais goût et au faux bel-esprit ; il était tenu, sous peine de ridicule, de payer d'exemple et de montrer la puissance du bon goût et de l'esprit vrai ; il ne resta point au-dessous de cette noble tâche. Ses Odes, ses Satires, ses Epîtres et ses vers légers reproduisent avec

un bonheur soutenu, avec une rare élégance, ce génie des anciens qu'il fit prévaloir sur les petites grâces, les molles *afféteries* et les froids *concetti* de l'avant-dernière Ecole italienne.

La plus grande gloire de *Garçaõ* fut de produire *Diniz da Sylva da Cruz*, le Pindare portugais : il déploya, dans une suite d'Odes aux grands hommes de sa patrie, la pompe, la majesté, la verve de l'aigle de Thèbes; toutes les images, toutes les formes du poëte grec, transportées avec un art parfait dans la langue portugaise, se présentent en foule sous les pinceaux de *Diniz*. Ce beau recueil est peut-être le plus propre à démontrer que cette langue est accessible à la force comme à la grâce, et se prête aux grandes pensées comme aux pensées délicates. *Diniz* avait cette souplesse, cette universalité de talent qui caractérise un homme vraiment né *sous l'influence secrète*, et peut être considéré comme le plus grand poëte de sa nation au dix-huitième siècle.

Une égale aptitude à traiter des genres opposés et divers, une facilité prodigieuse, et trop de facilité peut-être, beaucoup d'esprit, un peu d'afféterie, mais un talent très-élevé, quand ce talent veut être sévère, voilà ce qui caractérise le poëte *D. Francisco Manoël*. C'est un lyrique du premier ordre. Habile imitateur d'Anacréon et d'Horace, il semble encore plus entraîné vers la brillante manière d'Ovide, et il a payé d'heureux tributs à l'école de Voltaire. Le recueil volumineux de ses poésies fera toujours les délices de sa patrie, parce que les beautés dont elles brillent surpassent infiniment les légers défauts qui les déparent.

Nous ne classerons point essentiellement parmi les lyriques deux autres poëtes distingués du dix-huitième siècle, *Maximiano Torres* et *Barbosa du Bocage*, auteurs de quelques belles Odes; mais ils ne se sont pas voués spécialement à ce genre; ils ont parcouru avec succès tout le domaine de cette poésie mixte, qu'on appelle assez improprement *fugitive*. *Torres* n'est point à dédaigner comme poëte lyrique; on lui doit, entre autres composi-

tions de cet ordre élevé, un trop court recueil d'odes puisées à la source féconde et pure des livres saints; mais ses pastorales sont le plus beau titre de sa gloire.

Le flexible talent de *du Bocage* s'est exercé sur beaucoup de sujets. Indépendamment d'un assez grand nombre de poésies légères dont l'élégance et la grâce sont fort remarquables, de jolies idylles et de belles imitations d'Ovide, il a naturalisé dans sa patrie, par d'heureuses traductions, quelques-uns des beaux poëmes de Delille, et d'autres productions des Muses françaises. Il appartient aussi à la classe des poëtes bucoliques par d'élégantes compositions dans ce genre de pastorales, inventées par Théocrite et imitées par Sannazar, qu'on nomme *piscatoires*, vu que des pêcheurs y figurent à la place des bergers.

Diego Bernardès est un *ancien* dans la littérature portugaise; car il florissait au seizième siècle. Ses vingt églogues sont des modèles de grâce et de douceur; la mélodie de ses vers charme l'oreille : il est vraiment pastoral en ce qu'il n'a presque jamais rien qui rappelle le séjour des villes. En le lisant, on se croit transporté parmi les scènes heureuses de l'antique Arcadie, ou plutôt sur les rives de son fleuve chéri, le *Lima*, nouveau Pénée qu'il célèbre dans tous ses chants. Un peu d'uniformité, une secrète langueur sont les défauts qui font ombre aux aimables qualités de ce poëte gracieux et suave; ils étaient peut-être inséparables de son talent même et du genre qu'il traitait. L'exquise pureté de son style est, au jugement de ses compatriotes, son plus beau titre à l'immortalité.

Rodriguez Lobo, né dans le même siècle, porta dans la prose cette douceur, cette mélodie continue qui caractérisent les poésies de *Diego Bernardès*. Ses pastorales sont écrites dans ce genre mixte où la prose alterne avec les vers, que les Français cultivèrent sous le siècle de Louis XIII, et que Florian aurait voulu ranimer au milieu de nous. *Lobo* n'est pas heureux dans la conception de ses fables, dont le fond est bien mince et repose habituel-

lement sur cette métaphysique amoureuse, ces sentimens quintessenciés qui rappellent la triste renommé du cavalier *Marini* et de notre vieux d'*Urfé*; la partie poétique est ce qu'il y a de plus faible dans ses longs romans *bucoliques*; mais il y a un grand mérite dans tout ce qui est prose. Rien de plus fleuri, de plus harmonieux, de plus doux; et si l'on pouvait comparer entr'elles deux langues si diverses, le style de Fénélon dans les seuls épisodes gracieux de Télémaque, donnerait une idée assez juste de celui de *Lobo* dans la totalité de sa composition.

On lit toujours avec plaisir les pastorales de *Quita*, où règne une mélancolie dégagée de toute affectation, une exquise mollesse de style, un sentiment vrai. Ce poëte était né pour l'élégie, et son défaut serait d'avoir trop souvent transporté les formes et les habitudes de cette dernière espèce de poëme dans la poésie bucolique; mais on pardonne aisément cette confusion des genres au poëte délicat et sensible qui nous fait vivement partager les tendres émotions qu'il éprouve. Quand on est amusé et intéressé, on ne songe point à discuter son plaisir.

Depuis les jours de *Camoëns*, de *Bernardès* et de *Lobo*, il n'a point été publié, en Portugal, d'églogues supérieures à celles de *Maximiano Torres*. Il est impossible de rien lire de plus aimable dans un genre oublié parmi nous, uniquement parce qu'on ne tente aucun effort pour le rajeunir. Nos poëtes découvriraient ce secret, s'ils daignaient accorder quelqu'attention et quelqu'étude aux littératures étrangères; et nous ne parlons pas de la littérature portugaise seulement. *Torres*, imitant en ce point les anciens poëtes espagnols et ceux de sa nation, mêle sobrement avec beaucoup d'art et de goût, les formes pompeuses de l'ode à celles du poëme pastoral. Théocrite et Virgile avaient osé davantage en y introduisant quelquefois les majestueux accens de l'épopée. Ce qui distingue spécialement *le Théocrite portugais*, *Maximiano Torres*, dans ce genre de poëme, c'est le *caractère poétique*; car ce n'est point assez du charme de la grâce, d'une mollesse pénétrante et d'une aimable douceur;

quand on fait des vers, il faut *peindre*, il faut être poëte; c'est le premier des devoirs.

Dans les autres genres de poésie, tels que l'épître, la satire, l'élégie, le sonnet, et autres pièces fugitives, on remarque *Camoëns*, *Bernardès*, *Ferreira* et *Lobo*, dont nous avons déjà cité les noms; l'abbé *Paulino Cabral de Vasconcellos*, connu par ses sonnets plaisans et satiriques, et sur-tout *Basileo de Gama*, poëte harmonieux et doué de beaucoup de talent. C'est à ce dernier à qui on doit l'*Uraguay*, poëme très-abhorré des Jésuites et de leurs partisans, parce que *Gama* y traita en beaux vers de leur rébellion dans l'*Uraguay*, contre les cours de Madrid et de Lisbonne, et de leur reddition au général portugais *Gomès Freire d'Andrade*. Il publia aussi un petit poëme, intitulé : *Quitubia*, du nom d'un vaillant capitaine africain, qui avait rendu de grands services à la couronne de Portugal dans le royaume de Loango.

Diniz excella aussi dans la poésie érotique et ses *Métamorphoses du Brésil*. Celles de la *Topaze* et *du Saphir* sont pleines de poésie locale. Il a composé le poëme héroï-comique, intitulé : *O Hyssopo* (le Goupillon), ouvrage étincelant d'esprit et de grâce, plein de vers heureux, de tableaux charmans et du goût le plus pur. Il suit avec respect notre illustre Boileau son modèle; mais il est juste d'avouer que le disciple se place souvent à côté du maître.

Le siècle des vastes entreprises et des durs travaux est passé en Portugal. Les poëtes vivans ne traitent point de grands sujets. Il y a eu cependant quelques essais assez heureux dans la tragédie; et l'Académie royale de Lisbonne semble occupée à ranimer ce noble genre; mais le Portugal abonde en petits poëmes du genre gracieux. On y trouve souvent de la grâce, une heureuse mollesse, cette originalité de pensées ou de style qui rajeunit ce fond un peu usé sur lequel ont vécu depuis des siècles toutes les littératures. Un ton fade ou vulgaire; les petites grâces, singes mal-adroits de la grâce véritable, le *sensibilisme* qui grimace le sentiment et se croit de la passion; voilà

les défauts qui déparent communément ce genre en Portugal, comme en bien d'autres pays. Nous ne donnerons point le catalogue assez nombreux des poëtes vivans, parmi lesquels on voit briller quelques femmes d'un rang élevé; mais nous les traduirons souvent. Les poëtes *Antonio Gonzaga*, *Moniz*, *Tolentino d'Almeida*, la comtesse d'*Oyenhausen*, née d'*Alorna*, le chevalier d'*Araujo*, le dernier ambassadeur en France, *Gomes Malhaõ*, *Nolasco da Cunha*, sont les auteurs de charmantes poésies fugitives d'un goût pur et d'une heureuse invention. Ce dernier poëte a fait preuve d'un talent remarquable dans sa belle traduction en vers du *Botanic Garden* du docteur *Darwin*. Il honorera sa patrie s'il réalise toutes les espérances qu'il a données.

Passons maintenant à la prose.

Dans le genre de l'histoire, le Portugal n'a rien à envier aux autres nations. Les histoires de l'Inde, composées par *Jean de Barros*, *Diego de Couto*, *Ferdinand Lopès de Castanheda*, et *Alfonse d'Albuquerque*, où la pureté du goût se trouve réunie à l'élégance du style, forment le corps d'histoire le plus vaste et le plus intéressant qui ait paru dans les siècles modernes. Tel que Tite-Live, Barros sait varier son style, soit qu'il compose les harangues de ses héros, soit qu'il peigne les riches contrées de l'Asie, les mœurs et les usages de ses habitans, soit qu'il raconte les batailles et les combats de mer; son éloquence ravit, et il entraîne par la grace de ses idées. *Diego de Couto* est le continuateur de Barros; Lopès de Castanheda et Alfonse d'Albuquerque sont aussi purs que ce dernier, mais pas aussi brillans.

Le Jésuite *Lucéna*, dans sa vie de *Xavier*, est le plus élégant historien après Barros. On fait aussi beaucoup de cas d'une Histoire générale de Portugal et de ses conquêtes, composée par *Damiaõ Antonio de Lemos*, et publiée à Lisbonne en 1804.

A la tête de l'Histoire chevaleresque brillent *Jean de Barros*, *Bernardim Ribeiro* et *Francisco de Moraès*. Le premier composa l'histoire de l'empereur *Clarimundo*,

dont la lecture est attrayante, tant sous le rapport du style, que sous celui de l'exécution. Le second, dans son roman intitulé: *Menina e Moça*, emprunta la douceur et les charmes de Pétrarque. *Moraès*, dans son *Palmeirim d'Angleterre*, est riche d'images, de pensées hardies et de tours gracieux.

L'histoire des Voyages et des découvertes par *Antonio Galvaõ* offre beaucoup d'intérêt, et pour l'érudition et pour la critique sévère qui distinguent cet écrivain.

Fernaõ Mendez Pinto, en écrivant dans un style pompeux ses voyages et ses aventures, passe aux yeux de ses compatriotes pour un peintre fidèle et un fin observateur.

L'éloquence sacrée compte, parmi ses illustres interprètes, *Jean de Barros*, *Antoine de Castilho*, auteur des panégyriques du roi Jean III et de l'infante D. Maria, *Diego de Paiva d'Andrade*, qui joua un rôle distingué au concile de Trente, *Antoine Feio*, et le Jésuite *Vieira*, célèbre sermonaire, qui réunirent à une profonde érudition une vigoureuse dialectique.

Que l'on passe maintenant aux ouvrages écrits dans le style tempéré, on remarque les dialogues d'Heitor Pinto, et d'Amador Arraès, et sur-tout ceux de Martim Afonso de Miranda, auteur *do Tempo d'Agora*, écrit dans la manière de Montaigne.

Notre intention n'est point de poursuivre plus loin cette nomenclature qui pourrait devenir à la fin fastidieuse et fatigante. Nous eussions pu encore passer en revue des noms très-distingués dans les autres branches de la littérature et des sciences; mais les bornes de ce journal nous font un devoir de nous arrêter; d'ailleurs, l'aperçu que nous venons de donner suffit pour prouver que le Portugal possède une langue et une littérature qui ne sont pas aussi à dédaigner qu'on aurait pu se l'imaginer jusqu'à présent.

Dans les numéros subséquens, nous nous proposons de justifier nos éloges par des citations qui, comme nous l'espérons, ne seront pas sans intérêt pour la plus grande partie de nos lecteurs.

A. M. Sané.

LANGUE ITALIENNE.

Illustrazioni corciresi di ANDREA MUSTOXIDI, *istoriografo dell' Isole dell' Ionio. Tomo I. Milano*, 1811. *In*-8°. — Eclaircissemens sur Corcyre, par ANDRÉ MUSTOXIDI, historiographe des îles de la Mer Ionienne, etc.

CES recherches savantes et curieuses sur l'île de Corfou, anciennement Corcyre, inspirent un autre intérêt que celui qu'on s'attend à trouver dans des travaux de cette nature. L'auteur les a consacrées à sa patrie, et sa patrie l'y avait autorisé par un décret public.

M. Mustoxidi, jeune patricien de l'île de Corfou, déjà connu dans la littérature par son érudition, dans la société par ses qualités estimables, et maintenant associé correspondant de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut impérial de France, publia en 1805 un écrit intitulé: *Notizie per servire alla storia corcirese dai tempi eroici fino al secolo XII.* (Notices pour servir à l'histoire de Corcyre, depuis les tems héroïques jusqu'au XIIe siècle.) La république ionienne, occupée du projet de faire écrire l'histoire des sept îles qui la composent, ne pouvait mieux faire que de le charger de l'exécution de ce dessein. Le Sénat lui en a donné la mission spéciale par son décret du 8 décembre 1806. M. Mustoxidi a repris alors son premier travail, lui a donné de nouveaux développemens, une nouvelle forme, et l'a fait paraître sous ce nouveau titre, il y a déjà près de deux ans. Le *Mercure Etranger* n'existait pas alors; l'annonce de ce premier travail, qui promet une suite intéressante, lui appartient de droit, et quelque simple

que soit cette annonce elle doit suffire pour exciter la curiosité de tous les amateurs de recherches historiques.

Cette première partie ou première époque embrasse depuis les tems héroïques jusqu'à la guerre illyrienne. Elle est elle-même divisée en deux portions très-distinctes, l'une où les faits sont exposés, sous le titre de notions historiques, l'autre qui contient des recherches biographiques, palæographiques, et des dissertations sur quelques objets particuliers.

Les notions historiques se subdivisent en huit chapitres. Le premier traite des anciens noms de l'île de Corfou. Le plus ancien fut celui de *Drepano*, qui signifie en grec une faulx, sans doute à cause de la forme de cette île, plutôt que pour les autres raisons imaginées par quelques anciens et même par quelques modernes. Cette forme est un peu recourbée; mais au premier aspect, l'île est oblongue, ce qui lui fit donner aussi le nom de *Macris*; elle eut encore, ainsi que dix autres villes, celui d'*Argos*, que l'on donnait à toute côte, à toute plaine le long de la mer, et même souvent à toute sorte de plaine. Mais ses noms les plus fameux furent ceux de *Schérie*, de *Phæacie* et de *Corcyre*. L'auteur rapporte avec exactitude les divers sentimens des critiques et des érudits, sur l'origine de tous ces noms, et il relève les erreurs où plusieurs d'entr'eux sont tombés.

Les trois chapitres suivans ont pour objet les premiers habitans de l'île, ses rois, et les héros qui y abordèrent en divers tems. Parmi les différentes opinions des poètes et des savans, M. Mustoxidi ne se déclare point pour celle qui y établit d'abord les Phœaciens, originaires de Sicile; il regarde comme plus vraisemblable que ce furent des habitans de l'île d'Eubée. Mais les Phœaciens sont les premiers dont la

poésie d'Homère ait consacré l'existence. L'auteur suit avec sagacité les traces de cet ancien peuple et celles de ses premiers rois, *Nausitoüs*, et *Alcinoüs* son fils. Il nous remet sous les yeux, les tableaux tracés par l'immortel pinceau d'Homère, séparant avec goût ce qu'ils ont de réel, de ce qui n'est dû qu'aux inventions du poëte; et ce mélange des fictions de la poésie et des recherches de l'histoire plaît en même tems à l'imagination et à la raison.

Le cinquième chapitre nous ramène des tems fabuleux aux tems historiques, et comme depuis Alcinoüs l'antiquité se tait sur Corfou, il faut aller jusqu'à la cinquième olympiade pour trouver la colonie corinthienne, qui y descendit, conduite par Chersicrate. La cause et les suites de cette émigration, les colonies qui sortirent de cette colonie corinthienne établie à Corcyre, les guerres où les Corcyréens furent engagés par des rivalités et par des alliances, et la neutralité peu honorable qu'ils gardèrent dans la guerre contre Xercès, remplissent le reste de ce chapitre.

Le sixième nous montre Corcyre devenue assez puissante pour soutenir une guerre ouverte contre Corinthe, et pour lui livrer, à nombre de vaisseaux et à succès presqu'égal, une grande bataille navale. Elle y fut, il est vrai, soutenue par les Athéniens; le secours qu'elle en avait reçu étant devenu la première cause de la guerre du Péloponèse, les Corcyréens restèrent, à leur tour, pendant cette guerre, les fidèles alliés des Athéniens. Alors une guerre intestine fut allumée dans Corcyre même, par la haine implacable des Corinthiens; l'île fut en proie aux factions, aux séditions; les malheurs qui en furent la suite, et les excès où le peuple se porta contre ses oppresseurs, acquièrent plus d'im-

portance et d'intérêt, en passant des histoires générales à cette histoire particulière, dont ils occupent le septième chapitre.

On voit dans le huitième, les malheureux Corcyréens, pour avoir voulu s'élever trop haut, soumis, tantôt aux Athéniens, soutiens du parti populaire, et tantôt aux Spartiates, fauteurs de l'oligarchie; s'épuisant à soutenir l'une contre l'autre ces deux puissances qui les opprimaient tour-à-tour, toujours divisés entre eux, et joignant les horreurs des guerres civiles aux désastres des guerres étrangères, enfin tellement affaiblis par tant de causes de destruction, qu'Agathocle, tyran de Sicile, qui saccageait leur île, après l'avoir délivrée des Macédoniens, ne daigne répondre à la demande qu'ils lui font des motifs de cette conduite, que par une mauvaise plaisanterie. C'est, leur répondit-il en riant, pour vous punir de l'hospitalité que vos ayeux offrirent à Ulysse, qui rendit aveugle le cyclope Sicilien.

L'auteur ayant ainsi terminé la première période qu'il avait entrepris de parcourir, donne, comme par appendice, les résultats de ses recherches sur les hommes célèbres que produisit Corcyre pendant ce même espace de tems, et ensuite sur les inscriptions antiques que l'on y a pu découvrir.

La série des célèbres Corcyréens commence à Démodocus, poëte et musicien, qu'Homère a honorablement placé dans l'Odyssée. Automède, maître de Démodocus, était de Mycènes, selon les uns, et de Corcyre, selon les autres. Chérias, l'un des poëtes qui précédèrent Homère, était Corcyréen. Démostrate, dont parle Plutarque dans la vie d'Agésilas, l'était aussi. Filiscus, l'un des sept poëtes de la Pléiade qui

fleurit du tems de Ptolémée Philadelphe, fut auteur de plusieurs hymnes et de quarante-deux tragédies, dont on ignore les titres et les sujets. Agallias, sophiste, et disciple d'Aristophánes de Bysance, bibliothécaire du même Ptolémée, écrivit à l'exemple de son maître, des commentaires sur Homère, qui se sont perdus, à l'exception d'un seul, que Danse de Villoison a publié dans son édition d'Homère. Agallis ou Anagallis était une grammairienne, dont les anciens et les modernes ont peu parlé. Agathias, commentateur d'Homère, pourrait bien être le même qu'Agallias. Un Alexandre et un Apollodore, sont des hommes assez obscurs, quoiqu'ils portent des noms célèbres; l'un n'est connu que par une inscription sépulchrale, l'autre que par un mot de Clément d'Alexandrie. Dracon ne l'est non plus que par Athénée, qui le dit auteur d'un livre περὶ λίθων, *sur les pierres*, et qui en a conservé un fragment, où il est question de Dieux et non de pierres; cela suffit à Casaubon pour conjecturer que Dracon avait plutôt écrit περὶ θεῶν, *sur les Dieux*, mais cela ne suffit pas à M. Mustoxidi, pour lui faire adopter cette conjecture, contre l'autorité de tous les textes. Il y a encore un Epiménide cité une seule fois dans la mythologie de Noël Conti (*Natalis Comes*), un Eurimaque, qui paraît avoir été naturaliste ou botaniste; un Mnaseas, qui étudiait à-la-fois les mathématiques, et ce que les mathématiciens font trop rarement, les poésies d'Homère; Timoxènes ou Timothée, prophète; Alipius ou Alipus, sculpteur, et Ptolicus, peintre, disciple de Critias, et maître d'Amphion le statuaire.

La seconde partie de cet appendice, qui a pour objet les inscriptions, mérite l'attention des palæophiles. Les unes sont tirées de Montfaucon et de Muratori, les autres

encore inédites ; toutes sont accompagnées d'une traduction italienne imprimée en regard avec le texte grec, et suivies de notes et de dissertations qui jettent du jour sur le régime politique et sur les usages des anciens habitans de l'île. La première de ces inscriptions est la plus longue et la plus importante. C'est une donation, faite par deux citoyens de Corcyre, de deux sommes, dont le revenu doit servir à payer, chaque année, les frais des fêtes de Bacchus, et le décret du conseil de Gouvernement qui accepte cette donation, et règle la manière dont la somme sera placée et dont les revenus en seront administrés. La date de cet acte public doit être fixée au tems de la guerre du Péloponèse, à laquelle les Corcyréens prirent, comme on l'a vu, une grande part, et où ils éprouvèrent de grands désastres. C'est une nouvelle preuve de la haute importance que la célébration des fêtes publiques avait dans l'ancienne Grèce. Les notes en sont curieuses, ainsi que toutes celles qui accompagnent ces inscriptions. Deux des points qu'il fallait éclaircir exigeaient plus que des notes. Ils sont l'objet de deux dissertations, l'une sur la division de l'année et sur les noms des mois dans l'ancienne Corcyre, l'autre sur les jeux qui s'y célébraient.

Ce simple exposé de ce que contiennent les *Illustrazioni Corciresi* doit suffire pour prouver que sous un titre modeste, et dans un volume de moins de deux-cent-cinquante pages, elles offrent plus d'instruction qu'on n'en trouve quelquefois dans de gros volumes décorés de titres fastueux, et pour faire désirer que M. Mustoxidi ne tarde pas à publier la suite de son travail.

Le même savant a rendu dernièrement un grand

service à la littérature grecque. Parmi les discours d'Isocrate, il en existe un *sur l'Echange*, où l'on remarquait une lacune considérable. M. Mustoxidi, occupé de recherches sur un autre discours du même orateur, dans les bibliothèques ambroisienne de Milan et laurentienne de Florence, a trouvé dans chacune un manuscrit où ce discours *sur l'Echange* est entier. Il a donné une édition très-soignée du texte grec (à Milan, chez *de Stefanis*, 1812), avec des variantes et des corrections tirées de ces deux excellens manuscrits et de plusieurs autres, et avec ce long supplément qui rétablit dans son entier le discours d'Isocrate, le plus important pour la connaissance des circonstances de sa vie. On jugera de l'étendue de ce morceau en apprenant seulement que dans cette édition, de format in-8°, il remplit quatre-vingt pages, et de son importance, sous le rapport que je viens de dire, en se rappelant le sujet de ce discours, dans lequel le vieil orateur (il avait alors quatre-vingt-deux ans) suppose qu'il est attaqué en justice, et répond à cette accusation prétendue par l'exposé de sa vie, de ses travaux, du genre d'éloquence qu'il a cultivé, des disciples sortis de son école, et d'autres particularités, qui étaient en plus grande partie supprimées par la perte de ce fragment, et qui sont maintenant rétablies par l'heureuse découverte de M. Mustoxidi, et par le parti qu'il en a su tirer.

Son édition est précédée de deux épîtres en grec, l'une adressée à un prélat métropolitain du rite grec, à qui il en fait hommage; l'autre, beaucoup plus étendue, où il rend compte au savant M. Coray, de la manière dont il a fait cette découverte, des raisons qui attestent la légitimité du texte qu'il a suivi, et de tout son travail, tant sur ce morceau précieux que sur le

discours entier. On reconnait, dans les éloges qu'il donne à son savant compatriote, le langage de la justice, autant que celui de l'amitié.

Ces deux épitres grecques viennent d'être traduites en italien, par l'auteur, et publiées à Milan, chez le même libraire, 1813, in-8°.

On annonce depuis peu, comme prochaine, une seconde édition du *Discours d'Isocrate*, avec une version latine, et des notes. Ce sont là des travaux dont l'utilité ne se concentre pas dans un seul pays, mais s'étend à la république des lettres tout entière.

G.

LANGUE ALLEMANDE.

Eginhard und Emma; ein Schauspiel in drey Aufzügen, vom freyherrn Friedrich von la Motte-Fouqué. Nürnberg, bey Schrag.

Eginhard et Emma, drame en trois actes; par le baron Frédéric de la Motte-Fouqué. Nuremberg, chez Schrag.

Cet ouvrage a eu plus de succès à la lecture qu'à la représentation. On le conçoit lorsque l'on réfléchit que, malgré l'emploi des formes dramatiques, telle que la division par actes et par scènes, et les discours dialogués, l'auteur semble s'être proposé d'écrire plutôt un poëme qu'une pièce de théâtre. Comme elle n'est ni purement tragique, ni purement comique, il l'a intitulée *Schauspiel*, que nous rendons communément en français par *Drame*, bien que les Allemands n'attachent pas toujours, comme nous, une idée lugubre à la première de ces expressions. Rien de plus connu que le sujet sur lequel s'est exercé M. le baron de *la Motte-Fouqué*, dont le nom atteste évidemment une origine française.

Eginhard, secrétaire intime de Charlemagne, a touché le cœur d'Emma, la plus jeune des filles de ce prince. Le hasard fait découvrir leur liaison secrette, et l'Empereur, au lieu de les punir, les unit. Voilà les seules données historiques que nous ayons sur cette aventure. Il a fallu que le poëte tirât tous les accessoires de son imagination. Elle lui a fourni quelques personnages secondaires et divers incidens; mais les uns et les autres ne se rattachent que de loin à l'action principale.

Tels sont assurément, un ambassadeur de l'Empereur d'Orient, un chevalier saxon, et enfin un charbonnier, dont l'intervention est presque totalement épisodique. Il en résulte même que l'on perd quelquefois de vue les véritables héros du drame. Les deux amans, par exemple, ne paraissent ensemble que dans une entrevue nocturne; ils ne se rencontrent plus que vers la fin de la pièce, pour recevoir leur sentence. Ce sont donc les beautés de détail, la vérité des mœurs et du langage, l'éclat et la pureté du style qui, bien plus que l'intérêt de l'action, pourront justifier les éloges prodigués à l'auteur par les critiques les plus distingués de son pays. Ils ont singulièrement vanté ce que l'on appelle la *couleur locale;* et ils ont essayé de faire ressortir ce mérite par plusieurs morceaux choisis. Leur nature exige qu'ils soient offerts au lecteur dans la langue originale, et de pareilles citations, d'ailleurs, sont entièrement de l'essence du *Mercure Étranger*.

Le jeune chevalier saxon Degenwerth vient d'arriver à la cour de Charlemagne. Le monarque lui fait l'accueil le plus affable, et lui dit en présence de sa fille Emma:

KARL.

Mein Degenwerth, wir woll'n die beiden Quellen
Die heisse wie die kühle, dieses Orts
Gesegnet Wunder, mal mit sammt versuchen,
Im lust'gen Schwimmen übend Brust und Arm.

DEGENWERTH.

Wohl gern, herr Kaiser; so was freut mich sehr.

KARL.

Auch hab' ich roher, junger hengste zwey,
Die sollen bey der Heimkehr, auf uns warten;
Du nimmst den einen, und den andern ich.
Doch halt' dich gut: du weisst, wir Franken sind

In Reiterkunst berümht. (*Emma küssend.*)
Mein Toechterlein,
Geh' ans Geweb. Und komm' ich von der Quelle,
So nimm alsbald am Fenster deine Stelle.
Wir sprengen durch des Hofraum's offnes Thor,
Und zeigen dir viel Reiterkünste wor.

TRADUCTION.

CHARLES. — « Mon cher Degenwerth, il faut que nous visitions ensemble les deux sources, l'une chaude, l'autre froide, la précieuse merveille de ce pays. Nous nous amuserons ensuite à nager pour exercer notre poitrine et nos bras.

DEGENWERTH. — » Très-volontiers, seigneur Empereur : cela est fort de mon goût.

CHARLES. — » J'ai aussi deux jeunes chevaux indomptés, que l'on nous tiendra prêts pour notre retour. Tu prendras l'un, moi l'autre. Mais tiens-toi bien : tu sais que nous autres Francs sommes fameux dans l'art de l'équitation. (*Il embtasse Emma.*)

» Et toi, ma chère fille, reprends tes tissus. Aussitôt que je serai revenu de la fontaine, place-toi à la fenêtre. Nous nous élancerons par la grande porte de la cour, et nous te ferons voir plusieurs exercices de manège.

On ne peut nier que cet entretien ne soit excessivement naïf; il y a même tout à parier que les lecteurs français lui auront déjà donné un autre nom. Je les prie cependant de considérer que, si ma traduction est littérale, et reproduit fidèlement, en conséquence, les pensées de l'original, il n'en est pas moins vrai que tel idiôme comporte des expressions et des détails que tel autre repousse avec dédain. En voici, je pense, une nouvelle preuve. Charlemagne veut savoir si Degenwerth a renoncé sincèrement au paganisme : le jeune chevalier lui répond :

Ich floh', ein Knabe noch, mit Wittekind
In's Daenenland. Und wie mir der die Lehre
Der alten, kecken Heidenwelt gepflanzt
In junge Brust, so reutet' er auch selbst
Das üpp' ge Unkraut aus, die hellen Palmen
Des lieben Christ's aufziehnd aus wilden Halmen.

KARL.

Versag' nur nie ein treuer Gaertnersmann,
Ob ihm auch dreyssig lange Jahr die Erde
Sich hart und streng' erzeigt!
Gott schenkt ihm Leben, schenkt der Saat Gedeihn,
Und solche kraeft'ge Früchte sprossen aus,
Als deren eine mich zur stunde labt.
Du schenkst mir frohen Tag, mein Degenwerth.

TRADUCTION.

DEGENWERTH. — « J'étais encore enfant lorsque je suivis Wittekind (1) dans sa fuite en Danemarck. Il avait semé dans mon jeune cœur la doctrine extravagante de l'ancienne idolâtrie : lui-même en extirpa le germe impur, et sur une tige sauvage, fit croître les palmes brillantes du Christ.

CHARLES. — » Un bon jardinier ne perd jamais courage, lors même que pendant trente longues années la terre se montre insensible à tous ses soins. Dieu lui donne la vie, il féconde la semence, et fait croître des fruits si savoureux qu'il suffit d'un seul pour appaiser notre soif. Tu me combles de joie, mon cher Degenwerth. »

On vante beaucoup en Allemagne la manière dont s'y est pris l'auteur pour conduire son héros à la fenêtre, et le rendre témoin de la scène fameuse qui est à-peu-près tout ce que la tradition nous a conservé des amours d'Eginhard et d'Emma. Ne pouvant transcrire ni traduire ce long monologue, je me bornerai à rendre compte de la situation. Charlemagne est couché sur son lit; il rêve et parle à haute voix. A ses paroles, on reconnaît qu'il croit apercevoir l'ombre de la mère d'Emma. L'auteur, très-prudemment, ne l'a pas désignée par un nom plus précis; il y a toute apparence que non-seulement elle n'était pas du nombre des cinq impératrices ou épouses légitimes dont l'histoire fait

---

(1) La plupart de nos historiens écrivent *Vitikind :* ils n'ont pas compris l'étymologie de ce nom qui, dans le bas allemand, tel qu'il se parlait alors à la cour même des Princes, signifie *l'enfant blanc.*

mention, mais qu'elle ne comptait même point parmi *les femmes du second ordre*, tel qu'il était alors permis aux rois d'en avoir. L'Empereur se réveille en sursaut; il veut jeter un regard sur le tombeau qui renferme l'objet de sa tendresse; il s'approche d'une fenêtre d'où il peut découvrir les murs de la chapelle; une neige épaisse couvre la terre, et dans ce moment même, la jeune Emma traverse la cour du palais, portant son amant sur ses épaules.

Les critiques ont reproché à M. le baron de la Motte-Fouqué de n'avoir placé dans son drame qu'une scène d'amour, et encore, disent-ils, elle est imitée de l'admirable entrevue de *Roméo et Juliette*, dans Shakespeare; mais, se hâtent-ils d'ajouter, l'auteur peut demeurer sans crainte à côté de ce grand poëte. (*aber er steht neben dem grossen Dichter sicher und frey.*) Voici le début de cette fameuse scène.

(*Emma und Eginhard auf einem Ruhbett sitzend.*)

EMMA.

So wollte Lieb' es und Gestirn, mein freund!
Ich bin nun gaenzlich dein. Und gleich du nicht
Dem feigen Jaeger, der vom edelsten
Gewild der Wüste, vom dem weissen Einhorn,
Mit goldnem Hauptschmuck, scheu erbleichend ablaesst.
Gold ist mein Hauptschmuck zwar, wie jenes Thiers.
Doch leg' ich als ein weiss demüth' ges Lamm
Zu deinen Füssen mich. O sey mir hold!

EGINHARD.

Mein schœnes Wild, zu hoechst fahrvoller Jagd
Hat mich dein klares Aug hinaus gelockt.
Was thut es? Niemand bleibt vom sterben frey,
Doch kaum noch einer lebt in solcher Lust,
Als diese Festnacht mir bescheert. Es trinket sich
Auch Tod aus diesem Freudenbecher süss.

TRADUCTION.

(Emma et Eginhard assis sur un lit de repos.)

EMMA. — « Ainsi le voulaient l'amour et notre étoile, mon ami. Je suis désormais toute à toi. Ne va pas ressembler au timide chasseur qui, à l'aspect du plus noble habitant des déserts, de la blanche licorne au front brillant d'or, pâlit et recule d'effroi. L'or resplendit sur ma tête, il est vrai, comme sur celle de cet animal; mais je me couche à tes pieds, telle qu'un agneau blanc rempli de douceur. O aime-moi bien!

EGINHARD. — » Bel objet de mes vœux (1), tes yeux brillans m'ont entraîné à une poursuite semée de périls. Mais qu'importe? Personne n'est à l'abri de la mort. Existe-t-il d'ailleurs un mortel qui goûte des plaisirs tels que ceux dont m'a comblé cette nuit de bonheur? On boit encore la mort avec délices dans cette coupe de volupté.

J'avouerai que, malgré la comparaison de la licorne, je préfère infiniment la scène de Shakespeare à celle de M. le baron. Ceci est, au reste, une affaire de goût: mais il y aurait à faire, sur la conduite de la pièce et même sur la peinture des caractères, des observations dont la justesse ne saurait être discutée, parce qu'elles portent sur des faits et des données historiques. Charlemagne, par exemple, est devenu, sous la plume de l'auteur, ce que l'on appelle un *bonhomme* dans toute la force du terme. Le spectateur doit en être d'autant plus surpris que, dans les premières scènes, comme on a pu le voir par quelques citations, le héros parle encore avec feu des exercices dont il veut partager la fatigue avec le jeune chevalier saxon. Au second acte, il n'est plus qu'un vieillard dont l'esprit comme le corps semble affaibli par l'âge: métamorphose si subite qu'elle ne peut s'expliquer, qu'en supposant qu'il s'est écoulé une

---

(1) Il y a littéralement dans l'original *mon beau gibier*.

vingtaine d'années, au moins, entre le premier acte et le suivant.

Cet ouvrage, malgré ses défauts, contient de véritables beautés de style, et il est une nouvelle preuve des progrès que fait chaque jour la poésie sur le théâtre allemand, en dépit des préventions et des obstacles de tout genre qu'on avait voulu lui opposer. L. DE S.

LE ROBINSON SUISSE, ou *le Prédicateur suisse naufragé avec sa famille.* Ouvrage dédié aux enfans et aux amis des enfans; par M. RODOLPHE WYSS. Imprimé à Zurich. — 1812.

TEL est le titre d'un ouvrage dont je viens d'entreprendre la traduction, qui sera terminée au plus tard dans deux mois; j'ose espérer qu'elle sera bien reçue des pères et des mères, et sur-tout des enfans. Le seul nom de Robinson qui, depuis si long-tems fait les délices de l'enfance, doit réveiller l'intérêt. M. Wyss, en prenant exactement le Robinson anglais pour modèle, a eu l'art de le rajeunir, et d'en augmenter l'attrait en donnant à son naufragé une famille composée de quatre petits garçons de différens âges et de leur mère. Cela seul met une grande différence entre les deux Robinsons, dont les aventures, dans les principales circonstances, sont d'ailleurs les mêmes; on y retrouve un vaisseau échoué, dont les naufragés tirent parti pour leur établissement, une île déserte, une nature étrangère, et tout ce qui tient à cette situation toujours intéressante. On aime à voir l'homme en butte au choc des élémens, dénué de tout secours humain, et se tirant de cette terrible situation, par ses forces physiques et morales. Le Prédicateur suisse est moins à plaindre que le marin anglais, puisqu'il a sa famille avec lui et des enfans en âge de l'aider; l'aîné à quatorze ans et le cadet

sept. Mais si l'intérêt en est diminué, il augmente d'un autre côté par le développement heureux du caractère des enfans et du parti qu'en sait tirer le prédicateur. Il en résulte une foule d'instructions et de leçons qui rendent ce livre utile à la jeunesse et à ses instituteurs. Sous ce rapport, il l'emporte à mon gré sur le Robinson Crusoé, qui renferme cependant une saine morale, mais qui n'est pas à l'usage des enfans comme celle du père de famille suisse. Le plaisir des enfans à cette lecture est aussi bien plus vif, lorsqu'ils se voient, pour ainsi dire, en scène; j'en ai fait l'expérience avant que d'entreprendre la traduction de l'ouvrage; et j'ai pu me convaincre que je faisais un vrai présent à ceux qui ne savent pas l'allemand, en les mettant à même de le lire. Ce livre qui consiste en petits détails d'une vie domestique et utilement employée, serait difficilement extrait; je préfère en donner un chapitre entier: on pourra mieux juger de la manière de l'auteur et de la traduction.

ISABELLE DE MONTOLIEU.

PREMIER CHAPITRE. — *Naufrage et préparatifs de délivrance.*

.... DÉJA la tempête avait duré six terribles jours, et loin de se calmer le septième, elle paraissait augmenter de fureur. Nous étions si écartés de notre route, et tellement entraînés vers le sud-Est, que personne sur le vaisseau ne savait où nous étions. Tout le monde était épuisé par le travail pénible et les longues veilles, et tout-à-fait découragé. Les mâts étaient fracassés et jetés à la mer; le vaisseau ouvert en plusieurs endroits, et l'eau commençait à y pénétrer. Les matelots avaient cessé de jurer, et récitaient des prières et des oraisons, ou faisaient des vœux ridicules; chacun recommandait son ame à Dieu, et pensait cependant aux moyens de sauver sa vie. Enfans, dis-je à mes quatre garçons, qui se serraient

contre moi effrayés et gémissans, Dieu peut nous sauver s'il le veut, car rien ne lui est impossible; et s'il ne le trouve pas bon, nous ne devons pas le vouloir, ni murmurer; ce sera sans doute pour notre plus grand bien, et pour nous placer auprès de lui dans le ciel, où nous serons éternellement ensemble; la mort n'est rien lorsqu'elle ne sépare pas ceux qui s'aiment.

Ma bonne, mon excellente femme essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, et dès ce moment devint plus tranquille; elle encouragea ses cadets qui étaient appuyés contre elle, pendant que moi qui devais leur donner l'exemple de la fermeté, je sentais mon cœur se briser d'inquiétude et d'affliction en pensant au sort qui attendait mes bien aimés. Nous priâmes tous à genoux notre père céleste et miséricordieux de venir à notre secours; et l'émotion et la ferveur de ces innocentes créatures me prouvèrent que les enfans aussi savent prier, et peuvent ainsi que les hommes trouver dans la prière consolation et tranquillité.

Fritz, mon fils aîné, demanda à haute voix que Dieu daignat sauver ses chers parens et ses frères, et parut s'oublier lui-même: ils se relevèrent si fortifiés, qu'ils semblaient avoir oublié le danger qui nous menaçait; moi même je sentais ma confiance en la providence s'augmenter quand je regardais ce groupe si touchant de mes quatre fils pressés contre leur mère; la bonne providence aura pitié d'eux, pensai-je, et nous sauvera pour les soigner.

Tout-à-coup nous entendîmes au milieu du fracas des vagues, des voix de matelots qui criaient terre, terre! au même instant le vaisseau frappa contre un rocher si violemment, et la commotion fut si vive, que nous en fûmes tous renversés; on entendait de tous côtés des craquemens épouvantables comme si tout le bâtiment allait se briser; l'eau entra par-tout: nous comprîmes que nous venions d'échouer, et que le vaisseau était entrouvert. Alors une voix lamentable, qui me parut être celle du capitaine, se fit entendre en criant, nous sommes perdus, mettez vite la chaloupe à la mer. Mon cœur fut percé

comme par un coup de poignard : perdus, m'écriai-je ! et les lamentations des enfans furent encore plus fortes que jamais. Alors je me contins ; et je m'écriai : courage mes amis, nous sommes encore à sec, la terre est proche, le seigneur aide aux courageux ; restez là, vous êtes pour le moment en sûreté ; je vais voir s'il n'est pas possible de se sauver.

Je les quittai, et je montai sur le tillac; une vague me renversa et me mouilla entièrement, elle fût à l'instant suivie d'une seconde. Combattans toujours contre de nouvelles vagues, je me tins heureusement ferme, et je vis avec épouvante, lorsque je pouvais voir autour de moi, le désastre le plus complet ; le bâtiment était entièrement fracassé et presque séparé en deux. Je vis nos chaloupes plus remplies de monde qu'elles ne pouvaient en contenir, et le dernier matelot sauter en bas pour couper la corde, et se joindre à ses compagnons. Je criais, je priais, je conjurais de me prendre aussi sur la chaloupe avec les miens, mais ce fut envain ; le mugissement de la tempête rendait mes ardentes prières inutiles, ils ne m'entendirent pas, et les vagues, qui s'élevaient comme des montagnes, étaient trop fortes pour qu'il fût possible à ceux qui fuyaient de retourner. Tout espoir de ce côté fut anéanti, et bientôt je les eus perdus de vue ; mais pour ma consolation je m'aperçus que l'eau ne pouvait entrer dans le vaisseau que jusqu'à une hauteur déterminée. La poupe (où se trouvait, au dessus de la cabine du capitaine, celle qui renfermait tout ce qui m'était cher et précieux sur la terre), avait été poussée assez haut entre deux écueils et devait rester intacte ; en même tems j'aperçus vers le Sud, dans l'éloignement, à travers les nuages et la pluie, plusieurs coins de terre, et quelque rude et sauvage qu'elle me parût être, ce fut cependant le but de mes désirs et de mes espérances, bien impuissantes dans ce moment de détresse.

Abattu, désolé de ne pouvoir plus compter sur aucun secours humain, je retournais vers ma famille, et je m'ef-

forçais avec peine de paraître serein. Prenez courage, m'écriai-je en entrant, nous ne sommes pas encore perdus; le vaisseau est à la vérité complètement échoué entre des écueils, mais du moins nous y sommes aussi en sûreté que sur les rochers même entre lesquels il se trouve engagé: notre chambre est au-dessus de l'eau, et si demain le vent et la mer s'appaissent, il y aura possibilité d'arriver à terre.

Ce propos fut pour mes enfans un baume fortifiant, et comme à l'ordinaire ils prirent pour une certitude ce que je leur disais; ils se réjouirent de ce que le cruel balancement du vaisseau avait cessé; pendant tout le tems qu'il avait duré, ils avaient été jetés douloureusement les uns contre les autres et contre les parois du bâtiment. Mais ma femme était plus accoutumée à lire dans mon cœur, et découvrit l'inquiétude dont j'étais dévoré: je lui fis un signe de notre entier abandon, et j'éprouvais une grande consolation de voir qu'elle supportait ce malheur avec une résignation vraiment chrétienne. Prenons quelque nourriture, dit-elle, avec le corps l'ame aussi sera fortifiée, et peut être qu'une nuit triste et pénible nous attend.

En effet le soir arriva : tempête et vagues continuèrent leur fureur; de tous côtés les planches et les poutres du vaisseau furent arrachées avec une épouvantable fracas. Il nous parut impossible que les chaloupes ni aucun de ceux qu'elles portaient, pussent échapper à la fureur de l'orage.

Papa, s'écriait le cadet de mes fils, âgé de six ans, le bon Dieu ne veut-il pas bientôt nous aider?

Tais-toi, lui dit son frère aîné, ne sais tu pas que nous ne devons rien prescrire à Dieu, mais attendre son secours avec patience et humilité.

Bien parlé, lui dis-je; seulement tu n'aurais pas dû rudoyer ton frère. Il alla tout de suite embrasser le petit François.

En attendant la mère avait préparé quelque nourriture, et mes quatre garçons mangèrent avec un appétit qui nous

manquait à nous deux; ils se livrèrent ensuite au sommeil, et bientôt, malgré la tempête, ils ronflèrent de bon cœur. Fritz seulement veillait avec nous. J'ai examiné, dit-il enfin, comment nous pourrions nous sauver; s'il y avait seulement des instrumens natatoires, des vessies ou des corcelets de liége pour ma mère et pour mes frères, vous, mon père et moi nous nagerions sans secours.

Ta pensée est bonne, répliquai-je, je vais y supléer, et prendre des mesures pour cette nuit en cas d'accident.

Nous cherchâmes dans notre chambre quelques petits tonneaux, ou caisses vides, et des vases de fer-blanc, assez pesants pour tenir un enfant en équilibre au-dessus de l'eau; nous en nouames deux ensemble avec des mouchoirs à un bon pied de distance l'un de l'autre, et nous attachames cette espèce d'instrument de natation sous les bras de chacun des petits garçons, pendant que ma femme en préparait un pour elle-même. Nous nous pourvûmes tous de couteaux, de ficelle, de briquets et d'autres ustenciles qui pouvaient tenir dans nos poches, et nous espérâmes que si le vaisseau achevait de se briser dans la nuit, nous pourrions arriver à terre moitié nageants, moitié poussés par les vagues.

Fritz qui n'avait point dormi la nuit précédente, et qui était fatigué de son nouveau travail, alla se reposer près de ses frères et s'endormit aussitôt; mais leur mère et moi pleins de souci, nous fimes la garde pour entendre chaque coup et chaque son qui paraissait menacer d'un changement. La plus terrible des nuits s'écoula dans la prière, les inquiétudes mortelles, et des résolutions variées sur ce qui nous restait à faire. Nous remerciames Dieu de tout notre cœur, quand la lumière de jour parut par une ouverture; la fureur des vents commençait à se calmer, le ciel devînt serein; et plein d'espérance, je vis une belle aurore colorer l'horison : le cœur ranimé, j'appelle femme et enfans sur le tillac où j'étais monté. Les enfans furent surpris de se voir seuls avec nous; mais où sont tous nos

gens, dirent-ils. — Ils sont partis dans les chaloupes. — Comment ne nous ont-ils pas pris avec eux? Comment pourrons-nous maintenant aller plus loin sans secours? Comment saurons-nous où nous sommes?

Bons enfans, leur répondis-je, un être plus puissant que les hommes nous a aidés jusqu'à présent, et si nous ne nous livrons pas au désespoir et au murmure, nous en recevrons, n'en doutons pas, des secours ultérieurs; voyez comme nos compagnons, en qui nous avions tant de confiance, nous ont abandonnés sans miséricorde, et comme la grâce divine a soin de nous. Mais à présent, chers amis, mettons la main à l'œuvre; Dieu veut que l'homme agisse et travaille. Aide toi, le ciel t'aidera. Rappelez-vous bien cette utile maxime, et travaillons chacun selon nos forces. Voyons actuellement ce qu'il y a de mieux à faire dans notre situation.

Fritz était d'opinion de se jeter tous à la mer pendant qu'elle était calme, et de nager jusqu'à la terre. C'est fort bien pour toi, lui dit Ernest, tu sais nager; mais nous, nous serions bientôt noyés. Ne vaut-il pas mieux bâtir un radeau pour arriver tous ensemble?

Fort bien, répliquai-je, si nos forces pouvaient suffire à cet ouvrage, et si un radeau n'était pas toujours un bâtiment fort dangereux. Allons, allons, dispersez vous sur le vaisseau; que chacun pense à ce qui nous pourra être le plus utile, et cherche ce qui pourra nous aider à sortir d'ici.

A ces mots, tous coururent dans les différentes parties du vaisseau pour trouver quelque chose. Avant tout, je me rendis dans l'espace où étaient les provisions et les tonneaux d'eau douce, pour examiner d'abord ces principes de vie; ma femme et le petit cadet allèrent faire visite à nos bêtes, qui étaient dans un pitoyable état et périssaient presque de faim et de soif; Fritz alla dans la chambre des armes et des munitions; Ernest dans celle des charpentiers; Jack dans la cabine du capitaine; mais à peine l'eût-il ouverte, que deux puissans dogues s'élancèrent

joyeusement contre lui et le saluèrent avec une amitié si rude, qu'il faillit à être renversé et criait comme s'il eut été égorgé: cependant la faim avait rendu ces bêtes si douces, qu'ils léchaient ses mains et son visage avec des gémissemens, et l'embrassaient presque à l'étouffer; le pauvre garçon employait toutes ses forces à les frapper pour les éloigner: enfin il put se remettre sur ses jambes, et saisissant le plus grand par les oreilles, il s'élança sur son dos, et vint ainsi avec gravité au devant de moi qui sortais du fond de cale. Je ne pus m'empêcher de rire et je louais son courage, mais j'y ajoutai l'exhortation d'être prudent avec des animaux de cette espèce, qui peuvent être très-dangereux quand ils sont affamés.

Peu-à-peu tout mon petit monde se rassembla autour de moi, et chacun vanta ce qu'il apportait; Fritz avait deux fusils de chasse, de la poudre, de la grenaille, des balles renfermées dans des flacons de corne ou dans des bourses.

Ernest tenait son chapeau rempli de cloux, il avait de plus dans ses mains une hache et un marteau; une pince, une paire de grands cizeaux et un perçoir sortaient à demi de ses poches.

Même le petit François portait une assez grande boîte sous le bras, de laquelle il tira avec un grand empressement de petits crochets pointus, comme ils les nommaient. Ses frères voulaient se moquer de sa trouvaille; Taisez vous, leur dis-je, le plus petit a fait la plus belle capture, et souvent cela se voit ainsi dans le monde; celui qui court le moins après la fortune, et dans son innocence, la connaît à peine, est souvent celui à qui elle se présente le plus volontiers. Ces crochets, mes enfans, sont des hameçons, et pour la conservation de notre vie, ils nous seront peut-être plus utiles que tout ce qu'on pourrait trouver sur le vaisseau. Cependant Fritz et Ernest n'ont pas mal rencontré non plus.

Pour moi, dit ma femme, je n'apporte qu'une bonne nouvelle, qui me procurera j'espère un bon accueil; je

puis vous dire qu'il y a encore en vie, sur le vaisseau, une vache, un âne, deux chèvres, six brebis et une laie pleine, que nous venons de nourrir et d'abreuver, et que nous pourrons conserver.

Tout ce que vous avez fait est bien, dis-je à mes petits ouvriers, il n'y a que maître Jack qui au lieu de penser à quelque chose d'utile, nous amène deux gros mangeurs qui nous seront bien plus nuisibles qu'utiles.

Ah! dit Jack, quand nous serons à terre ils pourront nous aider à chasser.

Oui, lui dis-je, mais comment arriverons-nous à terre; en sais-tu les moyens?

Ah! cela n'est pas bien difficile, dit en secouant la tête mon petit éveillé; ne pouvons nous pas prendre de grandes cuves, nous mettre dedans, et nager ainsi sur l'eau; j'ai navigué très-bien de cette manière sur le grand étang de mon parain à S**.

Bien, bien, mon Jack, tu es de bon conseil; on peut accepter avec reconnaissance un bon avis de la bouche d'un enfant. Vîte, mon fils, donne moi la scie, le perçoir, des cloux; voyons ce qu'il y a affaire. Je me rappelai d'avoir vu des tonneaux vides à fond de cale, nous y descendîmes, l'eau les remplissait, et les tonneaux nageaient; nous eûmes moins de peine à les tirer de là et à les poser sur le premier plancher qui était à peine hors de l'eau. Nous vîmes avec joie que tous étaient très-bons, de bon bois, et bien garnis de cercles de fer; ils convenaient très-bien à mon objet, et je commençai, avec le secours de mes fils, à les scier en deux, depuis le trou du bondon au milieu. Après avoir travaillé long-tems, j'eus huit cuves égales et de la hauteur que je les voulais. Nous nous restaurâmes tous avec du vin et du biscuit; quelques uns de ces mêmes tonneaux étaient encore remplis. Satisfait, je contemplais mes huit petits bateaux rangés en ligne. J'étais étonné de voir ma femme encore toute abattue; elle les regardait en soupirant, jamais, disait-elle, je ne pourrai me mettre là dedans.

Ne juge pas si vite, chere amie, lui répliquai-je, mon ouvrage n'est pas encore fini, et tu verras qu'il méritera plus notre confiance que ce vaisseau crevé qui ne peut bouger de sa place.

Je cherchai ensuite une longue planche un peu flexible, et je l'arrangeai de manière que mes huit cuves pouvaient s'y attacher, et que devant et derrière elle dépassait encore autant qu'il fallait pour faire une courbure semblable à la quille d'un vaisseau: alors nous fixâmes toutes ces cuves avec des cloux sur la planche, et chaque cuve à la partie latérale de sa voisine, afin qu'elles fussent très-fermes. Nous clouâmes ensuite deux autres planches de chaque côté des cuves, de la même longueur que la première et dépassant de même en avant et en arrière. Lorsque le tout fut solidement arrangé, il en résulta une espèce de bateau étroit divisé en huit loges, qui paraissait me promettre tout ce qu'il me fallait pour une courte navigation, et par une mer calme.

Mais malheureusement ma construction merveilleuse se trouva si pesante que malgré toutes nos forces réunies, nous ne pûmes la remuer d'un pouce de sa place; je demandai le cric, et Fritz qui en avait remarqué un courût le chercher: en attendant je sciai une grosse perche ronde en quelques morceaux pour en faire des cilindres; je soulevai ensuite avec le cric la partie de devant de mon bateau, pendant que Fritz posait dessous un des cilindres.

C'est bien étonnant, dit Ernest, que cette machine qui n'est pas si grosse qu'aucun de nous, puisse faire plus que toutes nos forces réunies; je voudrais bien voir comment elle est faite en dedans.

Je lui expliquai aussi bien que je le pus, la puissance de la vis d'Archimède, avec laquelle il pourrait, disait-il, soulever le monde s'il avait un point d'appui, et je promis à mon fils de décomposer le cric lorsque nous serions à terre, pour le lui montrer en dedans. C'était mon système d'éducation d'éveiller la curiosité de mes fils, soit par des

observations intéressantes, de laisser d'abord agir leur imagination et de rectifier ensuite leurs erreurs. Je terminai la définition du cric par cette remarque générale; que Dieu compensait de cette manière suffisamment la faiblesse naturelle de l'homme, par la raison, la force inventive et l'adresse des mains, et que les réflexions et les méditations humaines avaient composé une science, qui, sous le nom de mécanique, nous enseignait à ménager ou à compenser nos propres forces, et à les étendre jusqu'à l'incroyable, par le moyen des instrumens.

Jack fit alors la remarque que le cric agissait très-lentement.

Il vaut mieux lentement que pas du tout, mon fils, lui dis-je; on sait de tout tems par l'expérience, et les observations mécaniques ont établi pour principe, que l'on perd en force ce que l'on gagne en vitesse; le cric ne doit pas nous servir pour lever vite, mais pour soulever un poids, et plus il en soulève un très-pesant, plus lentement il opère: mais sais tu avec quoi cette lenteur se laisse compenser?

— Oh oui, c'est en tournant plus vite la manivelle.

— Oh non pas du tout, cela ne compenserait rien; c'est avec la patience, mon fils, et avec la raison; à l'aide de ces deux fées, j'espère mettre mon bateau à l'eau; et aussitôt j'attachai une longue corde à l'arrière de mon bâtiment, et l'autre bout à une poûtre qui me parut être encore ferme, de manière que la corde traînait à terre sans être tendue, et devait servir à guider et retenir le bateau lorsqu'il serait lancé; ensuite avec un second et troisième cylindre placé dessous, et en poussant avec le cric, notre petite embarcation fut mise à flot, et elle sortit du vaisseau avec une telle vitesse que, sans ma corde sagement attachée, elle aurait couru bien loin de nous dans la mer, mais malheureusement elle était tellement de côté, qu'aucun de mes garçons ne voulut hazarder d'y entrer. Je m'arrachais les cheveux de désespoir, lorsqu'il me vint

tout-à-coup dans l'idée qu'il y manquait du lest pour la tenir en équilibre : je jetai dans les cuves tout ce que je pus trouver qui avait du poids sans tenir trop de place ; peu-à-peu elle se releva et fut enfin droite et ferme devant nous, nous invitant à y prendre place. Alors tous auraient voulu s'y jeter à la fois, et ils commencèrent à se pousser et à disputer qui entrerait le premier ; mais je les en empêchais, car je voyais clairement que le trajet serait trop hazardeux, et qu'au moindre mouvement de l'un de ces pétulans enfans la machine pourrait tomber de côté et les culbuter dans la mer. Pour remédier à cet inconvénient je pensai à un balancier de perche, avec lequel les nations sauvages savent empêcher leurs pirogues de se renverser. Je mis donc encore une fois les mains à l'œuvre pour perfectionner un ouvrage qui faisait la sûreté de tant d'êtres chéris.

Deux morceaux, égaux en longueur, de perches de voile furent placés sur la proue du bâtiment et l'autre sur la poupe, et attachées avec une cheville en bois, ensorte qu'on put les tourner à volonté pour pouvoir faire sortir notre construction de la place encombrée où elle était encore. J'enfonçai de force, dans le bondon d'un tonnelet vide de brandevin, les bouts de chacune des perches, et de cette manière, je fus sûr que lorsque mes perches seraient tournées en travers elles serviraient de balancier, et que leurs tonnelets feraient le contrepoids.

Il ne me restait plus rien à faire que de trouver un expédient pour sortir du milieu de nos débris et pour entrer en pleine mer. Je montai dans la première cuve, et je dirigeai mon avant tellement qu'il entrait par la fente de la paroi creusée qui nous offrait une porte ; alors je ressortis et j'abatis soit avec la scie, soit avec la hache à droite et à gauche tout ce qui obstruait le libre passage : quand cela fut fait nous préparâmes des rames pour notre voyage du lendemain.

Dans tout ce travail la journée s'était écoulée ; il était déjà tard, et comme il n'aurait pas été possible

d'arriver le même soir à terre, nous fumes obligés, quoiqu'à contre cœur, de passer une seconde nuit sur les débris menaçans à chaque instant de s'écrouler; nous prîmes des forces par un repas en règle, car nous nous étions à peine donné le tems, dans cette journée de travail, de manger un morceau de pain et prendre un verre de vin. Infiniment plus tranquilles cependant que le jour précédent, nous nous livrâmes tous au sommeil; cependant je pris encore la précaution d'attacher mes instrumens de natation sous les bras de mes trois plus jeunes fils et de ma femme, afin que si nouvelle tempête s'élevait et qu'elle achevât de détruire le vaisseau, il y eut encore ce moyen de les sauver : je conseillai aussi à ma femme, outre cela, de mettre un habit de matelot, parce que tant pour nager que pour d'autres travaux qui pouvaient nous attendre, les habits d'homme sont bien plus commodes. Elle y consentit, mais non sans peine, et alla en chercher un qui convint à sa taille; après un quart d'heure elle revint avec le plus joli des habits de matelot qu'elle eut trouvé dans la caisse d'un jeune homme qui avait servi comme volontaire sur le vaisseau : elle vint timidement dans son nouveau costume, mais je louai de tout mon cœur son choix, et je lui promis tant de bien et de commodité de ce changement, qu'enfin elle s'enhardit et rit elle-même avec ses enfans de son costume; elle grimpa comme nous dans son hamac, ou par un sommeil bienfaisant nous nous préparâmes à de nouveaux travaux, etc. etc.

Nous ne continuerons pas ce récit; on devine que la famille naufragée arrive avec beaucoup de peine dans une *île déserte*. Ce qu'ils y firent, comment ils y vécurent, tel est le sujet d'une grande partie de l'ouvrage dont le public jouira très-incessament.

LANGUES DU NORD.

Coup-d'œil sur le climat, le sol et les productions du royaume de Maroc (1).

(Extrait d'un ouvrage danois.)

Le royaume de Maroc est situé entre le 35° ½ et le 28° degré environ de latitude N. Il touche vers le septentrion à la Méditerranée et au détroit de Gibraltar, vers l'Est au pays de Tremecen, vers le midi aux déserts sablonneux de l'intérieur de l'Afrique, et vers l'ouest il est baigné par l'Océan. Le mont Atlas, qui forme une chaîne aussi élevée qu'étendue, ombrage ce pays du nord-est au sud-ouest; il sert d'abri contre les vents qui viennent du désert, et dont le souffle brûlant détruit la végétation. La chaîne du mont Atlas a une telle élévation, que les cîmes sont couvertes de neige pendant toute l'année; la neige rassemblée sur les flancs se fond pendant l'été, et fait naître une multitude de ruisseaux, qui en serpentant dans les vallées et les plaines entretiennent la fertilité et la fraîcheur pendant cette partie de l'année où le manque de pluie condamnerait le sol à la stérilité. De la chaîne principale sortent plusieurs rameaux qui se répandent dans tout le pays, et produisent, comme la grande chaîne, des irrigations naturelles qui ont la plus heureuse influence sur la végétation. Les montagnes que le voyageur qui nous sert ici de guide a eu occasion d'examiner, se composent de calcaire

---

(1) Ce coup-d'œil est tiré principalement de l'introduction à un Traité sur le règne végétal dans le pays de Maroc, qui a été inséré dans les Mémoires de la Société royale de Copenhague, et qui a pour auteur M. Schousbœ, consul de Danemarck, à Tanger. Voyez aussi le Journal du Commerce et de l'Industrie de Copenhague, 1801.

ou d'argile, et quelquefois de l'un et de l'autre. Les terres calcaires et argileuses paraissent être très-élevées au-dessus du granit ou de la base primitive. En considérant les gisemens et les couches, car des raisons politiques empêchent de faire des recherches minéralogiques proprement dites, on ne trouve aucune trace de granit, dont la présence n'est pas non plus indiquée par les pierres et les cailloux détachés, qui sont répandus près des montagnes. Les hauteurs calcaires sont tellement remplies de coquillages et d'autres produits marins, qu'on ne peut douter un moment qu'elles n'ayent été formées par la mer. Les hauteurs argileuses sont remarquables parce qu'on y observe quelquefois des mélanges de spath calcaire feuilleté. Du reste, il est digne d'attention que toutes ces montagnes sont recouvertes d'une couche épaisse de terre végétale, ce qui fait connaître que la végétation est très-ancienne dans le pays. Un grand nombre de rivières plus ou moins étendues coupent le sol et en augmentent la fécondité; elles pourraient servir aux communications intérieures, et vivifier plusieurs branches d'industrie, si le gouvernement était plus éclairé, plus doux, et que des lois sages excitassent l'émulation en protégeant la propriété.

Le climat du pays de Maroc est un des plus salubres, des plus beaux de la terre. Les chaleurs n'y sont point aussi ardentes que la situation géographique pourrait le faire croire; deux causes contribuent principalement à les tempérer; d'un côté la chaîne de l'Atlas arrête les vents du désert, et de l'autre le voisinage de la mer rafraîchit l'atmosphère, et fait alterner les vents qui viennent de l'intérieur avec ceux de la côte. C'est au centre du pays que règnent les chaleurs les plus fortes. Les saisons sont marquées par la sécheresse et les pluies. Celle des pluies commence à la fin de septembre, et dure ordinairement jusqu'en mars, cependant avec quelques variations, selon la situation des diverses contrées. C'est là l'hiver du pays. Cette saison, si triste dans les régions septentrionales, où elle éteint l'activité de la nature et réduit l'homme à des

ressources artificielles pour se procurer quelques jouissances, est ici la plus agréable, la plus propice, la plus animée. Immédiatement après les premiers jours de pluie, la terre se couvre de liliacées, dont l'aspect charme l'œil, et qui remplissent l'atmosphère d'exhalaisons balsamiques. Lorsqu'elles disparaissent, on voit naître une multitude d'autres plantes et d'autres fleurs également belles, également riches en couleurs et en parfums. Dans les jours les plus froids, on n'aperçoit jamais de la gelée ou de la glace, excepté sur les cîmes des montagnes. La neige et la gelée blanche sont si rares, qu'on les regarde comme des phénoménes. C'est pendant cette saison que le soleil répand les influences les plus salutaires; sa présence anime et féconde la nature; on peut s'abandonner à sa chaleur bienfaisante, et l'on ne craint pas ses rayons comme dans les jours de l'été. Mais pendant cette saison même, qui dure sans interruption depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre, l'ardeur du jour est compensée par la fraîcheur de la nuit, qui est aussi agréable que salutaire, et dont on jouit sans être exposé aux effets dangereux de l'air du soir dans les régions de la zône ardente. En même tems, le ciel est toujours pur et serein; pendant la nuit, les étoiles y brillent avec un éclat et une majesté qui étonnent le regard et produisent sur l'ame l'impression la plus profonde. Sous ce beau ciel tous les arts pourraient naître et se perfectionner, tous les talens pourraient fleurir, et les annales de l'histoire en fournissent la preuve. D'illustres romains passèrent jadis dans cette contrée pour s'y livrer à l'étude et à la méditation. Ce fut là que se développa l'imagination brillante et l'ame sensible de saint Augustin, dont les ouvrages sont placés à juste titre parmi les plus beaux monumens de l'éloquence chrétienne. Long-tems l'architecture, la peinture, la sculpture transportée par les Grecs et les Romains, produisirent des chefs-d'œuvre, et dans plusieurs endroits on trouve encore des débris de colonnes, d'aquéducs, de temples, des vases et des médailles. Les Vandales de Genséric arrivèrent du

fond du nord ; ils brûlèrent les villes, ravagèrent les campagnes, et renversèrent les monumens. Les arts disparurent d'une terre qu'ils avaient chérie ; cependant ils furent rappelés par les Arabes pendant les premiers siècles de leur domination. L'industrie, le commerce se rétablirent, et en même tems se formèrent des villes, des écoles, des institutions littéraires ; les poëtes, les astronomes, les médecins, furent protégés par les princes et appelés à leur cour. Mais des révolutions sanglantes ramenèrent la barbarie, et firent triompher un despotisme oppressif qui mit un terme à tous ces efforts généreux, à tous ces nobles travaux que provoquait une nature propice, et qui sont par-tout la gloire de l'humanité.

Les arts les plus simples, les plus nécessaires, sont retournés dans l'enfance. Malgré la fécondité naturelle du sol, malgré les heureuses influences du climat, l'agriculture n'a fait aucun progrès depuis plusieurs siècles. L'existence du laboureur n'est protégée par aucune loi ; sa peine et ses efforts sont mis à contribution sans retenue et sans ménagement par une multitude de despotes avides ; depuis le chef suprême jusqu'au moindre préposé, ils exercent tous sur le peuple une volonté arbitraire, qui ne respecte aucun frein. Pour échapper à leur cupidité, le laboureur ne cherche à se procurer que le simple nécessaire, et s'il gagne quelque chose au-delà, il l'enfouit pour ne pas exciter l'avidité de ses maîtres. Son travail consiste à semer et à recueillir les grains les plus essentiels pour sa subsistance, le froment, l'orge, le maïs, le millet et les pois. Les semences sont confiées à la terre au mois de novembre ou de décembre, et la récolte a lieu en mai ou en juin. La préparation qu'on donne à la terre se borne à la gratter légèrement avec une mauvaise charrue, et malgré cette méthode imparfaite on récolte le vingtième et le trentième grain. On n'emploie d'autre engrais que celui que laissent les troupeaux en pâturant. Ceux qui demeurent près des broussailles et des bois ont une autre manière d'exploiter et de fertiliser le sol. A-peu-près un mois avant que

les pluies commencent ils mettent le feu aux arbres et laissent la flamme passer sur l'étendue de terrain dont ils se proposent de tirer parti. Le terrain ensemencé après cette opération, qui produit une cendre abondante, est très-fertile pendant quelques années, mais il s'appauvrit et se dessèche à la longue, si les engrais ne lui donnent de nouvelles forces. Ce procédé est assez naturel dans un pays où la population n'est point proportionnée à l'étendue du sol, et dont une partie des habitans conserve les mœurs des nomades. L'arabe, qui habite sous la tente, ne songe pas à un établissement fixe et permanent. Il brûle les buissons et les arbres aussi long-tems qu'il en trouve dans son voisinage; il déloge ensuite pour chercher une autre habitation et un autre terrain, et pour reprendre la même méthode de culture. On peut donc supposer qu'il n'y a de cultivé dans le même tems qu'un tiers environ de tout le pays. Il est facile de calculer combien ce pays pourrait gagner en population et en produits, s'il était cultivé d'une autre manière (2).

Le terrain productif ordinaire est en partie argileux, en partie sablonneux. L'argile est quelquefois si fortement mêlée d'ocre rouge, que la couleur se communique aux productions. C'est ce qu'on observe sur-tout dans une partie de la province d'Abda, non-loin de Saffy. Cette contrée

---

(2) La méthode des habitans du pays de Maroc indiqué ici, se pratique également encore dans le nord de l'Europe, et sur-tout en Finlande, ainsi que dans la Suède septentrionale, où une partie considérable du sol est couverte d'épaisses forêts. On met le feu à des espaces de plusieurs lieues, et la contrée entière semble être en flammes. C'est un spectacle aussi nouveau que surprenant pour le voyageur étranger qui en est témoin sur sa route. Le terrain ainsi préparé pour recevoir les grains, est abandonné au bout de deux ou trois années; on n'y voit alors que des troncs d'arbres épars parmi des pierres et des mousses; des arbres nains, des fraisiers, des fougères y naissent ensuite, et au bout d'un laps de tems plus considérable, il se change en pâturages, où il est défriché en champs labourables,

est appelée pour cette raison le pays rouge; toutes les productions qui en viennent sont reconnaissables à une couleur rougeâtre qui leur est particulière ; la cire, la gomme, la laine en sont imprégnées ; la laine l'est au point qu'elle en conserve des traces malgré toutes les préparations auxquelles elle est soumise avant d'être fabriquée. On reconnaît les habitans de la province à leur *haïk*, dont le blanc tire toujours sur le rouge.

Dans les provinces septentrionales, les forêts présentent des chênes liéges, des chênes verts, et une espèce de sapin qui fournit du bois de construction, et sur-tout des planches remarquables par l'odeur de cèdre qu'elles exhalent. Au midi, les bois se composent de l'argan de Maroc, de l'acacia, du thuja; près de Tafilet, Suz, et dans tous les districts méridionaux, les dattiers forment des bois étendus et portent des fruits. Au nord on les plante, mais ils produisent rarement. Les buissons sont généralement plus communs que les bois proprement dits; on y remarque la bruyère, l'alaterne, l'arbousier, le genêt, le pistachier. Sur les bords des rivières croît le laurier rose, et parmi les débris des maisons, à côté des vieux murs, se montre l'humble palmette.

Aux environs de Méquinez (3) et de Fez, on cultive le

---

qui donnent des récoltes annuelles et régulières. Tel a été à-peu-près dans tous les pays le berceau de l'agriculture. En Suède, cette manière d'exploiter le sol est appelée *swedia*, et le terrain ainsi préparé *swedieland;* on a conjecturé sans invraisemblance que c'est delà qu'est venu le nom de Suède, *suetia*, en suédois moderne, *suea*, et en suédois plus ancien, *switiod*, tout ce pays ayant été couvert long-tems de forêts très-épaisses, et les pierres, les rochers, dont une grande partie du sol est remplie, ayant rendu la culture régulière plus difficile et plus tardive.

(3) Cette ville est maintenant la résidence du roi de Maroc ; on y compte environ dix mille ames ; elle est située dans une belle plaine, est entourée de jardins, et construite avec assez de régularité. Le château du prince touche à la ville, et à peu de distance est un bois d'oliviers, gardé avec beaucoup de soin et de vigilance pour l'usage de la cour.

tabac. Les feuilles sont répandues dans les autres provinces par le commerce, et l'on en a fait du tabac à fumer et du tabac en poudre. Le chanvre est cultivé dans plusieurs jardins; on en recueille les racines, qu'on sèche et prépare pour être employées comme le tabac; elles ont une qualité enivrante, et produisent les mêmes effets que l'opium ou les boissons spiritueuses. Les Maures cherchent à remplacer ainsi l'usage du vin, qui leur est interdit par la loi de Mahomet. Parmi les fruits sauvages, on observe les jujubes, les câpres, et plusieurs autres d'un usage général. L'olivier croît également sauvage en beaucoup d'endroits, mais pour avoir de meilleure huile on le cultive dans les districts méridionaux.

Rien de plus riche, de plus agréable à l'œil, que les jardins des Maures qui ont une sorte d'aisance. Ces jardins sont entourés de haies vives, que forment des cactiers et des agaves américaines, qui les uns et les autres supportent l'hiver du pays. On y voit des palmiers, des orangers, des figuiers, des amendiers, des grenadiers, des citronniers, plus rarement des abricotiers, des pêchers. En même tems y croissent en abondance toutes les espèces de melons et de concombres, les tomates, les artichauds et les oignons de la meilleure qualité. On aperçoit très-rarement des poiriers, des pommiers, des cerisiers, et ceux qui sont épars çà et là entre les autres arbres ont peu d'élévation et de vigueur. Les jardins sont ordinairement disposés en terrasses et présentent de tous côtés des aspects pittoresques. On est sur-tout frappé de la beauté de ceux que les consuls des pays de l'Europe, en relation avec le royaume de Maroc, ont créés dans les environs des villes où ils résident. Les environs de Tanger se distinguent sous ce rapport, et tous les voyageurs qui abordent dans cette ville sont enchantés de la beauté des sites, de la richesse et de la variété des productions qu'offrent à leurs regards les jardins des consuls de Danemarck, de Suède et d'Angleterre. Placés sous l'ombrage des palmiers, entourés de

fleurs balsamiques et des fruits les plus précieux, ils découvrent d'un côté des campagnes riantes, des guérêts fertiles, de l'autre, la mer qui sépare l'Europe de l'Afrique, et qui est le théâtre de l'activité commerçante des peuples du midi et du nord. M. Agrel, consul de Suède, à fait faire aux environs de Tanger, l'ancienne *Tingis*, des fouilles intéressantes; il a trouvé des urnes funéraires, des vases, des coupes, des bracelets et des médailles romaines; après avoir parcouru l'intérieur du pays, il a rédigé la relation de ses voyages; une partie de cette relation a déjà paru en Suède; l'auteur qui était à Paris il y a quelque tems, nous a communiqué qu'il allait faire paraître la suite, aussitôt que d'autres occupations, auxquelles il a été appelé, lui en laisseraient le loisir.

J. P. CATTEAU CALLEVILLE.

VARIÉTÉS.

CORRESPONDANCE. — ANECDOTES. — DÉCOUVERTES, ETC.

MONSIEUR, nous avons l'honneur de vous soumettre deux petites pièces orientales que nous avons traduites, l'une de l'Arabe, l'autre du Persan. Depuis plusieurs années, nous nous sommes livrés à l'étude de ces langues, sous MM. Sylvestre de Sacy, et Langlès; jeunes encore, nous espérons que vous accueillerez avec indulgence les faibles essais que nous osons vous présenter.

Si nous sommes assez heureux pour qu'ils puissent obtenir votre approbation, et que vous les jugiez dignes de l'impression, nous vous prions de vouloir bien les insérer dans votre Mercure, en même tems.

Nous sommes, etc., vos très-humbles serviteurs.

DUVAL-DESTAINS, GRANGERET DE LAGRANGE.

Paris, ce 15 mars 1813.

LE PRINTEMS (1),

(Traduit de l'Arabe, par DUVAL-DESTAINS.)

LE printems renaît, et déjà par sa douce influence, le narcisse et l'anémone, nouvellement épanouis, étalent à l'envie leurs séduisantes couleurs; ici, lorsque l'œil pourpré de la grenade se réfléchit dans le ruisseau, l'onde fugitive semble rougir de honte; là, le soleil, paré de tous ses rayons, lance des gerbes d'or sur le miroir d'un lac majestueux, le ciel jette sur la terre vivifiée un sourire de tendresse : tel qu'un époux magnifique (2), il verse

---

(1) Le texte de cette pièce, ainsi que de la suivante, sera gravé dans un petit recueil de poésies orientales, qui paraîtra incessamment, avec la traduction française.

(2) Allusion à la coutume qu'ont les Orientaux lorsqu'ils se marient, de verser sur la tête de leurs épouses, des perles, des diamans, des pièces d'or et d'argent, selon leur richesse ou leur générosité.

avec profusion sur la tête de sa bien-aimée les pierreries des ondées bienfaisantes. Alors mille plantes printanières croissent de toutes parts, et des perles liquides tremblent suspendues à leurs feuilles délicates. Le volage zéphir qui vient de cajoler la fleur, court, riche de parfums, dévoiler en tous lieux le secret qu'elle lui avait confié. Il frémit doucement, et nous envoie ces suaves odeurs qu'il a dérobées aux cassolettes des parterres; et de quelle volupté nos yeux ne sont-ils pas énivrés lorsqu'ils voyent dans le calice de l'anémone ces petits grains de musc qui se confondent avec l'écarlate de ses feuilles. Tout revit, et l'aimable printems rend à la prairie sa robe de verdure.

SADY S'ADRESSANT A LA DIVINITÉ.

(Traduit du Persan, par *Grangeret de Lagrange.*)

SEIGNEUR ! quelle bonne œuvre pourrait provenir de nous si tu n'exauçais nos prières? daigne, par un effet de ta puissance et de ta bonté, ne pas détourner de dessus nous les regards de ta miséricorde.

Je te dévoile mes secrètes douleurs, parce que tu es un maître clément; mais que te dirai-je, puisque tu connais les pensées les plus cachées de nos cœurs.

Toutes les créatures de ce monde sont vouées à un trépas inévitable; et toi, Dieu puissant! tu es cet être vivant qui n'est j'amais mort et qui ne mourra jamais.

Créateur de tous les êtres, tu allumes le flambeau des astres, tu nous dispenses la nourriture, et tu suspends à la voûte des cieux le soleil resplendissant.

O Sady ! le souverain des mondes est un Dieu fort, et toi, tu es faible, tu es pauvre, aie donc les vertus du pauvre; tu es religieux, mène donc la vie sainte et pure du religieux.

Lettre sur le commerce des Anglais avec la Chine (1).

(Monthly magazine, august 1812.)

Monsieur, le privilège de la Compagnie des Indes, pour le commerce avec l'Orient, expire en 1814, et rien n'est oublié pour obtenir du gouvernement que la charte de la Compagnie soit renouvellée, malgré le grand intérêt que les négocians en particulier, et le public comme consommateur, ont qu'elle ne le soit pas. Tout est mis en usage par les gros actionnaires, par les directeurs, par les fournisseurs, par les agens de tout grade de la Compagnie, pour égarer l'opinion du public et du gouvernement, et pour faire durer un privilège qui leur est si profitable. Mais la vérité et l'intérêt général ont leurs droits aussi, qui méritent encore mieux d'être écoutés.

Il est constant que les exportations pour l'Inde et la Chine ont constamment augmenté chaque année, et sont maintenant devenus d'une haute importance. Les négocians qui veulent faire ce commerce, sont néanmoins obligés de passer encore par les mains de la Compagnie, et sont rançonnés par elle. La Compagnie obligée de soutenir un établissement commercial immense et compliqué, et forcée par la nature des navires qu'elle employe, de payer des frets énormes, est surchargée de dépenses telles que les bénéfices d'un commerce-monopole ne suffisent pas pour les couvrir, quoique ce monopole nous fasse payer, comme consommateurs, les denrées de l'Orient le double de leur valeur naturelle. Il faut donc que les dépenses et le dividende des actionnaires soient payés

---

(1) Nous avons cru devoir insérer cette lettre, qui renferme des particularités peu connues en France, sur le commerce actuel de l'Angleterre, et qui est d'autant moins suspecte, que le dessein de l'auteur est de se plaindre des privilèges de la Compagine des Indes.

par les négocians, qui ne pouvant librement communiquer avec l'Orient, sont forcés de la prendre pour intermédiaire.

La Compagnie dit que si tout Anglais était libre d'aller trafiquer en Chine, leur imprudence nous brouillerait avec les Chinois, nation jalouse et vindicative. Mais il s'est passé vingt-cinq ans depuis que les Américains des Etats-Unis se sont avanturés à aller à la Chine, où chaque année leur commerce est devenu plus avantageux, et je n'ai pas ouï-dire que jusqu'à ce moment les Chinois se soient montrés jaloux et vindicatifs envers eux, ni que les Américans aient commis des désordres, et cependant on ne dira pas que les Américains sont accoutumés à une police et à un joug sévère. La vrai raison de cette conduite circonspecte et paisible est que, malgré que trente navires américains soient généralement en chargement à Whampoa, cette nation n'y offre que des individus qui sentent qu'ils n'ont d'autre protecteur que leur bonne conduite.

Il n'en est pas de même des équipages de la Compagnie. J'étais à Canton, en 1812, et j'ai vu de fréquentes batteries entre les matelots de la compagnie et la populace chinoise. On avait coutume d'envoyer tour-à-tour une centaine d'hommes à la fois à terre, pour y prendre un jour de récréation; mais presque toujours, avant la fin de la journée, les fumées du *samtchu* (espèce d'eau-de-vie de riz), et la confiance dans leur nombre et dans la protection de leurs nombreux et grands navires, les excitaient à insulter les indigènes et à se faire des querelles; et dans ces occasions, s'il y avait en général peu de sang répandu, il ne faut l'attribuer qu'à la justice équitable mais ferme du pays, dont le principe, bien connu de nos matelots, est une rigoureuse application de la loi du talion.

Le gouvernement chinois est obligé envers les anglais à une conduite d'autant plus rigoureuse, qu'il redoute plus un nombre de deux mille Anglais, matelots ou em-

ployés de la Compagnie, qui se trouvent souvent à Canton, soumis aux mêmes chefs. Il n'ignore pas que depuis les agrandissemens de la Compagnie dans l'Inde, elle a des avant-postes presqu'aux portes de la Chine, et il n'a jamais voulu souffrir qu'elle mît une garnison à Macao.

Je ne doute pas que la conduite des Anglais ne fût meilleure, et la police mieux entretenue parmi eux, et avec moins d'inquiétude de la part des Chinois, si nous avions seulement à Canton, un simple consul investi du pouvoir de maintenir la police parmi les Anglais, qui n'auraient plus d'autres liens entr'eux que d'être compatriotes et de s'occuper chacun de leurs affaires.

Le commerce avec la Chine une fois libre, deviendra pour nous le plus important de tout l'Orient. On sait que la population de cet empire est immense; dans les provinces septentrionales, les hivers sont si froids que non-seulement les draperies, mais les fourrures composent les vêtemens des classes mitoyennes et riches. A Canton même, la température est si variable durant la mauvaise saison, que les étoffes anglaises de laine sont portées par les mêmes classes, sur-tout le matin et le soir. Nos exportations pour ce pays ont constamment et progressivement augmenté. Outre les articles communs en plomb, en fer, en cuivre et en fer-blanc, dont la quantité est déjà immense, nous y envoyons beaucoup d'étoffes de laines légères ou drapées, des bijouteries, des horloges, des pendules, et des montres de grand prix. Le costume et les habitudes des Chinois n'admettent à la vérité ni nos soieries, ni notre linge, ni nos souliers, ni nos bottes; et cependant je me souviens d'avoir fait des emplettes à Canton, dans une boutique très-bien assortie de tous ces articles, et tenue par un ancien employé de la Compagnie. Les seuls Européens et Américains qui se trouvaient en ce pays suffisaient pour faire prospérer un très-gros commerce de tous ces objets, dont jamais aucun indigène ne fait usage. Il y a des magasins de tous les vins et de toutes les liqueurs de l'Europe.

Mon opinion est que les revenus du fisc augmenteraient beaucoup par les suites d'un commerce libre avec la Chine, et cela sans aucune augmentation dans les droits de douane. Le commerce, par l'intermédiaire de la Compagnie, est tellement dispendieux que, dans nos boutiques de Londres, nous payons le thé hyson, première qualité, quatorze shillings (1), tandis que la même qualité se vend en boutique dans toutes les villes de la Confédération américaine cinq shillings (2), quoique cette marchandise ait mille lieues de plus a faire. Les qualités moindres sont à bien meilleur marché. Et comme l'Angleterre, quoiqu'en guerre, traverse tous les Océans sans payer plus d'assurances que les navires neutres, le bon marché de la denrée en augmenterait considérablement la consommation. Le fisc y trouverait son compte, et les jouissances du peuple en seraient fort accrues.

Les principaux articles d'exportation de la Chine, sont les soiries écrues ou manufacturées, le thé, la porcelaine, les nankins et le sucre. De ce dernier article, l'Europe entière pourrait être abondamment approvisionnée par les seuls marchés de Canton, de Batavia et de Calcutta, à un prix moindre de moitié que le prix du sucre aux Antilles. L'abominable système qui porte des Africains dans les îles pour y cultiver un sol homicide cesserait tout-à-fait, si les nations entendaient mieux leur intérêt; et cela arrivera tôt ou tard.

Libres d'entraves et de monopoles, les Américains commencent à nous supplanter dans le commerce du continent. Il nous ont déjà enlevé complètement le commerce des fourrures qui se faisait entre la côte du nord-ouest de l'Amérique et la Chine. Il est vrai que les lainages et les quincailleries nécessaires pour se procurer

---

(1) Plus de 16 fr. de France qu'il faut réduire à 12 fr., à cause de la dépréciation de leur papier monnaie.

(2) Six francs.

les fourrures sont achetées de nous, mais c'est tout. Les négocians anglais ne peuvent participer à ce commerce. Ils seraient obligés de passer par les mains des agens de la Compagnie à Canton, pour vendre leurs fourrures, et n'auraient pas la permission de transporter et vendre leurs retours en Angleterre. Les Américains, au contraire, changent leurs fourures en denrées chinoises, dont ils approvisionnent leurs propres marchés et ceux de l'Europe.

Que si l'Océan était laissé libre à l'industrie anglaise, ce serait pour nous un vaste champ abondant en riches récoltes. Telles sont nos relations avec l'Espagne et l'Amérique espagnole, que nous ne tarderions pas à les approvisionner d'objets manufacturés depuis Valdivia jusqu'à Saint-François. Avec les dollars que nous en recevrions en échange de nos produits; avec les fourrures que nous obtiendrions en échange de nos étoffes de laine et de nos quincailleries; avec les bois de sandal et autres bois précieux d'Amérique; avec les perles de la mer du Sud, nous acheterions à Canton, toutes les valeurs immenses que ce marché fournit à l'Europe.

Ces aperçus sont le fruit de l'expérience, et valent bien d'être mis sous les yeux du public.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Arithmétique politique.

Voici le résultat sommaire, authentique, du dernier dénombrement fait en Angleterre, en 1811, par ordre du parlement, et dont les tableaux ont été distribués à chacun de ses membres. Il n'est ici question que de la Grande-Bretagne qui comprend, comme on sait, l'Angleterre proprement dite, l'Ecosse et le pays de Galles, mais non pas l'Irlande.

Nombre des maisons habitées.		2,101,597
Nombre des familles qui occupent ces maisons.		2,544,215
Maisons qu'on est en train de bâtir et qui ne sont pas encore occupées.		18,548
Nombre des familles principalement employées à l'agriculture.		895,998
Nombre de celles qui s'occupent au commerce, aux arts et métiers.		1,129,049
Nombre des personnes mâles. .	5,693,587	6,334,087
Mâles employés dans l'armée et la marine.	640,500	
Nombre des personnes femelles.		6,262,716
Total des mâles et des femelles.		12,596,803

Ce tableau peut fournir les observations suivantes.

1°. Les quatre cinquièmes pour le moins des familles habitent seules dans leur maison.

2°. Le nombre des maisons qu'on bâtit, et qui, sans être occupées encore, doivent l'être (car on ne ferait pas les frais de les bâtir sans la perspective très-probable de les louer ou de les habiter); ce nombre, dis-je, est au nombre total des maisons existantes comme 1 est à 113, c'est-à-dire que là où il y a 113 maisons existantes on en bâtit une.

Si l'on admet, d'après Arthur Young, que le nombre des maisons nouvelles est la mesure des progrès de la prospérité d'un pays quelconque, et si l'on suppose que l'une dans l'autre chaque maison n'est complètement terminée qu'au bout de l'année entière, on pourrait croire que la richesse de la Grande-Bretagne augmente de $\frac{1}{113}$ tous les ans; mais on ne peut admettre ce résultat avant de savoir combien, chaque année, il y a de maisons détruites sans être réédifiées, et si les réédifications ne sont pas comprises dans le nombre des maisons qu'on bâtit porté au tableau, ce que nous ne savons pas.

3°. On voit, dans ce tableau, que le nombre des personnes qui vivent de l'agriculture est inférieur à celui des personnes qui vivent des autres arts, dans la proportion

de 9 à 11 à-peu-près; et que c'est (à très-peu de chose près) le tiers de la population totale, qui s'occupe de travaux agricoles. Ce résultat est assez curieux. Les économistes français du dernier siècle estimaient qu'un pays pouvait en général nourrir sa population agricole et encore un pareil nombre par dé-là. Ceci prouve qu'un pays peut en nourrir encore deux fois autant. Il est vrai que le commerce y fait entrer des denrées alimentaires; mais on a des raisons de croire que ce qui entre jusqu'à présent de cette manière dans la Grande-Bretagne, est encore dans une fort petite proportion avec la totalité des alimens consommés dans le même pays.

4°. Enfin ce tableau nous fournit l'observation suivante: c'est que si le nombre des familles qui s'occupent d'agriculture ajouté au nombre de celles qui cultivent tous les autres genres d'industrie présentent un total de 2,025,047, et si le nombre total des familles est de 2,544,215, il y a par conséquent 519,168 familles qui vivent uniquement du revenu de leurs terres et de leurs capitaux, ou sur les reveuus réels des autres, comme les familles des fonctionnaires publics, civils, militaires ou religieux.

JEAN-BAPTISTE SAY.

Gazette Littéraire.

TURQUIE.

Césarée en Cappadoce. — Il existe ici, depuis quinze ans, un grand collége grec, où l'on enseigne la philosophie, l'histoire, la géographie, le grec ancien, le grec moderne, le français, etc. On sait que les chrétiens de Cappadoce, après avoir perdu leur langue naturelle, qui était celle des Grecs, tombèrent dans la barbarie, et que pendant plusieurs siècles, ils n'ont parlé que le turc. Les prêtres mêmes ne célébraient la messe qu'en langue turque ! Mais depuis que notre archevêque, homme très-savant et vrai patriote, a engagé les chrétiens de son diocèse à établir des écoles grecques dans presque tous les cantons et toutes les villes, et particulièrement dans Césarée, lieu de sa résidence, le grec moderne est devenu langue dominante, et on le parle déjà dans toute sa pureté. Le directeur du grand collége de Césarée est un ecclésiastique fort instruit, qui jouit par ses vertus et ses talens d'une estime générale. Le patriarche de Constantinople protège nos écoles de la manière la plus généreuse. Les ouvrages de Saint-Basile, notre patron, ne sont plus des énigmes pour les ecclésiastiques de Cappadoce. Les bonnes études ont, en fort peu de tems, adouci nos mœurs et éclairé notre raison.

Smyrne. — Il vient de s'établir dans cette ville une Société grecque d'encouragement pour les sciences et les arts, composée de savans distingués, et d'un grand nombre de riches négocians. On assure que les fonds de cette Société sont déjà considérables. Son but est de faire imprimer, à ses frais, les ouvrages les plus importans, et de propager ainsi les lumières dans toute la Grèce. A

peine s'est-elle établie, qu'il a paru une traduction en grec moderne de la fameuse Grammaire de Buttmann, professeur de littérature grecque en Allemagne, et une Rhétorique complète, d'après les rhéteurs anciens et modernes. Ces deux excellens ouvrages ont été imprimés à Vienne, sous la direction du savant et laborieux Alexandre Basili. On en est redevable aux frères Oikonomos, tous deux professeurs de premier ordre au collége grec de Smyrne, et à la Société d'encouragement qui a fourni les fonds nécessaires pour les frais de l'impression.

Plusieurs membres de cette Société s'occupent déjà d'une Histoire universelle, dont le premier volume va paraître. Nous donnons tous ces détails, dans la persuasion que les amis de la Grèce littéraire les apprendront avec satisfaction.

(*Extrait d'une lettre de Smyrne.*)

CYDONIE. — Le savant père Benjamin, de Lesbos, ci-devant professeur des sciences physiques et mathématiques dans notre collége, a composé depuis long-tems un grand Traité de Physique en plusieurs volumes, qu'il se propose de faire imprimer à Venise. Cet homme vénérable, le premier qui nous a apporté la physique expérimentale, est aujourd'hui le plus célèbre physicien de la Gréce. Il a parcouru, pour son instruction, une grande partie de l'Europe savante. Il est, comme on sait, ancien élève de l'Ecole polytechnique de Paris. Le grand archevêque d'Ephèse, Dionysios Kalliarchis, a toujours donné au père Benjamin les marques de l'amitié la plus sincère et la plus respectueuse, et, de plus, il continue de protéger les élèves de cet excellent professeur.

(*Extrait d'*Ἑρμῆς ὁ λόγιος.)

ATHÈNES. — Lord Megs a fait faire des fouilles dans les environs d'Athènes qui ont produit, dans l'espace de six semaines, près de 1300 petits vases peints de différentes couleurs, trouvés dans un caveau souterrain.

ITALIE.

MILAN. — M. le chevalier Lamberti travaille depuis long-tems à un ouvrage de critique intitulé : *Illustrazioni omeriche*, ou Eclaircissemens sur Homère. Le mérite connu de cet habile philologue, nous fait présumer d'avance, que son travail sur le père de la poésie sera accueilli par tous les Hellénistes.

PISE. — M. Petroutzopoulo, savant grec de Leucade, s'occupe, depuis deux ans, d'un grand ouvrage sur l'histoire et les antiquités de cette île, si fameuse chez les anciens. M. Petroutzopoulo possède un riche cabinet de médailles leucadiennes. Il a aussi copié fidèlement toutes les inscriptions anciennes que l'on trouve dans sa patrie. On ne peut trop louer le zèle infatigable de cet homme aussi éclairé que modeste, qui sacrifie une grande partie de sa fortune, pour donner au public une histoire complette de son pays. Le premier volume de cet important ouvrage paraîtra très-incessamment.

ALLEMAGNE.

NÉCROLOGIE — L'Allemagne vient de perdre encore un de ses savans distingués, M. Erhard (Chrétien Daniel), né à Dresde, le 6 février 1759, mort le 17 février 1813 à Leipsick, où il était professeur de droit criminel. Il était en même tems conseiller du tribunal suprême de Saxe.

La perte de M. Erhard a excité les plus vifs regrets. Il fut également honoré comme jurisconsulte, comme magistrat, et comme auteur, traducteur ou éditeur de plusieurs ouvrages importans. Les principaux sont :

Le *Droit criminel de Saxe*. — La traduction en allemand du *Traité sur les lois pénales*, de M. le sénateur Pastoret. — Les *Considérations sur la législation de Léopold* en Toscane. — La *Critique du Code prussien*. — La traduction en allemand du *Code Napoléon*.

M. Erhard a aussi bien mérité de l'Université de Leipsick, et par le talent qu'il y montra comme professeur, et par le zèle avec lequel il contribua toujours à l'éclat et à l'augmentation de cet établissement. Elle se souviendra long-tems, avec reconnaissance, de tout ce qu'il fit pour elle, pendant qu'il en était le chef ou le recteur. Ce fut à lui principalement qu'elle dût la protection spéciale que S. M. l'Empereur des Français daigna lui accorder, en 1806. Il eût aussi l'honneur de présenter à S. M., à Erfurt, en 1808, sa traduction du *Code Napoléon*, et il en reçut des témoignages de satisfaction.

M. Erhard est encore le fondateur du Journal Littéraire de Leipsick, et de la Société pour les sciences relatives à l'administration. Ses leçons sur le droit criminel, sur la théorie de la législation, sur les connaissances, particulièrement nécessaires aux jeunes magistrats, attiraient un grand concours d'auditeurs, et il y joignait, volontairement chez lui, des conférences auxquelles venaient assister beaucoup de personnes plus instruites que des élèves; les étrangers distingués par leurs talens et par leur rang se faisaient quelquefois un plaisir d'y être admis.

(*Extrait du Morgenblatt.*)

VIENNE. — Une nouvelle feuille périodique intitulée : *Journal littéraire de Vienne*, a commencé en janvier dernier. La rédaction est divisée en plusieurs branches et confiée à des personnes connues par leurs talens. La *théologie* sera rédigée par M. le chanoine de Natter; la *chirurgie* par M. le docteur Rust, premier chirurgien de l'hospice général de Vienne; la *philosophie* par M. Frédéric Schlegel; l'*histoire* par M. de Hormayer; la *philologie* par M. Copetar, secrétaire à la bibliothèque impériale; la *littérature orientale* par M. de Hammer; la *géographie*, la *topographie* et les *voyages*, par M. Nizius; la *politique et l'économie politique*, par M. Adam Müller, et les *belles lettres* par M. Mathaeus de Collin.

— M. Koerner a été nommé poëte du théâtre de la cour à Vienne, avec un traitement de 1500 florins.

—Parmi les nouvelles pièces données sur le théâtre de Vienne, on distingue la tragédie de *Germanicus*, par madame Caroline Pichler, et une autre intitulée *Annibal*, par M. de Rothkirch, dont quelques scènes ont été insérées dans le Musée allemand de Fr. Schlegel.

Une autre tragédie en cinq actes, intitulée *Giafar*, ou *la Chute des Barmécides*, va être représentée incessamment, accompagnée d'un prologue de M. de Hammer.

—On prépare une édition complète des Œuvres de madame Caroline Pichler. Les trois premiers volumes qui en ont paru contiennent le roman d'*Agathocle*, qui a été traduit en français par madame de Montolieu.

—L'archiduc Jean a proposé un prix de soixante ducats et un *accessit* de dix pour la question suivante: « *Donner la Géographie de l'Autriche intérieure*, depuis l'an 800 jusqu'à la cession de la Styrie à Léopold duc d'Autriche. On aura égard à l'extension successive des pays et à la généalogie des Ottocars. » Les Mémoires devront être adressés directement à l'archiduc Jean, avant le 1er novembre 1813. Dans le cas où aucun Mémoire ne serait jugé digne du prix, on accordera à chacun des deux meilleurs trente ducats, et le concours sera de nouveau prorogé.

—M. L. A. Hesse, vient de traduire en allemand *le Glaneur* de M. A. Jay, qu'il fait imprimer dans ce moment à Vienne. Le public français sera sans doute curieux de connaître la manière dont il a été jugé par nos voisins les allemands. Voici ce qu'en a dit un de leurs Journaux littéraires le plus accrédité (*Journal littéraire de Leipsick*) :

« *Le Glaneur* de M. Jay est une production estimable ; » c'est un ouvrage bien pensé et bien écrit, le style de » l'auteur, sa manière de raisonner, la clarté et la pré- » cision qui règnent dans ses idées, indiquent suffisamment » que M. Jay a pris des bons modèles pour guides, qu'il a » formé son goût en étudiant (*Dast er durch dast studium* » *seinem geschmack gabildet habe.*) »

Bavière. — *Munich*. — L'établissement lithographique de Munich continue de publier par livraisons, les dessins des meilleurs maîtres. On a trouvé le moyen de les copier sur la pierre, au point qu'il est fort difficile de trouver quelque différence entre l'original et les estampes. On tire ensuite sur cette pierre autant d'épreuves que l'on veut.

Etats-Unis. — En juillet dernier, le nombre des gazettes publiées dans les Etats-Unis était de 364, dont 158 étaient dans le sens républicain, et 157 du parti fédéral. De ces gazettes, huit étaient imprimées en langue allemande, cinq en français, deux en espagnol, le reste en anglais. Neuf de ces journaux seulement existaient dès avant la révolution américaine.

Le nombre des gazettes en Angleterre n'était pas si considérable, puisqu'à la même époque il n'allait, pour toute l'Angleterre, qu'à 198, dont 54 publiées à Londres.

Angleterre. — M. Arthur Young, si connu par ses nombreux écrits sur l'agriculture, et par ses voyages en France et en Italie, a été frappé d'une cécité absolue.

Hollande. — M. de Siegenbek a publié le premier cahier d'un ouvrage périodique hollandais, principalement consacré à la littérature et aux beaux-arts. Ce journal, qui paraît à Harlem sous le titre de *Musée de littérature et de beaux-arts*, offre dans son premier cahier plusieurs articles intéressans, entre autres un mémoire sur le chœur des Corinthiennes dans *la Médée* d'Euripide; un commentaire sur l'épisode *Nisus et Euryale*, et des morceaux sur *Laurent de Médicis*, *Bossuet* et *Lambert Fonkate*, ancien poëte hollandais.

Russie.—L'académie des sciences de Pétersbourg a proposé un prix de cent ducats pour la meilleure chronologie comparée, complète et rectifiée des auteurs Byzantins, depuis la fondation de Constantinople jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs.

Les mémoires écrits en langue latine, française, russe ou allemande peuvent être envoyés jusqu'à la fin de 1813.

MERCURE ÉTRANGER.

N° VI.

LANGUE PORTUGAISE.

ODE A NOITE (1).

DEOSA, que espálhas pela ethérea zona,
No mudo carro de évano brunido,
As sombras repousadas, os amores
De furtivo decòro;

Tu, que accompanhas com fiél escòlta,
Ao prazo dado, o amante impaciente,
E, c'o piedoso manto, encòbres roubos
De divinàes prazeres;

Que as doces leis de Vénus, de Cupido
(Almo recôbro da vivaz Natura)
Benigna estendes nos callados téctos,
Nos namorados bôsques:

Que pédes às estrellas máis propicias
Um frouxo rayo de modésto brilho,
Com que os rubis da bôcca, com que os lyrios
Do peito entre-vêr deixas.

Por tanto ouves os gratos murmurîos
Dos amantes ditosos, que redóbraô,
Em teu louvor, pelo macio amparo,
Que em tua sombra encontraô.

(1). Cette ode est extraite du Recueil de Poésies lyriques portugaises, de FRANCISCO MANOEL.

Ouves o som do trépido ribeiro,
Que inflammado dos meigos àys vizinhos,
Novo Alphéo, se appressura, namorado,
Apòz nova Arethusa.

Saô màis doces, de noite, e màis mimòsos
Os affagos de Amor. A luz patente
Do Sol constrange o gôsto, e sòlta ao Pejo
Mui reservadas rédeas.

E a Nympha, que òlha, pelo Céo luzîdo,
Aqui Léda, alli Io, alem Calixto,
E o cortejo de estrellas, com que as honra
Naô-deslembrado Jóve;

Que, como ella, nas sélvas, junto aos rios,
Outròra éssas estrellas se humanaraô;
E os troncos, como a élla, que a convidaô
C'o susurro das folhas;

Tòma a Léda, ou Calixto, por traslado,
Cérra ao Recato a rabujenta bôcca,
Co' a mesma maô, com que ameigàra a face
Do porfiado amante.

Noîte melhòr que o dia, quem naô te ama?
Quem naô vive màis brando, em teu regaço,
Despindo da alma, e dos cansados membros
O dia affadigado?

Tu dàs vida aos vergéis, com teu suave
Prolîfico lentôr; a curva Roza,
O Lyrio, a quem pendeu o Sol ardente,
Se érguem, e se re-toucaô.

As Penas, e os Cuidados, que os humanos
Coracoês remordiaô, como abròlhos;
As Ambiçoês, os perennàes Procéssos,
(Cruéis equuleos da alma!)

Ao vêr descer o Somno, que, a teu lado,
Vem reclinado no tardio coche,
E derramar, nos áres, o recreio
Do plàcido socêgo;

Affroxando os cordéis, jà manso e manso,
Des-càhem maô dos infernàes supplicios,
Que daô, antes da mòrte, aos imprudentes,
Que espanca-los naô ousaô:

Que, naô sabendo pôr Honras, Riquêzas
No merecido grào, saô desditosos,
Saô baldoês da Fortuna, saô Captivos
Do insolente Orgulho.

Vem estender, sobre o meu leito, oh Noite,
Com maô amiga, o manto do Socêgo,
Negado a câmas régias, e a bordadas
Cobértas oppressoras.

Vem consolar do acinte dos Destinos,
Das invéjas dos màos, o assiduo Vate,
Que trabalhou por ser aos seus proficuo,
Enfeitando a Virtude.
Tu, em teu seyo o tôma, e lhe refrésca
Com léve sôpro a frente, e a fàce roxa
Das chammas, que no sangue lhe ateiàra
Apollo enfurecido.
Vem, Noite amena, vem; traze comtigo
Os Sonhos agradaveis, que o Céo brando,
Por prémio guarda màis mimoso, às nòbres
Fadigas do Parnasso.

Vem spargir pelos olhos, pelos membros,
As maôs cheias, as languidas papoulas,
Que escolhêra Morpheo nas descuidadas
Ribanceiras do Léthes.

Que eu, com grinaldas, com festoês das flores,
Que ao teu surgir, despontaô do casûlo,
Sempre a Tigrato, em quanto alento a vida,
Cobrirei teus altares.

Traduction.

ODE A LA NUIT.

DÉESSE! qui, de ton char d'ébène, laisses tomber, à travers la zône éthérée, les Ombres, mères du repos, qui rendent moins sauvages les beautés pudiques;

Compagne fidelle, qui guides au rendez-vous juré l'amant impatient, et qui couvres de ton manteau compâtissant les doux larcins faits à la Volupté ;

Source vivifiante, où la Nature répare ses forces ! toi qui étends l'empire adoré de Vénus et de Cupidon et sur les paisibles toits et sur les bosquets amoureux ;

Qui empruntes aux étoiles propices l'éclat modeste de leurs faibles rayons, pour laisser entrevoir les rubis d'une bouche charmante et les lis d'un beau sein !

C'est pour prix de tant de bienfaits que tu entends les voix reconnaissantes des amans heureux, qui redoublent les concerts de tes louanges, sous l'abri délicieux qu'ils doivent à tes ombres ;

Que tu entends le murmure du fleuve aux vagues frémissantes, qu'enflamment les tendres soupirs d'un couple voisin, et qui, nouvel Alphée, se presse, brûlant d'amour, sur les pas d'une nouvelle Aréthuse.

C'est dans la nuit que les caresses de l'Amour sont et plus douces et plus pénétrantes. La lumière éclatante du Soleil captive le Plaisir ; elle rassure la Pudeur craintive et l'arme d'une réserve plus austère.

La nymphe, qui contemple dans les cieux étincelans la douce Io, la tendre Calixto, la divine Léda, et ce cortège d'étoiles que Jupiter reconnaissant se plut à immortaliser ;

Quand elle rappelle à sa pensée que jadis ces beaux astres s'humanisèrent dans les forêts, près des fleuves qu'ils habitaient et qu'elle est prête à céder, comme ces mêmes astres, séduite comme eux par la fraîcheur et le frémissement du feuillage qui l'invitent à aimer ;

Elle prend soudain Léda ou Calixto pour modèles, et ferme la bouche austère de la Sagesse avec la main dont elle vient de caresser le visage enflammé de son amant.

Qui ne t'aime, ô Nuit préférable au Jour ! Qui ne vit heureux, mille fois heureux dans ton sein ? Tu rends le calme à notre ame, et ranimes nos membres épuisés des fatigues du jour.

Ta fraîcheur suave et féconde donne la vie aux vergers ; la rose languissante et le lis, dont les rayons brûlans du Soleil font tristement pencher la tête, se relèvent et recouvrent leurs charmes.

Les douleurs, les soucis qui déchirent comme des roues, le cœur de l'homme ; l'ambition, les procès éternels, ces cruels bourreaux de nos ames tourmentées ;

A l'aspect du Sommeil qui, assis non-chalamment à tes côtés, sur ton char aux roues tardives, vient répandre dans les airs les délices du calme et de la sérénité,

S'affaiblissent insensiblement et suspendent les tortures infernales qu'ils donnent, avant la mort, aux imprudens qui n'ont point le courage de les repousser ;

Et qui ne sachant pas peser à leur juste mesure les Honneurs et les Richesses, deviennent les artisans de leur propre malheur, les jouets de la Fortune, les esclaves de l'Orgueil insolent.

O Nuit! que ta main amie vienne répandre sur mon lit un calme heureux, ce calme refusé à la couche somptueuse des Rois et aux couvertures brodées des Tyrans (1)!

Viens consoler des rigueurs du Destin et des traits de l'Envie le poëte studieux qui consacre ses veilles utiles à sa patrie, et se complut à parer la Vertu de nouveaux charmes!

Recueille-le dans ton sein! de ta douce haleine rafraîchis son visage et ses joues embrâsées des flammes qu'alluma dans son sein Apollon furieux!

Viens, viens, Nuit adorée! environne-le de cette troupe gracieuse de Songes, que le Ciel bienfaisant réserve comme la plus douce récompense, aux nobles fatigues du Parnasse!

Viens répandre à plaines mains sur ses yeux, sur ses membres fatigués, les pavôts langoureux que Morphée a cueillis sur les rives oublieuses du Léthé!

Et moi, plein de reconnaissance pour tes bienfaits, tant que durera ma vie, de ces fleurs (2) qui, à ton approche, rompent leurs calices, je tresserai des guirlandes, pour en parer tes autels.

Extraits de la vie de Dom JEAN DE CASTRO, *quatrième vice-roi des Indes; par* JACYNTO FREYRE D'ANDRADA.

L'AUTEUR florissait au 17e siècle, sous le règne de Jean IV, le fondateur de la Dynastie des Bragance, qui ravit aux Espagnols le trône de Portugal conquis par la politique de Philippe II.

Cette histoire du dernier des grands hommes qui illustrèrent, en Asie, le nom portugais, est considérée

---

(1) *Aux couvertures brodées des tyrans*. Les anciennes Chroniques portugaises rapportent d'un vice-roi des Indes, que le souvenir de ses actes tyranniques l'agitait tellement dans le silence de la nuit, qu'il lui était impossible de souffrir sur lui la plus légère couverture.

(2) *De ces fleurs*. Belles-de-nuit et autres fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit.

comme classique. Elle est conçue et écrite dans la belle manière des anciens, trop rarement imitée et à peine sentie par les historiens des tems modernes. Souvent c'est la pompe majestueuse de Tite-Live ; plus ordinairement l'élégante concision de Salluste : le style est noble, grave, austère même et d'une impétueuse rapidité. On y trouve sur-tout une couleur de mélancolie qui s'explique très-bien par les circonstances sous l'empire desquelles ce livre fut composé. Il servit de passe-tems et de consolation à Freyre d'Andrada dans la solitude profonde où il s'était refugié pour fuir la tyrannie espagnole, à cette époque fameuse où le duc de Bragance, dont il s'était déclaré le partisan dévoué, faisait ses premières armes contre les généraux castillans.

Andrada mourut à Lisbonne, en 1657, âgé de 60 ans seulement.

Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues. Le père *Francisco Maria del Rosso*, qui en a publié une élégante version latine, caractérise parfaitement l'auteur original :

« *Magni est apud lusitanos nominis..... Habet enim* » *in narrando non mediocrem jucunditatem et illabo-* » *ratum candorem : pressus est, et velox ut historicum* » *decet, quin tamen obscurus sit, vel supinus. Elegan-* » *tiam sectatur, sed non jejunam ; acumen, sed minimè* » *illiberale.* »

Pour mettre le lecteur à portée de bien juger du mérite d'Andrada et de connaître sa manière de narrer, qu'il me suffise de donner ici la traduction du passage qui a trait à l'expédition de Tunis, où le caractère farouche et entreprenant de Barberousse se trouve admirablement dessiné par l'Historien portugais.

« Le fameux Barberousse infestait depuis long-tems la Méditerranée ; il se signalait par une telle bravoure, une habileté si consommée, un bonheur si constant, que l'infamie du corsaire s'effaçait devant l'extraordinaire génie de l'amiral. Charles-Quint, rassasié de triomphes, trouvait dans ce seul ennemi l'écueil de sa longue prospérité. Grandissant chaque jour en puissance et en renommée, Barberousse passa au service du Sultan, qui l'accueillit comme le plus redoutable des chrétiens. Du produit de ses rapines, il acheta l'éminente dignité de Capitan-Pacha, apparut de nouveau sur la Méditerranée à la tête de flottes nombreuses, et dévasta les côtes de Naples et de Sicile, que ne purent défendre ni le courage de leurs habitans, ni la protection de l'Empire. On ne saurait nombrer les captifs dont il chargea ses vaisseaux. Plusieurs de ces malheureux sacrifièrent leur foi au besoin impérieux de la liberté ; trop faibles aussi contre les cruautés dont on les accabla ! des peuplades entières furent exterminées, toutes les marines furent détruites : la gloire de ce formidable ennemi s'accrut, parmi les Barbares, de l'excès de nos misères et des fléaux dont il nous avait frappés.

» Bientôt son ambition s'accrut avec ses prospérités ; le sujet se lassa d'obéir : je ne dirai point par quels artifices il usurpa le royaume de Tunis ; ces détails ne sont pas de mon sujet : mais Charles-Quint vit avec inquiétude et jalousie l'apparition de cette nouvelle puissance. Barberousse était maintenant fort de sa propre force, et avait pour auxiliaire tout l'empire Ottoman. Les vastes domaines de Charles touchaient par tous les points à ce nouvel état, et l'ennemi se retranchait, en quelque manière, aux portes de la chrétienté. Ces Maures valeureux, qui ne manquaient que de discipline, intruits par un général consommé, avaient bientôt connu leur force et l'avaient tournée contre l'Europe, si voisine de leur territoire. L'Empereur résolu de réunir une puissante armée, d'attaquer Barberousse dans son repaire de Tunis,

de l'exiler sur la mer où il serait moins dangereux comme Pirate qu'il ne l'était comme roi, ne pouvant porter que des coups isolés dont le tems et quelques victoires lui feraient justice. Charles retira toutes ses vieilles bandes des garnisons d'Italie, les remplaça par des recrues, fit de grandes levées dans la Haute Allemagne et dans les Pays-Bas, enrôla des Italiens et des Espagnols, auxquels se joignirent plusieurs seigneurs et une nombreuse noblesse; soldats volontaires qui ne voulurent servir que pour l'honneur. Cette entreprise était réputée sainte; elle semblait éminemment nécessaire; l'Empereur s'y montrait en personne: l'enthousiasme s'empara d'une foule de braves aventuriers brûlant du desir de paraître à ce pieux et brillant fait d'armes. Le rendez-vous général fut assigné en Sardaigne où Charles fit la revue de cette belle armée forte de 25000 hommes d'infanterie stipendiée; les volontaires en formaient l'élite et étaient presque aussi nombreux. Chaque jour le camp se grossissait de nombreux soldats. »

L'auteur, après avoir dit comment le Portugal s'était empressé d'unir ses forces à celles de l'Espagne pour repousser l'ennemi commun, poursuit ainsi sa narration:

« La conquête de Tunis et de la Goulette, sur-tout la destruction de sa flotte, avaient réduit aux dernières extrémités le redoutable Haradin Barberousse. Sur terre, il avait perdu son pouvoir usurpé; et sur mer, son renom de pirate: toutefois cet indomptable et vigilant ennemi n'était pas si complètement abattu qu'il ne fût, pendant plusieurs années encore, le fléau de l'Italie. Il avait déposé en des lieux sûrs la meilleure partie de ses trésors; c'était sa dernière planche dans le naufrage. Il osa paraître dans Constantinople où la mémoire de ses disgrâces était encore récente, et lorsque Soliman éprouvait une profonde douleur de la perte de Tunis et de son armée navale. Le vaincu fit un utile emploi du fruit de ses rapines. Un

présent d'une inestimable valeur affaiblit dans l'ame du maître des souvenirs cruels et désarma sa colère. Les voies étant si heureusement aplanies, Barberousse put soutenir les regards du Sultan et lui tint ce discours:

» Abattu comme je le suis par d'éclatans revers, que ta hautesse juge du mal que je puis faire encore aux infidèles, par celui que je leur ai déjà fait. Dans mes commencemens, je tentai la mer avec deux galiottes mal armées; de rapides succès me rendirent bientôt riche, puissant, formidable, et je ne cessai de faire aux chrétiens une guerre cruelle avec le produit de leurs propres dépouilles. Déjà les bagnes de l'Afrique ne pouvaient plus contenir les captifs dont je les comblais. J'apparus sur les côtes de Naples, dans la Pouille, dans la terre de Labour, et j'y exerçai de tels ravages que le sang de leurs citoyens n'y est point encore desséché, ni leurs larmes taries. Les galères de Sicile que la terreur tenait enchaînées dans le port, y pourrissaient sur leurs ancres. Cet André Doria, l'orgueil de l'Europe et l'objet des magnifiques éloges de ses princes, qu'il dise combien de fois il a forcé de voiles et de rames pour fuir les pavillons de Barberousse! c'est donc le témoignage de mes ennemis mêmes que j'invoque à l'appui de mes œuvres. L'Empereur des chrétiens, irrité de mes succès, voyant avec indignation et dépit que le seul Barberousse formait une ombre à ses victoires, a réuni, pour accabler un seul homme, toutes les forces de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne et de la Flandre; et bien que son bonheur accoutumé l'ait suivi dans cette entreprise, quel fruit en a-t-il retiré? De la gloire, je l'avoue..... mais point d'avantages solides. Il a intrônisé dans Tunis un nouvel ennemi pour en détrôner un autre; et cette victoire dont on fait tant de bruit en Europe, elle n'a pas été si complète, si heureuse qu'elle ne lui ait coûté cher: il l'a payée de la perte de plusieurs navires et d'un bon nombre de vaillans hommes. Il est tems encore, Seigneur! de porter des coups terribles à la chrétienté affaiblie par une longue guerre, affaiblie par cette victoire

même qui l'exalte et lui fait une perfide illusion. Que ta hautesse arrête ses regards sur cette célèbre Ceuta, la clef du détroit de Gibraltar, et la porte à jamais mémorable par laquelle les vaillans Maures allèrent subjuguer les Espagnes: les Portugais s'y cachent timidement derrière quelques pans de murailles démantelées et n'y tiennent qu'une faible garnison; plus occupés du soin d'inquiéter et de diviser leurs voisins que de veiller à leur propre sûreté. Eblouis par leurs étonnantes prospérités en Orient, ils dédaignent leur terre natale; semblables à ces fleuves dont le lit grandit à mesure qu'ils s'éloignent de leur humble source. S'il entre dans tes hauts desseins de soumettre un jour à tes armes ce beau royaume de Portugal, daigne me confier une flotte suffisante, je rangerai d'abord Ceuta sous ton obéissance, et par cette seule conquête, les nations de l'Occident apprendront à ne prononcer ton nom qu'avec respect et terreur. »

SANÉ.

LANGUE ESPAGNOLE.

Del comercio de los Romanos, desde la primera guerra de Cartago, hasta Constantino el Magno; por Don Antonio Zacarias de Malcorra y Azanza, secretario en la Clase de artes y óficios, de la Real Societad economica de Valladolid, etc. 1 tomo in-4°. — Du commerce des Romains, depuis la première guerre de Carthage, jusqu'à Constantin le Grand; par Antoine Zacharie de Malcorra y Azanza, secrétaire de la Classe des arts et métiers, de la Société royale et économique de Valladolid. 1 vol. in-4°.

Si les destinées des empires s'accomplissent par des révolutions dont l'humanité et la philosophie ont toujours à gémir, il est consolant aussi de voir les peuples belligérans fonder au milieu des guerres même, en s'étudiant d'une manière plus particulière, les premières bases d'un rapprochement durable et détruire des préjugés respectés par le tems et l'ignorance.

Combien, sous ce rapport, la guerre actuelle avec l'Espagne ou avec quelques-unes de ses provinces, n'a-t-elle pas détruit d'opinions erronnées que le défaut ou le petit nombre de relations littéraires avec cette contrée accréditaient chaque jour? Des hommes qui n'étaient pas étrangers aux lettres l'étaient le plus souvent à la littérature espagnole, et renforçaient tous les jours, par leur ignorance, une opinion aussi peu exacte que raisonnée sur l'état des sciences dans cette belle partie du continent.

De grands intérêts politiques ont enfin mis ces deux nations dans la nécessité de se connaître, et dès ce

moment la culture respective de leur langue a été pour elles un de leurs premiers besoins. Nous avons appris alors que nos voisins possédaient non-seulement des richesses littéraires dans tous les genres, mais qu'en traduisant nos meilleurs ouvrages dans leur langue, ils nous avaient encore rendu une justice qu'il était tems, à notre tour, de leur rendre.

C'est dans cette vue que j'ai cru devoir indiquer ici un des ouvrages qui m'ont paru mériter les honneurs de la traduction. En commençant par celui-ci, j'ai moins été guidé par mon choix que par un pur hazard qui m'a conduit à en traduire quelques chapitres. En plaçant un de ces chapitres, par extrait, sous les yeux du public, je désire contribuer pour ma faible part et autant qu'il sera en mon pouvoir, à faire connaître la langue espagnole aux personnes qui l'ignorent, et les mettre à portée d'apprécier un de ses écrivains.

Du commerce des Romains, etc. — « A présent que par un consentement unanime des nations les plus éclairées, le commerce est considéré comme la base de la force et de la puissance des états; un illustre et savant corps de l'Europe a désiré savoir quel fut le commerce des Romains qui fondèrent la plus vaste et la plus formidable monarchie du monde.

» Les Romains qui furent si redoutés, si opulens et si puissans, auraient-ils possédé aussi le commerce le plus riche et le plus florissant? L'empire le plus stable est-il celui de la force ou celui de l'industrie? Les richesses quelque immenses qu'elles soient pourront-elles être permanentes dans un état où le commerce sera mal dirigé?

» Telles furent les considérations qui portèrent Colbert, celui auquel la France est redevable d'un si grand nombre d'excellentes institutions, à charger le célèbre M. Huet d'écrire l'histoire du commerce et de la navigation des

anciens. Quel plus grand éloge pouvait mériter l'illustre et savant corps dont j'ai parlé, qu'en conformant ses idées à celles de Colbert? Quel sujet plus intéressant à traiter que celui qui fut considéré comme grand par un homme aussi justement célèbre? Cette proposition offre non-seulement un point obscur et douteux de l'histoire pour les savans et les amateurs de l'antiquité romaine, mais elle renferme encore des vues profondes de politique et d'économie civile pour ceux qui ont part au gouvernement des peuples et des Etats.

» Si l'on avait donc à déterminer quel fut le commerce d'un royaume séparé du nôtre par l'intervalle de six siècles, que conviendrait-il de faire?

» Il faudrait d'abord connaître le caractère, le génie, les usages et la législation des habitans de ce royaume, car toutes ces considérations ont une puissante influence sur le commerce de chaque nation : le considérer dans ses diverses époques, car le commerce varie suivant les tems, les usages, les opinions et les révolutions des états: examiner quel est le commerce intérieur entre la capitale et les provinces, et quel est le commerce extérieur de ce royaume avec les autres états: former enfin la balance de tous ces résultats pour savoir si ce commerce est actif ou passif, utile ou préjudiciable.

» Telle est la marche que je suivrai dans mes recherches sur le commerce des Romains, pour connaître le génie, les usages, les principes et les lois qui purent influer sur leur commerce, je remonterai jusqu'aux premiers tems de Rome, je diviserai le grand intervalle de près de onze siècles, qui sépare Romulus de Constantin, en trois époques fameuses dans l'histoire.

1°. Depuis la fondation de Rome jusqu'à la première guerre de Carthage, lorsque les Romains sortirent pour la première fois de l'Italie.

2°. Depuis la première guerre de Carthage jusqu'à la bataille d'Actium, à la suite de laquelle un simple citoyen parvint à être souverain.

3°. Depuis la bataille d'Actium jusqu'à Constantin, qui ayant vaincu Maxence et Licinius, vit réunir à lui seul l'empire d'Orient et d'Occident.

» La première époque comprendra les jours de la longue enfance et la rapide adolescence de la république. La seconde embrassera l'époque brillante des conquêtes, les révolutions, les désordres de la monarchie et les dernières convulsions de la liberté expirante. La troisième, enfin, contiendra les siècles horribles du despotisme et de la tyrannie, lorsqu'auprès du trône, si souvent ensanglanté des Césars, l'on vit ceux-ci s'arracher mutuellement le sceptre, tandis que les Romains, de jour en jour plus abattus, ne fesaient qu'empirer d'état.

» L'on verra de cette manière quel fut le commerce de la république et celui de l'empire : l'on verra tour-à-tour, Rome libre et Rome esclave.

» Dans la première époque, je démontrerai que les Romains, pauvres et soldats, n'eurent aucune inclination, aucun soin, aucune connaissance du commerce.

» Dans la seconde, que les Romains déjà puissans par la guerre, dédaignèrent le commerce par orgueil et ne pensèrent à s'enrichir qu'avec les dépouilles de toutes les nations.

» Et dans la troisième, que ce peuple esclave et corrompu, n'ayant qu'un commerce passif et ruineux, tomba de nouveau dans la pauvreté et la barbarie.

» D'obscurs et faibles qu'ils étaient, les Romains parvinrent à être puissans et illustres par la guerre ; ils se procurèrent d'immenses richesses par la force et le pillage, et les perdirent par leur luxe et leur mollesse.

» De cette manière se trouvera démontrée d'elle-même l'erreur du savant M. Huet, lorsqu'il dit : » Les Romains » doués d'une profonde sagesse, n'ignoraient pas combien » les richesses étaient nécessaires à leurs desseins, et » qu'ils n'avaient pas de moyens plus sûrs, pour les » acquérir, que le commerce. »

» Pour éviter toute méprise, je préviens mes lecteurs que je n'ai point l'intention de parler de ce petit trafic qui se fait chez toutes les nations, même les plus pauvres et les moins fréquentées. L'illustre et savant corps qui m'a donné l'idée de traiter ce sujet, a des vues plus élevées, plus étendues et plus générales auxquelles je m'efforcerai d'atteindre. Il sera donc question ici d'un commerce en grand, qui pénètre de son esprit toute une nation, qui anime l'industrie, les arts et la navigation, et se trouve vivifié à son tour par ces puissans moteurs: en un mot, d'un commerce propre à enrichir un empire, à augmenter sa puissance et à le rendre florissant. Tel est enfin le genre de commerce que les Romains ne connurent jamais. »

C. V.

Rouen, le 12 avril 1813.

LANGUE ALLEMANDE.

*Anecdotes sur la science des physionomies, imitées de l'allemand d'*ANTON WALL.

ON peut avec le meilleur cœur du monde et le zèle le plus ardent pour la vérité, s'enthousiasmer pour les erreurs les plus funestes et les répandre; Lavater en fournit la preuve. Il imagina que l'étude des physionomies pouvait contribuer au bonheur des hommes, et augmenter l'amour qu'ils devaient avoir les uns pour les autres. Bientôt il se persuada qu'on pouvait en faire une science exacte, fondée sur des principes certains, et soumise à des règles invariables. L'idée était neuve, il la répandit avec le feu et la chaleur qui le caractérisaient. Tout enthousiasme est contagieux, et le sien se communiqua rapidement, sur-tout en Allemagne; on rassembla des portraits, des dessins; des cabinets entiers se remplirent de ces profils qu'on nomme des silhouettes; on mesura avec exactitude le front, le nez, les coins de la bouche de toutes ses connaissances. On tira des inductions *immanquables* du moindre pli, de la plus petite ride, pour expliquer le caractère moral de toutes les personnes qui étaient déjà bien connues, et on se trompa sans cesse sur les traits de celles qu'on connaissait peu ou point du tout. Quelques observateurs plus froids voulurent s'opposer à l'erreur commune, on se moqua d'eux; ils se turent et haussèrent les épaules. Cependant la chaleur de cet enthousiasme se refroidit peu-à-peu, ainsi qu'il arrive toujours: on s'aperçut qu'on portait les jugemens les plus faux; on commença à douter, on approfondit, on compara, et

on prêta l'oreille aux leçons de l'expérience et du vieux bon sens. Aujourd'hui on peut enfin dire tout haut, que rien au monde ne serait plus désastreux que cette prétendue connaissance des physionomies, si jamais on pouvait en faire une science dans les formes, et qu'il y aurait beaucoup plus à perdre qu'à gagner,

> Si l'on pouvait jamais à des signes certains
> Connaître à fond le cœur des perfides humains.

Mais enfin, grâce au ciel, ces signes n'existent pas. Les deux anecdotes suivantes, très-vraies et très-authentiques, prouveront du moins qu'il y aurait tant d'exceptions à faire aux règles d'une telle science, que ces règles mêmes ne seraient plus d'aucun usage.

Le Beau Séducteur. — *Première histoire.*

Un jeune homme d'une famille distinguée et opulente, étudiait dans une université d'Allemagne : nous le nommerons Lemberg; il était de la taille la plus avantageuse, et portait la physionomie la plus séduisante; tous les traits de son visage étaient en rapport et dans les proportions les plus heureuses; son front sur-tout et son regard annonçaient, d'après les règles infaillibles de Lavater, candeur et noblesse; il avait dans son sourire cette expression d'affabilité et de grandeur qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer. Tous les hommes éprouvaient en l'abordant un sentiment de bienveillance et même de respect, et toutes les femmes une admiration bien tendre et bien exaltée : celles qui avaient un peu de littérature l'appelaient l'Apollon du Belvédère; les autres, le beau Lemberg, et toutes enviaient sa conquête.

Une chambre dans les mansardes de la maison où demeurait le plus beau des hommes, était occupée par une jeune orpheline qui vivait d'un petit commerce de modes qu'elle venait de commencer, et du travail de ses mains. Elle avait vingt ans, de la beauté, des grâces, et jouissait

d'une réputation intacte. Notre jeune homme la rencontrait quelquefois sur l'escalier, et elle lui avait plu: sans doute elle le trouvait aussi très-beau; mais à peine se permettait-elle de le regarder, et passait modestement à côté de lui les yeux baissés, et si vîte qu'il ne pouvait engager l'entretien. Il est impossible, pensa-t-il, qu'avec une telle physionomie cette jeune fille ne soit pas compatissante; essayons de ce moyen..., et cette fois la physionomie de Julie ne le trompa point. A leur première rencontre sur l'escalier, après l'avoir salué poliment, et passé sans s'arrêter, elle entend un cri perçant, se retourne, et voit le beau jeune homme assis sur une marche, soutenant sa jambe, et venant, disait-il, de se heurter si violemment et si maladroitement contre la balustrade de fer, qu'il craignait de s'être cassé l'os de la jambe. Grand Dieu! dit Julie effrayée, que faut-il faire? Je vais vîte appeler un chirurgien. — Non, non, Mademoiselle, ce n'est qu'une contusion, et je sens que je puis marcher, dit-il en se levant avec peine et s'appuyant sur la balustrade: si seulement vous étiez assez bonne. Mais en vérité je n'ose.... — Dites Monsieur, voulez-vous que je vous aide à monter jusqu'à la porte de votre chambre.... Il fallait traverser un palier; elle s'avance, lui présente son bras, sur lequel il s'appuya assez fortement, en feignant de boiter très-fort, et en lui faisant mille excuses.—Ce ne sera, dit-il, qu'une forte écorchure, qu'un peu d'eau fraîche guérira; c'est là, Mademoiselle, ce que je n'osais pas vous demander. — Et ce qu'il est bien aisé de vous donner, Monsieur, lui dit-elle, et le laissant appuyé contre la porte; elle courut chez elle. Dès qu'il l'eut perdu de vue, il se redressa et fut en deux sauts dans sa chambre, étendu sur une chaise longue, et ne doutant pas que sa compatissante voisine ne vînt lui apporter de l'eau, et se promettant bien d'employer ce moment pour lier connaissance. Il fut à demi trompé dans son attente: Julie revint en effet avec un vase d'eau, mais accompagnée du propriétaire de la maison, qui logeait au troisième, et qu'elle avait appelé en

passant. — J'ai pensé, dit-elle en entrant, que M. Ekelin vous serait plus utile que moi, pour tirer votre botte et panser votre jambe; je désire, Monsieur, que vous soyez bientôt guéri; et avec un doux sourire, elle posa le vasé d'eau sur la table et elle ressortit.

Lemberg était si consterné, qu'il ne songea pas même à la remercier. Nous ne savons comment il se tira d'affaire avec l'honnête bourgeois pour ne pas lui montrer cette jambe où il n'y avait pas le moindre mal; mais depuis ce moment, il ne pensa plus qu'aux moyens de séduire cette charmante petite fille, à qui les difficultés et la modestie prêtaient encore de nouveaux attraits. A peine put-il attendre deux jours pour lui reporter son vase et la remercier. Il trouva la porte fermée, il sonna, et ce fut la vieille dame Ekelin qui vint lui répondre: —Si vous avez quelque commande d'ouvrage à faire à Mlle Julie, lui dit-elle, c'est moi qui les reçois, et vous n'avez qu'à dire. — Je venais, Madame, lui rapporter ce vase et la remercier. — Donnez seulement, Monsieur, le vase est à moi, et je ferai votre commission; bien aise que vous soyez bien guéri. Et il fut obligé de retourner comme il était venu. Julie, en effet, s'était fait une loi, dans sa position isolée, de ne point recevoir d'hommes; mais elle recevait avec plaisir les dames qui venaient acheter chez elle et lui commander quelque ouvrage. Lemberg sut intéresser à la jeune marchande plusieurs dames de sa connaissance, pour qui ses moindres paroles étaient un oracle, et Julie qui était peu connue eut bientôt des pratiques et plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvait faire. Elle apprit de ces dames même que c'était à son voisin qu'elle les devait, et ne put s'empêcher d être touchée de la reconnaissance de ce jeune homme pour un service aussi léger, et de le remercier la première fois qu'elle le rencontra de l'intérêt qu'il prenait à elle. Depuis l'accident prétendu, on se disait toujours quelques mots en passant: peu-à-peu on s'en dit davantage; mais Lemberg n'avait pas encore obtenu l'entrée de l'appartement de la petite marchande. Enfin un jour qu'il avait vu sortir

la vieille bourgeoise, il prétexta une commission pressée d'une dame, et se fit ouvrir : il se conduisit si respectueusement, si décemment, que Julie se serait crue ingrate en ne faisant pas une exception pour lui; et il était si beau que, sans se l'avouer encore à elle-même, elle ne résistait pas au plaisir de le regarder et de l'admirer quelquefois tout à son aise; d'ailleurs son honnêteté la rassurait. Elle le reçut donc de tems en tems; puis plus souvent, et il se conduisit avec tant d'adresse et de retenue, qu'enfin elle n'eut plus aucune crainte, le regarda comme un ami que le ciel lui avait envoyé, et lorsqu'il la quittait, elle lui demandait quel jour il viendrait la revoir. Peu-à-peu il devint plus familier, sans cependant qu'elle eût encore à se plaindre. Un soir en la quittant il l'embrassa, elle ne se fâcha pas; le lendemain il revint, et Julie fut effrayée : il mettait ordinairement quelques jours d'intervalle entre ses visites, cette vertueuse jeune fille croyait qu'elle avait été trop complaisante la veille, et cette fois il trouva une résistance inébranlable, même à cette légère faveur; il pria, pleura, tomba aux pieds de Julie, le tout en vain; il obtint cependant son pardon, mais après avoir juré de se tenir dans les bornes d'une simple et pure amitié.

Un jour en entrant chez elle, il la trouva toute en pleurs, et voulut absolument en savoir la raison. Il apprit enfin, après bien des sollicitations, qu'un marchand de Lyon de qui elle achetait ce qu'il lui fallait pour son commerce, avait tiré une lettre-de-change à vue sur elle de cent écus, et que ne pouvant les payer elle allait être conduite en prison. Julie sanglottait, se tordait les mains, était inconsolable. Lemberg lui serre la main, sort, et va chez un honnête fabricant qu'il connaissait beaucoup, parce qu'il était son compatriote. Il savait par hasard que cet homme venait de recevoir une assez forte somme. — Cher Wisfeld, lui dit-il, j'ai un besoin pressant, absolu, de cent écus; si vous ne me les prêtez pas à l'instant, vous me réduisez au désespoir, et il n'y a aucune extrémité à laquelle je ne me porte. Je suis mineur, il est vrai, mais honnête homme;

vous connaissez mon père, vous savez comme il est riche et avare, il me donne à peine de quoi vivre, et cependant je n'ai pas fait encore de dettes: je vous ferai mon billet de celle-ci, et dès que je serai émancipé je vous rendrai cette somme avec les intérêts, et j'y joindrai une éternelle reconnaissance. L'honnête Wisfeld le regarda un moment et lui dit: il m'est impossible de ne pas vous croire, il n'y a qu'à vous voir pour être sûr que vous ne voulez pas faire un mauvais usage de cet argent, et qu'il me reviendra; voilà vos cent écus. Lemberg lui fit son billet, l'embrassa en le nommant son bienfaiteur, et courut porter cette somme à Julie. Payez votre lettre de change, lui dit-il, et voyez en moi un ami. Julie toujours en pleurs fut si étonnée, qu'elle ne put proférer une parole; long-tems elle resta immobile sur sa chaise, les yeux fixés à terre, enfin elle se lève, embrasse Lemberg, repose un instant sa tête contre lui; Oui, mon ami, lui dit-elle enfin, je suis pauvre, vous êtes riche, j'accepte ce service si grand, si essentiel, de votre amitié, non point comme un don, mais comme un prêt, je travaillerai jour et nuit pour vous le rendre peu-à-peu. Lemberg combattit cette idée, elle persista: cette petite dispute de générosité dura quelque tems; le jour commençait à tomber, Julie voulait aller chercher de la lumière, Lemberg la retenait, et elle se laissait retenir. Depuis trois jours qu'elle était dans les plus affreuses angoisses, sans manger, sans dormir, pleurant continuellement, elle était très-affaiblie, la reconnaissance l'affaiblit plus encore. Lemberg sut profiter de ce moment, de l'obscurité..... Il aurait fallu un miracle pour sauver Julie, et il ne se fait plus de miracles.

Le lendemain matin une dame qui devait un gros compte à Julie, ayant appris qu'on la poursuivait pour un paiement, lui envoya non-seulement ce qu'elle lui devait, mais elle y joignit ce qu'il fallait pour compléter les cent écus. Julie, qui venait de passer encore la nuit dans des larmes plus amères que les précédentes, alla attendre Lemberg sur la porte de la maison et les lui remit. « Re-

prenez cet argent, lui dit-elle, c'est le seul moyen qui vous reste de diminuer ma honte et mon malheur. » Il le reprit, et alla la voir souvent, dans l'espoir de la surprendre encore dans quelque moment de faiblesse; mais cette infortunée, revenue à elle-même et à ses principes innés de vertu, déplorait l'erreur d'un moment et n'y retomba plus.

Un soir en sortant de chez elle, il reçut une lettre qui lui annonçait que son père était à l'extrémité et voulait le voir; il partit en poste, lui rendit les derniers devoirs, devint possesseur d'une fortune considérable, et revint au bout de six mois à l'université. Son premier soin fut d'aller voir Julie: à peine put-il la reconnaître; au lieu de cette fraîcheur brillante, il ne retrouva qu'une figure pâle, maigre, et des yeux enfoncés à force de pleurs; elle jeta un cri perçant en l'apercevant. Dieu! Lemberg, lui dit-elle, vous revenez, je vous revois; hélas! vous ne retrouvez plus que l'ombre de Julie; mais vous la sauverez de l'opprobre; à-présent, je recevrai tout du père de mon enfant. Lemberg frémit, il questionne; il apprit que Julie payait cher un moment de faiblesse, et qu'elle allait être mère. Elle lui demanda ce qu'elle devait faire. J'en suis fâché, dit-il froidement, c'est très-malheureux..... Il se leva, sortit deux louis de sa poche, les posa sur la table, et sortit. Julie, au désespoir, lui écrivit pour lui demander ses ordres, et n'eut point de réponse; elle écrivit encore, et plusieurs fois, même silence. Enfin elle employa M. Ekelin, qui s'en chargea à regret; il aimait mieux ménager son riche locataire que la pauvre Julie, et Mme Ekelin lui reprochait, avec dureté, de n'avoir pas toujours fermé sa porte. M. Ekelin parla: Lemberg lui imposa silence, lui dit que Julie n'avait aucune preuve contre lui, qu'un jeune homme aurait bien à faire de se charger des enfans de toutes les filles faciles, et qu'il l'obligerait de ne plus lui en parler, ce que M. Ekelin lui promit en lui demandant mille pardons, et lui offrant même de chasser Julie de chez lui. Cette pauvre malheureuse se vit

forcée de porter sa plainte devant les tribunaux; Lemberg fut sommé d'y paraître, et le plus beau des hommes prêta un serment solennel de n'avoir jamais approché de Julie. Ce serment, ou plutôt ce parjure, le libérait de toute obligation envers la mère et l'enfant, d'après les lois du pays. Quelques dames, qui rendaient plus de justice à la pauvre et toujours vertueuse Julie, eurent soin d'elle; mais son cœur était blessé à mort, elle donna la vie à un fils, le portrait de Lemberg, qui mourut au bout de trois mois; et sa mère, qui n'avait plus qu'un souffle d'existence, le suivit au tombeau.

Lemberg ayant fini ses études, se mit en possession de ses biens, qui consistaient en trois belles terres seigneuriales; il obtint une charge considérable, et épousa une riche héritière.

Son ami Wisfeld, qui lui avait prêté les cent écus, avait eu des malheurs, essuyé des banqueroutes, et se trouvait très-gêné dans ses affaires; un jour dans un pressant besoin d'argent, il se rappela les cent écus prêtés à Lemberg, et lui écrivit très-honnêtement pour le prier de les lui rendre: Lemberg ne lui répondit point; les inquiétudes et les chagrins occasionnèrent peu après à Wisfeld une maladie qui termina sa carrière; il laissa une veuve et trois enfans; on trouva dans son bureau le billet de cent écus, on écrivit au riche Lemberg, qui répondit qu'il ne devait rien; on l'appella en justice, il parut en personne, reconnut son billet, et avoua qu'il avait reçu les cent écus; mais, continua-t-il, le billet et la dette sont nuls, puisque les lois du pays annullent tout billet fait par un mineur, et je l'étais quand je fis celui-ci; je n'avais que vingt ans.

Les juges stupéfaits le regardèrent en silence; ils essayèrent sur lui les motifs de l'honneur et de la pitié: tout fut inutile; ils renvoyèrent les parties, mais en même tems ils payèrent de leur poche les cent écus à la pauvre veuve, et firent écrire en détail sur leurs registres l'indigne procédé du beau Lemberg, ordonnant de plus qu'on tâcherait de se procurer le portrait en miniature du beau

et indigne Lemberg, pour l'attacher au bas du registre, comme un monument de son infamie, et une leçon pour ne plus se fier à la seule physionomie.

L'Honnête Voleur. — *Seconde Anecdote.*

Le duc de ***, l'un des plus riches pairs de la Grande-Bretagne, allait de Londres à une de ses terres; il n'était accompagné que d'un seul domestique. A peine étaient-ils à six milles de la capitale, qu'en passant un petit bois, il se vit entouré de six hommes à cheval; deux s'assurèrent du domestique, deux autres tinrent le cocher en respect, et les deux derniers, postés aux deux portières du carrosse, mirent au duc le pistolet sur la gorge : Votre portefeuille, milord, dit un des voleurs qui avait une physionomie horrible; le duc tira de sa poche une bourse bien garnie et la lui donna : votre portefeuille, milord, dit le même homme en pesant la bourse de la main gauche et armant le pistolet de la droite. Le duc voyant qu'il ne pouvait plus reculer, sortit son portefeuille, avec le plus grand sang-froid, et le lui remit. Le voleur l'ouvrit, le visita avec soin, et y mit assez de tems pour que le duc eut tout le loisir de considérer l'affreux visage de cet homme. Jamais ce seigneur n'avait vu des yeux plus petits, plus louches, un nez plus écrasé par le haut et plus fourchu, une bouche plus carrée, des lèvres plus serrées, des joues plus enfoncées, un menton plus pointu et plus recourbé en avant : en vérité, pensait il, la nature l'a marqué pour le métier qu'il fait; il serait honnête homme qu'on ne voudrait pas le croire. Le voleur tira quelques papiers du portefeuille, et le rendit au duc : bon voyage, milord, lui cria-t-il en s'éloignant de lui à bride abattue, et tournant du côté de Londres.

Le duc arriva chez lui, visita son porte-feuille où il avait deux mille cinq cents livres en billets de banque, et fut tout étonné d'en trouver encore cinq cents. Il raconta son aventure à tous ses amis, en ajoutant : je donnerais encore cent livres pour que vous pussiez voir le visage

de ce coquin ; non jamais la nature ne dessina avec plus de force les traits et la physionomie d'un voleur de grand chemin.

Il avait depuis long-tems oublié cette rencontre, lorsque se trouvant à Londres deux années après, il reçut par la petite poste la lettre suivante :

« Milord, je suis un pauvre juif allemand : le petit prince dont j'étais sujet nous suçait le sang pour entretenir une belle meute, un brillant équipage de chasse, et une petite cour bien ridicule. Excédé des extorsions auxquelles nous étions en butte et des injustices qui nous accablaient, je partis avec cinq autres juifs pour l'Angleterre; je tombai malade en route, le bâtiment qui nous conduisait fit naufrage sur les côtes; un homme que je n'avais jamais vu était sur le rivage, il se jeta à la mer, et me sauva au péril de sa propre vie; il me conduisit dans sa maison, fit venir un médecin, me nourrit, me prodigua les secours et les soins les plus recherchés : c'était un fabricant en laine qui avait douze enfans, je guéris chez lui, et il ne me demanda d'autre rétribution que d'aller le voir de tems en tems. Je lui fis quelques visites. Un jour que je remplissais ce devoir, je le trouvai triste et abattu : c'était au commencement des troubles d'Amérique; il avait expédié pour huit mille livres de marchandises à Boston, et les négocians de cette ville, auxquels il les avait confiées, refusaient de le payer; il m'avoua qu'une lettre de change tirée sur lui était échue dans quatre semaines, et qu'il était ruiné de fond en comble s'il ne la payait pas. J'étais hors d'état de lui fournir cet argent, mais je pensais que je lui devais la vie; je pris sur-le-champ la résolution de l'exposer pour lui : je m'associai les cinq juifs qui m'avaient suivi d'Allemagne en Angleterre, sur lesquels je pouvais compter, comme eux sur moi, je les conduisis à l'endroit du chemin par où vous deviez passer, Milord, et où j'avais projeté de vous attendre. Vous vous ressouvenez sans doute encore de ce qui s'y est passé; je pris deux mille livres dans votre portefeuille, j'en trouvai

cent dix dans la bourse, j'écrivis une lettre anonyme à mon ancien hôte, j'y joignis les deux mille cent cinquante livres dont il avait besoin, et j'ajoutai que j'en demandais le remboursement quand il serait en état de le faire. Je sauvai par là mon bienfaiteur : mais les Américains ne l'ont point payé, et il est mort il y a huit jours insolvable. Heureusement je gagnai le même jour quatre mille livres à la loterie de l'état, et je vous renvoie, Milord, ce que je vous ai volé, avec les intérêts. Vous trouverez mille livres de plus; je vous supplie de les envoyer à la famille de F***, à Sorthampton : c'est celle de ce malheureux ami qui n'est plus, et qui a laissé de nombreux enfans et sa veuve dans un dénuement complet. Avec ce qui me reste, nous allons, mes cinq camarades et moi, retourner en Allemagne, voir encore une fois si on nous y laissera les moyens de vivre.

» Je vous proteste, Milord, devant le Dieu de mes pères, que lorsque nous vous assaillîmes dans le petit bois, aucun de nos pistolets n'était chargé; épargnez-vous des perquisitions inutiles : nous serons en pleine mer et bien éloignés quand cette lettre vous parviendra. Le Dieu de mes pères veuille vous bénir ! »

Le duc envoya les mille livres à la famille du pauvre fabricant en laine, et prit des informations sur le juif; tout ce qui était dans la lettre, se trouva exactement vrai : il versa d'autres bienfaits sur cette famille infortunée; mais il disait souvent : je donnerais à l'instant cent guinées pour avoir le portrait de ce juif si laid et si vertueux, et mille à qui me l'amènerait en personne, pour montrer la plus forte preuve contre le système des physionomistes.

I. D. M.

LANGUE HONGROISE.

Nous pensons que ce ne sera point une chose désagréable aux philologues et en général à tous ceux de nos lecteurs qui aiment à observer le développement et les progrès de l'esprit humain chez les différens peuples, et particulièrement dans les pays si proches de nous et pourtant si peu connus, que de leur offrir quelques fragmens de poésie de plusieurs auteurs à la fois. Ce sera même un moyen de parvenir plus facilement à un résultat sur le rapprochement des traits distinctifs du caractère de chaque peuple. On voit, par exemple, dans toutes les poésies des Hongrois que leurs poëtes s'attachent de préférence à chanter l'amour de la patrie et l'héroïsme, et que leurs productions roulent, la plupart, sur des sujets élevés et sérieux, tels que la politique, l'histoire et la religion. Il ne faut pourtant pas conclure que chez un peuple doué de beaucoup de sentimens et de passions nobles, l'amour ne trouve pas ses chantres. La littérature hongroise peut avec raison s'énorgueillir d'en posséder un qui, par l'élévation de ses sentimens, l'élégance du style, et la délicatesse de ses expressions, a mérité d'être surnommé par ses compatriotes, le Pétrarque hongrois (1).

Mais nous avons à regretter que les bornes circonscrites de cette feuille ne nous permettent pas de citer le texte original de quelques morceaux de poésie qui attesteraient le goût et l'élégance de la plupart des poëtes

---

(1) C'est M. Alexandre Kisfaludi de Kisfalud, dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

hongrois. Dans notre dernier article, nous avons donné quelques fragmens tirés des ouvrages de deux excellens poëtes, MM. Szabó et Rajnis; dans celui-ci, nous n'offrirons à nos lecteurs qu'une faible traduction de quelques odes des trois poëtes distingués dont nous allons parler; ce sont: Nicolas Révai, Virág et Batsányi.

Nicolas Révai a fait publier le recueil de ses ouvrages à Raab, en 1787. On remarque dans ses poésies des vers pleins d'énergie et d'expressions heureuses; mais on n'y aperçoit pas uniformément ce génie qui distingue un véritable poëte, peut-être parce qu'il écrivait mieux en latin qu'en hongrois. Comme philologue et comme grammairien, il s'est acquis une réputation bien mieux méritée, et il est digne d'occuper une place distinguée parmi les philologues les plus savans de l'Europe.

Parmi ses ouvrages philologiques, on peut citer avec éloge ses *Antiquités de la littérature hongroise;* mais celui qu'il a publié sous le titre d'*Elaboratior grammatica hungarica, ad genuinam patrii sermonis indolem fideliter exacta, affinium que linguarum adminiculis locupletius illustrata,* mérite l'attention particulière de tous ceux qui cultivent cette branche de littérature, ils y trouveront d'amples notions sur les principes de la langue, qui y sont développés avec beaucoup d'érudition.

S'il y a quelque reproche à faire à cet auteur, c'est qu'il soutint son système avec beaucoup d'animosité contre les écrivains qui ont traité le même sujet, et notamment contre M. Versegi, philologue et grammairien, également savant et auteur de plusieurs ouvrages (2). Mais ses rivaux lui pardonnent cette

(2) On a de lui entr'autres, une Grammaire hongroise en allemand, qu'il a composée, il y a quelques années, pour la facilité des étrangers.

immodération à cause de son zèle pour le progrès des lettres, et parce qu'il a inspiré cet esprit de recherches philologiques, qui depuis quelques années est tant en vogue parmi ses compatriotes; et c'est plutôt pour ce zèle que pour ses mérites comme poëte, que M. Mártonfi, évêque de Transylvanie, lui a adressé les vers suivans:

Régi setétségnek rettentő háza' keblében
Rab vagy ugyan még te, o Magyar Euridicze (3)!
De bizzál: kiveszen lantyának gyenge szavával
Révai Orfeusunk, tsak tova viszsza ne nézz.

En voici une traduction en vers latins, par M. Zimány:

HUNGARA EURIDICE.

Usque gemiscis adhuc, tenebris detenta vetustis
Et disjecta comas, Pannonis Euridice!
Sed jam pone modum lacrymis, vultum que serenum
Sume, decet lætas frons quoque læta vices.
Orpheus ecce venit, qui te beet, atque pudendis,
Si non respicias, eximat e tenebris.

L'ode suivante, dont nous ne donnons qu'une traduction littérale, nous a paru mériter d'être mise sous les yeux de nos lecteurs. Elle est remarquable par ses vers harmonieux, dont nous ne citerons que les quatre premiers (4).

---

(3) Le poëte entend sous le nom d'Euridice la langue nationale.

(4) Titkos örök mélység! mellynek kebelébe merűlnek
A' nagy idők, 's meg viszsza vetődnek:
Mint tenger' színén egy hab támadva lenyomja
Szüntelenűl a' másikat, úgy jársz.

TRADUCTION.

Ode adressée à un Personnage illustre.

SENTIMENT PATRIOTIQUE.

O tems, gouffre éternel, incompréhensible! où les siècles s'engloutissent dans une succession constante et régulière, semblables aux flots qui en s'élevant sur la surface de la mer, se poursuivent et se confondent entr'eux, tu suis ta course rapide. En paraissant les uns après les autres dans la carrière de la vie, nous sentons, avant tout, naître l'espoir et la crainte dans nos cœurs, en pensant à l'avenir. L'homme à son réveil n'aperçoit qu'incertitude, qu'obscurité. —Dissipe enfin les nuages, et après tant de nuits d'amertume, lève-toi dans tout ton éclat, ô soleil de ma patrie! préside à des jours plus heureux dont la sénérité puisse bannir le vice, et confondre l'homme vil et rampant qui pour un honteux salaire trahit la cause de sa patrie, pareil au vautour altéré de sang, dont la serre cruelle menace la douce colombe.... Eh bien! citoyen magnanime, que sens tu à ce tableau? — Tu lèves tes regards vers le ciel, et tu soupires.

Le second écrivain, dont nous avons a parler, est M. Virág. Ce savant est connu dans la république des lettres comme poëte lyrique et comme historien (5). Ses œuvres de poésie ont été imprimées en 1799. Après MM. Szabó et Rajnis, c'est lui qui a employé avec plus de succès, dans les vers hongrois, presque tous les différens mètres lyriques qu'on trouve dans les œuvres d'Horace, et il est regardé par son érudition, la pureté

---

(5) Il est auteur d'un excellent ouvrage qui a pour titre : *Magyar Századok*, c'est-à-dire, *Annales de la Nation hongroise*, pendant les cinq premiers siècles de son existence politique en Europe.

et l'unité de son style, et le goût qui règne dans ses écrits, comme l'un des meilleurs littérateurs hongrois. Il a traduit plusieurs ouvrages de Cicéron et d'Horace, avec autant de fidélité que de goût.

L'ode dont la traduction va suivre, est regardée comme l'une de ses meilleures productions.

Ode à ma Lyre.

Puisque jusqu'à présent, ô mon humble Lyre, tu as obtenu par mes soins quelque renommée, fais encore résonner tes cordes par des chants hongrois : la Hongrie est ta patrie et non pas la Grèce.

Mais n'espère pas de te voir couronner de laurier; le sol hongrois n'en produit pas encore, ou s'il en produit, il n'arrive que lentement à sa hauteur.

Tout ce qui sort des mains des hommes est périssable; mais la vertu rend immortel : elle porte avec elle sa récompense.

Elle a fixé son temple sur la cime d'une haute montagne, dont le sentier hérissé d'épines, est bordé par un fleuve qu'il est difficile de franchir.

Les vents impétueux déchaînent leur fureur contre les rochers suspendus à l'entour, et la foudre du ciel en courroux cherche envain à les ébranler.

Des peuples innombrables se rassemblent dans le vaste espace qui l'enferme. La Déesse les salue d'un sourire gracieux, et leur dit :

« Venez, approchez-vous!... »

Cet appel glorieux alarme la Mollesse qui, en rougissant, se dérobe pour regagner son réduit honteux.

Elle y était venue par curiosité; elle a vu que la Déesse, au lieu d'un teint délicat, montrait un visage fané par le soleil et le travail.

« Venez! » crie-t-elle d'une voix redoublée qui, semblable à la foudre, a terrassé l'ignominieuse Paresse, et j'ai vu ce monstre se renverser.

« Venez ! » s'écria-t-elle encore, et alors les héros les plus distingués de l'univers s'approchèrent, ainsi que les plus dignes élèves de Pallas.

J'ai vu le grand Arpád avec ses nombreuses phalanges; j'ai vu Hunyadi avec son fils couronné. Ils vous ont ouvert la carrière, jeunes Hongrois. Qu'attendez-vous ? suivez leurs traces !

M. Batsányi, dont il a déjà été fait mention dans le *Mercure Etranger*, est regardé par les littérateurs hongrois comme l'un des poëtes modernes nationaux qui se distinguent le plus par l'énergie et la profondeur de sentimens et par la pureté de son style. Ayant pris pour modèles les meilleurs poëtes anciens et modernes, et possédant un véritable génie poétique, il n'a pas manqué, dès son début dans la carrière littéraire, de se faire remarquer. On a recueilli une partie de ses rimes dans le *Musée hongrois*, dont il avait été le principal rédacteur. Ses autres productions, où il a employé le rhythme grec et latin, portent en général l'empreinte du génie, et l'on aperçoit partout cette profondeur qui lui est particulière.

Nous avons déjà annoncé dans un numéro précédent du *Mercure Etranger*, qu'il a traduit plusieurs morceaux des poésies d'Ossian. Nous pouvons maintenant ajouter que ce savant s'occupe depuis quelque tems à refondre entièrement sa traduction faite il y a environ vingt ans, et qu'il a pris pour modèle l'ouvrage publié à Londres en 1807, et intitulé : *The poems of Ossian, in the original Gaelic, with a litteral translation in to latin et published under the sanction of the Highland Society of London.* 3 vol. in-8°.

Il se propose de consulter en même tems l'ouvrage de Macpherson, mais plus particulièrement la nouvelle

traduction allemande, par M. Ahlwardt, qui a paru à Leipsick, en 1811, et qui est faite également d'après l'original et sur le même mètre. M. Batsányi rendra, par ce travail, un service signalé à la littérature et à la langue hongroise, et remplira entièrement l'attente de ses compatriotes.

Nous regrettons encore une fois de ne pouvoir pas donner en entier le texte original de l'ode dont suit la traduction. On y verrait un style à-la-fois élégant et simple, une conception forte et énergique. Le poëte a employé dans cette ode les mètres alcaïques.

Le Prisonnier.

Apostrophe a la Lune. (1795.)

Viens, ô Déesse! qui brilles d'un éclat ravissant au milieu d'un ciel azuré. Parais, ô témoin sensible de mes peines! et dissipe la triste obscurité de la nuit. Relégué loin de ma patrie sur une terre étrangère, ceinte par des montagnes arides, du sein de mon cachot, creusé dans un rocher dont la cime touche les nues, je lève les yeux vers le ciel, et j'attends, en soupirant ton apparition..... Mais déjà tes doux rayons arrivent jusqu'à moi, et sont témoins des larmes dont je suis inondé. Je te salue, astre bienfaisant qui viens partager ma douleur. Toi seul tu connais les peines de mon cœur oppressé; toi seul tu me regardes et tu écoutes mes plaintes.

(6) La nuit a déjà parcouru la moitié de sa carrière; le

---

(6) Nous ne pouvons pas nous empêcher de citer les trois strophes suivantes, où le poëte exprime sa sensibilité dans des vers pleins de verve et d'harmonie :

Jm elhaladván úttya' felét az éj,
Némúlva fekszik 's szendereg a' Világ;
Jm nyugszik a' Természet-is már,
'S nyúgoszik ő-véle minden állat.

monde est enseveli dans le silence le plus profond. La nature entière repose, et avec elle tous les êtres vivans. Le doux sommeil répand par-tout son baume salutaire, et délasse les mortels fatigués. Mais, hélas ! il me fuit; il me refuse sa présence consolatrice : il ne cherche que les heureux, et ne s'arrête que sous le toit qu'habite le bonheur.

Un triste calme s'est répandu aussi parmi mes compagnons d'infortune ; dans leur réduit obscur, ils n'osent point interrompre, par leurs tristes accens, le silence profond qui règne dans ces lieux affreux. Tel fut autrefois le calme parmi les compagnons d'Ulysse dans l'antre de Polyphème..... Mais qui êtes-vous, et quel sort adverse vous force à souffrir ici avec moi ! Quel courroux céleste, quelle aveugle destinée nous a rassemblés ici (7) ?

Le vent inconstant erre tristement autour de ce rocher et pénètre jusqu'à moi ; soudain il se dérobe, après avoir mêlé mes cheveux épars aux larmes qui découlent sur mes joues.

Tout m'abandonne, tout, excepté toi ; et c'est à toi seul que peut confier les peines extrêmes de son cœur une victime que tu vois succomber sous le poids de son cruel sort. Mais, que vois-je ? tu me quittes aussi ; tu t'éloignes, ô Phœbé ! ô ma douce consolatrice ! Oui, il le faut, et puisque tu ne peux arrêter ton char, poursuis ta course rapide, et porte le calme chez d'autres malheureux.

Szárnyára kelvén, széllyel uralkodik
A tsendes Alom : halva pihenteti
A' földnek elbádgyatt lakossit,
Hogy kifogyott erejek' megadgya.

Ah ! elkerűl, 's nem látogat engemet.
Sajnállya tólem balzsama' tseppjeit.
Tsak boldogokhoz mégyen, és azt
Nézi, hová siet a' Szerentse !

(7) C'étaient d'illustres personnages que les événemens de la guerre détenaient dans la même forteresse.

Et toi, ame immortelle qui animes mes tristes dépouilles, arme-toi de patience : ton heure viendra aussi ; souffre jusqu'au bout de ta carrière terrestre.

Toi aussi, cœur affligé, souffre les peines qui t'accablent. Le ciel te connaît..... il aura pitié de toi ; il t'appellera pour que tu quittes un monde perfide et trompeur.

Les quatrains que M. Batsányi a employés dans plusieurs de ses compositions ne sont plus aujourd'hui en usage chez les poëtes hongrois, sur-tout dans les odes de longue haleine. Cependant ce genre de versification trouve encore quelques imitateurs. Il a été introduit par deux grands poëtes, Gyöngyösi et Zrínyi, et transmis à leurs successeurs. Il n'y a pas encore long-tems que M. Horváth, qui paraît avoir une connaissance parfaite de la langue et beaucoup de facilité dans la versification, sans posséder le génie ni le goût d'un véritable poëte, a composé, en quatrains, un poëme héroïque, à l'imitation de la Henriade de Voltaire.

Dans un numéro prochain nous parlerons d'Etienne Gyöngyösi, que les Hongrois regardent comme leur plus grand poëte épique (8) ainsi que de Zrínyi et Faludi, poëtes non moins distingués.

---

(8) C'est par distraction que dans l'avant-dernier numéro du *Mercure étranger* nous avons dit qu'il avait été surnommé le Pindare hongrois.

Il a été dit dans le même numéro, page 220, ligne 18e, que Jean Erdőssi a publié un poëme sur la prise de Bude. Ce n'est point lui, mais M. Tinódi qui en est l'auteur.

Erdőssi est auteur d'une grammaire hongroise et latine, imprimée en 1539. Il a publié aussi, en 1541, le *Nouveau Testament* qu'il a traduit du grec et du latin.

LANGUES DU NORD.

Coup-d'œil historique sur la poésie suédoise (1).

Les influences d'un climat rigoureux, une situation peu rapprochée du centre de l'Europe, des divisions et des guerres intestines long-tems prolongées, ont retardé en Suède les progrès de la littérature. Jean Bureus fut un des premiers qui se fit remarquer comme poëte. Il publia à Upsal en 1637, un recueil de vers sur divers sujets sacrés et profanes; l'une des pièces qui composent ce Recueil a pour titre la *Harpe du Mariage*; dans les autres, il s'agit de l'homme intérieur, de la créatiou du monde, du chemin de la vie, du dernier jugement, de la connaissance de soi-même, de la manière de vivre agréablement. Bureus, très-versé dans les antiquités hébraïques, voulut faire preuve de son érudition dans ses vers; ils sont remplis, en effet, d'allusions mystiques et de termes cabalistiques, qui les rendent souvent inintelligibles. A-peu-près dans le même tems, Jean Messenius, his-

---

(1) On trouve des détails sur les poëtes suédois, qui ont vécu avant le milieu du dixhuitième siècle, dans un ouvrage de Lidèn, intitué: *Historiola poëtarum suecanorum*, dans le *Dictionnaire biographique* de Gezelius, et dans les *Mémoires de l'Académie suédoise*. Le rédacteur de cet article a connu personnellement ceux qui ont vécu dans les derniers tems, et il a lu dans la langue originale les productions des uns et des autres. Encouragé par des suffrages honorables, animé du désir d'être utile, il continuera de communiquer au public les résultats des recherches qu'il a faites pendant un long séjour dans le Nord. Quand on parle d'objets qu'on a observés pendant vingt années, et qu'on peut en appeler à des travaux connus, on ne se flatte peut-être pas à tort de mettre quelque maturité dans ses jugemens et d'avoir quelques droits à la confiance.

torien et antiquaire, conçut le projet de mettre l'histoire de Suède en pièces de théâtre. Il se proposait d'en faire en tout cinquante dans le genre tant comique que tragique; mais il ne put achever que deux tragédies et deux comédies. Dans l'une de ces dernières, il représente les amours de plusieurs princes et princesses de Danemarck et de Suède, qu'il fait vivre l'an du monde 2983. La critique de Messénius avait été plusieurs fois en défaut dans les recherches historiques; son goût le fut encore plus souvent dans la carrière dramatique; une de ses pièces est en sept actes, et demande environ cinquante acteurs; plusieurs personnages, dans le cours de la pièce, sont pendus, noyés ou rôtis sur des charbons ardens. Quelques poëtes à-peu-près contemporains de Bureus et de Messenius, ne furent guère plus heureux sur le choix de leurs sujets, ni dans la manière de les traiter. Eric Schroderus fit une *Relation poétique de la tyrannie de Christiern*, où il n'y a aucune trace d'imagination ni de verve. Le professeur Prytz fit des comédies sur le roi Olaus, et sur Gustave I; le professeur Cronander donna une pièce ayant pour titre : *Comédie qui renferme divers discours et jugemens plaisans sur le mariage*, et une autre intitulée *Genesis Ætherea*, ou la naissance de Jésus-Christ. Ces productions dramatiques étaient jouées à Upsal et à Stockholm, environ dans le même tems où *le Cid*, *les Horaces*, *Polyeucte* étaient représentés à Paris.

Cependant les règnes glorieux de Gustave Adolphe et de Christine étendirent les relations des Suédois avec les pays plus avancés dans les arts, et firent naître une grande émulation. Tandis que des capitaines fameux et d'habiles ministres se distinguaient sur le théâtre des combats et sur celui de la politique, des hommes laborieux et avides de s'instruire entreprenaient des voyages

en France, en Italie, en Angleterre, et cultivaient les sciences et les lettres.

Georges Stiernhielm, versé dans les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, ne l'était pas moins dans la littérature tant ancienne que moderne. Ses ouvrages scientifiqnes lui firent une grande réputation dans l'Europe entière; en Suède, il fut principalement admiré pour ses productions poétiques. Son poëme d'*Hercule* (2) fixa sur-tout l'attention. Stiernhielm représente sous ce nom un jeune homme auquel la volupté et la sagesse s'adressent tour-à-tour pour gagner son cœur. Les vers sont des hexamètres d'après le mécanisme de la poésie latine. Le ton du poëme est en général noble, élevé, plusieurs morceaux sont écrits avec une énergie et une précision qu'aucun poëte n'avait encore connues en Suède; mais d'autres sont traînans, faibles ou hérissés de mots gothiques que l'auteur se plaisait à reproduire dans tous ses ouvrages. Stiernhielm, né en 1698, mourut en 1672.

Après Stiernhielm parut Haquin Spegel, né en 1645, mort en 1714, et qui fut pendant assez long-tems archevêque d'Upsal. Il mit au jour un poëme intitulé *l'OEuvre et le Repos de Dieu*. Ce poëme ressemble beaucoup à celui de du Bartas, ayant pour titre *la Semaine*. Il y règne quelquefois de l'élévation et de la dignité, mais plus souvent de l'obscurité, de l'enflure, ou des tournures prosaïques et des images triviales. On cite sur-tout avec éloge le commencement, qui est une apostrophe à Dieu. Cependant ce morceau et plusieurs autres sont imités ou plutôt traduits d'un poëme sur le même sujet publié quelques années auparavant par

---

(2) Ce poëme fut imprimé, avec d'autres pièces, à Upsal, 1633, et à Stockholm, 1668.

André Arraeboe, évèque de Drontheim en Norwège. L'archevêque Spegel fit aussi le *Paradis ouvert*, le *Paradis fermé* et le *Paradis regagné*. Ces poëmes sont en partie des imitations de Milton ; mais le poëte suédois travestit quelquefois les beautés du poëte anglais de manière à les rendre méconnaissables. A l'occasion du jardin d'Eden, il fait la description des jardins du roi de Suede et de plusieurs seigneurs de ce pays, et en parlant des plantes du séjour d'Adam et d'Eve, il amène une digression, moitié sérieuse, moitié plaisante, sur le tabac qui, dit-il, « est recherché, ainsi que la bière, par l'Ecossais, l'Allemand, le Suédois, le Russe, le Finois et le Lapon. » L'archevêque d'Upsal a mieux réussi dans les cantiques sacrés où il a pris le ton convenable à ce genre, et qu'on chante encore maintenant dans les églises de Suède.

Spegel eut pour contemporains ou pour successeurs Columbus, Brask, Lucidor, Runius, Dahlstierna, Lagerloef, Holmstroem, Sophie Brenner, Kolmodin; Holmstroem fit plusieurs petits poëmes agréablement versifiés, et qui le mirent en faveur auprès de Charles XII, dont le front sévère et martial se déridait quelquefois dans le commerce des Muses (3). Les autres ont laissé

---

(3) Ce poëte fit sur la mort du chien favori de Charles, nommé Pompe, des vers suédois qui ont été traduits ainsi en latin :

Regalis lecti catulus, qui parte receptus
Pompius, Augusti cura fidelis erat.
Hic tamen senio fractus, lassusque viarum
Effertur regis mortuus ante pedes.
Optarunt multæ sic vivere posse puellæ,
Heroes multi sic potuisse mori.

Holmstrœm accompagnait le roi dans ses expéditions militaires, et l'amusait par ses plaisanteries et ses bons-mots. Il mourut en Lithuanie l'année 1708.

des recueils assez volumineux, mais qui présentent peu d'intérêt, et qui ont perdu la vogue qu'ils eurent pendant quelque tems dans le pays.

Les derniers exploits de Charles XII et d'autres événemens, inspirèrent des odes et des épîtres aux comtes O. et C. Gyllenborg; Samuel Triewald imita les satires de Boileau et quelques fables de La Fontaine. Gustave Palmfeld, baron et sénateur, donna une traduction des églogues de Virgile. Ces poëtes, qui vivaient vers le milieu du dix-huitième siècle, firent faire des progrès à la poésie nationale; leur langage est plus épuré et leurs vers ont une harmonie et une noblesse plus soutenues. Mais ils furent surpassés par Dalin, qui fit une révolution remarquable dans la littérature de son pays.

Olaus Dalin naquit en 1708; après avoir fait de bonnes études à l'université d'Upsal, il entreprit un voyage dans les contrées les plus célèbres de l'Europe; ses idées, ses conceptions s'étendirent et son goût se forma. Peu après son retour en Suède, il commença les travaux littéraires qui l'ont illustré. La Suède jouissait de la paix; elle ne pouvait plus aspirer à jouer un rôle dans les grands événemens de l'Europe, et l'attention générale se dirigeait vers les arts paisibles qui réparent les malheurs de la guerre. Pendant que Celsius, Wallerius, Linné se livraient à de savantes recherches sur la physique et l'histoire naturelle, Dalin consacrait ses talens à la littérature, et lui faisait prendre un nouvel essor. Dans un ouvrage périodique intitulé *Argus*, il traita la morale avec clarté, avec noblesse; son histoire de Suède, écrite d'un style pur et soutenu, obtint les suffrages de la nation; ses succès dans la poésie furent encore plus brillans. L'étendue de son génie lui fit

embrasser presque tous les genres; il fit paraître des odes, des épîtres, des satires, une tragédie, et un poëme dans le genre épique, intitulé *la Liberté suédoise*, qui parut en 1743. Ce poëme est en vers héroïques, et en quatre chants. Dalin en conçut l'idée et le plan pendant les dissensions que les partis avaient fait naître en 1740. Il entreprit de chanter la vraie liberté, pour détourner ses compatriotes des illusions et des abus de celle qui usurpe ce nom, et qui enfante l'intrigue, les haines et l'anarchie. La révolution qui eut lieu dans le gouvernement à la mort de Charles XII forme le sujet principal du poëme; le poëte a su lier à cet événement les traits les plus remarquables de l'histoire de son pays, et les épisodes que lui a fournis son imagination répandent de la vie et du mouvement dans les tableaux historiques. Nous croyons devoir donner un aperçu rapide de cet ouvrage qui, sous plusieurs rapports, a fait époque en Suède, et dont le sujet présente un intérêt général.

Charles XII est mort; Ulrique Eléonor, sa sœur, est appelée par les Etats à prendre les rênes du gouvernement. La Liberté personnifiée par le poëte paraît devant cette princesse, et lui demande son appui, dans ce moment où de nouvelles lois vont changer les destinées de l'Etat. Ulrique sollicite la déesse de lui faire le récit du sort qu'elle a éprouvé en Suède, et la Liberté retrace les principales révolutions de ce pays. Après avoir représenté les discordes, les guerres intestines des époques du moyen âge, elle raconte les grandes actions de Gustave Wasa, du libérateur de la nation; à ce tableau, succède celui des règnes suivans, et Gustave Adolphe, Christine, Charles X, Charles XI, Charles XII, sont jugés comme guerriers, comme législateurs, comme rois. Ulrique promet à la Liberté d'assurer son empire;

une nouvelle forme d'administration est introduite sous les auspices de cette princesse qui, se félicitant de son ouvrage, voit dans un heureux avenir la prospérité de la nation prendre de glorieux accroissemens. Mais un songe effrayant lui fait apercevoir des fantômes sinistres; conduits par le prince des Ténèbres, la Haine, l'Orgueil, la Fausseté se préparent à répandre leurs poisons et à troubler le repos public. Allarmée par ce spectacle sinistre, Ulrique appelle la Suède pour lui apprendre les dangers qui la menacent. La Suède, personnifiée par le poëte, se rend à la voix de la reine. En même tems, reparaît la Liberté, qui retrace les leçons dont les peuples ont besoin pour conserver ses bienfaits; elle ordonne le respect pour le trône, représente les lois comme le rempart de la sûreté publique, recommande la soumission à l'autorité légitime, et fait connaître tous les dangers de l'anarchie. La reine se rassure, ses allarmes se dissipent; bientôt après, elle est environnée d'une clarté céleste, et obéissant à la voix de l'Etre suprême, elle disparaît de la terre pour s'élever vers les cieux.

Si l'on peut reprendre dans ce poëme quelques défauts de conception et de plan, des détails dépourvus d'élévation et de chaleur, on est frappé en général de la noblesse du ton, de la grandeur des idées, de la pureté du style. Dalin avait saisi les limites et le caractère des divers genres de poésie; il épura la langue, il corrigea le goût, et *il réduisit la muse* suédoise *aux règles du devoir*. Les talens de cet homme remarquable furent récompensés. Le roi le nomma précepteur du prince royal depuis Gustave III; il obtint des lettres de noblesse, fut créé chevalier de l'Etoile polaire, et devint peu avant sa mort chancelier de la cour. Il mourut en 1763. Louise

Ulrique, mère de Gustave et sœur de Frédéric II, lui fit élever un monument dans l'île de Lofoen, non loin du château royal de Drottningholm (4).

Le goût de la littérature se répandit de plus en plus. Vers l'année 1750, il se forma une société littéraire, composée de plusieurs personnes également distinguées par leur naissance et leurs talens, et qui s'occupa principalement de la poésie. L'idée et le plan en avaient été donnés par Mme Hedwige Charl. Nordenflycht. Cette femme intéressante fit des vers dès sa plus tendre jeunesse. Elevée à la campagne, elle fut d'abord inspirée par la contemplation de la nature, et un hymne au Créateur fut le premier tribut qu'elle présenta aux muses. S'étant fixée ensuite dans la capitale, elle profita des conseils de plusieurs hommes éclairés, qui apprécièrent son mérite. Elle apprit le français, l'anglais, l'italien, et lut avec attention les ouvrages qui pouvaient lui servir de modèles. Elle voua sur-tout sa lyre au genre pastoral, et fit avec succès un grand nombre d'idylles. Ses autres productions poétiques sont des odes, des élégies, une apologie des femmes contre Rousseau, et les portraits des poëtes suédois. Son nom se répandit dans l'étranger, et Gessner, Haller célébrèrent ses talens. Elle mourut en 1763, âgée de quarante-un ans (5).

---

(4) La meilleure édition des *Œuvres poétiques de Dalin* est celle qu'un homme de lettres très-instruit donna à Stockholm en 1782, en 2 vol. in-8°; elle est précédée de la vie du poëte et de son portrait.

(5) Les poésies qui lui font le plus d'honneur ont été recueillies sous le titre d'*Œuvres choisies de Madame de Nordenflycht* : Stockholm, 1774. In-8°.

Les poëtes qui brillaient le plus à côté de la Deshoulières du Nord dans la société littéraire dont nous venons de parler, étaient les comtes de Creutz et de Gyllenborg. M. de Creutz avait reçu de la nature, sous le ciel sévère et rigoureux du Nord, une imagination vive et brillante, une sensibilité profonde, un caractère aimable et doux. Tous les arts eurent des charmes pour lui ; mais il cultiva sur-tout la poésie ; et s'y livra avec enthousiasme aussitôt qu'il eut achevé ses études Quoiqu'il fût attaché à la cour et à la chancellerie du roi, il quittait souvent la capitale, et cherchait à la campagne un asile solitaire. Il aimait sur-tout à se retirer dans une terre appartenant à une famille dont il était le proche parent, et située en Sudermanie dans une contrée pittoresque. Là, se promenant seul, ou avec quelques amis intimes, tantôt dans des bois silencieux, tantôt entre de belles prairies ou le long d'une rivière qui forme dans son cours plusieurs chûtes imposantes, il éprouvait ces émotions dont son ame avait besoin et qui nourrissaient son talent. Nous avons souvent parcouru nous-mêmes un bosquet où il se plaisait sur-tout à méditer, et qui fut le berceau de ses premières productions poétiques. Il s'était déjà exercé sur plusieurs sujets lorsqu'il publia le poëme d'*Atys et Camilla*, qui lui a fait le plus d'honneur, et qui est devenu classique en Suède. Ce poëme est rempli de sentimens doux, d'images riantes et de tableaux champêtres d'une vérité frappante. Les vers ont une harmonie soutenue, et adaptée avec tant d'art à la langue du poëte, qu'il serait difficile de la faire passer dans un autre idiôme. Le comte de Creutz avait été inspiré par les beautés de la nature dans un pays où elles sont environnées de plusieurs influences qui peuvent arrêter l'essor de l'imagination. Que de jouis-

sances ne dut-il pas éprouver lorsqu'il fut nommé, par le roi de Suède, ministre à Madrid, et qu'il se rendit en Espagne? Il parcourut ces belles provinces baignées par la Méditerranée, qui offrent à l'œil toutes les richesses, tous les charmes des climats du midi. Les souvenirs de ce voyage sont consignés dans quatre lettres écrites par le comte de Creutz à Marmontel, et dont nous avons vu une copie fidèle conservée dans la famille du comte. Elles sont écrites avec autant de pureté que d'élégance; la description des sites, des paysages est accompagnée d'observations très-intéressantes sur les mœurs, les usages, et le caractère national. Après être resté quelque tems à Madrid, le ministre de Suède fut nommé ambassadeur à Paris. Il passa dans cette ville à-peu-près vingt années, et s'y fit remarquer par l'aménité de son commerce, par son goût pour les lettres et les arts, et par les encouragemens, qu'il donna à ceux qui les cultivaient. Il se lia sur-tout avec Marmontel et Grétry, qui reçurent de lui des preuves multipliées de l'intérêt qu'il prenait à leurs talens et à leurs ouvrages. Ce fut lui qui fournit à Marmontel le sujet d'un de ses meilleurs contes, *les solitaires de Murcie*; il contribua beaucoup au succès des pièces de Grétry, et ne négligea aucune occasion de mettre en évidence le mérite de ce grand compositeur. Grétry a exprimé sa reconnaissance dans ses mémoires, et conserve précieusement le souvenir des rapports où il s'est trouvé avec le comte de Creutz; nous en avons été témoin, en nous entretenant avec le Nestor des compositeurs français, dans sa retraite de Montmorency. Ce ne fut qu'à la sollicitation de Gustave III qu'en 1784 le comte de Creutz quitta Paris pour être placé en Suède à la tête du ministère des relations extérieures. Sa santé était déjà chance-

lante, et il succomba à un accès de goutte peu après son retour à Stockholm.

Le comte de Gyllenborg, lié dès sa première jeunesse avec le comte de Creutz, lui était resté très-attaché, et une correspondance suivie avait entretenu l'amitié de ces deux hommes rapprochés par les talens et les vertus autant que par la naissance. Quand ils se revirent après une si longue absence, ils volèrent dans les bras l'un de l'autre, et leur émotion fut accompagnée de larmes. Le comte de Gyllenborg s'était entièrement voué aux lettres et sur-tout à la poésie, et il a conservé dans un âge très-avancé son ardeur et son talent. Il est mort depuis peu à l'âge d'environ quatre-vingts ans, laissant plusieurs ouvrages qui jouissent en Suède d'une grande réputation. On estime sur-tout ses poëmes de *l'Hiver* et *du Printems*, ceux qui ont pour titres *les Plaisirs* et *les Misères de l'Homme*, ses satires intitulées *mes Amis* et *le Détracteur du Monde*, ses odes et ses fables, dont plusieurs sont imitées de La Fontaine. Il a fait de plus des tragédies, des élégies et un poëme sur ce fameux passage des Belts, par lequel Charles X étonna l'Europe. Il avait aussi commencé un art poétique, dont nous lui avons entendu lire plusieurs morceaux pleins d'esprit et de goût. Le poëme de Boileau lui avait servi de modèle, et l'on doit regretter qu'il n'ait pu mettre la dernière main à cette production (6).

Gustave III, qui cultivait lui-même les lettres et les

---

(6) Les poésies des comtes de Creutz et Gyllenborg ont été imprimées tant séparément que dans quelques recueils qui ont paru à Stockholm à diverses époques. On a aussi du comte de Gyllenborg des Discours et des Mémoires sur divers sujets de littérature et de morale.

arts, désirait vivement de les faire fleurir dans son pays. Il créa un opéra national et un théâtre national pour la tragédie et la comédie. En 1786, il fonda une académie suédoise sur le modèle de l'académie française. Une émulation générale se répandit, et il parut à cette époque plusieurs poëtes dignes d'attention. Gustave distingua sur-tout Kielgrèn, qui avait été doué par la nature d'un esprit élevé, d'une imagination brillante, et avait cultivé ces dons naturels par l'étude des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, de la France et de l'Italie. Il fut chargé de mettre en vers l'opéra de Gustave Wasa, le drame de Christine, et d'autres pièces dont le roi avait fait le plan. Ces pièces furent très-applaudies, et le poëte obtint de nouvelles preuves d'estime et de confiance. Le roi le consulta sur les drames qu'il composait lui-même en prose, et dont quelques-uns ont été imprimés. Il le chargea de diriger les acteurs et de leur faire connaître les principes de la déclamation. Mais la poésie dramatique ne fut pas le seul genre où Kielgrèn réussit. Il fut également heureux dans l'ode, la satir , l'épitre et l'élégie. On reconnaît dans toutes ses productions l'élève d'Horace, de Tibulle, de Racine, de Voltaire; plusieurs de ses vers sont devenus proverbes dans son pays ou sont cités comme des modèles d'élégance, de pureté et de précision. Ce poëte mourut dans le meilleur âge, après avoir soutenu avec une grande résignation les douleurs d'une longue maladie. Le recueil de ses Œuvres a été publié à Stockholm en trois volumes qui, outre les poésies, renferment plusieurs morceaux en prose sur des matières de littérature et de morale.

Thorild, Muhrberg, Lidner, Bergklint, Bellman et plusieurs autres morts depuis peu, ont été les contemporains ou les rivaux de Kielgrèn. Il a paru un recueil

des Œuvres de Lidner et de Bellman. Ce dernier poëte réussissait sur-tout dans le genre burlesque, et ses vers ont souvent de la verve et de l'originalité. Le poëme le plus considérable qu'on a de lui a pour titre *le Temple de Bacchus*. Lidner s'est fait connaître principalement par ses poëmes sur l'année 1783, et sur la mort de la marquise Spadara, qui périt dans le tremblement de terre de Messine, en voulant sauver son enfant.

Le nom d'Oxenstiern, qui est consigné depuis longtems dans les annales de la politique, le sera aussi dans celles de la littérature et des arts. Le comte Oxenstiern, pendant quelque tems ministre des relations extérieures, sous le règne de Gustave III, a consacré ses loisirs à l'étude, et cultivé la poésie avec succès. Une de ses premières productions est une ode sur la mort de Gustave Adolphe le Grand, dont le plus illustre de ses ayeux fut le ministre et l'ami. Il a fait plusieurs autres odes, le poëme de l'*Orage* et celui des *Moissonneurs*. M. Adlerheth a donné des poésies philosophiques et morales, une traduction de l'Enéide de Virgile, et des tragédies dont le plan est régulier, mais où l'on désirerait plus de force et de mouvement. M. Léopold a montré un talent supérieur dans plusieurs genres; ses tragédies d'*Odin* et de *Virginie* ont obtenu de grands applaudissemens; nous avons vu en manuscrit une traduction en vers français de la dernière par le comte Oxenstiern et la comtesse Caroline de Lewenhaupt, née en France. Les productions de MM. Silverstolpe, Sioeberg, Wallerius, Wallin, Walmark et de plusieurs autres honorent également le parnasse suédois. Nous ne pourrions entrer dans de plus grands détails sur ces productions, sans passer les limites que nous devons nous prescrire ici.

La Suède ayant été long-tems en relation avec la France, la littérature suédoise s'est formée principalement sur la littérature française, sur-tout depuis la fin du dernier siècle. Les poëtes se sont conformés la plupart au mécanisme et aux règles de l'art reconnus et observés en France. Ils y ont été encouragés par Gustave III, qui connaissait le français comme sa langue naturelle, et qui savait apprécier les beautés de Corneille, de Racine, de Molière. Outre les traductions que nous avons déjà eu occasion d'indiquer il en existe de la plupart des pièces de Racine et de Voltaire, et l'on estime sur-tout celle d'Athalie par Muhrberg. On a donné, pour la première fois, il y a environ cinq ans, sur le théâtre de Stockholm, la *Métromanie* de Piron, traduite par M. Léopold, qui a fait passer, avec beaucoup d'art, dans sa traduction, la verve et les traits heureux de l'original.

J. P. Catteau-Calleville.

VARIÉTÉS.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

HINDA *et* HÉGIAGE, ou *l'Obole changée en une pièce d'or.*

(Conte traduit de l'arabe, par DUVAL-DESTAINS.)

Sous le Kalifat d'Abd'el Melic Ben Marwan, vivait Hinda, fille d'Ady al Cheïbany. La nature prodigue l'avait comblée de ses dons les plus rares; beauté, graces, attraits, tout se réunissait en elle : on la distinguait parmi ses compagnes comme on distingue la rose dans les parterres, ou le bananier dans les forêts. Son esprit égalait sa beauté, et lui prêtait un nouvel éclat. Tel un diamant précieux rehausse la valeur d'un bijou sur lequel il est enchassé. Hinda ne pouvait rester long-tems inconnue. Le musc se décèle de lui-même, et la modeste violette se trahit sous l'herbe. Hégiage al Takéfy, lieutenant-général d'Abd'el Melic, gouvernait alors les deux Iraques. Il vit Hinda, s'enflamma d'amour pour elle, et la fit demander en mariage. Vieux, laid, et d'un mauvais caractère, il n'était pas l'époux qu'il fallait à cette jeune fille; il essuya donc un refus auquel il devait s'attendre : c'eût été en effet unir la timide colombe à un sinistre corbeau. Hégiage ne se rebute pas; présens, démarches, promesses, tout est mis en usage : il fit tant qu'il obtint des parens de Hinda ce que la raison leur défendait d'accorder. Obéissante et soumise, elle fut obligée d'épouser un homme qu'elle ne pouvait aimer; pleine d'aversion pour lui, elle l'accablait de ses mépris et ne payait d'aucun égard la tendresse qu'il lui portait. Un jour, il entra doucement dans son appartement, et la surprit assise devant un miroir, occupée d'elle-même, et considérant avec complaisance ses jeunes attraits. Infortunée que je suis, disait-elle, les yeux

baignés de larmes, à quel époux suis-je unie, à quel triste objet vais-je sacrifier mon cœur. Je suis une délicate anémone près de laquelle rôde un frélon impur, une tulipe au front coloré, que l'églantier sauvage couvre de ses baisers.

Hégiage à ces mots ne peut retenir sa colère. — Perfide, qu'as-tu dit ? — Ce que mon cœur m'a dicté. — Eh bien, je te répudie trois fois. Il sortit à l'instant, manda des témoins, et remplit la formule d'un triple divorce. Dégagée de ses liens, Hinda se réfugia dans le sein de sa famille. Telle une jeune colombe, retenue dans un funeste lacet, s'échappe et se sauve sous l'aîle de sa mère.

Abd'el Melic avait entendu parler de la belle Hinda, et sur les éloges qu'en faisait la renommée, avait conçu un violent amour pour elle. Aussi-tôt qu'il apprit qu'elle était séparée d'Hégiage, et rendue à la liberté, il la fit demander en mariage. Prince, répondit-elle à l'Emir des croyans, je ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites. Vit-on jamais le pavot superbe s'incliner vers l'humble camomille. Cependant, en esclave docile, je recevrai tous vos ordres; mais qu'il me soit permis d'y mettre une légère condition: c'est qu'au moment où je partirai pour me rendre près de votre majesté, je sois conduite sur mon chameau par Hégiage ben al Takéfy, votre gouverneur des deux Iraques. Abd'el Mélic rit en lui-même de la malignité de sa maîtresse, et lui accorda sans peine ce qu'elle lui demandait. Il fit promptement les dispositions de son mariage, et lorsque tout fut préparé, il écrivit à Hégiage, et lui ordonna de lui amener la jeune Hinda, fille d'Aly al Cheïbany, qu'il voulait épouser. Il lui confiait, disait-il, l'honneur de servir son épouse, lui enjoignait de ne pas la quitter, et de conduire par la bride le chameau qui devait la porter. Hégiage dissimula son dépit, et se mit en devoir d'exécuter les ordres de son maître. Ils partent, ils sortent des deux Iraques, Hégiage tenant docilement par la bride le chameau qui conduisait l'heureuse Hinda à son nouvel époux. Pendant

la route, elle joue mille tours à son vieux chamellier; tantôt elle affecte pour lui un profond mépris, tantôt elle le tracasse, le harcèle, et par mille espiégleries, cherche à se venger des maux qu'elle a soufferts dans le cours de son mariage. Enfin nos voyageurs arrivent en Syrie. Un peu avant de mettre pied à terre, Hinda voulut porter un dernier coup à Hégiage; elle tira sa bourse, comme pour y prendre quelque chose, et laissa tomber un dinar qu'elle fit semblant de ne pas reconnaître et de prendre pour une obole, puis se tournant vers son conducteur : Allons, chamellier, lui dit-elle, ramassez vitement ce qui vient de tomber. Lui, d'obéir; il cherche et trouve le dinar qu'il donne à la maligne Hinda. O Dieu de Mahomet! s'écria-t-elle avec transport, graces te soient rendues : *j'ai perdu une vile obole et je trouve à sa place une belle piece d'or* (1). Hégiage sentit vivement le trait lancé contre lui; il se hâta de remettre entre les mains d'Abd'el Melic celle qui venait de l'insulter si cruellement; et de retour dans les deux Iraques, il fut assez sage pour ne vouloir plus épouser de jeune fille.

Sur Omar Ben-Faredh.

OMAR BEN-FAREDH était originaire de Hamat en Syrie; mais il naquit au Caire l'an 577 de l'Hégire (1181-2 de J. C.), et y mourut l'an 632 (1234-5). C'est de tous les

---

(1) Les Orientaux et sur-tout les Arabes aiment singulièrement les contes; tout le monde connait *les Mille et une Nuits*, *les Mille et un Jours*, etc.; on a pu remarquer combien la marche de ces ouvrages était simple, uniforme même quelquefois; pas d'intrigue ni de complication de faits et d'incidens, c'est un ressort littéraire dont ils ne savent pas faire usage. Chez eux, l'intérêt d'un conte dépend souvent d'un seul mot, d'un proverbe pour lequel ils bâtissent une historiette où il vient prendre sa place : tel que celui-ci, où le trait frappant est ce mot de Hinda, qu'elle a perdu une obole et trouvé en échange une pièce d'or.

poëtes arabes celui dont le mérite a répandu un plus vif éclat. Il a porté la poésie arabe à un si haut degré de perfection qu'on ne voit rien avant ni après Mahomet qui approche du style véhément et énergique d'Omar Ben-Faredh. Aucun poëte ne lui est comparable dans les peintures qu'il fait de l'amour. On voit qu'il sent fortement et qu'il s'exprime de même. Ses idées accourent et se pressent en foule ; il les jète au hasard, et néglige dans ses vers cet ordre, ces liaisons et cet ensemble qui sont tant de rigueur chez d'autres nations. Souvent son imagination ardente et la violence de la passion qui le domine l'entraînent dans des écarts où il est presque impossible de le suivre. Alors son langage devient si mystérieux, si allégorique, si hérissé de difficultés qu'après avoir long-tems pâli sur des commentaires quelquefois aussi obscurs que le texte, on peut à peine soulever le voile qui cache quelques-unes de ses pensées. Ce que je dis ici de ce poëte arabe est applicable à tous les poëtes orientaux. Ils s'abandonnent ordinairement aux saillies d'une imagination déréglée. Mais ce qu'Omar Ben-Faredh a de particulier, c'est l'énergie des pensées, c'est un style plein d'une mâle vigueur, c'est la beauté et l'harmonie des vers. Les Musulmans en font un cas infini et attachent à ses poésies un sens mystique et religieux, ce qui chez eux relève encore le mérite d'un poëte. Au reste, il faut bien qu'Omar Ben-Faredh ait un talent poétique vraiment supérieur, puisque dans les mosquées, l'iman prend à des heures fixes le recueil des poésies de Faredh, en lit plusieurs vers avec feu et enthousiasme, et des larmes d'admiration s'écoulent des yeux de tous les assistans.

Pièce extraite du Diwan ou Recueil des poésies d'Omar Ben-Faredh.

Sur le champ de bataille où se livre le combat des paupières de ma bien-aimée contre mon cœur, victime innocente je tombe et je péris.

Aussitôt que l'éclat de sa beauté merveilleuse eut frappé mes regards, avant même de l'aimer je me suis écrié : ô mon ame, c'en est fait de toi.

Oui, l'amour que tu m'as inspiré a chassé le sommeil loin de mes paupières et mon cœur est devenu l'asile des tourmens.

Triste, abattu au lever de l'aurore comme au coucher du soleil, cruellement tourmenté par la crainte, je n'ai pu dire : chagrin dissipez-vous.

Loin de moi ce froid amour qui endure des paupières vides de pleurs, cette passion qui n'allume point des transports violens.

Inflige moi la peine que tu voudras, excepté l'exil ; amant toujours fidèle, toujours soumis, je volerai au devant de tous tes désirs.

Viens prendre le dernier souffle de vie que tu m'aies laissé ; l'amour n'est pas parfait tant qu'il épargne un reste d'existence.

Ma bien-aimée soupire-t-elle, oui, dit le musc, c'est du souffle embaumé de cette belle que j'emprunte mes plus doux parfums.

Les années en sa présence s'écoulent avec la rapidité d'un jour, et le jour où elle se dérobe à mes regards passe lentement comme des années.

Si ma bien-aimée s'éloigne, et bien, flots de mon sang, arrosez la terre en abondance ; si elle revient, ô mes yeux, exprimez la joie voluptueuse qui vous enivre.

O toi dont le cœur est libre encore, ne porte pas tes regards sur celle qui fait mes délices ; trop heureux de posséder ton cœur, méfie toi du trouble où jette cette belle aux yeux noirs.

Encore une fois ; n'approche pas de la tribu de ma bien-aimée. Je t'ai averti; la compassion a dicté mes conseils.

(1) Ma bien-aimée s'éloigne-t-elle de moi, alors mes sens abusés la retrouvent dans ce qui a quelque grace ou quelque charme attrayant;

Dans les sons mélodieux de la lyre et de la flûte lorsque ces deux instrumens marient leurs accords;

Dans ces riantes vallées où viennent à la fraîcheur délicieuse du soir et au lever de l'aurore, paître de timides gazelles;

Dans les prairies où tombe la tendre rosée sur des tapis de verdure tout émaillés de fleurs;

Dans les lieux où le zéphyr promène les plis de sa robe embaumée, quand au léger crépuscule du matin il m'envoie les plus suaves odeurs.

Enfin je la vois, je la sens, lorsque mes lèvres pressent amoureusement le bord parfumé de la coupe et savourent une liqueur vermeille sous des bosquets où règne une gaîté folâtre.

La tente où repose ma tendre amie est la mienne, toute plaine inculte et sauvage, lorsqu'elle paraît, devient un séjour délicieux, enchanté.

Heureuse la caravanne que tu accompagnes dans ses marches nocturnes! de ton céleste visage jaillissent les traits lumineux d'une aurore qui dirigent ses pas.

Je t'en conjure et par mon indocilité aux reproches de ceux qui me font un crime de t'aimer, et par cette flamme pure et immortelle qui dévore ton timide et respectueux amant,

Daigne considérer un cœur consumé par les souffrances que lui causent tes divins attraits; des yeux qui sont noyés dans des torrens de larmes.

---

(1) Ici les vers arabes coulent avec la plus douce harmonie. Ces idées riantes et gracieuses sont revêtues de tout ce que la poésie arabe a de plus brillant et de plus enchanteur. Ma faible prose ne rend que bien imparfaitement les graces infinies qui sont répandues dans l'original.

Prends pitié de ce cœur qui tantôt, sent lui échapper tout espoir, tantôt se berce des plus douces illusions.

Compatis à la violence des transports qui m'agitent, donne moi une réponse qui ranime mes espérances éteintes et délivre ma poitrine du poids qui l'oppresse.

GRANGERET DE I. GRANGE.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE.

Si les guerres des modernes sont moins favorables aux descriptions poétiques que les guerres des anciens.

(Morceau traduit de la préface de *la Colombiade*, poëme épique de JOEL BARLOW, dernier ambassadeur des Etats-Unis en France.)

« Notre manière de faire la guerre, les termes qu'elle emploie, les noms modernes des armes et des évolutions, n'ont pas encore passé dans la langue poétique. Pourquoi nos poètes n'ont-ils pas puisé dans cette source abondante de poétiques richesses? N'est-ce point par une timidité peu réfléchie? Moi-même, je le confesse, j'ai partagé leurs préjugés. Long-tems j'ai cru que les anciens avaient sur nous l'avantage, sinon dans le nombre et la variété de leurs armes et de leurs machines de guerre, au moins dans la noblesse des noms qu'ils leur avaient donnés; et lorsque j'entrepris de faire l'esquisse de mon poëme sous le titre de *la Vision de Christophe Colomb*, cette opinion me contraignit et me gêna beaucoup. Maintenant je crois que, sous le rapport des armes principalement, l'avantage est du côté des modernes, que notre système guerrier, les instrumens de destruction, les travaux, les stratagêmes, ont des noms plus variés, plus sonores que ceux des anciens; et que notre *Dictionnaire poétique*, sous ce seul rapport peut-être, est plus abondant et aussi harmonieux que le leur.

» Nous avons, j'en conviens, perdu quelque chose, poétiquement parlant, dans les détails de nos combats; nos batailles n'admettent plus ces luttes particulières si

favorables aux efforts individuels et où la vaillance d'un seul homme pouvait avoir de grands résultats. Cependant Voltaire a introduit avec succès dans la *Henriade*, le combat d'Aumale et de Turenne. Si ses autres descriptions, si la fable de son poëme avaient autant d'intérêt que cet épisode, il serait placé plus haut dans l'opinion. Mais enfin puisque nos combats particuliers n'ont plus la même influence sur le sort des armées et des nations, nous devons en faire peu d'usage; et c'est par là que nous devons nécessairement être inférieurs aux anciens.

» S'agit-il au contraire d'un engagement général? Le choc des armées modernes est plus imposant qu'il ne l'était chez les anciens. Le ciel et la terre sont ébranlés du bruit de nos canons, des décharges de nos mousquetteries; l'air en est embrâsé; la fumée décolore toute la face de la nature. Le militaire romain le plus hardi serait effrayé d'un pareil spectacle, et quelle variété, quelle pompe dans la description qu'on en peut faire! Si Homère, dans sa belle langue, avait eu à peindre la bataille de *Blenheim* (1), le monde posséderait un tableau qui, reproduit dans nos langues modernes, servirait éternellement de modèle, et frapperait d'admiration.

» A l'égard des batailles navales, qui peut nier que les poëtes modernes aient tout l'avantage? Il n'y a pourtant point de combats de mer dans la poésie moderne; et, si ce n'est celui que Lucain fait livrer dans la baye de Marseille, et celui que Silius décrit près de Syracuse, on n'en voit point non plus chez les anciens. On pourrait être surpris, qu'Homère dont les talens ne semblent arrêtés par aucunes difficultés, et qui à tous les autres égards, se montre si fécond et si insatiable de variété, n'ait représenté aucun combat naval, ni dans la défense des Troyens, ni dans les avantureux voyages d'Ulysse; mais n'est-ce pas une preuve que de son tems les nations n'avaient point

---

(1) Les étrangers nomment ainsi la bataille d'Hochstett.

inventé ce moyen de se détruire et n'avaient point encore fourni de telles images au brillant génie du poëte.

» Les guerres et leurs vicissitudes n'entrent qu'accessoirement dans mon poëme et ne devaient par conséquent occuper qu'une petite partie de la scène. Je fais cette observation pour prévenir mes lecteurs qui croiraient que l'intérêt d'une longue composition de ce genre, ne peut reposer que sur l'évènement des armes. Je ne sais jusqu'à quel point l'effet d'un poëme épique peut dépendre de ce moyen ; tout ce que je puis affirmer, c'est que de tels tableaux ne sont pas les plus difficiles à tracer. Ce sont ces scènes violentes, et où les traits les plus vigoureux peuvent être employés sans choquer, qui agissent le plus aisément sur l'esprit du lecteur ; et comme elles sont de nature à frapper vivement le poëte, ce sont elles qu'il reproduit avec le plus de facilité.

» Mon but est tout à-la-fois moral et politique. Je réveille dans la génération naissante le sentiment et le goût des institutions libérales ; je montre qu'elles sont le fondement du bonheur des nations et des particuliers, et le gage le plus assuré de l'amélioration de l'espèce humaine.

» Telle est la direction qu'en Amérique doivent prendre la poésie, la peinture, tous les beaux-arts, afin qu'une véritable idée de la gloire s'engendre et se conserve dans les esprits. Ce n'est pas là que des idées fausses et destructives de la gloire qui ont tant pesé sur d'autres nations peuvent être accueillies comme articles de foi. Malheur à la nôtre si le dogme de la sainteté de l'erreur se propageait dans nos écoles et s'enracinait dans l'esprit de nos citoyens. »

JOEL BARLOW.

Gazette Littéraire.

ITALIE.

MILAN. — Son Altesse Impériale le vice-roi d'Italie vient d'ordonner qu'il serait envoyé à M. *Ginguené*, membre de l'Institut de France, auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie*, une médaille d'or, en témoignage de la satisfaction que S. A. a éprouvée à la lecture de ce grand et bel ouvrage, monument élevé à la gloire de l'Italie.

La médaille porte d'un côté, la tête de l'Empereur, couverte d'un casque à l'antique, et parfaitement gravée; de l'autre, cette inscription: *Al cavaliere Ginguené dell' Istituto impériale de Francia, benemerito dell' italiana letteratura*, et à l'entour, ces mots: *Decretata dal vice-re d'Italia, il di* 28 *maggio* 1813.

L'envoi de cette médaille a été accompagné d'une lettre extrêmement flatteuse de Son Exc. le Ministre de l'intérieur du royaume d'Italie à M. *Ginguené*. « Votre ouvrage, lui dit entre autres choses, le Ministre, vous donne d'incontestables droits à la reconnaissance des Italiens. Par vous, la nation la plus grande et la plus éclairée du monde, connaîtra les trésors de notre littérature et de notre langue; vous avez rendu compte des ouvrages de nos premiers classiques avec un jugement et un goût exquis, une critique juste et vraie: etc. » Le Ministre se félicite ensuite de ce qu'il lui est donné d'être l'interprête des sentimens de bienveillance de son Souverain pour l'auteur de l'*Histoire littéraire de l'Italie*.

ALLEMAGNE.

GOETTINGUE. — Le professeur Mathieu Norberg, de Goettingue, se propose de publier le *Livre d'Adam* (Sedro

Deodam), copié d'après un manuscrit de la bibliothèque impériale de Paris il y a environ 30 ans. Cet ouvrage traite de la religion des Nazaréens, qui prit son origine dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et dont la base est le système d'émanation. Il est écrit en dialecte de Galilée dont se servait le Christ et les apôtres. Le contenu en est liturgique, symbolique et transcendal. M. Norberg en avait publié autrefois un fragment à Goettingue, et encouragé par feu le cardinal Borgia, il a continué son travail, et est parvenu à déchiffrer entièrement le manuscrit. Il se propose de le faire imprimer in-4°. Les 4 premiers volumes contiendront le texte accompagné d'une traduction latine; le 5e renfermera un vocabulaire de cette langue presque inconnue aujourd'hui. Le texte sera imprimé en caractères syriaques qui ont le plus de rapport avec le dialecte galiléen. L'auteur a déjà publié quelques Dissertations, comme échantillon du caractère. Il pourra en paraître un volume in-4° de 480 pages par an, s'il se trouve assez de souscripteurs.

Le même savant a un autre ouvrage prêt à être mis sous presse, c'est *le Ghian Numa*, ou Géographie orientale en langue turque.

— La classe philologique et philosophique de l'académie des sciences de cette ville a proposé pour le prix de 1815 la question suivante :

Les écrits et la doctrine de Platon étant devenus dans ces derniers temps l'objet de recherches philologiques et philosophiques, et le succès de ces recherches dépendant en partie des connaissances certaines que l'on peut avoir sur l'authenticité et l'ordre chronologique des écrits de ce philosophe, l'académie croit que le besoin des sciences, dont elle doit favoriser l'avancement, demande que l'attention des savans soit dirigée sur les objets ci-dessus, et elle invite en conséquence les savans versés dans les ouvrages de Platon à faire connaître quels sont ceux dont l'authenticité est suspecte, ou que l'on peut regarder comme apocryphes, et dans quel ordre ceux qui sont

vraiment authentiques ont été composés. La classe n'ignore pas ce qu'on a déjà écrit avec autant de sagacité que d'érudition sur ce sujet. Mais comme on n'a touché que quelques points particuliers, et qu'on est loin d'avoir épuisé la matière, elle pense que ces travaux ne peuvent que servir de préparation à la solution des questions proposées; mais qu'étant continués, ils peuvent conduire au résultat désiré.

Les écrits qui doivent concourir pour les prix seront envoyés, selon les formes accoutumées, au secrétaire de la classe de philologie et de philosophie, avant le 28 mars 1815. On prononcera sur leur mérite le 12 actobre 1815, jour de la fête de saint Maximilien. Le prix est de 50 ducats. L'ouvrage couronné sera gardé par l'académie, qui en aura la propriété, et le fera imprimer par un éditeur, qui l'achètera et en remettra le prix à l'auteur. Tous les autres mémoires qui auront concouru seront aussi conservés dans les archives de l'académie, après que les billets cachetés contenant les noms des auteurs auront été détruits dans une assemblée, sans qu'on les ait ouverts. Les auteurs qui n'auraient pas gardé copie de leur manuscrit pourront en réclamer une auprès du secrétaire de l'académie.

AUTRICHE. — Il a paru à Vienne un nouvel almanach national pour la monarchie autrichienne; destiné à l'usage des catholiques, protestans, grecs, russes, juifs et turcs; par Chrétien-Charles André.

L'auteur y fait l'énumération de tous les almanachs qui se publient dans les Etats Autrichiens; il remarque qu'en Hongrie il en paraît tous les ans 150,000 exemplaires, en langue hongroise, tandis que jusqu'en 1808, ce pays ne possédait que deux journaux dont il ne se vendait pas 2,000 exemplaires.

N. B. — Le *Journal de l'Empire* du 6 mai, contient à la suite de cette annonce qui a été tirée de la *Gazette littéraire universelle de Hall*, la remarque suivante que le

savant collaborateur, chargé de la rédaction de cette partie du journal, a trouvé à propos d'y ajouter de son propre chef.

« Ces faits donnent lieu à des réflexions sur les progrès du goût parmi cette nation, qui aujourd'hui, tant dans la Hongrie que dans la Transylvani forme un total de 5 millions d'individus. »

Qu'il nous soit permis de répondre en peu de mots à cette apostrophe qu'un simple individu qui d'ailleurs ne connaît nullement les progrès du goût parmi cette nation, ni sa littérature, n'a pas hésité de lancer si inconsidérément contr'elle. Quand même il serait vrai, ce qui est fort douteux, qu'il ne se débite que 2,000 exemplaires des deux gazettes hongroises dont il est fait mention dans l'*Almanach de la monarchie autrichienne*, il faut que nous fassions observer à ce critique qu'il existe deux autres gazettes latines très-répandues en Hongrie ; que les Hongrois, qui de tous les peuples de l'Europe savent, à cause de la position géographique de leur pays, le plus grand nombre de langues, lisent toutes les gazettes littéraires et tous les journaux étrangers ; que dans ce pays on écrit en hongrois, en latin et en allemand, témoins les nombreuses et estimables productions dans cette dernière langue par des auteurs Hongrois que M. le critique prend sans doute tous pour des Allemands à cause de leurs noms, tels que Hell, Windisch, Eder, Schwartner, Schedius, Demian, Chrétien Engel, et tant d'autres qui sont nés Hongrois.

Nous aimons à supposer au rédacteur de l'article en question assez de justice pour convenir du tort qu'il a eu d'avancer une conclusion qui doit blesser l'amour-propre de toute une nation ; d'ailleurs, un critique estimable ne doit jamais sortir des bornes d'une juste impartialité et nous lui recommandons de suivre l'exemple d'équité que lui ont donné la *Gazette littéraire universelle de Hall et celle d'Jéna*, lesquelles, sachant apprécier le mérite,

ne manquent dans aucune occasion de rendre justice aux littérateurs et à la littérature de cette nation.

—On annonce dans la librairie de l'Institut cosmographique à Vienne, le 6e cahier de la *Bibliothèque Encyclopédique*.

— Le 2e vol. des *Mines de l'Orient* est achevé.

I. La partie de *philologie* contient : 1° la continuation et la conclusion du *Pend-Naméh*, traduit par M. de Sacy ; 2° le commencement de la première histoire, tirée du *Homajun-Naméh*, et traduite par M. de Hammer ; 3° *Textus turcicus colloquii patriarchæ Genadii restitutus*, par le même ; 4° remarque sur les inscriptions du *Djebel-al-Mocattab*, par le docteur Seetzen, avec un dessin.

II. *Poésie* : 1° *Jussuf* et *Zuleicha*, par Djami, traduit par M. de Rosenzweig ; 2° Chant plaintif de Selim III après son détrônement, composé dans sa prison, en langue turque ; 3° Odes mystiques du Seid Ahmed-Hatif, en persan, avec la traduction de M. Jouannin ; 4° *Traduzione interlineare del libro krisnu*, par M. l'évêque Munter ; 5° essai d'une traduction du *Schahnaméh*, par M. de Hammer, en vers rimés.

III. *Histoire*. Sur l'Empire de *Hira*, par M. le professeur Eichhorn.

IV. *Géographie*. Continuation de l'*Extrait tiré de la description de Jérusalem et d'Hebron*.

V. *Astronomie*. Sur la constellation des Arabes, par M. de Hammer. Fragment pour servir d'éclaircissement dans les noms des étoiles en arabe. Plusieurs remarques à ce sujet ont été communiquées par M. de Sacy.

VI. *Science des lois*. Traduction du Koran, par M. de Hammer.

VII. *Bibliographie et Variétés*. 1° *Catalogus codd. Orientall. Bibliothecæ Cæsar. Reg. Vindebon. curâ J. de Hammer* ; 2° Extrait d'une lettre du docteur Seetzen à M. de Hammer, datée de Mocka, le 14 novembre 1810,

sur les *Chevaux arabes*, et sur les *Anciennes inscriptions de Hamjara*, que l'auteur, d'après l'indication de Niebuhr, a trouvées aux environs de Doffar, ancienne résidence des rois de Hamjara.

Il a paru, aussitôt après, la première partie du 3e vol.; qui est sur-tout remarquable par des descriptions historiques très-intéressantes; elle contient: 1° *Gasi Hassan Pascia, gran Ammiraglio del impero Ottomano*; 2° la continuation et la conclusion des *Considérations sur l'Empire de Hira*, servant de commentaire à *Ebn-Kotaïbah*, par le professeur Eichhorn; 3° Extrait historique relatif à l'histoire des croisades, tiré du *Tarich-el-Kods*, par M. de Hammer.

Poésie. Plusieurs traductions de *Helmine*, par Chezy. *Sententiæ Turcicæ Collectæ à Rev D. Hoeck*. Des vers persans de l'*Abu-Taleb-Khan*, traduits en anglais par M. de Hammer. Essai d'une traduction du *Schah-Naméh*, par le même. Conte de Sam et de son fils Sal.

Philologie. Sur la langue de Thaberistan, par M. de Hammer. Sur l'origine du mot *Homaïun*.

Variétés. Lettre de M. Rousseau, consul général à Alep, sur les *Chevaux arabes*.

— Voici les observations que fait le *Morgen Blatt*, article *Paris*, au sujet du quatrième N° du *Mercure Etranger*.

« Le quatrième N° du *Mercure étranger*, ou *Annales da la Littérature étrangère*, vient de paraître. M. Vanderbourg y parle de la philosophie de Kant, à l'occasion de l'annonce des Œuvres de Jacobi. Cet article plaira sans doute; mais le tems n'est pas encore arrivé pour les Français d'étudier la philosophie allemande. Les rédacteurs du *Mercure étranger*, connaissant l'esprit de la nation, tâchent d'être agréables à leurs lecteurs par la diversité; car il se trouve dans ce seul cahier de soixante-quatre pages, des articles sur les littératures anglaise, allemande, hongroise, italienne et portugaise, ensuite des

variétés, et une *Gazette littéraire*. Néanmoins, on ne doit pas s'attendre que ce Journal puisse être continué plus d'un an ou deux; attendu que la litérature étrangère intéresse encore très-peu les Français (1).

— M. Gruber à Weimar a publié une Biographie du célèbre Wieland, et M. le professeur Heeren à Gœttingue, dont l'ouvrage sur les Croisades a été couronné par l'Institut, a écrit une Biographie de son beau-père, le professeur Heyne, un des premiers hellénistes de l'Europe, et qui a été l'un des huit associés de la troisième classe de l'Institut de France.

Hongrie.—Le professeur Budai vient de terminer son *Histoire de la Hongrie sous la dynastie autrichienne*; en hongrois, en 3 vol. On annonce cet ouvrage comme le meilleur de tous ceux qui traitent de la dernière période de l'histoire de la Hongrie.

---

(1) Nous sommes fâchés de voir que les étrangers, et sur-tout les allemands, soient toujours dans cette prévention, que les français n'ont aucune estime pour toute autre littérature que celle de leur propre pays. Sans doute ils n'adoptent pas les principes bizarres, que se sont faits tels et tels écrivains trans-rhenans, qui appellent *génie*, l'oubli de toute règle; mais ils n'en veulent pas moins connaître leurs ouvrages: ils admirent sincèrement ce qu'ils y trouvent quelquefois de beau, de sublime, et savent en profiter dans l'occasion. Nous espérons donc que le *Mercure étranger*, dont l'objet est précisément de faire connaître aux français, ces ouvrages qui ne sont pas composés d'après les principes suivis par leurs écrivains nationaux, aura une existence plus longue que celle qui lui est assignée par le Rédacteur du *Morgen Blatt*. L'accueil qu'a fait jusqu'à présent le public à cette nouvelle feuille périodique, inspire plus de confiance à ses collaborateurs: et, dès l'année prochaine, ils se proposent bien d'en étendre un peu le cadre; d'y joindre, par exemple, une *Revue bibliographique*, à l'imitation de celle que le *Moniteur* insère quelquefois, et qui offre beaucoup d'intérêt; de donner plus de détails sur la composition et les travaux des Académies étrangères; de publier un plus grand nombre de Notices biographiques et nécrologiques; etc.—Cette addition d'articles les forcera, comme on le suppose bien, d'augmenter le volume de chaque cahier du *Mercure étranger*. Nous avons tout lieu de croire qu'aucun de nos Abonnés ne s'en plaindra. (*Note des Rédacteurs du* Mercure Etranger.)

— François Tóth, professeur de Théologie au collège réformé à Pápa, vient de publier la biographie des surintendans de la confession helvétique, dans le cercle d'endeçà du Danube, depuis la réformation jusqu'à nos jours, ainsi que l'histoire de l'église réformée, à Pápa.

La *Gazette littéraire universelle de Hall*, en parlant de ces deux ouvrages, ajoute qu'ils ouvrent à l'auteur une carrière qui le conduira sûrement au temple de la goire; que son but est d'éclaircir de plus près l'histoire de l'église et des écoles des protestans. Le même auteur a déjà publié une histoire de l'église protestante en Hongrie, dont le premier volume a paru en 1808. Il se propose de publier aussi l'histoire de l'instruction publique et des gymnases et colléges de l'une et l'autre confession, ainsi qu'une archive ecclésiastico-historique, ou un Recueil de monumens inédits de l'histoire ecclésiastique en Hongrie.

— Les *Œuvres d'Alexandre Bàròtzi*, l'un des meilleurs prosateurs hongrois, formant 8 vol., sont dans ce moment sous presse; les 4 premiers paraîtront au mois d'août prochain. M. Kazintzi, l'un des littérateurs hongrois les plus connus, traducteur des Idylles de Gessner, de quelque contes de Marmontel, et de plusieurs ouvrages allemands, a joint à ces Œuvres le portrait de l'auteur, ainsi que sa biographie.

— L'un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru depuis plusieurs années, en langue hongroise, c'est l'*Histoire de la langue et de la littérature hongroise*, par M. Samuël Pápai, assesseur du comitat de Wesprim, en 2 vol., qui forment les IVe et V^e^ tomes d'une collection qui a pour titre, *Magyar Minerva*, dont nous rendrons compte dans un prochain numéro du *Mercure Etranger*.

FIN DU TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

TABLE

DU TOME PREMIER. — 1813.

MERCURE ÉTRANGER.

PRÉFACE par M. *Amaury-Duval*. . . . . *Page* 3

LANGUES ORIENTALES.

Notice de quelques Ouvrages de littérature indienne, publiés au Bengale ; par M. *Langlès*. 11

Mooghdabodha, ou Règles du samskrit. 14

Grammaire de la langue samskrite. 16

Le *Ramayana* de Valmiki. 19

Nouveau Testament en samskrit. . . . . *Ib.*

Dictionnaire samskrit. . . . . *Ib.*

La *Lune de l'intelligence*, drame traduit du samskrit. . . *Ib.*

Ecrits, religion et mœurs des Indoux. . . . . *Ib.*

Ouvrages *Bengalis* et *Mahrates*. 20

Suite de la Notice de quelques Ouvrages de littérature indienne, publiés au Bengale. 116

Recherches asiatiques, ou Mémoires de la société établie au Bengale. — Vol. de 1810. . . . . *Ib.*

Description des pétrifications qui se trouvent dans le Carnate. 117

Essais sur les îles sacrées de l'Occident. 118

Catalogue des plantes médicinales de l'Inde. . . . . *Ib.*

Essai sur les Sikhs. 119

Description des Observations faites à l'Observatoire de Madras. 124

Autres ouvrages (annoncés seulement par leurs titres). . 125

Voyages du docteur Clarke en différentes contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. . . . . *Ib.*

Analyse d'un drame indien. 164

(Ces articles sont de M. *Langlès*.)

LANGUE GRECQUE MODERNE.

Le Guide de la vie ; par M. *Demetrios Darvaris*. 265

Fable et ode en grec moderne, avec leurs traductions. . . . 267

(Ces articles sont de M. *Nicolopoulo*, de Smyrne.)

LANGUE PORTUGAISE.

Coup-d'œil sur l'état de la Littérature en Portugal ; par M. *Sané.* 245
Suite du Coup-d'œil sur l'état de la littérature en Portugal ; par le même. 270
Ode a Noite. — Ode à la Nuit, par *Francisco Manoel*, avec la traduction. 329
Extraits de la vie de Dom Jean de Castro, par *Jacynto Freyre d'Andrada.* (Articles de M. *Sané.*) 333

LANGUE ESPAGNOLE.

Romance extraite du *Romancero général.* 137
Revue littéraire. — La Moggiata, comédie. 141
— L'Intrigante, comédie. . . . . *Ib.*
La *Esclavina robada*, etc. — La pélerine volée et les amateurs de corcets. 142
Réflexion sur les fièvres rémittentes. 143
Nouvelle méthode pour la guérison des fièvres. . . . . *Ib.*
Epidémiologie Espagnole, *ou* Histoires des pestes, etc. . 144
Mémoires sur les observations astronomiques faites par les navigateurs espagnols. 145
(Cette Revue est de M. *L. de Sévelinges.*)
Del Comercio de los Romanos, etc. — Du Commerce des Romains, depuis la première guerre de Carthage jusqu'à Constantin-le-Grand; par *Antoine Zacharie de Malcorra y Azanza.* (Article par M. *C. V.*) 339

LANGUE ITALIENNE.

Saluto del matino, et *Saluto della sera;* par M. *Francesco Giani.* 21
Iliade di Omero. — Traduction en vers de M. *Vincenzo Monti :* (article de M. *Ginguené.*) 25
Gervasio e Zeffirina, roman sentimental : (article de M. *A. D.*). 29
Sept Discours sur le Beau ; par *Léopold Cicognara.* 147
Prospectus de l'Histoire de la Sculpture, depuis l'époque de sa renaissance en Italie. 156
(Ces articles sont de M. *Ginguené.*)
Saggio Istorico, etc. — Essai historique sur les Scaldes ; par M. *Graberg.* (Extrait par M. *Catteau-Calleville.*) . . . 226
Memorie sulle Cifre Arabiche. — Mémoire sur les Chiffres Arabes. (Extrait par M. *Langlès.*) 237
Illustrazioni Corciresi, etc. — Eclaircissemens sur Corcyre ; par *André Mustoxidi.* (Article de M. *Ginguené.*) . . . 279

Revue littéraire.

Stances de Politien. 32
Le *Contrazioni*, poëme. . . . . *Ib.*
Velleda ; épisode des *Martyrs.* 33

Collection de poëtes classiques italiens. 33
Histoire de la Médecine, traduite de l'allemand. . . . 34
Le Code chinois, traduit en italien. . . . . *Ib.*

Langue Anglaise.

The art of living in London. — L'art de vivre à Londres. Fragment de poëme avec sa traduction. 73
The entertaining, etc. — Le petit compagnon de poche, espèce de recueil d'anecdotes : (article par M. *J. B. S.*) . . . 76
Observations sur les ouvrages dramatiques de miss *Joanna Baillie :* (article de M. *Durdent.*) 79
Zemronde, conte traduit de l'anglais. 160
Ode by Mat. Prior. 201
Traduction en vers de l'ode précédente ; par M. *C. V.* 202
Observations sur une dissertation anglaise, intitulée : *Supériorité de Shakspeare :* (article de M. *Durdent.*) 203

Langue Allemande.

La Filleule. Nouvelle traduite de l'allemand : (*la Minerva*), par M. *V....g.* 35
Paraboles de Frédéric-Adolphe Krummacher. 90
Nathan. . . . . *Ib.*
La peuplade naissante. 93
La Jacinthe. 97
Les noms de Dieu. 99
Sur l'esprit de la philosophie morale de Kant. Traduit de l'allemand de *F. H. Jacoby.* 213
(Ces six articles sont de M. *Ch. Vanderbourg.*)
Eginhard et Emma, drame en trois actes ; par le baron *Frédéric de la Motte-Fouqué.* (Article de M. *C. de Sévelinges.*) . 287
Le Robinson Suisse ; par M. *Rodolphe Wiss*, avec la traduction du Ier chapitre de l'ouvrage, par Mme *de Montolieu.* . 293
Anecdotes sur la science des physionomies, imitées de l'allemand d'*Anton Wal.*
Première anecdote. — Le Beau Séducteur. 345
Seconde anecdote. — L'Honnête Voleur. 352
(Articles de Mme *Is. de Montolieu*)

Revue littéraire.

Notice raisonnée de plusieurs Ouvrages publiés en Allemagne, dans le cours de 1812. (article de M. *L. Sévelinges.*) . . 58
Matériaux pour servir à l'histoire de la poésie italienne. . 59
Voyage dans l'Amérique méridionale. 60
Palingénésie de l'Europe. 61
Histoire de Russie. . . . . *Ib.*
Introduction à l'étude de l'islandais. 62

Suite de la notice raisonnée de plusieurs ouvrages publiés en Allemagne, dans le cours de 1812. 101
Examen historique et critique de la tradition sur le siége Naumburg par les Hussites. . . . . *Ib.*
Le Guide du Voyageur dans la vallée de Chamouni. . . 102
Appel à tous les médecins sur la nécessité d'une réforme totale en médecine. 103
Almanach des jeux dramatiques. . . . . *Ib.*
Tableau des dernières années de Gustave IV, roi de Suède. 104

Langue Hongroise.

Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois; par M. *Charles de Bérony*. 174
Suite des observations sur la langue et la littérature des Hongrois; par le même. 218
Observations sur l'ignorance où l'on est de cette langue en Europe. 104
Examen de plusieurs poëmes hongrois, et traduction de quelques fragmens de ces poëmes. 355
(Articles de M. *Charles de Bérony*.)

Langues du Nord.

Précis d'observations physiques, géographiques, historiques sur la Laponie; par le baron *Hermelin*, etc. 106
Notice sur la Bibliothèque de l'histoire Sueo-Gothique; par *Varmoltz*. 111
Analyse de Christine, drame suédois. 189
Coup-d'œil sur le climat, le sol et les productions du royaume de Maroc. (Extrait d'un ouvrage *danois*.) 306
Coup-d'œil historique sur la poésie suédoise. 364
(Ces cinq articles sont de M. *Catteau-Calleville*.)

Variétés.

Correspondance. — Anecdotes. — Découvertes, etc.

Extrait d'une lettre de M. *José Boccouf*, sur le plan qu'il se propose de suivre en traitant de la littérature espagnole. . . 252
Sur le fameux M. de Saint-Germain. (Extrait de Mémoires inédits du baron de *Gleichen*.) 256
Réclamation de M. *Depping* contre une note insérée dans le *Mercure étranger*, au sujet de son *Manuel de Géographie*. . *Ib.*
Lettre au rédacteur, en lui envoyant deux pièces orientales, traduites, l'une de l'arabe, l'autre du persan. 314
Traduction d'une lettre insérée dans le *Monthly Magazine*, au sujet du commerce des Anglais avec la Chine. 316
Arithmétique politique. — Dénombrement fait en Angleterre en 1811. (Cet article et le précédent sont de M. *J. B. Say*.). 320
Littérature orientale. — Hinda et Hegiage, *ou* l'obole changée en une pièce d'or; conte traduit de l'arabe par M. *Duval-Destaings*. 378

Sur *Omar Ben-Faredh*. 380
Pièce traduite du recueil de poésies d'Omar Ben-Faredh ; par M. *Grangeret de la Grange*. 381
Littérature américaine. — Si les guerres modernes sont moins favorables aux descriptions poétiques que les guerres des anciens. (Morceau traduit de la préface de *la Colombiade*, poëme de *Joël Barlow*.) 384

GAZETTE LITTÉRAIRE.

ANGLETERRE. — Anecdotes extraites de Journaux littéraires anglais. 67
Sur Luther. . . . . *Ib.*
Altération de la Bible. 68
Traits d'avarice. 69
Détails sur un Couvent de religieux de la Trappe, établi en Angleterre. 127
Notice sur mistriss Siddons. 131
Londres. — Annonce des *Voyages de Fox* en France ; — Des Œuvres de *Richardson ;* — De manuscrits persans, etc. ; — De *gravures* d'après des vases grecs ; — De la suite du *Théâtre de Miss Baillie*, etc. 258
Cécité d'*Arthur Young*. 328
Etats-Unis d'AMÉRIQUE. — Extraits de diverses lettres écrites en 1812. 62
Nombre des journaux qui s'y publient. 328
HOLLANDE. — *Harlem*. — Prix proposés par l'Académie des Sciences de cette ville. 199
Journal publié à Harlem. 328
ALLEMAGNE. — Notes sur quelques Ouvrages qui ont paru en Allemagne. 132
Sur quelques romans nouveaux. 134
Opinion des Allemands sur la traduction d'Horace par M. *Vanderbourg*. 199
Mort de M. *Erhard*, savant distingué. 324
Weimar. — Mort de Wieland. 135
Bavière. — Prix proposés par l'Académie des Sciences de Munich. 200
Vienne. — Catalogue des Codes Arabes, etc. — Nouveaux Journaux qui paraissent en Autriche. 260
Nouveau journal littéraire. — Nouvelles tragédies. — Proposition d'un prix. — Traduction en allemand du *Glaneur*. 326
Almanach de la monarchie autrichienne. — Livres nouvellement publiés. — Extrait du *Morgen Blatt*, ... 389

Hongrie. — Publication d'un écrit périodique en Hongrois. — Traduction de l'Histoire générale de *Muller*. — Moyens employés pour encourager la culture de la langue hongroise. — Livres nouvellement publiés à Presbourg. . . 261

Livres nouveaux en hongrois. 393

Danemarck. — Prix proposés par la Société des Sciences de Copenhague. 263

Munich. — Etablissement lithographique. 328

Gœttingue. — Publication prochaine d'un ouvrage en dialecte galiléen. — Prix proposé par la Classe philologue et philosophique de l'Académie des Sciences. 388

RUSSIE. — Prix proposé par l'Académie des Sciences de Pétersbourg. 328

TURQUIE. — *Césarée.* — Régénération des bonnes études dans ce pays. 323

Smyrne. — Etablissement d'une Société pour l'encouragement des sciences et des arts. . . . . *Ib.*

Cydonie. — Annonce d'un traité de physique par le père *Benjamin*, de Lesbos. 324

Athènes. — Nouvelles fouilles faites dans cette ville. . . . *Ib.*

ITALIE. — *Rome.* — Discussion entre les antiquaires sur la statue de Pompée. 70

Fouilles et découvertes dans le Colisée et autres monumens antiques de Rome. 198

Découverte d'une tire-lire antique de terre. — Annonce de quelques ouvrages de M. *Carlo Fea*. — Bas-relief représentant le triomphe d'Alexandre. — Prix fondés par le chevalier *Canova*. 263

Naples. — Mort de M. *Francesco Daniele*, antiquaire. . . . 70

Nomination de M. *Artidi* à l'Académie royale de Naples. 71

Nouvelles fouilles dans Pompéï. . . . . *Ib.*

Milan. — Société italienne des sciences, lettres et arts. — Programme d'un prix qu'elle propose. 136

Annonce d'un nouvel ouvrage sur Homère. 325

Envoi d'une médaille, par S. A. I. le vice-roi, à M. *Ginguené*, auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie*. 387

Pise. — Autre ouvrage sur les antiquités de Leucade. . . 325

Padoue. — Publication d'un Journal de *Médecine-Pratique*. 136

Annonce d'une nouvelle édition des auteurs classiques latins. 264

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

IN
Z